Accessions Shelf No.
G4051.1
Barton Library. V.4

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received, May, 1873.
(Not to be taken from the Library!)

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

TOME QUATRIÈME.

SOUS PRESSE

Pour paraître chez le même libraire.

ŒUVRES DRAMATIQUES DE SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

Précédées d'une Notice biographique et littéraire sur SCHILLER, et ornées d'un beau portrait.

Cinq vol. in-8°. Prix, pour les souscripteurs, 5 fr. le vol.

La troisième livraison paraîtra le 25 mai prochain.

(On distribue le prospectus chez l'éditeur.)

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR SHAKSPEARE;

PAR F. GUIZOT.

TOME IV.

* J. 2051.1
J.U

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

PUBLIC LIBRARY
OF THE 161

153.088
May, 1873

Thomas Bernard Barton

TIMON D'ATHÈNES.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte1821shak4

NOTICE

SUR

TIMON D'ATHÈNES.

Le nom de Timon était devenu proverbial dans l'antiquité pour exprimer un misanthrope. L'histoire de sa misanthropie, et le bizarre caractère de ce personnage frappèrent sans doute Shakspeare pendant qu'il s'occupait d'*Antoine et Cléopâtre*, et voici le passage de Plutarque qui lui a probablement suggéré l'idée de sa pièce :

« Quant à Antonius, il laissa la ville et la conversation de ses amis, et feit bastir une maison dedans la mer, près de l'isle de Pharos, sur certaines chaussées et levées qu'il fit jeter à la mer, et se tenoit céans, comme se bannissant de la compagnie des hommes, et disoit qu'il vouloit mener une telle vie comme Timon, pour autant qu'on lui avoit fait le semblable qu'à luy, et pour l'ingratitude et le grand tort

que luy tenoient ceulx à qui il avoit bien fait, et qu'il estimoit ses amis; il se deffioit et se mescontentoit de tous les autres.

» Ce Timon estoit un citoyen d'Athènes, lequel avoit vescu environ la guerre du Péloponèse; comme l'on peult juger par les comédies de Platon et d'Aristophanes, esquelles il est moqué et touché comme malveuillant et ennemy du genre humain, refusant et abhorrissant toute compagnie et communication des autres hommes, fors que d'Alcibiades, jeune, audacieux et insolent, auquel faisoit bonne chère, et l'embrassoit et baisoit volontiers, dequoy s'esbahissant Apemantus, et lui en demandant la cause pourquoi il chérissoit ainsi ce jeune homme-là seul, et abominoit tous les autres : « Je l'aime, répondit-il, pour autant » que je sçay bien et suis seur, qu'un jour il » sera cause de grands maulx aux Athéniens. » Ce Timon recevoit aussi quelquefois Apemantus en sa compagnie, pour autant qu'il étoit semblable de mœurs à luy, et qu'il imitoit fort sa manière de vivre. Un jour doncques que l'on célesbroit à Athènes la solennité que l'on appelle Choès, c'est-à-dire la feste des morts,

là où on fait des effusions et sacrifices pour les trespasséz, ils se festoyoient eulx deux ensemble tout seuls, et se prit Apemantus à dire : « Que voici un beau banquet, Timon! » et Timon lui respondit. « Oui bien, si tu n'y es- » tois point. »

» L'on dit qu'un jour, comme le peuple estoit assemblé sur la place pour ordonner de quelque affaire, il monta à la tribune aux harangues, comme faisoient ordinairement les orateurs quand ils vouloient haranguer et prescher le peuple; si y eut un grand silence et estoit chacun très-attentif à ouïr ce qu'il voudroit dire, à cause que c'estoit une chose bien nouvelle et bien estrange que de le veoir en chaire. A la fin, il commence à dire : « Sei- » gneurs athéniens, j'ai en ma maison une pe- » tite place où il y a un figuier auquel plusieurs » se sont desjà penduz et étranglez, et pour au- » tant que je veulx y faire bastir, je vous ay » bien voulu advertir devant que faire couper » le figuier, à cette fin que si quelques-uns » d'entre vous se veulent pendre, qu'ils se dé- » peschent. » Il mourut en la ville d'Hales, et fut inhumé sur le bord de la mer. Si advint

que, tout alentour de sa sépulture, le rivage s'éboula, tellement que la mer qui alloit flottant à l'environ, gardoit qu'on n'eût sçeu approcher du tombeau, sur lequel il y avoit des vers engravés de telle substance :

Ayant fini ma vie malheureuse,
En ce lieu-cy on m'y a inhumé;
Mourez, méchans, de mort malencontreuse,
Sans demander comment je fus nommé.

On dit que luy-mesme feit ce bel épitaphe; car celui que l'on allègue communément n'est pas de lui, ainsi est du poëte Callimachus :

Ici je fais pour toujours ma demeure,
Timon encor, les humains haïssant.
Passe, lecteur, en me donnant male heure,
Seulement passe, et me va maudissant.

» Nous pourrions escrire beaucoup d'autres choses dudit Timon, mais ce peu que nous en avons dit est assez pour le présent. »

VIE D'ANTOINE PAR PLUTARQUE, *traduction d'Amyot.*

Malgré quelques rapprochemens qu'on pourrait trouver, à la rigueur, entre le Timon de Shakspeare et un dialogue de Lucien qui porte le même titre, nous pensons que cet épisode de Plutarque lui a suffi pour composer sa pièce. C'est dans sa propre imagination qu'il a trouvé

le développement du caractère de Timon, celui d'Apemantus, dont la misanthropie contraste si heureusement avec la sienne; la description du luxe et des prodigalités de Timon au milieu de ses flatteurs, et sa sombre rancune contre les hommes au milieu de la solitude.

Cette pièce est une des plus simples de Shakspeare : contre son ordinaire le poëte est sérieusement occupé de son sujet jusqu'au dernier acte; et, fidèle à l'unité de son plan, il ne se permet aucune excursion qui nous en éloigne. La fable consiste en un seul événement : l'histoire d'un grand seigneur que ses amis abandonnent avec son opulence, et qui, du plus généreux des hommes, devient le plus sauvage et le plus atrabilaire. On a beaucoup discuté sur le caractère moral de Timon, pour savoir si on devait le plaindre dans son malheur, ou s'il fallait regarder la perte de sa fortune comme une mortification méritée. Il nous semble en effet que ses vertus ont été des vertus d'ostentation, et que sa misanthropie n'est encore qu'une suite de sa manie de se singulariser par tous les extrêmes; dans sa générosité, il n'est prodigue que pour des flatteurs; sa richesse

nourrit le vice au lieu d'aller secourir l'indigent. Une bienfaisance éclairée ne préside point à ses dons. Cependant sa confiance en ses amis indique une âme naturellement noble, et leur lâche désertion nous indigne surtout quand ce seigneur, dont ils trahissent l'infortune, a su trouver un serviteur comme Flavius. La transition subite de la magnificence à la vie sauvage, est bien encore dans le caractère de Timon, et c'est un contraste admirable que sa misanthropie et celle d'Apemantus. Celui-ci a tout le cynisme de Diogène; et son égoïsme, et son orgueil qui perce à travers ses haillons, trahissent le secret de ses sarcasmes et de ses mépris pour les hommes. Une basse envie le dévore; l'indignation seule s'est emparée de l'âme de Timon; ses véhémentes invectives sont justifiées par le sentiment profond des outrages qu'il a reçus; c'est une sensibilité exagérée qui l'égare, et s'il hait les hommes, c'est qu'il croit de bonne foi les avoir aimés; peut-être même sa haine est si passionnée, si idéale, qu'il s'abuse lui-même en croyant les haïr plus qu'Apemantus dont l'âme est naturellement lâche et méchante.

Les sarcasmes du cynique et les éloquentes malédictions du misanthrope ont fait dire que cette pièce était autant une satire qu'un drame. Cette intention de satire se remarque surtout dans le choix des caractères, qu'on pourrait appeler une véritable critique du cœur de l'homme en général dans toutes les conditions de la vie. Nous venons de citer Apemantus, égoïste cynique, et Timon, dont la vanité inspire la misanthropie comme elle inspira sa libéralité; vient ensuite Alcibiade, jeune débauché, qui n'hésite pas à sacrifier sa patrie à ses vengeances particulières. Le peintre et le poëte prostituent les plus beaux des arts à une servile adulation et à l'avarice; les nobles Athéniens sont tous des parasites; mais il semble cependant que Shakspeare n'ait jamais voulu nous offrir un tableau complétement hideux d'hypocrisie. Flavius est bien capable de réconcilier avec les hommes ceux en qui la lecture de Timon d'Athènes pourrait produire la méfiance et la misanthropie. Que de dignité dans cet intendant probe et fidèle! Timon lui-même est forcé de rendre hommage à sa vertu. Ce caractère est vraiment une concession que

le poëte a faite à son âme naturellement grande et tendre.

Hazzlit, un des plus ingénieux commentateurs du caractère moral de Shakspeare, et qui dans son admiration raisonnée semble jaloux de celle de Schlegel, fait remarquer en terminant l'analyse de la pièce qui nous occupe, que dans son isolement Timon, résolu à chercher le repos dans un monde meilleur, entoure son trépas des pompes de la nature. Il creuse sa tombe sur le rivage de l'Océan; appelle à ses funérailles toutes les grandes images du désert, et fait servir les élémens à son mausolée.

« Ne revenez plus me voir; mais dites à » Athènes que Timon a bâti sa dernière demeure » sur les grèves de l'onde amère qui, une fois » par jour, viendra la couvrir de sa bouillante » écume: venez dans ce lieu et que la pierre de » mon tombeau soit votre oracle. » Plus loin Alcibiade, après avoir lu son épitaphe, dit encore de Timon :

« Ces mots expriment bien tes derniers sentimens. Si tu avais en horreur les regrets de notre douleur, si tu méprisais ces gouttes d'eau que la nature avait laissé couler de nos yeux,

une sublime idée t'inspira de faire pleurer à jamais le grand Neptune sur ta tombe. »

C'est ainsi que Timon fait des vents l'hymne de ses funérailles; que le murmure de l'Océan est une voix de douleur sur ses dépouilles mortelles; et qu'il cherche enfin dans les éternelles solennités de la nature l'oubli de la splendeur passagère de la vie.

Thomas Shadwell, poëte lauréat sous le roi Guillaume III, et rival de Dryden, publia, en 1678, *Timon d'Athènes* avec des changemens; mais, dans l'épilogue, il appelle sa pièce une greffe entée sur le tronc de Shakspeare, et il se flatte qu'on lui pardonnera ses changemens en faveur de la part que ce poëte y conserve.

La pièce de *Timon d'Athènes*, telle qu'on la joue encore aujourd'hui à Londres, a été arrangée par Cumberland, un des auteurs dramatiques les plus estimés de l'Angleterre. Il a conservé la majeure partie de l'original, et marqué spécialement ses additions et corrections pour que la part de chaque poëte fût aperçue au premier examen.

En 1723, Delisle traita le sujet de *Timon d'Athènes* pour le théâtre italien avec un pro-

logue, des chants, des danses, des personnages allégoriques et un arlequin. On voit qu'elle porte un autre cachet que celle de Shakspeare. Elle ne manque pas d'une certaine originalité, et les Anglais l'ont traduite sous le titre de *Timon amoureux*.

A. P.

TIMON D'ATHÈNES.

PERSONNAGES.

TIMON, noble Athénien.

LUCIUS,
LUCULLUS,
SEMPRONIUS, } seigneurs, flatteurs de Timon.

VENTIDIUS, un des faux amis de Timon.

APEMANTUS, philosophe grossier.

ALCIBIADE, général Athénien.

FLAVIUS, intendant de Timon.

FLAMINIUS,
LUCILIUS,
SERVILIUS, } serviteurs de Timon.

CAPHIS,
PHILOTUS,
TITUS,
LUCIUS,
HORTENSIUS, } serviteurs des créanciers de Timon

DEUX SERVITEURS DE VARRON, ET LE SERVITEUR D'ISIDORE.

CRÉANCIERS DE TIMON.

CUPIDON ET MASCARADE.

TROIS ÉTRANGERS.

POÈTE, PEINTRE, JOAILLIER, MARCHAND, UN VIEILLARD ATHÉNIEN, UN PAGE, UN FOU.

PHRYNIA [1],
TIMANDRA, } maîtresses d'Alcibiade.

AUTRES SEIGNEURS, SÉNATEURS, OFFICIERS, SOLDATS, VOLEURS, ET SERVITEURS.

Scène à Athènes, et dans les bois voisins.

TIMON D'ATHÈNES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Athènes. Salle dans la maison de Timon.

Entrent par différentes portes UN POÈTE, UN PEINTRE, UN JOAILLIER, UN MARCHAND, et autres.

LE POÈTE.

Bonjour, monsieur.

LE PEINTRE.

Ah ! je suis ravi de vous voir en bonne santé.

LE POÈTE.

Il y avait long-temps qu'on ne vous avait vu : comment va le monde?

LE PEINTRE.

Eh! le monde s'use à mesure qu'il vieillit.

LE POÈTE.

Vraiment, on sait cela : mais n'y a-t-il point quelque rareté extraordinaire, quelque événement bien étrange, dont on n'ait pas vu d'exemple? —

Vois, ô magie de la générosité! c'est ton charme puissant qui évoque ici tous ces esprits! — Je connais ce marchand.

LE PEINTRE.

Et moi, je les connais tous deux : l'autre est un joaillier.

LE MARCHAND.

Oh! c'est un digne seigneur.

LE JOAILLIER.

Oui, cela est incontestable.

LE MARCHAND.

Un homme incomparable, accoutumé à une infatigable et continuelle bonté. Il va au delà des bornes.

LE JOAILLIER.

J'ai ici un diamant.

LE MARCHAND.

Oh, je vous prie, voyons-le : est-il destiné pour le seigneur Timon?

LE JOAILLIER.

S'il veut en donner le prix : sans quoi....

LE POÈTE, occupé à lire ses ouvrages.

« Quand l'appât d'un salaire nous a fait louer
» l'homme vil, c'est une tache qui flétrit la gloire
» des beaux vers consacrés avec justice à l'homme
» de bien. »

LE MARCHAND, considérant le diamant.

La forme en est belle.

LE JOAILLIER.

Et c'est un riche diamant : voyez-vous la belle eau?

LE PEINTRE, au poëte.

Vous êtes là dans l'enthousiasme : vous méditez quelque ouvrage, n'est-ce pas ? Quelque dédicace au magnifique Timon ?

LE POÈTE.

C'est une chose qui m'est échappée sans y penser : notre poésie est comme une gomme qui coule de l'arbre qui la nourrit. Le feu caché dans le sein du caillou ne se manifeste que quand il est frappé ; mais notre noble flamme s'allume elle-même, et, comme le torrent, franchit chaque digue dont la résistance l'irrite. Qu'avez-vous là ?

LE PEINTRE.

C'est un tableau. — Et quand votre poëme paraît-il au grand jour ?

LE POÈTE.

Il suivra de près ma présentation. — Voyons votre tableau.

LE PEINTRE.

C'est un bel ouvrage !

LE POÈTE, considérant le tableau.

En effet, c'est bien, c'est parfait.

LE PEINTRE.

Passable.

LE POÈTE.

Admirable ! Que de grâce dans l'attitude de cette figure ! Quelle intelligence étincelle dans ces yeux ! Quelle heureuse imagination anime ces lèvres ! On pourrait interpréter ce geste muet.

LE PEINTRE.

C'est une imitation assez heureuse de la vie. Voyez ce trait; vous semble-t-il bien?

LE POÈTE.

J'ose dire que c'est une leçon pour la nature; l'expression artificielle de ces traits est supérieure à la vie.

(Entrent quelques sénateurs qui ne font que passer.)

LE PEINTRE.

Comme le seigneur Timon est courtisé!

LE POÈTE.

Les sénateurs d'Athènes! L'heureux mortel!

LE PEINTRE.

Ce n'est pas tout.

LE POÈTE.

Vous voyez ce concours, ces flots de courtisans. Moi, j'ai, dans mon ouvrage, qui n'est qu'ébauché, peint un homme à qui ce monde sublunaire prodigue ses hommages et ses caresses. Mon libre génie ne s'arrête pas à un caractère particulier, mais il se meut au large dans une mer de cire [2]. Aucune méchanceté personnelle n'empoisonne une seule virgule de mes vers; je vole comme l'aigle, hardi dans mon essor, ne laissant point de trace derrière moi.

LE PEINTRE.

Comment pourrais-je vous comprendre?

LE POÈTE.

Je vais vous l'expliquer. — Vous voyez comme tous les états, tous les esprits (autant ceux qui sont

doucereux et lians, que les gens graves et austères), viennent tous offrir leur humble hommage au seigneur Timon. Son immense fortune, que répand son caractère gracieux et bienfaisant, attire et enchaîne à lui tous les cœurs; depuis le souple flatteur, dont le visage est une glace qui réfléchit celui du maître, jusqu'à cet Apemantus qui n'aime rien autant qu'il aime à se haïr lui-même; oui, Apemantus fléchit le genou devant lui; et retourne content et riche d'un coup d'œil de Timon.

LE PEINTRE.

Je les ai vus parler ensemble.

LE POÈTE.

Monsieur, j'ai feint que la Fortune était assise sur son trône, au sommet d'une haute et riante colline. La base du mont est couverte par étages de talens de tout genre, d'hommes de toute espèce, qui s'agitent autour de l'enceinte, pour améliorer leur condition. Au milieu de cette foule dont les yeux sont attachés sur la souveraine, je représente un personnage sous les traits de Timon, à qui la déesse, de sa main d'ivoire, fait signe d'avancer, et par une faveur soudaine change tous ses rivaux en serviteurs et en esclaves.

LE PEINTRE.

C'est bien imaginé, ce trône, cette Fortune et cette colline, et au bas un homme qu'un signe de la déesse distingue de la foule, et qui, la tête courbée en avant, sur le penchant du mont, gravit vers son bonheur; ce serait, à mon avis, un tableau que rendrait bien notre art.

LE POÈTE.

Soit; mais laissez-moi poursuivre. Ces hommes, auparavant ses égaux (dont quelques-uns valaient mieux que lui), suivent tous maintenant ses pas, remplissent ses portiques d'une cour nombreuse, versent dans son oreille leurs murmures flatteurs, comme la prière d'un sacrifice, révèrent jusqu'à son étrier, et ne respirent que par lui l'air libre des cieux.

LE PEINTRE.

Sans doute : et après, quelle est la suite?

LE POÈTE.

Lorsque soudain la fortune, dans un caprice et un changement d'humeur, précipite ce favori naguère si chéri d'elle, tous ses vassaux qui, rampant sur leurs genoux et sur leurs mains, s'efforçaient après lui de gravir vers la cime du mont, le laissent rouler de précipice en précipice; pas un ne l'accompagne dans sa chute.

LE PEINTRE.

C'est l'ordinaire; je suis en état de vous faire voir mille tableaux moraux qui peindraient ces revers soudains de fortune, sous des traits bien plus frappans que les paroles. Cependant vous avez raison de faire sentir au seigneur Timon que les pauvres, aux derniers rangs, ont vu le puissant pieds en haut, tête en bas.

(Fanfares. Entre Timon avec une suite : le serviteur de Ventidius parle avec Timon.)

TIMON.

Il est emprisonné, dites-vous?

LE SERVITEUR DE VENTIDIUS.

Oui, mon noble seigneur. Cinq talens sont toute sa dette. Ses moyens sont courts, ses créanciers inflexibles. Il implore une lettre de votre grandeur à ceux qui l'ont fait emprisonner; si elle lui est refusée il n'a plus d'espoir.

TIMON.

Noble Ventidius! Allons. — Il n'est pas dans mon caractère de repousser la main d'un ami au moment où il a le plus besoin de moi. Je le connais pour un homme honnête qui mérite qu'on lui donne du secours : il l'aura; je veux payer sa dette et lui rendre sa liberté.

LE SERVITEUR DE VENTIDIUS.

Votre seigneurie se l'attache pour jamais.

TIMON.

Saluez-le de ma part : je vais lui envoyer sa rançon; et lorsqu'il sera libre, dites-lui de me venir voir. Ce n'est pas assez de relever le faible abattu, il faut l'aider encore à se soutenir après. Adieu.

LE SERVITEUR DE VENTIDIUS.

Je souhaite toutes les prospérités à votre honneur!

(Il sort.)

(Entre un vieillard athénien.)

LE VIEILLARD.

Seigneur Timon, daignez m'entendre.

TIMON.

Parlez, bon père.

LE VIEILLARD.

Vous avez un serviteur nommé Lucilius?

TIMON.

Il est vrai; qu'avez-vous à dire de lui?

LE VIEILLARD.

Noble Timon, faites-le venir devant vous.

TIMON.

Est-il ici? Lucilius!

(Entre Lucilius.)

LUCILIUS.

Me voici, seigneur, à vos ordres.

LE VIEILLARD.

Cet homme, seigneur Timon, cet homme qui vit de vos gages, hante de nuit ma maison. Je suis un homme qui, depuis ma jeunesse, me suis adonné au négoce; et mon état mérite un plus riche héritier qu'un homme qui tient le tranchoir.

TIMON.

Eh bien! qu'y a-t-il de plus?

LE VIEILLARD.

Je n'ai qu'une fille, une fille unique, à qui je peux transmettre tout ce que j'ai amassé. Elle est belle, et des plus jeunes qu'on puisse épouser. Je n'ai rien épargné pour lui donner tous les talens. Ce valet, qui vous appartient, ose tenter son amour. Je vous conjure, noble seigneur, joignez-vous à moi pour lui défendre de la fréquenter; car, pour moi, j'ai parlé en vain.

TIMON.

C'est un jeune homme honnête.

LE VIEILLARD.

Il le sera donc pour moi.... Que son honnêteté lui serve de récompense sans m'enlever ma fille.

TIMON.

L'aime-t-elle?

LE VIEILLARD.

Elle est jeune et crédule. Les passions que nous avons éprouvées nous-mêmes nous ont appris combien la jeunesse est légère.

TIMON.

Aimes-tu cette jeune fille?

LUCILIUS.

Oui, mon bon seigneur, et elle agrée mon amour.

LE VIEILLARD.

S'il lui arrive de se marier sans mon consentement, j'atteste ici les dieux que je choisirai mon héritier dans la foule errante des mendians, et que je la déshérite de tout mon bien.

TIMON.

Et quelle sera sa dot, si elle épouse un mari sortable?

LE VIEILLARD.

Trois talens le jour des noces, et après moi tout ce que je possède.

TIMON.

Cet homme est attaché depuis long-temps à mon service : je veux faire un effort pour fonder sa fortune, car c'est un devoir de l'humanité. Donnez-lui votre fille; ce que vous avancerez pour sa dot sera la mesure de mes dons pour son époux, et je rendrai la balance égale entre elle et lui.

LE VIEILLARD.

Noble Timon, donnez-moi votre parole, et ma fille est à lui.

TIMON.

Voilà ma main, et mon honneur sur ma promesse.

LUCILIUS.

Je remercie humblement votre seigneurie : tout ce qui pourra jamais m'arriver de fortune et de bonheur, je reconnaîtrai toujours que je le tiens de vous.

(Lucilius et le vieillard sortent.)

LE POÈTE.

Daignez agréer mon travail, et que les dieux accordent de longs jours à votre seigneurie!

TIMON.

Je vous remercie; vous aurez de mes nouvelles dans un moment; ne vous écartez point. (*Au peintre.*) Qu'avez-vous là, mon ami ?

LE PEINTRE.

Un morceau de peinture, que je conjure votre seigneurie d'accepter ?

TIMON.

La peinture me plaît beaucoup : la peinture est presque l'homme au naturel; car depuis que le déshonneur trafique des sentimens naturels, l'homme n'est qu'un visage, tandis que les figures que trace le pinceau sont du moins tout ce qu'elles paraissent.... Je goûte beaucoup votre ouvrage, et vous en aurez bientôt la preuve; attendez jusqu'à ce que je vous fasse avertir.

LE PEINTRE.

Que les dieux vous conservent !

TIMON.

Portez-vous bien, messieurs; donnez-moi la main : il faut absolument que nous dînions ensemble. — Monsieur, votre bijou a souffert d'être trop estimé.

LE JOAILLIER.

Comment, seigneur, a-t-il été déprisé?

TIMON.

Oui, à force d'être prisé. Si je vous le payais tout le prix qu'on l'estime, je serais tout-à-fait ruiné.

LE JOAILLIER.

Seigneur, il est estimé le prix qu'en donneraient ceux mêmes qui le vendent. Mais vous savèz que des bijoux égaux en valeur changent de prix dans les mains du propriétaire, et sont estimés en raison de la valeur du maître. Digne seigneur, daignez me croire; la valeur de ce bijou augmente dans vos mains.

TIMON.

Bonne plaisanterie !

LE MARCHAND.

Non, seigneur; tout ce qu'il dit là tout le monde le répète avec lui.

TIMON.

Voilà quelqu'un qui vient ici. Voulez-vous être grondés?

(Entre Apemantus.)

LE JOAILLIER.

Nous le souffrirons volontiers, puisque votre grandeur le souffre.

LE MARCHAND.

Oh! il n'épargne personne.

TIMON.

Bonjour, gracieux Apemantus.

APEMANTUS.

Attends que je sois gracieux pour que je te rende le bonjour, et ce sera quand tu deviendras le chien de Timon, et ces fripons d'honnêtes gens.

TIMON.

Pourquoi les appelles-tu fripons? tu ne les connais pas.

APEMANTUS.

Ne sont-ils pas Athéniens?

TIMON.

Oui.

APEMANTUS.

En ce cas je ne me dédis pas.

LE JOAILLIER.

Est-ce que tu me connais, Apemantus?

APEMANTUS.

Tu le sais bien, que je te connais; je viens de t'appeler par ton nom.

TIMON.

Tu es bien fier, Apemantus.

APEMANTUS.

Oui, fier surtout de n'être pas Timon.

TIMON.

Où vas-tu?

APEMANTUS.

Casser la tête à un honnête Athénien.

TIMON.

C'est aller te faire condamner à mort.

APEMANTUS.

Oui, si ne rien faire est un crime digne de mort.

TIMON.

Comment trouves-tu ce portrait, Apemantus?

APEMANTUS.

Très-bon; car il est innocent.

TIMON.

Celui qui l'a fait n'a-t-il pas bien travaillé?

APEMANTUS.

Celui qui a fait le peintre a mieux travaillé encore, et cependant il a fait un pitoyable ouvrage.

LE PEINTRE.

Tu es un chien.

APEMANTUS.

Ta mère est de mon espèce; que sera-t-elle donc, si je suis un chien?

TIMON.

Apemantus, veux-tu dîner avec moi?

APEMANTUS.

Non, je ne mange pas les grands seigneurs.

TIMON.

Si tu les mangeais tu fâcherais nos dames.

APEMANTUS.

Oh! elles mangent les grands seigneurs, voilà ce qui leur procure de gros ventres.

TIMON.

C'est une explication bien libertine.

APEMANTUS.

C'est ainsi que tu la prends; garde-la pour ta peine.

TIMON.

Aimes-tu ce bijou, Apemantus?

APEMANTUS.

Pas autant que la franchise, qui ne coûte pas une obole à l'homme [3].

TIMON.

Combien penses-tu qu'il vaut?

APEMANTUS.

Il ne vaut pas une de mes *pensées*.... Eh bien, poëte!

LE POÈTE.

Eh bien, philosophe!

APEMANTUS.

Tu mens.

LE POÈTE.

N'es-tu pas un philosophe?

APEMANTUS.

Oui.

LE POÈTE.

Je ne mens donc pas?

APEMANTUS.

Et toi, n'es-tu pas un poëte?

LE POÈTE.

Oui.

APEMANTUS.

En ce cas, tu mens. Souviens-toi de ta dernière pièce, où, dans une fiction, tu as fait de Timon un digne personnage.

LE POÈTE.

Ce n'est point une fiction, c'est la vérité.

APEMANTUS.

Oui, il est digne de toi, et digne de payer tes mensonges. Qui aime la flatterie, est digne du flatteur. Dieux, que ne suis-je un grand seigneur!

TIMON.

Que ferais-tu donc, Apemantus?

APEMANTUS.

Ce que fait Apemantus actuellement, je haïrais un grand seigneur de tout mon cœur.

TIMON.

Quoi! tu te haïrais toi-même.

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Pourquoi?

APEMANTUS.

Pour n'avoir pas dédaigné d'être un grand seigneur. — N'es-tu pas marchand?

LE MARCHAND.

Oui, Apemantus.

APEMANTUS.

Que le négoce puisse te perdre, si les dieux ne veulent pas le faire.

LE MARCHAND.

Si le négoce me perd, les dieux en seront la cause.

APEMANTUS.

Ton dieu, c'est le négoce; que ton dieu te confonde!

(On entend des trompettes.)

(Entre un serviteur.)

TIMON.

Que nous annonce cette trompette?

LE SERVITEUR.

C'est Alcibiade.... et vingt cavaliers environ de sa societé.

TIMON,

Je vous prie, allez au-devant d'eux, qu'on les fasse entrer. — Il faut absolument dîner avec moi. — Ne vous en allez pas, que je ne vous aie fait mes remercîmens. Et, après le dîner, souvenez-vous de me montrer ce tableau. — Je suis charmé de vous voir tous.

(Quelques serviteurs sortent.)

(Entrent Alcibiade et sa société.)

TIMON.

Vous êtes le bienvenu, seigneur.

(Ils s'embrassent.)

APEMANTUS.

C'est cela, bien, fort bien! Que les maladies contractent et dessèchent vos souples articulations! Se peut-il qu'il y ait si peu de véritable amitié au milieu de tous ces doucereux coquins et de toute cette politesse! La race de l'homme est devenue une race de singes et de babouins.

ALCIBIADE.

Seigneur, vous contentez mon ardent désir, je satisfais la faim que j'avais de vous voir.

TIMON.

Vous êtes le bienvenu, seigneur! Avant de nous séparer, nous passerons ensemble un heureux temps en différens plaisirs. — Je vous en prie, entrons.

(Ils sortent, excepté Apemantus.)

(Entrent deux seigneurs.)

PREMIER SEIGNEUR.

A quelle heure du jour sommes-nous, Apemantus?

APEMANTUS.

A l'heure d'être honnête.

PREMIER SEIGNEUR.

Il est toujours l'heure d'être honnête.

APEMANTUS.

Tu n'en es que plus digne d'être maudit, toi qui la manque sans cesse.

SECOND SEIGNEUR.

Tu vas au festin de Timon?

APEMANTUS.

Oui, pour voir les viandes gorger des fripons et le vin échauffer des fous.

SECOND SEIGNEUR.

Adieu! adieu!

APEMANTUS.

Tu es fou de me dire deux fois adieu.

SECOND SEIGNEUR.

Pourquoi donc, Apemantus?

APEMANTUS.

Tu aurais pu garder un de ces adieux pour toi, car je n'entends pas t'en rendre.

PREMIER SEIGNEUR.

Va te faire pendre.

APEMANTUS.

Je n'en ferai rien. Adresse tes ordres à ton ami.

SECOND SEIGNEUR.

Va-t'en, chien hargneux, ou je te chasserai d'ici.

APEMANTUS.

En véritable chien, je fuirai les ruades de l'âne.

(Il sort.)

PREMIER SEIGNEUR.

Cet homme est en tout l'opposé de l'humanité. — Hé bien, entrerons-nous, et prendrons-nous notre part des générosités de Timon? Oui, la bonté même n'a pas un cœur égal au sien.

SECOND SEIGNEUR.

Son inépuisable bienfaisance se répand sur tout ce qui l'environne. Plutus, le dieu de l'or, n'est que son intendant : pas le plus léger service qu'il ne paie sept fois plus qu'il ne vaut : pas le plus léger cadeau, qui ne rende à son auteur un présent qui excède toutes les mesures ordinaires de la reconnaissance.

PREMIER SEIGNEUR.

Il porte l'âme la plus noble qui jamais ait inspiré un mortel.

SECOND SEIGNEUR.

Puisse-t-il vivre long-temps dans la prospérité! Voulez-vous que nous entrions?

PREMIER SEIGNEUR.

Je vous suis.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Un autre grand appartement dans la maison de Timon.

(Concert bruyant de hautbois. Flavius et autres domestiques servent un grand banquet.)

Entrent TIMON, LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS, et autres sénateurs athéniens, avec VENTIDIUS. A quelque distance, et derrière tous les autres, suit APEMANTUS, d'un air de mauvaise humeur.

VENTIDIUS.

Très-honoré Timon, il a plu aux dieux de se souvenir de la vieillesse de mon père, et de l'appeler à son long repos. Il a quitté la vie sans regret, et il m'a laissé riche. Votre cœur généreux mérite toute ma reconnaissance, et je viens vous rendre ces talens qui m'ont racheté ma liberté : recevez avec eux mes actions de grâces et mon dévouement.

TIMON.

Oh! je ne les reçois point, honnête Ventidius; vous vous méprenez sur mon amitié : je vous ai fait ce don librement. Eh! peut-on dire qu'on a donné, quand on souffre que le don soit rendu? Si nos supérieurs [4] jouent ce jeu, nous ne devons pas oser

les imiter. Ce sont de belles fautes que celles qui enrichissent.

VENTIDIUS.

Les nobles sentimens !

(Ils sont tous debout, regardant Timon d'un air cérémonieux.)

TIMON.

La cérémonie n'a été inventée que pour suppléer à l'insuffisance des actions, pour parer l'accueil faux d'un cœur qui dément sa bienfaisance, et s'en repent, avant même de l'avoir exercée : mais où se trouve la véritable amitié, la cérémonie est inutile. Je vous prie, prenez un siége. Vous êtes plus précieux à ma fortune, qu'elle ne l'est pour moi.

(Ils s'asseyent.)

LUCIUS.

Nous en avons toujours été convaincus.

APEMANTUS.

Ho ! oui, convaincus. Que n'êtes-vous pendus aussi !

TIMON.

Ha ! Apemantus, tu es le bienvenu.

APEMANTUS.

Non, je ne veux pas, moi, être le bienvenu chez toi ; je viens pour que tu me chasses.

TIMON.

Fi donc ! Tu es un rustre ; tu as pris là une humeur qui ne sied pas à l'homme : c'est un reproche à te faire. — On dit, mes amis, que *ira furor brevis est ;* mais cet homme est toujours en colère. — Allons, qu'on lui dresse une table pour lui seul. Il n'aime point la compagnie, et il n'est vraiment pas fait pour elle.

APEMANTUS.

Je resterai donc à tes périls et risques, Timon; car je viens pour observer, je t'en avertis.

TIMON.

Je ne prends pas garde à toi. — Il suffit que tu sois Athénien, pour que tu sois bien reçu de moi. Je ne dois pas être aujourd'hui le maître dans ma maison. — Je t'en prie, que mon dîner me vaille ton silence.

APEMANTUS.

Je méprise ton dîner... Il m'étoufferait si je l'acceptais pour te flatter. — O dieux! que d'hommes dévorent Timon, il ne le voit pas! Je souffre de voir tant de bouches affamées boire le sang d'un seul homme; et le comble de la folie, c'est qu'il ne les en caresse que davantage. Je m'étonne que les hommes osent se confier aux hommes! Je pense, moi, qu'ils devraient les inviter sans couteaux. Leurs tables y gagneraient, et leur vie serait plus en sûreté. On en a vu cent exemples : l'homme, qui en ce moment est assis près de son hôte, qui rompt avec lui son pain et boit à sa santé la coupe qu'ils ont partagée ensemble, sera le premier à l'assassiner. On en a vu l'expérience. Si j'étais un gros seigneur, je craindrais de boire; je craindrais que mes hôtes n'épiassent à quelle note ils pourraient me couper le sifflet. Les grands seigneurs ne devraient jamais boire sans avoir le gosier revêtu de fer.

TIMON, à un des convives.

Seigneur, de tout mon cœur, et que les santés fassent la ronde.

PREMIER SEIGNEUR.

Qu'on verse de ce côté, mon bon seigneur.

APEMANTUS.

De son côté! Fort bien : voilà un brave. Il sait prendre à propos son moment. — Toutes ces santés, Timon, te rendront malade, toi et ta fortune. Voici une boisson dont la faiblesse assure l'innocence : eau, pure amie de la vertu, toi qui n'as jamais laissé l'homme dans la boue; cette liqueur et mes alimens se ressemblent, et sont toujours d'accord; les festins sont trop orgueilleux pour rendre grâce aux dieux.

Actions de grâces d'Apemantus.

Dieux immortels, je ne vous demande point d'or ;
Je ne prie pour aucun homme que pour moi;
Accordez-moi de ne jamais devenir assez insensé
Pour me fier à un homme sur son serment ou sur son seing;
A une courtisane sur ses larmes;
A un chien qui paraît endormi;
A un geôlier pour ma liberté;
Ni à mes amis dans mon besoin :
Exaucez ma prière : allons, courage.
Le crime est pour le riche, et je vis de racines.

Ton meilleur plat c'est ton cœur, vertueux Apemantus.

TIMON.

Général Alcibiade, votre cœur en ce moment est dans le champ de bataille.

ALCIBIADE.

Mon cœur, seigneur, est toujours prêt à vous servir.

TIMON.

Vous aimeriez mieux un déjeuner d'ennemis qu'un déjeuner d'amis.

ALCIBIADE.

Il est vrai, seigneur : lorsque leur sang vient de couler, il n'est point de mets plus délicieux pour moi ; je souhaiterais à mon meilleur ami de se trouver à pareille fête.

APEMANTUS.

En ce cas, je voudrais que tous ces flatteurs fussent tes ennemis, afin que tu pusses les égorger et m'inviter au festin.

PREMIER SEIGNEUR.

Si jamais, seigneur, nous avions le bonheur que vous missiez nos cœurs à l'épreuve; si jamais vous nous fournissiez l'occasion de montrer une partie du zèle qui nous anime, nous serions au comble de nos vœux.

TIMON.

Oh ! ne doutez pas, mes bons amis, que les dieux n'aient eux-mêmes réservé dans l'avenir un jour où j'aurai besoin de votre secours. Autrement, pourquoi seriez-vous devenus mes amis? — Pourquoi seriez-vous choisis entre mille autres, pour porter ce titre de tendresse, si vous n'étiez pas nés pour appartenir de plus près à mon cœur? Je me suis dit de vous à moi-même, plus de choses que votre modestie n'en peut jamais avouer, et je vous en fais ici la déclaration sincère. O dieux, m'écriai-je dans mon âme, qu'aurions-nous besoin d'amis, si nous ne devions jamais avoir besoin d'eux? Ce seraient les créatures du monde les plus inutiles.

Que seraient-ils de plus qu'un instrument suspendu dans son étui, et qui, plein de sons mélodieux, reste muet? Oui, j'ai souhaité souvent de devenir plus pauvre, afin de me rapprocher davantage de vous : nous sommes nés pour faire du bien. Et quel bien est plus à nous que les richesses de nos amis? O quel précieux avantage, d'en avoir autant que j'en rassemble ici sous mes yeux, tous frères et tous rois de la fortune l'un de l'autre! O volupté qui n'es déjà plus avant même d'être née! Mes yeux ne peuvent retenir leurs larmes. — Allons, pour oublier leur faute, je bois à votre santé.

APEMANTUS.

O Timon, plus tu pleures, plus ton vin se boit!

LUCULLUS.

La joie a eu la même conception dans nos yeux, et en sort comme un nouveau-né.

APEMANTUS.

Ho! ho! je ris en pensant que ce nouveau-né est un bâtard.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Je vous proteste, seigneur, que vous m'avez beaucoup ému.

APEMANTUS.

Beaucoup.

(Son de trompette.)

TIMON.

Qu'annonce cette trompette? qu'y a-t-il?

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Permettez, seigneur, il y a là des dames qui demandent à entrer.

TIMON.

Des dames? que désirent-elles?

LE SERVITEUR.

Elles ont avec elles un courrier qui est chargé d'annoncer leurs intentions.

TIMON.

Vraiment, je vous en prie, faites-les entrer.

(Entre un Cupidon.)

CUPIDON.

Salut à toi, généreux Timon, et à tous ceux qui jouissent ici de tes bienfaits. Les Cinq Sens te reconnaissent pour leur patron, et viennent te féliciter de ton cœur riche et prodigue. L'Ouie, le Goût, le Toucher, l'Odorat, se lèvent de ta table enivrés de plaisir : ils ne viennent dans ce moment que pour fêter tes yeux.

TIMON.

Ils sont tous les bienvenus. Qu'on leur fasse le plus gracieux accueil. Allons, que la musique célèbre leur entrée.

(Cupidon sort.)

PREMIER SEIGNEUR.

Vous voyez, seigneur, à quel point vous êtes aimé.

(Musique. Rentre Cupidon avec une mascarade de dames en amazones, dansant et jouant du luth.)

APEMANTUS.

Holà! quel essaim de vanité nous arrive aujourd'hui! elles dansent;... ce sont des femmes folles! La gloire de cette vie n'est que folie, comme le prouve toute cette pompe comparée à ce peu d'huile et à ces racines dont je me contente. Nous nous

faisons fous pour nous amuser, et prodigues de flatteries nous buvons à ces hommes, sur la vieillesse desquels nous verserons un jour le poison de l'envie et du mépris. Quel homme respire, qui ne corrompe ou ne soit corrompu? quel homme expire, qui n'emporte au tombeau, pour seul don de ses amis, le chagrin de quelque outrage odieux? Je craindrais bien que ceux qui dansent là devant moi ne fussent les premiers à me fouler un jour sous leurs pieds. C'est ce qu'on a vu souvent. Les hommes ne manquent jamais de fermer leur porte au soleil dès qu'il décline et se couche.

(Les convives se lèvent de table en faisant des saluts jusqu'à terre, et des complimens hyperboliques à Timon; chacun d'eux prend une des amazones, et ils dansent couple par couple : on joue deux ou trois airs de hautbois, après quoi la danse et la musique cessent.)

TIMON.

Vous avez embelli nos plaisirs, belles dames, et donné un nouveau charme à notre fête, qui n'eût pas été si brillante sans vous; elle vous doit tout son prix et son éclat, et vous m'avez rendu moi-même enchanté de ma propre invention. Je veux vous en remercier.

PREMIÈRE DAME.

Seigneur, vous nous jugez au mieux.

APEMANTUS.

Oui, ma foi; car le pire n'est que saleté, et ne tiendrait pas, je pense.

TIMON.

Mesdames, il y a un petit banquet qui vous attend; veuillez bien aller vous asseoir.

TOUTES ENSEMBLE.

Mille remercîmens, seigneur.

(Elles sortent.)

TIMON.

Flavius!

FLAVIUS.

Seigneur!

TIMON.

Apportez-moi mon écrin.

FLAVIUS.

Tout à l'heure, seigneur. — (*A part.*) Encore des bijoux? Il ne faut pas contredire ses fantaisies; autrement je lui dirais.... — Allons. — En conscience, je devrais l'avertir. Quand tout sera dépensé, il voudrait bien alors qu'on l'eût contredit. C'est grand dommage que la bienfaisance n'ait pas des yeux pour voir derrière elle : alors jamais un homme ne tomberait dans la misère, victime d'un trop bon cœur.

PREMIER SEIGNEUR.

Nos serviteurs, où sont-ils?

UN SERVITEUR.

Les voici, seigneur, à vos ordres.

LUCIUS.

Nos chevaux.

TIMON.

Mes bons amis, j'ai encore un mot à vous dire. Seigneur, je vous en conjure, faites-moi l'honneur d'accepter ce bijou; daignez le recevoir et le porter, mon cher ami!

LUCIUS.

Je suis déjà comblé de vos dons!

TOUS.

Eh, nous le sommes tous!

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Seigneur, plusieurs membres du sénat sont descendus à votre porte, et viennent vous visiter.

TIMON.

Ils sont les bienvenus.

FLAVIUS rentre.

Je conjure votre honneur, daignez m'entendre; je n'ai qu'un mot à vous dire; mais il vous touche de près.

TIMON.

De près! oh bien, dans un autre moment je t'entendrai. Allons, je te prie, songeons à tout préparer, pour faire le plus gracieux accueil.

FLAVIUS, à part.

Je ne sais trop comment.

(Entre un autre serviteur.)

LE SECOND SERVITEUR.

Seigneur, le noble Lucius, par un don de sa pure amitié, vous a fait présent de quatre chevaux blanc-de-lait, avec leurs harnais en argent.

TIMON.

Je les accepte bien volontiers; ayez soin que ce présent soit dignement reconnu. (*Entre un troisième serviteur.*) Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau?

LE TROISIÈME SERVITEUR.

Seigneur, Lucullus vous invite à chasser avec lui

demain matin, et il vous envoie une couple de lévriers.

TIMON.

Volontiers, je chasserai avec lui : qu'on reçoive son présent, mais non sans un noble retour.

FLAVIUS, à part.

Quelle sera la fin de tout ceci ? Il nous ordonne de faire des provisions, de rendre de riches présens, et tout cela avec un coffre vide : et il ne veut pas sonder la bourse, ni m'accorder un moment pour lui démontrer à quelle indigence est réduit son cœur, qui n'a plus les moyens d'effectuer ses vœux. Ses promesses excèdent si prodigieusement sa fortune, que tout ce qu'il promet est une dette nouvelle qu'il contracte : chaque parole lui donne un créancier de plus : il est assez bon pour payer encore les intérêts. Ses terres sont toutes couchées sur leurs livres. Oh ! que je voudrais bien être plus doucement congédié de mon office, avant que la nécessité me force à le quitter ! Plus heureux l'homme qui n'a point d'amis, que l'homme entouré d'amis plus funestes que les ennemis mêmes ! Le cœur me saigne de douleur pour mon maître.

(Il sort.)

TIMON.

Vous ne vous rendez pas justice ; vous rabaissez trop votre mérite. Acceptez, seigneur, cette bagatelle, comme un gage de notre amitié.

SECOND SEIGNEUR.

Je la reçois ; et j'en suis singulièrement reconnaissant.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Oui, il a le cœur de la bonté même.

TIMON.

A propos, seigneur, je me rappelle que vous avez beaucoup vanté l'autre jour un coursier bai que je montais. Il est à vous, puisqu'il vous a plu.

LE SECOND SEIGNEUR.

Oh, je vous prie, seigneur, excusez-moi; je ne puis....

TIMON.

Vous pouvez m'en croire, seigneur; je sais par expérience qu'on ne loue bien que ce qu'on désire : je juge des sentimens de mon ami par les miens. Ce que je vous dis est la vérité. J'irai vous faire visite.

TOUS LES SEIGNEURS.

Oh! jamais hôte ne sera accueilli avec plus de joie.

TIMON.

Et vos personnes et vos obligeantes visites me sont si chères, que ce n'est pas vous donner assez de remercîmens. Je voudrais pouvoir donner des royaumes à mes amis, et je ne me lasserais jamais... — Alcibiade, tu es un guerrier, et les guerriers sont rarement opulens : les bienfaits te sont dus. Tu vis sur les morts, et toutes les terres que tu possèdes sont sur le champ de bataille.

ALCIBIADE.

Oui, des terres ravies, seigneur.

PREMIER SEIGNEUR.

Nous vous sommes si redevables!

TIMON.

Et moi à vous.

SECOND SEIGNEUR.

Nous vous chérissons si indéfiniment.

TIMON.

Je suis tout à vous! — Des flambeaux. — Encore!

TROISIÈME SEIGNEUR.

Que la plus pure félicité, l'honneur et les richesses ne vous abandonnent jamais, noble Timon!

TIMON.

Toujours prêt pour mes amis.

(Sortent Alcibiade, les seigneurs, et autres.)

APEMANTUS.

Quel tumulte ici! Que de signes de têtes respectueux, que de courbettes [5]! Je doute que toutes ces jambes vaillent les sommes dont on paie leurs génuflexions. Amitié pleine d'une lie impure! Il me semble que les hommes au cœur faux ne devraient pas avoir des jambes si lestes. — C'est donc ainsi que d'honnêtes dupes prodiguent leurs richesses pour des révérences?

TIMON.

Et toi, Apemantus, si tu n'étais pas si bourru, tu éprouverais mes bontés.

APEMANTUS.

Non, je ne veux rien. Si tu allais me corrompre aussi par tes dons, il ne resterait plus personne pour se moquer de ta folie, et tu ferais encore plus de sottises. Tu donnes tant, Timon, que je crains bien que tu ne finisses par te donner toi-même [6].

A quoi bon ces fêtes, ce luxe et ces vaines magnificences?

TIMON.

Songe bien que, si tu t'avises de lancer tes sarcasmes sur les amis qui forment ma société, je jure de ne plus prendre à toi aucun intérêt. Adieu, et reviens chanter sur un ton plus aimable.

(Il sort.)

APEMANTUS.

Allons : tu ne veux donc pas m'entendre à présent : hé bien, tu ne m'entendras jamais; je te fermerai la porte de ton salut (7). Oh! est-il possible que l'oreille des hommes, si ouverte à la flatterie, soit sourde aux avis salutaires?

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Athènes. — Appartement dans la maison d'un sénateur.

Entre un SÉNATEUR avec des papiers à la main.

LE SÉNATEUR.

Et dernièrement cinq mille à Varron ; il en doit de plus neuf mille à Isidore ; ce qui, joint à ce qu'il me devait auparavant, forme la somme de vingt-cinq mille. — Quoi ! toujours cette rage de dépenser ? Cela ne peut pas durer ; cela ne durera pas. — Si j'ai besoin d'argent, je n'ai qu'à voler le chien du dernier mendiant, et en faire présent à Timon : le chien me battra monnaie. — Si je veux vendre mon cheval, et du prix en acheter vingt autres meilleurs que lui, je le donne à Timon, et je ne lui demande rien. Je lui donne mon cheval ; aussitôt mon cheval me produit des chevaux superbes. — Point de portier chez lui ; mais un homme qui sourit à tout le monde, et invite tous ceux qui passent. — Oh, cela ne peut durer ; il n'y a pas de raison pour croire sa fortune posée sur des fondemens solides. Caphis, holà ! Caphis.

(Entre Caphis.)

CAPHIS.

Me voilà, seigneur; que désirez-vous de moi?

LE SÉNATEUR.

Mettez votre manteau, et courez chez le seigneur Timon : priez-le, mais jusqu'à l'importunité, de me donner de l'argent, et qu'un léger refus ne vous arrête pas; n'allez pas vous laisser fermer la bouche par un, «*Faites mes complimens à votre maître*», le bonnet tournant ainsi dans la main droite. Dites-lui que mes billets crient après moi, et que c'est à mon tour à me servir de ce qui m'appartient. Tous les jours de délais et de grâce sont passés; il m'a toujours remis au lendemain, et par trop de confiance à ses paroles toujours vaines, j'ai altéré mon crédit. J'aime et j'honore Timon; mais je ne dois pas me casser l'épaule pour lui guérir le doigt; mes besoins sont pressés; il faut que je sois satisfait immédiatement sans être bercé par des promesses. Partez; prenez un air des plus importuns; offrez-lui un visage qui demande. Car je crains bien que le seigneur Timon, qui maintenant brille comme un phénix, ne soit bientôt plus qu'une mouette plumée, quand chacune de ses plumes sera rendue à l'aile à laquelle elle appartient.

CAPHIS.

J'y vais, seigneur.

LE SÉNATEUR.

Oui, j'y vais. — Portez donc les billets, et prenez-en les dates en compte.

CAPHIS.

Oui, seigneur.

LE SÉNATEUR.

Allez.

SCÈNE II.

Un appartement de la maison de Timon.

Entre FLAVIUS, tenant plusieurs billets dans ses mains.

Point de précaution, point de mesure! Si insensé dans ses dépenses, qu'il ne pourra jamais, ni se maintenir, ni résister au penchant qui l'entraîne à dissiper. Jamais inquiet comment l'argent sort de ses mains; pas plus de souci sur le temps que cela durera. Jamais homme ne fut aussi fou et aussi bon! Que faire? — Il ne voudra rien écouter qu'il ne sente lui-même son état par l'événement. — Il faut que je sois franc avec lui à son retour de la chasse. Honte, honte, honte!

(Entrent Caphis et des serviteurs d'Isidore et de Varron.) (8)

CAPHIS.

Salut, Varron. Eh bien! venez-vous chercher de l'argent?

LE SERVITEUR DE VARRON.

Et vous, n'est-ce pas aussi ce qui vous amène?

CAPHIS.

Oui; et vous aussi, Isidore?

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

Justement.

CAPHIS.

Plaise au ciel que nous soyons payés!

LE SERVITEUR DE VARRON.

C'est de quoi je doute.

CAPHIS.

Voici le patron.

(Entrent Timon, Alcibiade et seigneurs, etc.)

TIMON.

Mon cher Alcibiade, aussitôt après le dîner nous nous remettrons en campagne. — Est-ce à moi que vous voulez parler? Eh bien, que voulez-vous?

CAPHIS.

Seigneur, c'est la note de certaines dettes.

TIMON.

De certaines dettes? D'où êtes-vous?

CAPHIS.

D'Athènes, seigneur.

TIMON.

Allez trouver mon intendant.

CAPHIS.

Ne vous déplaise, seigneur, il m'a remis tout le mois, de jour en jour, pour le paiement. Un besoin pressant force mon maître à demander son argent; il vous supplie d'écouter vos sentimens généreux, et de lui rendre ce qui lui est dû.

TIMON.

Mon bon ami, revenez demain matin, je vous en prie.

CAPHIS.

Mais, seigneur....

TIMON.

Allons, cessez, mon ami.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Un serviteur de Varron, seigneur....

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

C'est de la part d'Isidore; il vous prie de le rembourser à l'instant.

CAPHIS.

Seigneur, si vous connaissiez quel est le besoin de mon maître....

LE SERVITEUR DE VARRON.

Le terme est échu, seigneur, depuis plus de six semaines.

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

Votre intendant me renvoie toujours, seigneur, et mes ordres sont de m'adresser aujourd'hui directement à vous.

TIMON.

Eh! laissez-moi respirer. — Je vous en prie, allez toujours devant, mes bons seigneurs; je vous rejoins tout à l'heure. (*Sortent Alcibiade, etc.*) (*A Flavius.*) Que signifie tout cela? Pourquoi suis-je assailli par ces clameurs et ces demandes de billets différés, de dettes arriérées qui font tort à mon honneur?

FLAVIUS.

Messieurs, avec votre permission, vous prenez tous fort mal votre temps avec vos affaires; ne nous importunez plus, attendez après le dîner; donnez-

moi le temps d'expliquer au seigneur Timon pourquoi vous n'avez pas été payés.

TIMON.

Oui, mes amis, attendez. — Ayez soin de les bien traiter.

(Timon sort.)

FLAVIUS.

Écoutez-moi, je vous prie.

(Il sort.)

(Entrent Apemantus et un fou.)

CAPHIS.

Restez, restez, voici le fou qui vient avec Apemantus; amusons-nous un moment à les entendre.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Qu'il aille se faire pendre; il va nous injurier.

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

Que la peste l'étouffe, le chien!

LE SERVITEUR DE VARRON.

Comment te portes-tu, fou?

APEMANTUS.

Parles-tu à ton ombre?

LE SERVITEUR DE VARRON.

Ce n'est pas à toi que je parle.

APEMANTUS.

Non, c'est à toi-même. (*Au fou.*) Allons-nous-en.

LE SERVITEUR D'ISIDORE, à celui de Varron.

Voilà le fou sur ton dos.

APEMANTUS.

Non, tu es seul; tu n'es pas encore sur lui.

CAPHIS.

Où est donc le fou?

APEMANTUS.

Il vient de le demander tout à l'heure. Pauvres misérables, valets d'usuriers, vils entremetteurs entre l'or et le besoin!

TOUS LES SERVITEURS.

Que sommes-nous, Apemantus?

APEMANTUS.

Des ânes.

TOUS.

Pourquoi?

APEMANTUS.

Parce que vous me demandez ce que vous êtes, et que vous ne vous connaissez pas vous-mêmes. Parle-leur, fou.

LE FOU.

Comment vous portez-vous, messieurs?

TOUS.

Grand merci, bon fou. Que fait ta maîtresse?

LE FOU.

Elle est à échauder des poulets comme vous. Que ne pouvons-nous vous voir à Corinthe!

APEMANTUS.

Bon, grand merci.

(Entre un page.)

LE FOU.

Voyez, voici le page de ma maîtresse.

LE PAGE, au fou.

Eh bien, capitaine, que faites-vous avec cette sage compagnie? — Comment se porte Apemantus?

APEMANTUS.

Je voudrais avoir une verge dans ma bouche, pour te répondre d'une manière utile.

LE PAGE.

Je te prie, Apemantus, lis-moi l'adresse de ces lettres; je n'y connais rien.

APEMANTUS.

Tu ne sais pas lire?

LE PAGE.

Non.

APEMANTUS.

Nous ne perdrons donc pas un savant quand tu seras pendu. — Celle-ci est pour le seigneur Timon, l'autre pour Alcibiade. Va, tu es né bâtard et tu mourras maquereau.

LE PAGE.

Ta mère, en te donnant le jour, a fait un chien, et tu mourras de faim comme un chien. Point de réplique. Je suis parti.

(Il sort.)

APEMANTUS.

C'est nous rendre le plus grand service. — Fou, j'irai avec toi chez le seigneur Timon.

LE FOU.

Me laisseras-tu là ?

APEMANTUS.

Si Timon est chez lui. — Vous êtes là trois qui servez trois usuriers.

TOUS.

Oui; plût aux dieux que nous fussions servis par eux!

APEMANTUS.

Et moi aussi. — Je les servirais comme le bourreau sert le voleur.

LE FOU.

Êtes-vous tous trois valets d'usuriers?

TOUS.

Oui, fou.

LE FOU.

Je pense qu'il n'y a point d'usuriers qui n'aient un fou pour serviteur. Ma maîtresse est une usurière, et moi je suis un fou. Quand quelqu'un emprunte de l'argent à vos maîtres, il vient le trouver tout triste et s'en retourne gai. C'est tout le contraire chez ma maîtresse. On est joyeux quand on entre, et l'on en sort tout triste. Dites-moi la raison de cela?

LE SERVITEUR DE VARRON.

Je puis vous en donner une.

LE FOU.

Parle donc, afin que nous puissions te regarder comme un agent d'infamie et un fripon. Va, tu n'en seras pas moins estimé.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Qu'est-ce qu'un agent d'infamie, fou?

LE FOU.

C'est un fou bien vêtu ; c'est quelque chose qui te ressemble; c'est un esprit : quelquefois il paraît sous la figure d'un seigneur, quelquefois sous celle d'un légiste ou d'un philosophe. Souvent il ressemble à un chevalier : enfin cet esprit rôde sous toutes les formes, depuis quatre-vingts ans jusqu'à trente.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Tu n'es pas tout-à-fait fou.

LE FOU.

Ni toi tout-à-fait sage : ce que j'ai de plus en folie, tu l'as de moins en esprit.

VARRON.

Tu aurais pu, avec raison, faire cette réponse à Apemantus.

TOUS.

Place, place : voici le seigneur Timon.

APEMANTUS.

Fou, viens avec moi, viens.

LE FOU.

Je n'aime point à suivre toujours un amant, un frère aîné, ou une femme; quelquefois je suis un philosophe.

(Sortent Apemantus et le fou.)

FLAVIUS, aux serviteurs.

Allez faire un tour de promenade, sans vous écarter, je vous prie; je vous parlerai dans un moment.

(Timon et Flavius restent seuls.)

TIMON.

Vous m'étonnez fort! Pourquoi ne m'avez-vous pas exposé plus tôt l'état de mes affaires? J'aurais pu proportionner mes dépenses à ce qu'il me restait de moyens.

FLAVIUS.

Vous n'avez jamais voulu m'entendre; je vous l'ai proposé plusieurs fois.

TIMON.

Allons ; vous aurez peut-être pris le moment où, étant mal disposé, je vous ai renvoyé ; et vous avez profité de ce prétexte pour vous excuser.

FLAVIUS.

O mon bon maître ! je vous ai présenté mille fois mes comptes ; je les ai mis devant vos yeux ; vous les avez toujours rejetés, en disant que vous vous reposiez sur mon honnêteté. Quand, pour quelque léger cadeau, vous m'avez ordonné de rendre dix fois plus, j'ai secoué la tête et j'ai gémi : j'ai fait plus, je suis sorti des bornes du respect, en vous exhortant à tenir votre main plus fermée. Combien de fois n'ai-je pas essuyé de votre part des réprimandes assez dures, quand j'ai voulu vous ouvrir les yeux sur le cours de vos affaires et sur vos dettes toujours croissantes ! O mon cher maître, quoique vous m'écoutiez aujourd'hui trop tard, cependant il est nécessaire que vous le sachiez : tous vos biens ne suffiraient pas pour payer la moitié de vos dettes.

TIMON

Eh bien, qu'on vende toutes mes terres.

FLAVIUS.

Vos terres ? Toutes sont engagées ; une partie est décrétée et perdue ; à peine nous en reste-t-il assez pour apaiser les créances échues. L'avenir accourt à grands pas. Qui nous soutiendra dans cet intervalle, et enfin comment se terminera notre dernier compte ?

TIMON.

Mes possessions s'étendaient jusqu'à Lacédémone.

FLAVIUS.

O mon bon maître! le monde n'est qu'un mot. Et quand vous le posséderiez, il ne vous faudrait qu'une parole pour l'avoir donné et perdu.

TIMON.

Tu me dis la vérité.

FLAVIUS.

Si vous avez le moindre soupçon sur mon administration, sur ma fidélité, citez-moi devant les juges les plus sévères, et faites-moi rendre un compte rigoureux. Que les dieux me soient propices : ils savent que, lorsque tous nos offices étaient encombrés d'avides parasites, lorsque nos caves ont pleuré de voir couler tant de flots de vin, quand chaque appartement brillait de mille flambeaux, et retentissait du bruit confus des concerts, moi, je me retirais près d'un conduit toujours ouvert (9), pour y verser des torrens de larmes.

TIMON.

Cesse, je t'en conjure.

FLAVIUS.

Dieux! disais-je, quelle bonté dans le seigneur Timon! Que de biens prodigués des esclaves et des rustres ont engloutis cette nuit! Qui d'entre eux ne se dit pas maintenant le serviteur dévoué de Timon? Qui dans ce moment n'offre pas son cœur, sa vie, son épée, son courage, sa bourse à Timon, « au généreux Timon, au noble, au digne, au royal Timon?» Hélas! quand la fortune dont il achète ces louanges sera dissipée, le souffle qui les produit sera

éteint; ce qu'on a gagné au festin on le perd au jeûne [10]. Un nuage d'hiver verse ses pluies, et tous les insectes ont disparu.

TIMON.

Allons, c'est assez me sermonner. — Nul bienfait honteux n'a déshonoré mon cœur. Je n'ai point à rougir de mes dons; j'ai pu les prodiguer avec imprudence, mais je ne les ai jamais prostitués avec bassesse. Pourquoi pleures-tu? Manques-tu de confiance au point de croire que je puisse manquer d'amis? Que ton cœur se rassure; va, si je voulais ouvrir les réservoirs de mon amitié, et éprouver les cœurs, hommes et fortunes s'offriraient à moi; j'en disposerais aussi facilement qu'il m'est libre de t'ordonner de parler.

FLAVIUS.

Puisse l'événement ne pas tromper votre attente!

TIMON.

Et ce besoin où je me trouve aujourd'hui est en quelque sorte pour moi un bonheur qui couronne mes vœux. Je puis maintenant éprouver mes amis; tu connaîtras bientôt combien tu t'es mépris sur l'état de ma fortune; je suis riche par mes amis. Holà, quelqu'un! Flaminius! Servilius!

(Entrent Servilius, Flaminius, et d'autres esclaves.)

LES ESCLAVES.

Seigneur, seigneur.

TIMON.

J'ai différens ordres à vous distribuer. Toi, va chez le seigneur Lucius, et toi, chez Lucullus. J'ai

chassé aujourd'hui avec lui. — Toi, va chez Sempronius. Recommandez-moi à leur amitié, et dites à chacun d'eux que je suis fier de trouver l'occasion d employer leurs services pour quelque somme dont j'ai besoin : demandez-leur cinquante talens.

FLAMINIUS.

Vos ordres seront remplis, seigneur.

FLAVIUS, à part.

Aux seigneurs Lucius et Lucullus? — Hom !

TIMON.

Et vous (*à un autre serviteur*), allez trouver les sénateurs. J'avais droit à leur reconnaissance, même dans les jours de mon opulence. Dites-leur de m'envoyer tout à l'heure mille talens.

FLAVIUS.

J'ai pris la liberté de leur présenter votre seing et votre nom, dans l'opinion où j'étais que c'était la ressource la plus facile; mais tous ont secoué la tête, et je ne suis pas revenu plus riche.

TIMON.

Dites-vous la vérité? Cela est-il possible?

FLAVIUS.

Ils répondent tous, de concert et d'une voix unanime, qu'ils sont en baisse, qu'ils n'ont point de fonds, qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils désireraient, qu'ils sont bien fâchés. — « Vous êtes un homme si respecta-
» ble!... Cependant.... Ils auraient bien souhaité...
» — Ils ne savent pas... Mais il faut qu'il y ait eu de
» sa faute. — L'homme le plus honnête peut faire un
» faux pas. — Ils voudraient être en état... C'est bien

» dommage! » — Tous, distraits et ainsi occupés d'affaires sérieuses, ils me renvoient avec ces regards dédaigneux et ces finales interrompues; leurs demi-saluts et leurs signes de froideur me glacent et me réduisent au silence.

TIMON.

Grands dieux! récompensez-les. Ami, je t'en prie, ne t'afflige pas. L'ingratitude est héréditaire dans les vieillards; leur sang est figé, glacé, et coule à peine dans leurs veines; ils manquent de reconnaissance, parce que leur cœur manque de chaleur. A mesure que l'homme retourne vers la terre il est façonné pour le voyage, c'est-à-dire, lourd et engourdi. — Ah! de grâce (*à un serviteur*), point de chagrin; tu es honnête et fidèle, je te le dis comme je le pense; on n'a rien à te reprocher. Ventidius vient de perdre son père, et cette mort met dans sa main des biens immenses. Quand il était pauvre, emprisonné et en disette d'amis, je l'aidai de cinq talens. Va le saluer de ma part; dis-lui que son ami est dans un pressant besoin; qu'il exige qu'il se ressouvienne de ces cinq talens.

Dès que tu les auras touchés, donne-les à ces gens dont je suis le débiteur. Ne dis jamais, et garde-toi de penser, que la fortune de Timon puisse périr au milieu de ses amis.

FLAVIUS.

Je voudrais bien n'être jamais dans le cas de le penser. Cette confiance est l'ennemie de la bonté; étant généreuse, elle croit que les autres le sont comme elle.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement dans la maison de Lucullus, à Athènes.

FLAMINIUS attend; entre UN SERVITEUR qui s'approche de lui.

LE SERVITEUR.

Je vous ai annoncé à mon maître; il descend pour vous parler.

FLAMINIUS.

Je vous remercie.

LE SERVITEUR.

Le voilà.

(Lucullus entre.)

LUCULLUS.

Un des serviteurs du seigneur Timon ! C'est quelque présent, je gage. — Oh, j'ai deviné juste; j'ai rêvé cette nuit de bassin et d'aiguière d'argent. — Ah! honnête Flaminius, je suis on ne peut pas plus satisfait de te voir chez moi. — Holà, qu'on lui verse une coupe de vin. (*Le serviteur sort.*) — Hé bien, comment se porte le plus respectable, le plus accompli des citoyens d'Athènes, cette âme si noble et si magnifique, ton digne seigneur, ton bon maître?

FLAMINIUS.

Seigneur, sa santé est fort bonne.

LUCULLUS.

Mon ami, je suis ravi de le savoir en bonne santé. Mais, dis-moi, mon cher Flaminius, que portes-tu là sous ton manteau?

FLAMINIUS.

D'honneur, rien autre chose qu'une cassette vide; et je viens, au nom de mon maître, prier votre grandeur de la remplir. Il se trouve dans un besoin pressant de cinquante talens, et il m'envoie vous prier de les lui prêter; il ne doute pas que vous ne veniez sur-le-champ à son secours.

LUCULLUS.

La! la! la! la! — Il ne doute pas, dit-il; hélas, le brave seigneur! C'est le plus honnête homme! C'est dommage qu'il tienne un si grand état de maison. Cent fois j'ai dîné chez lui, et je lui en ai dit ma pensée. Je suis même retourné souper chez lui, exprès pour l'avertir de diminuer sa dépense; mais il n'a jamais voulu suivre mes conseils, et mes visites n'ont pu le corriger. Chaque homme a son défaut, et le sien est trop de bonté; c'est ce que je lui ai répété souvent; mais je n'ai jamais pu le tirer de là.

(Entre un esclave qui apporte du vin.)

L'ESCLAVE.

Seigneur, voilà du vin.

LUCULLUS.

Flaminius, je t'ai toujours remarqué pour un homme sage; tiens, à ta santé.

FLAMINIUS.

Votre grandeur veut sans doute plaisanter.

LUCULLUS.

Non, je te rends justice. J'ai toujours reconnu en toi un esprit souple et actif; tu sais juger ce qui est raisonnable; et quand il se présente une bonne occasion, tu sais la saisir et en tirer bon parti. Tu as d'excellentes qualités. — (*A l'esclave.*) Va-t'en, maraud; approche, honnête Flaminius. Ton maître est un seigneur plein de bonté; mais tu as du jugement, et quoique tu sois venu me trouver, tu sais trop bien que ce n'est pas là le temps de prêter de l'argent, surtout sur la simple parole de l'amitié, et sans aucune sûreté. Tiens, mon enfant, voilà trois solidaires [11] pour toi; mon garçon, ferme les yeux sur moi, et dis que tu ne m'as pas vu; adieu, porte-toi bien.

FLAMINIUS.

Est-il possible que les hommes soient si différens d'eux-mêmes, et que nous soyons maintenant ce que nous étions tout à l'heure! Loin de moi, maudit métal, retourne vers celui qui t'adore.

(Il jette l'argent qu'il a reçu.)

LUCULLUS.

Ah! je vois maintenant que tu es un sot, et bien digne de servir ton maître....

(Il sort.)

FLAMINIUS.

Puissent ces pièces d'argent être ajoutées à celles qui serviront à te brûler! Que ton enfer soit du métal fondu, ô toi, peste de ton ami, et non son ami!

L'amitié a-t-elle un cœur [12] si faible et si facile à s'aigrir, qu'il tourne comme le lait en moins de deux nuits? Dieux! je ressens toute l'indignation de mon maître. Ce lâche ingrat porte encore dans son estomac les mets de mon seigneur; pourquoi seraient-ils pour lui une nourriture salutaire, lorsque lui-même s'est changé en poison? Puissent-ils ne produire en lui que des maladies; et quand il sera sur son lit de mort, que cette partie de son corps, nourrie aux dépens de mon maître, serve, non pas à le guérir, mais à prolonger son agonie!

SCÈNE II.

Place publique d'Athènes.

Entrent LUCIUS, TROIS ÉTRANGERS

LUCIUS.

Qui? le seigneur Timon? C'est mon meilleur ami: et un homme honorable!

PREMIER ÉTRANGER.

Nous en sommes persuadés, quoique nous ne le connaissions pas. Mais, seigneur, il court un certain bruit que j'ai entendu, et dont je veux vous parler; les heures fortunées de Timon sont passées; sa richesse lui échappe.

LUCIUS.

Allons donc, n'en croyez rien; il n'est pas possible que Timon manque d'argent.

SECOND ÉTRANGER.

Mais un fait que vous pouvez croire, seigneur, c'est qu'il n'y a pas bien long-temps qu'un de ses gens est venu trouver le seigneur Lucullus pour lui emprunter cinquante talens; oui, il l'a pressé instamment, en faisant sentir la nécessité où son maître est réduit; et il a essuyé un refus.

LUCIUS.

Comment?

SECOND ÉTRANGER.

Oui, un refus, vous dis-je, seigneur.

LUCIUS.

Quelle étrange chose! Par tous les dieux, j'en rougis de honte! Quoi! refuser un homme si respectable; il faut avoir bien peu d'honneur. Quant à moi, je dois l'avouer, j'ai reçu de lui mille petites marques de sa bonté, de l'argent, de la vaisselle, des bijoux et semblables bagatelles, qui ne sont rien auprès des présens qu'a reçus Lucullus; hé bien, si, au lieu de s'adresser à lui, il m'avait envoyé demander du secours, je ne lui aurais jamais refusé cette somme dans son besoin.

(Entre Servilius.)

SERVILIUS.

Heureusement, voilà le seigneur Lucius; j'ai tant couru pour le trouver, que je suis tout en sueur. — Très-honoré seigneur....

LUCIUS.

Ha, Servilius! je suis charmé de te voir, porte-toi bien, recommande-moi à l'amitié de ton honnête et estimable maître, le plus cher de mes amis.

SERVILIUS.

Seigneur, sous votre bon plaisir, mon maître vous envoie....

LUCIUS.

Ho, que m'a-t-il envoyé? Que d'obligations je lui ai! Sans cesse il m'envoie. Dis-moi, comment pourrai-je reconnaître tant de bonté? Et que m'envoie-t-il?

SERVILIUS.

Il vous envoie seulement l'occasion de lui rendre à l'instant un service; il supplie votre grandeur de lui prêter, en ce moment, cinquante talens.

LUCIUS.

Je vois bien que Timon veut faire une plaisanterie; il n'est pas possible qu'il ait besoin de cinquante talens, ni même de cinq fois autant.

SERVILIUS.

Il a besoin à présent d'une somme plus petite. Si le cas n'était pas aussi pressant, je ne vous conjurerais pas avec tant d'instances.

LUCIUS.

Mais, Servilius, parles-tu sérieusement?

SERVILIUS.

Sur mon âme, rien n'est si vrai, seigneur.

LUCIUS.

Quel imbécile je suis, de m'être dégarni dans une si belle occasion de montrer toute l'honnêteté de mes sentimens! Je suis bien malheureux d'avoir été hier acquérir une petite terre, pour perdre aujourd'hui l'occasion de me faire honneur! Servilius, je

te jure, à la face des dieux, qu'il m'est impossible de pouvoir faire.... — Quelle sottise à moi! J'allais moi-même envoyer demander quelque argent à Timon : ces messieurs en sont témoins; mais, pour tout ce qu'il y a de richesses dans Athènes, je ne voudrais pas à présent l'avoir fait. Recommande-moi à ton maître dans les termes les plus tendres. Je me flatte que je ne perdrai rien de son estime, lorsqu'il verra l'impossibilité absolue où je suis de l'obliger; dis-lui de ma part que je mets au nombre de mes plus grands malheurs, de ne pouvoir faire ce plaisir à un si estimable seigneur. Bon Servilius, me promets-tu de me faire l'amitié de répéter à Timon mes propres paroles?

SERVILIUS.

Oui, seigneur, je le ferai.

LUCIUS.

Va, je saurai t'en récompenser, Servilius. (*Servilius sort.*) (*Aux étrangers.*) En effet, vous aviez raison, Timon est ruiné, et quand une fois on a éprouvé un refus, il est rare qu'on aille bien loin.

(Il sort.)

PREMIER ÉTRANGER.

Avez-vous remarqué, Hostilius?

SECOND ÉTRANGER.

Oui, oui, que trop.

PREMIER ÉTRANGER.

Eh bien, voilà le cœur du monde : tous les flatteurs sont faits de la même étoffe. Qui peut après cela donner le nom d'ami à l'homme qu'il fait asseoir à sa table? Il est à ma connaissance que Timon

a servi de père à ce seigneur; qu'il lui a conservé son crédit, qu'il a soutenu sa fortune par ses libéralités; il y a plus, c'est de l'argent de Timon qu'il a payé les gages de ses domestiques; Lucius ne boit jamais que ses lèvres ne touchent l'argent de Timon, et cependant..... — Oh! vois quel monstre est l'homme, quand il se montre sous les traits d'un ingrat! Au prix de ce qu'il en a reçu, ce qu'il ose lui refuser, l'homme charitable le donnerait gratuitement aux mendians.

TROISIÈME ÉTRANGER.

La conscience en gémit.

PREMIER ÉTRANGER.

Pour moi, je n'ai jamais goûté des bienfaits de Timon; jamais ses dons, répandus sur moi, ne m'ont inscrit au nombre de ses amis; cependant, en considération de son âme noble, de son illustre vertu, et de sa conduite honorable, je proteste que si, dans son besoin, il s'était adressé à moi, j'aurais fait de mon bien deux parts, et la meilleure aurait été pour lui, tant j'aime son cœur généreux! Voilà un exemple qui doit enseigner aux hommes à se dispenser d'être charitables; l'intérêt est au-dessus de la conscience.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Appartement de la maison de Timon.

Entrent SEMPRONIUS et un autre SERVITEUR de Timon.

SEMPRONIUS.

Et pourquoi m'importuner, moi, hom! par préférence à tous les autres? Ne pouvait-il pas s'adresser à Lucius, à Lucullus? Ce Ventidius, qui maintenant est si riche, il l'a racheté de la prison. Voilà trois hommes qui lui sont redevables de tout ce qu'ils possèdent.

LE SERVITEUR.

Hélas! seigneur, tous trois ont été mis à la touche, et nous n'avons trouvé en eux qu'un vil métal; car ils l'ont tous refusé.

SEMPRONIUS.

Comment, ils l'ont refusé! Lucullus, Ventidius l'ont refusé, et il vient s'adresser à moi?... Tous trois refusé? Une pareille démarche annonce de sa part bien peu de jugement, bien peu d'amitié; est-ce moi qui devrais être son pis aller? Ses amis, comme autant de médecins enrichis par lui, l'ont tous condamné, et il faut que ce soit moi qu'on charge de cette cure? Je m'en trouve très-offensé, j'en suis très-irrité; il eût dû mieux connaître mon rang. Je ne vois pas l'ombre de raison dans son procédé. C'était moi qu'il devait, dans son besoin, im-

plorer d'abord ; car enfin je suis, je l'avoue, le premier homme qui ait reçu des présens de lui, et il me recule dans son souvenir au point de penser que je serais le dernier à lui marquer ma reconnaissance! Il a tort. — Il n'en faut pas davantage pour me rendre un objet de risée aux yeux de toute la ville, et me faire passer pour un fou parmi les grands seigneurs. J'aimerais mieux, pour trois fois la somme qu'il demande, qu'il se fût adressé à moi le premier, ne fût-ce que pour l'honneur de mes sentimens; j'avais assez de cœur pour lui rendre un service. Retourne, et à la froide réponse de ses amis ajoute celle-ci : « Quiconque offensera mon » honneur ne verra point de mon argent. »

(Il sort.)

LE SERVITEUR.

A merveille! Votre seigneurie est un saint fripon! Le diable n'a pas su ce qu'il faisait en rendant l'homme si astucieux : il s'est fait tort ; et je ne puis m'empêcher de penser qu'au bout du compte la scélératesse de l'homme le blanchira lui-même. Comme ce seigneur cherche à colorer sa bassesse, et copie de vertueux modèles pour justifier sa méchanceté! ainsi font ceux qui, sous le voile d'un patriotisme ardent, mettent tout un royaume en feu! Tel est le caractère de cet ami politique et vendu à l'intérêt. C'était pourtant sur lui que mon maître fondait sa plus solide espérance! Tous ont déserté. Il ne lui reste plus que les dieux : tous ses amis sont morts. — Maintenant ces portes de mon maître, qui, dans des jours de prospérité, ne connurent jamais de verrous, vont être employées à

protéger sa liberté. Voilà tout le fruit qu'il recueille de ses largesses. Celui qui ne peut garder son argent, doit à la fin garder sa maison.

SCÈNE IV.

Un appartement de la maison de Timon.

Entrent deux SERVITEURS DE VARRON et LE SERVITEUR DE LUCIUS, qui rencontrent TITUS, HORTENSIUS, et d'autres valets des créanciers de TIMON, qui attendent que ce seigneur sorte.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Je suis charmé de vous rencontrer ici. Bonjour, Titus et Hortensius.

TITUS.

Je vous rends la pareille, honnête Varron.

HORTENSIUS.

Lucius, par quel hasard nous trouvons-nous ensemble ici?

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Je pense que le même objet nous y amène tous; le mien, c'est l'argent.

TITUS.

C'est le leur à tous, et le mien aussi.

(Entre Philotus.)

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Et le seigneur Philotus aussi, sans doute?

PHILOTUS.

Je vous donne le salut à tous.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Sois le bienvenu, camarade. Quelle heure croyez-vous qu'il soit?

PHILOTUS.

Le temps court après neuf heures.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Déjà?

PHILOTUS.

Et le seigneur de céans n'est pas encore visible?

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Pas encore.

PHILOTUS.

Cela m'étonne; il avait coutume de briller dès sept heures du matin.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Il est vrai; mais les jours sont devenus plus courts pour lui. Faites attention que la carrière de l'homme prodigue est radieuse comme celle du soleil; mais elle ne se renouvelle pas toujours comme celle de l'astre. Je crains bien que l'hiver ne soit dans le fond de la bourse de Timon; je veux dire qu'on peut y enfoncer la main bien avant, et n'y trouver que peu de chose.

PHILOTUS.

J'ai la même crainte que vous.

TITUS.

Je veux vous faire faire une remarque assez étrange; votre maître vous envoie chercher de l'argent?

HORTENSIUS.

Rien n'est plus vrai.

TITUS.

Et il porte maintenant les bijoux que lui a donnés Timon, et pour lesquels je viens aussi moi demander de l'argent.

HORTENSIUS.

Si je le fais, c'est contre mon cœur.

TITUS.

Ne paraît-il pas bien étrange que Timon, en cela, paie plus qu'il ne doit? C'est comme si votre maître envoyait demander le prix des bijoux qu'il porte lui-même.

HORTENSIUS.

Les dieux me sont témoins combien ce message me pèse. Je sais que mon maître a eu une riche part aux largesses de Timon; cette ingratitude est plus criminelle que s'il les eût volés.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Oui. — Mon billet à moi est de trois mille couronnes; et le vôtre?

LUCIUS.

De cinq mille.

LE SERVITEUR DE VARRON.

C'est une somme énorme, et qui fait voir que la confiance de votre maître surpassait celle du mien, autrement sans doute que leurs créances seraient égales.

(Entre Flaminius.)

TITUS

Voilà un des serviteurs du seigneur Timon.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Flaminius! Holà, un mot! Le seigneur Timon va-t-il bientôt paraître?

FLAMINIUS.

Non, pas encore.

TITUS.

Nous l'attendons; je vous prie de l'en prévenir.

FLAMINIUS.

Il n'est pas nécessaire; il sait bien que vous n'êtes que trop ponctuels.

(Entre Flavius, le visage caché dans son manteau.)

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Ah! N'est-ce pas là son intendant, que nous voyons ainsi affublé? Il s'enfuit comme enveloppé d'un nuage; appelez-le, appelez-le.

TITUS.

Flavius! Flavius! entendez-vous?

LE SERVITEUR DE VARRON.

Avec votre permission....

FLAVIUS.

Mon ami, que voulez-vous de moi?

LE SERVITEUR DE VARRON.

Seigneur, j'attends ici le paiement d'une certaine somme....

FLAVIUS.

Si le paiement était aussi certain que l'on est sûr de vous voir l'attendre, on pourrait compter dessus. Que ne présentiez-vous vos billets, quand vos perfides maîtres mangeaient à la table du mien? alors l'argent qu'il leur devait les flattait et les fai-

sait sourire; leurs lèvres affamées en dévoraient les intérêts. Vous vous tourmentez en vain, en me pressant, en m'agitant ainsi; laissez-moi passer tranquillement. — Apprenez que mon maître et moi nous sommes au bout de notre carrière; je ne suis pas plus en état de vous compter de l'argent que lui d'en dépenser.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Oui, mais cette réponse ne servira pas.

FLAVIUS.

Si elle ne sert pas, elle ne sera pas aussi vile que vous, car vous servez des fripons.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Que murmure donc là sa seigneurie destituée?

TITUS.

Eh, que vous importe? Le voilà pauvre, et nous sommes assez vengés. Qui a plus droit de parler librement, que celui qui n'a pas un toit où loger sa tête? Il lui est bien permis de se moquer des superbes édifices.

(Entre Servilius.)

TITUS.

Oh! oh! voici Servilius; nous allons avoir une réponse.

SERVILIUS.

Si j'osais vous conjurer, mes amis, de revenir dans quelque autre moment, vous m'obligeriez beaucoup; car, sur mon âme, mon maître est dans un étrange abattement; toute consolation l'a abandonné; sa santé est très-dérangée, il est obligé de garder la chambre.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Tous ceux qui gardent la chambre ne sont pas malades. D'ailleurs, si la santé de Timon est en si grand danger, c'est, ce me semble, une raison de plus pour payer promptement ses dettes, afin de s'aplanir la route vers les dieux.

SERVILIUS.

Dieux bienfaisans!

TITUS.

Nous ne pouvons pas nous contenter de cette réponse.

FLAMINIUS, dans l'intérieur de la maison.

Servilius! Au secours! Mon maître! mon maître!

(Entre Timon en fureur, Flaminius le suit.)

TIMON.

Quoi! mes portes aussi me ferment-elles le passage? Quoi! j'aurai toujours été libre, et ma maison sera devenue l'ennemie de ma liberté, la prison de son maître! — La salle où j'ai donné des festins me montre-t-elle maintenant, comme toute la race humaine, un cœur de fer?

LUCIUS.

Allons, approche; commence, Titus.

TITUS.

Seigneur, voilà mon billet.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Voici le mien.

LE SERVITEUR D'HORTENSIUS.

Et le mien, seigneur.

LES DEUX SERVITEURS DE VARRON.

Et les nôtres, seigneur.

PHILOTUS.

Voilà aussi nos billets.

TIMON.

Assommez-moi avec eux. — Étouffez-moi.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Hélas! seigneur.

TIMON.

Monnayez mon cœur pour vous payer.

TITUS.

Le mien est de cinquante talens.

TIMON.

Paie-toi de mon sang.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Cinq mille écus, seigneur.

TIMON.

Cinq mille gouttes de mon sang pour les payer. — Et le vôtre? — Et le vôtre?

LE SERVITEUR DE VARRON.

Seigneur!

LES DEUX SERVITEURS DE VARRON.

Seigneur!

TIMON.

Tenez, prenez-moi, déchirez-moi, et que les dieux vous confondent!

(Il sort.)

HORTENSIUS.

Parbleu, je vois bien que nos maîtres n'ont qu'à

jeter leurs bonnets après leur argent : ces dettes peuvent bien être regardées comme perdues sans ressource, puisque c'est un fou qui est le débiteur.

(Ils sortent.)

(Rentre Timon avec Flavius.)

TIMON.

Ils m'ont ôté la respiration, ces vils esclaves! Des créanciers! Des diables!

FLAVIUS.

Mon cher maître....

TIMON.

Si je prenais ce parti....

FLAVIUS.

Mon cher maître....

TIMON.

Je veux qu'il en soit ainsi. — Mon intendant!

FLAVIUS.

Eh! me voici, seigneur.

TIMON.

Fort à propos. — Allez, invitez tous mes amis; Lucius, Lucullus, Sempronius. — Tous; je veux encore donner une fête à cette canaille.

FLAVIUS.

Ah! seigneur, c'est l'égarement où votre raison est plongée qui vous fait parler ainsi; il ne vous reste pas même de quoi servir le repas le plus frugal.

TIMON.

Ne t'inquiète pas. Va, invite-les tous, amène ici ces flots de coquins; mon cuisinier et moi nous saurons pourvoir à tout.

SCÈNE V.

La salle du sénat d'Athènes.

Le sénat est assemblé; entre ALCIBIADE avec une suite.

PREMIER SÉNATEUR.

Seigneur, comptez sur ma voix, sa faute est capitale; il faut qu'il meure; rien n'enhardit le crime comme le pardon.

SECOND SÉNATEUR.

Votre remarque est très-vraie; la loi doit l'écraser de tout son poids.

ALCIBIADE.

Santé, honneur, clémence dans l'auguste sénat!

PREMIER SÉNATEUR.

Quel sujet, général...?

ALCIBIADE.

Je viens supplier humblement vos vertus; car la pitié est la vertu des lois; il n'y a que les tyrans qui la sacrifient à leur cruauté. Il plaît aux événemens et à la fortune de s'appesantir sur un de mes amis, qui, dans l'effervescence du sang, a enfreint la loi, abîme sans fond pour l'imprudent qui s'y plonge sans précaution. C'est un homme qui, à part cette fatalité, est plein des qualités les plus nobles, aucune lâcheté ne souille son action, et son honneur rachète sa faute. C'est avec une noble fureur et une fierté

courageuse que, voyant sa réputation mortellement blessée, il s'est armé contre son ennemi, il a gouverné son ressentiment dans son excès avec autant de sagesse et de modération que s'il n'avait soutenu qu'un argument.

PREMIER SÉNATEUR.

En cherchant ainsi à innocenter une action criminelle, vous vous chargez d'un paradoxe trop révoltant. Aux efforts que vous faites, on dirait que votre discours tend à légitimer l'homicide, et à mettre sur la ligne de la valeur cet esprit de querelle, qui n'est qu'une valeur bâtarde venue au monde à la naissance des sectes et des factions. Le vrai brave est celui qui sait souffrir avec patience tout ce que la langue la plus méchante peut exhaler contre lui; qui regarde une injure comme une chose aussi étrangère à sa personne, que le vêtement qu'il porte avec indifférence; et qui ne préfère pas l'injure à sa vie, en exposant sa vie pour elle. Si une injure est un mal qui peut nous conduire au meurtre, quelle folie n'est-ce pas de risquer ses jours pour un mal?

ALCIBIADE.

Seigneur.... —

PREMIER SÉNATEUR.

Vous ne pouvez justifier des fautes aussi énormes. Le courage ne consiste pas à se venger, mais à souffrir.

ALCIBIADE.

Permettez-moi de parler, seigneur, et pardonnez si je parle en guerrier. — Pourquoi les hommes s'exposent-ils follement dans les combats? Que

n'endurent-ils toutes sortes de menaces? que ne dorment-ils en paix sur l'affront? Pourquoi ne pas se laisser égorger tranquillement et sans résistance par l'ennemi? S'il y a tant de courage à souffrir, qu'allons-nous faire dans les camps? Certes les femmes qui se tiennent auprès de leurs foyers, seront plus braves que nous, si la bravoure est de souffrir; l'âne sera plus guerrier que le lion; et le coupable chargé de fers, sera plus sage que son juge, si la sagesse est dans la patience. O vénérables sénateurs, ayez autant de clémence, que vous avez de puissance. — Qui ne condamne pas la violence commise de sang-froid? Tuer, je l'avoue, est le dernier excès du crime; mais tuer pour défendre sa vie, c'est justice, j'en atteste la clémence. S'abandonner à la colère, est une impiété; mais quel est l'homme qui ne s'est jamais livré à la colère? Pesez le crime avec toutes ces considérations.

SECOND SÉNATEUR.

Vous plaidez en vain.

ALCIBIADE.

Quoi! en vain? Ses services à Lacédémone et à Byzance suffiraient pour racheter sa vie.

PREMIER SÉNATEUR.

Que voulez-vous dire?

ALCIBIADE.

Je dis qu'il vous a rendu des services signalés; qu'il a, dans les combats, fait mordre la poussière à vos ennemis. Quelle valeur n'a-t-il pas montrée dans la dernière action? Que de sang a fait couler son épée!

SECOND SÉNATEUR.

Il s'en est trop payé sur le butin. C'est un débauché déterminé; il est sujet à un vice qui noie sa raison et enchaîne sa valeur. S'il n'avait point d'ennemis, celui-là serait assez fort pour l'accabler. On l'a vu, dans cette passion brutale, commettre mille outrages, et susciter les querelles : on nous a informés que ses jours sont souillés d'excès honteux, et que son ivresse est dangereuse.

PREMIER SÉNATEUR.

Il mourra.

ALCIBIADE.

O sort cruel! Il aurait pu mourir dans les combats! — Seigneurs, si vous êtes insensibles à ses qualités personnelles, quoiqu'il pût se racheter par ses exploits sans rien devoir à personne, prenez, pour vous fléchir, mes services et joignez-les aux siens. Comme je sais qu'il est de la prudence de votre âge de s'assurer des garans, je vous engage, moi, mes victoires et mes honneurs, et j'ose vous répondre de toute sa reconnaissance. Si, pour son crime, il doit sa vie à la loi, qu'il la donne à la guerre dans un vaillant combat; car la loi est sévère, et la guerre ne l'est pas davantage.

PREMIER SÉNATEUR.

Nous tenons pour la loi; il mourra : Alcibiade, n'insiste plus, si tu ne veux encourir notre disgrâce; ami ou frère, qui répand le sang d'autrui doit le sien à la loi.

ALCIBIADE.

Il faut donc qu'il meure! Non, seigneurs, cela ne peut-être : je vous en conjure, connaissez-moi.

SECOND SÉNATEUR.

Comment?

ALCIBIADE.

Rappelez-vous qui je suis.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Comment?

ALCIBIADE.

Je dois croire que votre vieillesse m'a oublié : autrement on ne me verrait pas ici abaissé à vos pieds, suppliant pour une grâce aussi vulgaire, et qu'on me refuse encore. Mes blessures se rouvrent d'indignation.

PREMIER SÉNATEUR.

Oses-tu provoquer notre colère? Écoute, ce n'est qu'un mot, mais son effet est vaste : nous te bannissons pour jamais.

ALCIBIADE.

Me bannir? Moi!.. Bannissez plutôt votre démence, bannissez l'usure qui déshonore le sénat.

PREMIER SÉNATEUR.

Si après deux soleils Athènes te voit encore, attends de nous le jugement le plus rigoureux, et pour ne pas nous échauffer davantage, il sera exécuté sur l'heure.

(Ils sortent.)

ALCIBIADE.

Puissent les dieux vous faire vieillir assez pour que vous deveniez des squelettes dont tous les yeux se détournent! Ma rage est au comble.—Je faisais fuir leurs ennemis, tandis qu'ils étaient ici occupés à compter un argent qu'ils prêtaient à grosse usure. —Et moi, je ne suis riche qu'en larges blessures.

— En voilà donc le salaire? Est-ce là le baume que cet avare sénat verse dans les plaies des guerriers? Quoi, l'exil! — Je n'en suis pas fâché : je ne hais pas d'être exilé; c'est un affront fait pour allumer toute mon indignation, et pousser mon bras à frapper ses coups sur Athènes. Je vais ranimer le courage de mes troupes mécontentes; et gagner leurs cœurs. Il y a de la gloire à combattre de nombreux ennemis. Les guerriers ne doivent, pas plus que les dieux, souffrir qu'on les offense.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Appartement magnifique dans la maison de Timon.

Musique, tables préparées, serviteurs; entrent divers SEIGNEURS par diverses portes.

PREMIER SÉNATEUR.

Bonjour, seigneur.

SECOND SÉNATEUR.

Je vous rends le salut. Je pense que l'honorable Timon n'a fait que nous éprouver l'autre jour.

PREMIER SÉNATEUR.

C'était la réflexion qui occupait mon oisiveté, lorsque nous nous sommes rencontrés. Je me flatte qu'il n'est pas si bas; et ce qu'il a fait n'était qu'une épreuve de ses amis.

SECOND SÉNATEUR.

Sans doute, et ce qui le prouve assez, c'est le nouveau festin qu'il donne encore.

PREMIER SÉNATEUR.

Je le crois ainsi. Il m'a fait une invitation très-pressante; quelques affaires urgentes m'obligeaient à refuser d'abord; mais il a tant prié qu'il a fallu me rendre.

SECOND SÉNATEUR.

Je me devais aussi moi-même à des affaires indispensables, mais il n'a pas voulu recevoir mes excuses. Je suis fâché de m'être trouvé dénué de fonds lorsqu'il envoya m'emprunter de l'argent.

PREMIER SÉNATEUR.

Moi, j'en suis désolé, sachant, comme je le sais, le cours que prennent les choses.

SECOND SÉNATEUR.

Chacun ici en dit autant. — Combien voulait-il emprunter de vous?

PREMIER SÉNATEUR.

Mille pièces d'or.

SECOND SÉNATEUR.

Mille pièces!

PREMIER SÉNATEUR.

Et vous?

TROISIÈME SÉNATEUR.

Il m'avait envoyé demander... — Mais le voilà, il vient.

(Entre Timon. Suite.)

TIMON.

De tout mon cœur, dignes sénateurs. Comment vous portez-vous?

PREMIER SÉNATEUR.

Le mieux du monde, puisque votre seigneurie va bien.

SECOND SÉNATEUR.

L'hirondelle ne suit pas l'été avec plus de plaisir, que nous votre seigneurie.

TIMON, à part.

Et ne fuit pas plus promptement l'hiver; les hommes ressemblent à ces oiseaux de passage. — Seigneurs, notre dîner ne vous dédommagera pas du temps que vous avez perdu à m'attendre si longtemps. Égayez-vous un peu à entendre cette musique. Si votre oreille n'en est pas plus flattée que du son rauque de la trompette, nous irons aussitôt nous mettre à table.

PREMIER SÉNATEUR.

Je me flatte que votre grandeur ne conserve aucun ressentiment de ce que j'ai renvoyé votre messager les mains vides.

TIMON.

Ah! ne songez donc point à cela.

SECOND SÉNATEUR.

Noble seigneur....

TIMON.

Ah, mon digne ami, comment vous en va?

(On apporte le banquet.)

SECOND SÉNATEUR.

Honorable seigneur, je suis tout confus de m'être trouvé si pauvre, lorsque votre grandeur envoya l'autre jour chez moi.

TIMON.

Eh! oubliez donc cela.

SECOND SÉNATEUR.

Si vous eussiez envoyé seulement deux heures plus tôt... —

TIMON.

Que ce souvenir n'éloigne pas de vous des idées plus agréables. — Allons, qu'on apporte tout à la fois.

SECOND SÉNATEUR.

Quoi, tous les plats couverts?

PREMIER SÉNATEUR.

Festin royal! J'en réponds.

TROISIÈME SÉNATEUR.

N'en doutez pas; si l'argent et la saison en font les frais.

PREMIER SÉNATEUR.

Comment vous portez-vous? Quelles nouvelles?

TROISIÈME SÉNATEUR.

Alcibiade est exilé, le savez-vous?

PREMIER ET SECOND SÉNATEURS.

Alcibiade exilé!

TROISIÈME SÉNATEUR.

Oui, soyez-en sûrs.

PREMIER SÉNATEUR.

Comment? Comment?

SECOND SÉNATEUR.

Et le sujet, je vous prie?

TIMON.

Mes bons et dignes amis, voulez-vous bien approcher!

TROISIÈME SÉNATEUR.

Je vous en dirai davantage tantôt : voilà un splendide repas sous nos yeux !

SECOND SÉNATEUR.

C'est toujours l'homme d'autrefois.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Cela durera-t-il ? Cela durera-t-il ?

SECOND SÉNATEUR.

A présent, bon ; mais un temps viendra, où....

TROISIÈME SÉNATEUR.

Je vous entends.

TIMON.

Allons, que chacun prenne sa place, avec l'ardeur dont l'amant se penche sur les lèvres de sa maîtresse : vous serez également bien servis en quelque lieu que vous vous placiez. Ne faites point de cérémonie et ne laissez point refroidir le dîner, en disputant sur le choix et la prééminence des places. Asseyez-vous, asseyez-vous. — Rendons d'abord grâces aux dieux.

« O vous, grands bienfaiteurs du monde, in-
» spirez à notre société la reconnaissance. Faites-vous
» payer de vos dons par des louanges, mais réservez
» toujours quelques bienfaits, si vous ne voulez
» pas voir vos divinités méprisées. Prêtez à chaque
» homme assez, pour qu'aucun n'ait besoin d'em-
» prunter d'un autre. Si vos divinités étaient ré-
» duites à emprunter des hommes, les hommes
» abandonneraient les dieux. Faites que le festin
» soit plus aimé que l'hôte qui le donne; qu'il ne

» se forme jamais une assemblée de vingt convives, » sans qu'il y ait une vingtaine de fripons. S'il se » trouve douze femmes à table, qu'elles soient..... » ce qu'elles sont déjà. Et le reste de vos dons! ô » dieux!... Les sénateurs d'Athènes, avec toute la » lie du peuple athénien, que leurs vices, ô dieux, » soient les instrumens de leur destruction. — » Quant à tous ces amis qui m'environnent, comme » ils ne sont rien pour moi, que vos bienfaits n'exis- » tent pas pour eux, c'est au néant que je les in- » vite. »

QUELQUES SÉNATEURS.

Que veut dire sa seigneurie?

QUELQUES AUTRES.

Je n'en sais rien.

TIMON.

Découvrez les plats, chiens, et lapez ce qu'ils contiennent. Puissiez-vous ne voir jamais un meilleur festin! (*On découvre les plats qui sont pleins d'eau chaude.*) Amis de bouche, la fumée et l'eau chaude sont votre parfaite image. Voilà le dernier don de Timon, qui, tout couvert de vos louanges et de vos flatteries dorées, s'en lave aujourd'hui, et vous rejette au visage votre lâcheté encore fumante : (*Il leur jette l'eau à la figure.*) Allez, puissiez-vous traîner une longue vieillesse dans ce mépris! Doucereux, détestables parasites, qui dévorez en souriant, loups affables, ours caressans, bouffons de la fortune, amis du festin, mouches de la saison, esclaves aux genoux fléchis et aux coups de chapeau, vapeurs, Jacques d'horloge [13], que les fléaux qui

désolent l'homme et la brute, réunis sur vous, vous couvrent d'une croûte universelle. — Eh bien, où allez-vous? Attendez. — Toi, prends d'abord ta portion, — et toi aussi, — et toi encore. — (*Il leur jette les plats à la tête et les chasse.*) Arrête! je veux te prêter de l'argent et non t'en emprunter. Quoi, tous en alarmes? — Qu'il ne se fasse plus désormais de fête où les fripons ne soient les biens reçus! maison, que le feu te consume! Péris, Athènes, péris; et que désormais l'homme et l'humanité soient haïs de Timon!

(Il sort.)

(Les seigneurs rentrent avec d'autres seigneurs et sénateurs.)

PREMIER SÉNATEUR.

Eh bien, seigneur?

SECOND SÉNATEUR.

Pouvez-vous expliquer quelle est cette fureur du seigneur Timon?

TROISIÈME SÉNATEUR.

Nargue! Avez-vous vu mon chapeau?

QUATRIÈME SÉNATEUR.

J'ai perdu ma robe.

PREMIER SÉNATEUR.

Ce n'est qu'un fou; il ne se laisse gouverner que par le caprice; l'autre jour il m'a donné un diamant, et aujourd'hui il me le fait sauter de mon chapeau... L'avez-vous vu, mon diamant?

SECOND SÉNATEUR.

Avez-vous vu mon chapeau?

TROISIÈME SÉNATEUR.

Le voilà.

QUATRIÈME SENATEUR.

Ah, voici ma robe.

PREMIER SÉNATEUR.

Hâtons-nous de sortir d'ici.

SECOND SÉNATEUR.

Le seigneur Timon est fou.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Je le sens bien vraiment à mes épaules.

QUATRIÈME SÉNATEUR.

Il nous donne des diamans un jour, et l'autre des pierres.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'extérieur des murs d'Athènes.

Entre TIMON.

Que je vous regarde encore, ô murs, dont l'enceinte renferme ces loups dévorans; abîmez-vous sous la terre et ne défendez plus Athènes! Épouses, livrez-vous à l'impudicité; obéissance, péris dans le cœur des enfans. Que les esclaves et les fous arrachent de leurs siéges les graves sénateurs, et jugent à leur place. Jeunes vierges, devenez des filles publiques, commettez le crime sous les yeux de vos parens. Banqueroutiers, ne lâchez pas la main, et plutôt que de rendre l'argent, tirez vos poignards, et coupez la gorge aux créanciers qui vous l'ont confié. Serviteurs, volez avec adresse; vos graves maîtres sont des brigands à la large main, qui pillent au nom des lois. Jeune esclave, entre au lit de ton maître; ta maîtresse se prostitue dans un lieu de débauche. Fils de seize ans, arrache des mains de ton vieux père sa béquille veloutée, soutien de ses pas chancelans, et brise-lui la tête. Piété, crainte, amour des dieux, paix, justice, bonne foi, res-

pect domestique, repos des nuits, union des concitoyens, éducation, mœurs, religion, commerce, rangs, lois, usages, bienséances, soyez remplacés par tous les désordres contraires. Que la confusion règne seule; et vous, fléaux, funestes aux hommes, amoncelez vos fièvres contagieuses sur Athènes; elle est mûre pour la ruine. Froide sciatique, estropie nos sénateurs, et que leurs membres contrefaits deviennent l'image de leurs mœurs! Débauche effrénée [14], glisse-toi dans les cœurs et les habitudes de la jeunesse. Qu'elle lutte avec succès contre le courant de la vertu, et aille se noyer dans la volupté. Gales, furoncles, jetez vos semences dans le sein de tous les Athéniens, et qu'ils en recueillent la moisson d'une lèpre universelle; que l'haleine infecte l'haleine, afin que leur société soit, comme leur amitié, un poison! Cité détestable, je n'emporte rien de toi, que ce corps nu : arrache-le moi aussi, en multipliant les proscriptions. Timon fuit dans le fond des forêts, où les bêtes les plus féroces seront pour lui plus humaines que les hommes. O dieux bienfaisans, exaucez-moi, je vous invoque tous : exterminez les Athéniens au dedans et au dehors de leurs murs. Accordez à Timon de voir croître, avec ses années, sa haine pour la race des hommes, grands ou peuple! Ainsi soit-t-il!

(Il sort.)

SCÈNE II.

Athènes. Appartement de la maison de Timon.

Entrent FLAVIUS, et DEUX ou TROIS SERVITEURS.

UN SERVITEUR.

Parlez, maître intendant; où est notre maître? Sommes-nous perdus? renvoyés? Ne reste-t-il rien?

FLAVIUS.

Hélas! mes amis, que voulez-vous que je vous dise? — Que les justes dieux daignent se souvenir de moi; je suis aussi pauvre que vous!

UN SERVITEUR.

Une pareille maison renversée! un si généreux maître ruiné, précipité dans la misère; tout perdu, et pas un seul ami qui prenne sa fortune par le bras et qui l'accompagne dans son malheur!

UN SECOND SERVITEUR.

De même que nous tournons le dos à notre camarade dès qu'il s'est jeté dans la fosse, ainsi ses amis, en voyant sa fortune ensevelie, s'échappent tous loin de lui, ne lui laissant que leurs vœux trompeurs, comme des bourses vides : l'infortuné, dévoué à la mendicité, sans autre bien que l'air, avec sa pauvreté, maladie que tout le monde fuit, marche comme le mépris, seul. (*Entrent quelques autres serviteurs de Timon.*) Voici encore quelques-uns de nos camarades.

FLAVIUS.

Tous, débris malheureux d'une maison renversée!

UN TROISIÈME SERVITEUR.

Nos cœurs n'en portent pas moins la livrée de Timon; je le lis sur nos visages. Nous sommes tous compagnons encore, servant tous ensemble sous le malheur. Notre barque fait eau; et nous, pauvres matelots, nous sommes sur le tillac, écoutant le bruit des vagues qui menacent notre vie, il faut que nous nous séparions tous, dispersés dans l'océan de l'air.

FLAVIUS.

Braves amis, je veux partager avec vous tout ce qui me reste. En quelque lieu que nous puissions nous revoir, pour l'amour de Timon restons toujours camarades; serrons-nous la main, et disons, comme si c'était le son funèbre qui retentît sur la fortune de notre maître : « Nous avons vu des jours » plus heureux! » — Tenez, que chacun prenne sa part; allons, tendez vos mains. — Pas un mot de plus : c'est ainsi que nous nous séparons, pauvres d'argent, mais riches en douleur. (*Il leur donne de l'argent, les embrasse, et tous se retirent de différens côtés.*) Oh! dans quelle affreuse détresse la prospérité nous a précipités! Qui ne désirera pas d'être préservé des richesses, puisque l'opulence aboutit à cet état de misère et de mépris? Quel homme voudrait se laisser tromper par l'éclat de la prospérité, ou ne jouir que d'un songe d'amitié? Qui voudrait d'une magnificence et de tous ces avantages du rang, qui ne sont que des peintures, comme les amis couverts d'un vernis? O mon bon maître, si honnête et si valeureux; voilà où son bon cœur l'a réduit : c'est sa bienfaisance qui l'a ruiné! Étrange

caractère, que celui dont le plus grand crime est d'avoir fait trop de bien! Qui osera désormais être la moitié aussi bon, puisque la bonté qui fait les dieux détruit l'homme? O mon cher maître, adoré autrefois pour être maudit aujourd'hui; riche seulement pour être misérable! Ta grande opulence est devenue ta grande calamité. Hélas! le bon seigneur, dans sa rage il a fui cette ville ingrate, repaire de ses faux amis : il n'a rien avec lui pour soutenir sa vie et se procurer le nécessaire. Je veux le trouver et le suivre. Je servirai toujours sa belle âme avec le plus tendre dévouement, et tant qu'il me restera de l'or je serai son intendant.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Les bois.

Entre TIMON.

O soleil, bienfaisant générateur, fais sortir de la terre une humidité empestée, infecte l'air sous l'orbe de ta sœur [15]! Prends deux frères jumeaux nourris dans le même sein, dont la conception et la naissance furent presque simultanées; fais-leur éprouver des destinées contraires : le plus grand méprisera le plus petit. La misère, sujette à tous les maux, ne peut supporter une grande fortune sans mépriser sa propre nature. Élève le mendiant, dépouille le sénateur; le sénateur va essuyer un mépris héréditaire, et le mendiant jouira des honneurs d'une haute naissance. C'est la bonne chère

qui engraisse les flancs du frère, la disette les maigrit [16]. Qui osera, qui osera lever le front dans la fierté d'une âme pure, et dire, cet homme est un flatteur? S'il en est un seul, ils le sont tous; chaque degré de la fortune est aplani par celui qui descend. La tête savante fait le plongeon devant l'imbécile vêtu d'or : tout est oblique, rien d'uni dans notre nature maudite, que le sentier direct de la perversité. Haine donc aux fêtes, aux sociétés et aux assemblées des hommes! Timon méprise son semblable et lui-même. Que la destruction s'empare du genre humain! — O terre, cède-moi quelques racines. (*Il creuse la terre.*) Que l'homme qui te demande quelque chose de plus, reçoive de toi, dans sa bouche, les plus violens poisons! Que vois-je! de l'or? Quoi! ce jaune, ce brillant et précieux métal! Non, dieux [17], je ne suis point un suppliant frivole. Ce peu d'or suffirait pour rendre le noir blanc, la laideur beauté, le crime justice, la bassesse noblesse, la vieillesse jeunesse, la lâcheté bravoure. — Oh! pourquoi, grands dieux, pourquoi cet or peut-il faire déserter de vos autels, vos prêtres et vos plus zélés serviteurs? il arrache l'oreiller, où le malade, encore plein de vie, repose sa tête [18]. Ce servile métal forme ou rompt les nœuds des pactes les plus religieux, bénit ce qui fut maudit, fait adorer la lèpre hideuse; il place un fripon auprès du sénateur, sur le siége de justice, lui donne la noblesse, le respect et l'approbation publique. C'est lui qui sèche les larmes de la veuve, et la rengage dans de nouveaux liens. Celle que ses ulcères contagieux font chasser de l'hôpital, l'or la

parfume et l'embaume, et lui rend la fraîcheur de son printemps. Poussière maudite, à qui tout le genre humain se prostitue, qui sèmes le trouble parmi la foule des nations, je veux à l'instant te faire reprendre la place que t'assigna la nature!— (*Une marche militaire.*) Un tambour! Tu es bien vif et remuant, mais je veux t'ensevelir : va, ô le plus fort des brigands, rentre aux lieux où ne peuvent rester tes gardiens goutteux; mais gardons-en un peu pour servir d'échantillon.

(Il prend un peu d'or, et enfouit le reste.)

(Entrent Alcibiade, avec des fifres et des tambours comme dans une marche militaire; Phrynia, Timandra.)

ALCIBIADE.

Qui es-tu? Parle.

TIMON.

Un animal comme toi. Qu'un cancer te ronge le cœur, pour venir m'offrir encore les yeux d'un homme!

ALCIBIADE.

Quel est ton nom? L'homme est-il donc si haï de toi, qui, toi-même, es un homme?

TIMON.

Je suis misanthrope [19], et je hais le genre humain. —Pour toi, je voudrais que tu fusses chien; je pourrais t'aimer un peu.

ALCIBIADE.

Je te connais bien, mais j'ignore tes aventures.

TIMON.

Je te connais bien aussi moi, et cela me suffit; je ne désire point en savoir davantage; suis tes tam-

bours : colore la terre du sang des hommes, qu'elle en soit toute rougie. Les lois religieuses, les lois civiles, toutes sont cruelles! Que doit donc être la guerre? — Cette fatale courtisane, que tu mènes avec toi, porte en elle une destruction plus fatale que ton épée, malgré ses yeux de chérubin.

PHRYNIA.

Que tes lèvres pourissent!

TIMON.

Va, je ne t'embrasserai pas; que ce que tu me souhaites retourne sur les tiennes.

ALCIBIADE.

Comment le noble Timon a-t-il pu éprouver cette étrange révolution?

TIMON.

Comme la lune éprouve la sienne, et s'éteint, faute de lumière à répandre; mais je n'ai pu, comme elle, renouveler ma clarté; il n'y avait point de soleils, pour en emprunter d'eux.

ALCIBIADE.

Noble Timon, quel service mon amitié peut-elle te rendre?

TIMON.

Aucun, sinon de justifier mes sentimens.

ALCIBIADE.

Quels sont-ils?

TIMON.

Promets-moi tes services, et ne m'en rends aucun. Si tu ne me les promets pas, que les dieux te punissent; car alors tu es un homme : si tu tiens ta promesse,

qu'ils te punissent encore; car alors encore tu es un homme!

ALCIBIADE.

J'ai bien ouï dire quelque chose de tes malheurs.

TIMON.

Tu vis mes malheurs dans le temps de ma prospérité.

ALCIBIADE.

C'est aujourd'hui que je les vois; alors c'était un heureux temps.

TIMON.

Oui, comme pour toi aujourd'hui, que tu le passes avec ce couple de prostituées.

TIMANDRA.

Est-ce donc là ce mignon d'Athènes, dont tous les échos répétaient les louanges?

TIMON.

Es-tu Timandra?

TIMANDRA.

Oui.

TIMON.

Sois toujours prostituée. Ceux qui jouissent de toi ne t'aiment point. Donne-leur des maladies pour prix de leur incontinence. Emploie bien tes heures de lubricité, renvoie aux bains tes vils adorateurs, et réduis à la diète et aux remèdes la jeunesse aux joues de rose.

TIMANDRA.

Va te faire pendre, monstre!

ALCIBIADE.

Pardonne-lui, chère Timandra; son esprit s'est

perdu dans ses calamités. — Brave Timon, il ne me reste qu'un peu d'or, dont la disette excite tous les jours quelque révolte parmi mes soldats indigens. J'ai appris avec douleur comment l'ingrate Athènes, oubliant tes exploits, qui la sauvèrent lorsque les états voisins allaient l'écraser sans ton épée et tes heureuses victoires....

TIMON.

Je te prie, fais battre tes tambours, et va-t'en.

ALCIBIADE.

Mon cher Timon, je suis ton ami, je te plains.

TIMON.

Comment peux-tu plaindre celui que tu importunes? J'aimerais mieux être seul.

ALCIBIADE.

Eh bien, adieu; voilà de l'or pour toi.

TIMON.

Garde ton or, je ne peux pas le manger.

ALCIBIADE.

Quand j'aurai fait de la superbe Athènes un monceau de....

TIMON.

Tu fais donc la guerre aux Athéniens?

ALCIBIADE.

Oui, Timon, et j'en ai sujet.

TIMON.

Que les dieux les exterminent par ton épée victorieuse, et qu'ils t'exterminent ensuite toi-même après ta victoire!

ALCIBIADE.

Moi, Timon, et pourquoi?

TIMON.

Parce qu'en égorgeant ces lâches, tu seras né pour conquérir ma patrie. — Reprends ton or : en voilà pour toi, pars : sois fatal comme un astre malfaisant, lorsque Jupiter suspend sur une ville criminelle ses nuages empestés dans l'air corrompu. Va : que ton glaive n'en épargne pas un seul; n'aie aucune pitié du vieillard, malgré ses cheveux blancs; c'est un avare usurier : frappe-moi l'épouse hypocrite; rien n'est honnête en elle que son vêtement; son cœur est prostitué. Que les joues de rose de la jeune vierge n'adoucissent pas le tranchant de ton épée : ce sein qui, au travers de la gaze transparente, enchante les yeux de l'homme, n'est point marqué pour la clémence dans le livre de la pitié; perce-le, comme un traître odieux : n'épargne pas même l'enfant dont le gracieux sourire émeut les plus furieux; ne vois en lui qu'un bâtard, qu'un oracle équivoque a désigné comme devant t'égorger; écrase-le sans remords. Jure de les exterminer tous; arme tes oreilles et tes yeux d'un fer impénétrable aux cris des mères, des filles, des enfans, à la vue des prêtres souillant de leur sang leurs vêtemens sacrés. Tiens, voilà de l'or pour payer tes soldats; marche au carnage; et quand ta fureur sera assouvie, sois exterminé toi-même! Pas un seul mot de plus : va-t'en.

ALCIBIADE.

As-tu encore de l'or? Je le prendrai; mais non pas tes avis.

TIMON.

Suis-les, ou ne les suis pas; que la malédiction du ciel plane sur toi!

TIMANDRA ET PHRYNIA.

Donne-nous de l'or, bon Timon : en as-tu encore?

TIMON.

Assez pour faire abjurer à une prostituée son métier, ou en multiplier l'espèce. Viles créatures, tendez et emplissez vos tabliers. Ce n'est pas à vous qu'il faut demander des sermens qui vous enchaînent, non que vous ne soyez prêtes à jurer; et je le sais, vos sermens exécrables feraient trembler d'horreur, et frissonner les dieux immortels qui vous entendraient. Épargnez les sermens; je me fie à votre penchant; soyez toujours ce que vous avez été. Que celui dont la voix pieuse tentera de vous convertir à la vertu soit lui-même entraîné par vous dans le crime; attirez-le dans vos filets, et embrasez-le de vos feux profanes, plus puissans que la fumée de ses discours. Ne désertez jamais votre profession; seulement éprouvez six mois de l'année les peines méritées, et couvrez votre tête chauve de la dépouille des morts [20]; si elle appartint à des pendus, n'importe, servez-vous-en pour trahir, continuez vos prostitutions, fardez les rides et les pustules de votre visage, jusqu'à ce qu'il devienne un bourbier.

TIMANDRA ET PHRYNIA.

Fort bien : allons, encore de l'or. — Sois persuadé que nous ferons tout pour de l'or.

TIMON.

Semez des principes de langueur jusque dans les os des hommes; frappez leurs jambes décharnées, détruisez leur vitesse; étouffez la voix de l'avocat, qu'il ne plaide plus pour de faux titres, et ne fasse plus entendre son aigre fausset pour soutenir des subtilités. Couvrez d'une lèpre honteuse le flamine qui déclame contre la chair, et qui ne se croit pas lui-même. Faites tomber le nez par terre l'homme qui ne cherche qu'à éventer son bien particulier au milieu de l'intérêt général. Rendez chauves les débauchés à la tête frisée; et que les fanfarons de la guerre, échappés sans blessure au fer des combats, puisent dans votre sein les maux et les douleurs! Frappez tous les hommes du même fléau. Que votre activité corrompe et dessèche les sources de toute vigueur. Voilà encore de l'or; allez, damnez les autres, et que cet or vous damne à votre tour, et que les fossés vous servent à tous de tombeau!

TIMANDRA ET PHRYNIA.

Encore des avis et de l'argent, généreux Timon.

TIMON.

Plus il y aura de prostituées et plus il y aura de maux. Commencez votre tâche; je vous en ai payé le salaire.

ALCIBIADE.

Tambours! battez. Marchons vers Athènes. — Adieu, Timon; si je prospère, je reviendrai te revoir.

TIMON.

Et moi, si mon espoir veut ne me pas tromper, je ne te reverrai jamais.

ALCIBIADE.

Je ne t'ai jamais offensé.

TIMON.

Tu as dit du bien de moi.

ALCIBIADE.

Appelles-tu cela une offense?

TIMON.

Oui, les hommes l'éprouvent tous les jours. — Sors d'ici, pars, et emmène ces deux chiennes avec toi.

ALCIBIADE.

Nous ne faisons ici que l'offenser. — Partons.

(Le tambour bat; sortent Alcibiade, Phrynia et Timandra.)

TIMON.

Se peut-il que la nature, lassée de l'ingratitude de l'homme, soit encore si prodigue pour lui! — O mère commune, toi dont le sein immense et fécond enfante et nourrit tout (*il creuse la terre*); toi qui, de la même substance dont tu formes le plus vain de tes enfans, l'homme superbe, engendres le noir crapaud, la couleuvre azurée, le lézard doré, le serpent [21], et mille autres créatures abhorrées sous la voûte du ciel, où brillent les feux vivifians d'Hypérion [22], ouvre ton sein fertile à celui qui hait tous ceux de tes enfans qui portent le nom d'homme; accorde-lui une pauvre racine! — Détruis la fécondité de tes entrailles, qu'elles ne pro-

duisent plus l'homme ingrat; ne sois plus enceinte que de tigres, de loups, de dragons, d'ours et d'autres monstres nouveaux, s'il en est que ta face extérieure n'ait point encore montrés à la voûte tachetée qui te couvre. — Ho! une racine! — Je te remercie. — Dessèche tes veines, tes vignobles, et les sillons de tes guérets, dont l'homme ingrat tire ces liqueurs et ces mets onctueux qui souillent la pureté de l'âme, et la privent de sa raison. (*Entre Apemantus.*) Encore un homme! malédiction! malédiction!

APEMANTUS.

On m'a indiqué ta demeure. On dit que tu affectes mes mœurs, que tu les copies.

TIMON.

C'est parce que tu n'as point de chien que je puisse imiter. Que la peste te consume!

APEMANTUS.

Tout cela n'est en toi qu'affectation; ce n'est qu'une mélancolie indigne de l'homme, et qui est née du changement de ta fortune. Que signifient cette bêche, cette habitation, ce vêtement d'esclave, et ces regards où l'inquiétude est peinte? Et cependant tes flatteurs portent la soie, boivent le vin et dorment sur le duvet, hument leurs parfums pernicieux, et ils ont oublié qu'il exista jamais un Timon. Ne déshonore pas ces bois en adoptant la malice d'un censeur. Fais-toi flatteur à ton tour; cherche à relever ta fortune par le moyen qui t'a ruiné; apprends à courber les genoux; qu'il suffise du souffle du riche qui recevra ton hommage, pour

faire voler ton bonnet de dessus ta tête; préconise ses plus grands vices, et érige-les en vertus. C'est ainsi qu'on te traitait; ton oreille était toujours ouverte comme celle d'un cabaretier qui fait un accueil gracieux aux fripons et à tous ceux qui l'approchent; il est juste que tu deviennes un fripon toi-même. Si tu étais encore opulent, tu ne le serais qu'au profit des fripons. Ne cherche point à me ressembler.

TIMON.

Si je te ressemblais, je renoncerais à moi-même.

APEMANTUS.

Jadis extravagant, sot aujourd'hui, tu as renoncé à toi-même en restant tel que tu étais. — Quoi! attends-tu que cet air froid, chambellan empressé, te vienne revêtir d'une chemise chaude? Ces arbres moussus, et plus vieux que l'aigle, suivront-ils tes pas, et iront-ils se placer au lieu que leur indiquera ton geste? L'onde du ruisseau glacé se chauffera-t-elle pour réparer tes organes fatigués des excès de la nuit? Appelle toutes les créatures qui vivent exposées à l'inclémence de l'air : ces arbres dont les troncs nus et sans abri, en butte au choc des élémens, sont sous l'influence immédiate de la nature; dis-leur de te flatter. — Oh! tu trouveras...

TIMON.

Un fou en toi : va-t'en.

APEMANTUS.

A présent, je t'aime plus que jamais.

TIMON.

Et moi, je te hais davantage.

APEMANTUS.

Pourquoi?

TIMON.

Tu flattes la misère.

APEMANTUS.

Je ne te flatte pas; je te dis seulement que tu es un pendart.

TIMON.

Pourquoi m'es-tu venu chercher?

APEMANTUS.

Pour te vexer.

TIMON.

C'est toujours le rôle d'un lâche ou d'un fou : te plais-tu dans ce rôle?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Quoi, tu es aussi un coquin?

APEMANTUS.

Si tu avais adopté ce genre de vie sauvage pour châtier ton orgueil, à la bonne heure; mais tu ne l'as fait que par force. Tu serais un courtisan, si tu n'étais pas un gueux. — L'indigence volontaire survit à une opulence inquiète et arrive plus tôt au comble de ses désirs. L'une les remplit sans cesse et ne les complète jamais, l'autre est toujours satisfaite. La fortune la plus brillante, privée du contentement, est un état de peine et de misère, cent fois au-dessous de la plus extrême indigence que le contentement accompagne. Tu devrais désirer de mourir, puisque tu es misérable.

TIMON.

(23) Ce nom ne doit pas m'être adressé par celui qui est plus misérable que moi. Tu n'es qu'une vile créature, que jamais la fortune ne pressa dans ses bras caressans; elle t'a traité comme un chien. Si tu avais comme moi, dès mon berceau, passé successivement par toutes les douceurs que le monde prodigue à ceux qui peuvent d'un coup d'œil appeler tous ses plaisirs autour d'eux, tu te serais plongé tout entier dans la débauche; ta jeunesse se serait usée dans tous les rendez-vous de la volupté, mais tu aurais suivi la dragée (24) qui t'eût séduit, tu n'aurais jamais appris les froides et austères leçons de la modération. — Mais moi, qui avais le monde entier pour confiseur, je régnais sur la langue, le cœur et les yeux de plus de serviteurs que je n'en pouvais employer; ils étaient attachés à moi comme les feuilles innombrables le sont au chêne qu'elles couvrent : mais le souffle d'un seul hiver les a toutes secouées des rameaux où elles étaient attachées, et m'a exposé nu à toutes les fureurs de la tempête. Ce n'est pas sans quelque peine que je supporte cet état, moi, qui n'ai connu jamais que le bonheur; mais toi, ton existence a commencé dans la souffrance, et le temps t'a nécessairement endurci. Pourquoi haïrais-tu les hommes? Ils ne t'ont pas flatté. Quels dons leur as-tu fait? Va, si tu veux maudire, maudis ton père; fais tomber tes imprécations sur le misérable qui, dans son dépit, s'unit à quelque malheureuse errante, et forma en toi l'héritier de sa misère. — Hors d'ici,

va-t'en; si tu n'étais pas né le plus misérable des hommes, tu n'aurais été qu'un fripon et un flatteur.

APEMANTUS.

As-tu encore de l'orgueil?

TIMON.

Oui, j'en ai de ne pas être toi.

APEMANTUS.

Et moi de n'avoir pas été un prodigue!

TIMON.

Et moi d'en être encore un à présent. Si tout ce que je possède était renfermé en toi, je te permettrais d'aller te pendre; va-t'en. — Que la vie de tous les Athéniens ensemble n'est-elle dans cette racine; je la dévorerais ainsi!

(Il mange une racine.)

APEMANTUS, lui offrant quelque chose.

Tiens, je veux améliorer ton repas.

TIMON.

Commence par améliorer ma société; va-t'en.

APEMANTUS.

Je vais améliorer la mienne en m'éloignant de toi.

TIMON.

Elle ne sera pas améliorée [25], elle ne sera que plus gâtée; du moins je le souhaite.

APEMANTUS.

Que voudrais-tu envoyer à Athènes?

TIMON.

Toi, emporté par un ouragan. Si tu veux, va dire aux Athéniens que j'ai de l'or ici : vois, j'en ai.

APEMANTUS.

L'or n'est ici d'aucun usage.

TIMON.

Il n'en est que meilleur et plus innocent; car ici il dort et ne paie pas le mal.

APEMANTUS.

Timon, où passes-tu la nuit?

TIMON.

Sous ce dais que tu vois au-dessus de moi. Apemantus, où manges-tu le jour?

APEMANTUS.

Où je trouve de quoi manger, ou plutôt là où je le mange.

TIMON.

Oh! si le poison connaissait ma volonté, et voulait lui obéir!

APEMANTUS.

Où l'enverrais-tu?

TIMON.

Assaisonner tes alimens.

APEMANTUS.

Va, tu n'as jamais connu les justes tempéramens de l'humanité; tu es toujours tombé dans l'un ou l'autre extrême. Au milieu de ton or et de tes parfums, on se moquait de toi pour ton excès de délicatesse. Maintenant, sous tes haillons, il n'est per-

sonne qui ne te méprise pour l'excès contraire. Voici une nèfle, mange-la.

TIMON.

Je ne mange point ce que je hais.

APEMANTUS.

Et tu hais une nèfle [26]?

TIMON.

Oui, quoique tu lui ressembles.

APEMANTUS.

Si tu avais haï plus tôt les flatteurs, tu t'aimerais toi-même davantage aujourd'hui. Quel est le prodigue qui ait jamais été aimé après la perte de ses moyens?

TIMON.

As-tu jamais connu un homme qui fût aimé sans le moyen dont tu parles?

APEMANTUS.

Moi.

TIMON.

Je te comprends; tu as quelques moyens pour avoir un chien.

APEMANTUS.

Quelles choses au monde peux-tu comparer le mieux à tes flatteurs?

TIMON.

La femme en approche le plus; mais l'homme est la flatterie elle-même. — Apemantus, que ferais-tu de l'univers si tu le tenais sous ta puissance?

APEMANTUS.

Je l'abandonnerais aux bêtes féroces pour me délivrer des hommes.

TIMON.

Voudrais-tu périr toi-même dans la destruction générale de l'espèce humaine, ou bien voudrais-tu rester brute avec les brutes?

APEMANTUS.

Oui, Timon.

TIMON.

Ambition de brute! que les dieux t'accordent ton désir! Si tu étais lion, le renard te duperait; agneau, le renard te dévorerait; renard, le lion te suspecterait, si par hasard l'âne venait à t'accuser; âne, ta stupidité ferait ton tourment, et tu ne vivrais que pour servir de déjeuner au loup; loup, ta voracité serait ton supplice, et tu exposerais ta vie pour ton dîner; licorne [27], ta fureur serait un piége pour toi, tu périrais victime de ta colère; ours, tu serais tué par le cheval; cheval, tu serais la proie du léopard; léopard, tu serais parent du lion, et ta peau mouchetée serait fatale à ta vie; tu n'aurais d'asile que dans ta fuite, et ton absence serait ton unique défense. Quel animal pourrais-tu être, qui ne fût soumis à quelque autre animal? Tu en es un déjà, de ne pas voir combien tu perdrais à la métamorphose.

APEMANTUS.

Si ta conversation avait pu me plaire, ce serait surtout en ce moment. La république d'Athènes est devenue un repaire de bêtes.

TIMON.

L'âne a-t-il donc sauté par-dessus les murailles, que te voilà hors de la ville?

APEMANTUS.

Voilà un poëte et un peintre. Que la peste de la société te poursuive; de peur d'en être atteint je décampe : quand je ne saurai que faire je reviendrai te voir.

TIMON.

Quand tu seras le seul homme vivant, tu seras le bienvenu : j'aimerais mieux être le chien d'un mendiant qu'Apemantus.

APEMANTUS.

Tu es le plus grand des fous!

TIMON.

Tu es trop sale pour que je te crache au visage.

APEMANTUS.

Que la peste t'étouffe! Tu es trop méchant pour que je te maudisse.

TIMON.

Il n'est point de fripon qui ne soit honnête, comparé à toi.

APEMANTUS.

Il n'est point de lèpre pareille à ton langage....

TIMON.

Oui, si je te nommais. — Je te battrais, mais ce serait souiller mes mains.

APEMANTUS.

Je voudrais qu'une de mes paroles pût te les trancher.

TIMON.

Hors d'ici, enfant d'un chien galeux, la colère

me transporte de te voir vivant; ta vue me soulève le cœur.

APEMANTUS.

Je voudrais te voir crever.

TIMON.

Retire-toi, coquin importun; je veux bien perdre une pierre après toi [28]!

APEMANTUS.

Bête sauvage!

TIMON.

Vil esclave!

APEMANTUS.

Crapaud!

TIMON.

Scélérat! scélérat! scélérat! (*Apemantus s'éloigne comme pour s'en aller.*) Je suis malade de dégoût de ce monde pervers; je n'en veux rien aimer, que les alimens nécessaires qui croissent sur sa surface. — Allons, Timon, prépare ta tombe à l'heure même; repose dans un lieu où l'écume légère de la mer puisse chaque jour en baigner la pierre : compose ton épitaphe, et que ta mort soit la satire de la vie des autres. (*Il regarde son or.*) O toi, doux régicide, cher métal de discorde entre le père et le fils; toi, brillant corrupteur de la pureté du lit nuptial, amant plus audacieux que Mars, toujours jeune, toujours frais et séduisant, toujours aimé, dont l'éclat fond la neige consacrée qui protége le sein de Diane! ô toi, dieu visible, qui réunis les contraires dans une alliance étroite; toi, qui parles et assortis tous les langages à tous les desseins! ô toi, pierre de touche des cœurs, suppose

que l'homme, ton esclave, se révolte, et, par ta puissance, allume la discorde dans son espèce, et détruis-le! Puisse l'empire du monde rester à la brute!

APEMANTUS.

Que ton vœu s'exauce; mais je voudrais mourir auparavant! — Je vais publier que tu as de l'or; tu te verras encore investi d'une foule d'hommes.

TIMON.

D'une foule?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Tourne-moi le dos, je t'en conjure.

APEMANTUS.

Vis et chéris ta misère.

(Apemantus sort.)

TIMON.

Vis ou meurs avec la tienne, et je súis content. — Encore des visages humains! Mange tes racines, Timon, et déteste les hommes.

(Il voit des voleurs.)

PREMIER VOLEUR.

Où peut-il avoir trouvé cet or; sans doute ce sont quelques misérables débris de sa fortune? La disette d'argent, l'abandon de ses amis l'auront jeté dans cette mélancolie.

SECOND VOLEUR.

Il court un bruit qu'il possède un trésor immense.

TROISIÈME VOLEUR.

Faisons une tentative sur lui; s'il ne se soucie

plus de l'or, il nous l'abandonnera facilement; mais s'il est jaloux de le conserver, comment l'aurons-nous?

SECOND VOLEUR.

Tu as raison; car il ne le porte pas sur lui : son trésor est caché.

PREMIER VOLEUR.

N'est-ce pas là Timon?

LES AUTRES.

Où?

SECOND VOLEUR.

Le voilà tel qu'on nous l'a peint.

TROISIÈME VOLEUR.

Lui-même; je le reconnais.

LES VOLEURS.

Dieu te garde, Timon!

TIMON.

Quoi, des voleurs!

LES VOLEURS.

Soldats, et non voleurs.

TIMON.

Tous les deux à la fois, et qui pis est, nés des femmes.

LES VOLEURS.

Nous ne sommes point des voleurs, mais des hommes que le besoin tourmente.

TIMON.

Votre plus grand besoin, c'est le besoin de nourriture. Pourquoi en manqueriez-vous? Voyez, la terre a des racines; à un mille à la ronde cent ruis-

seaux d'eau vive jaillissent de son sein ; ces chênes produisent du gland ; ces bruyères sont couvertes de graines vermeilles ; la nature, ménagère bienfaisante, vous sert sur chaque buisson des mets en abondance. Le besoin ! Quel besoin ?

PREMIER VOLEUR.

Nous ne pouvons vivre d'herbes, de fruits sauvages et d'eau comme les poissons, les oiseaux et les bêtes de ces forêts.

TIMON.

Vous ne pouvez pas même vivre sur les bêtes, les oiseaux et les poissons : il faut que vous dévoriez les hommes. Je dois vous rendre grâces ; du moins vous vous annoncez ouvertement pour des voleurs ; pour faire votre métier, vous ne prenez point un masque respectable. C'est dans les professions légitimes de la société, que la rapacité n'a point de bornes. Brigands, tenez, voici de l'or. Allez, buvez le sang subtil de la grappe, jusqu'à ce qu'il allume dans vos veines une fièvre brûlante qui fasse bouillir le vôtre et vous sauve du gibet ! Ne vous fiez pas au médecin ; ses antidotes sont du poison ; il commet plus d'assassinats que vous de vols ; il vole la bourse et la vie à la fois. Votre profession, c'est la scélératesse ; exercez-la, comme les artisans exercent la leur. Je veux vous citer partout l'exemple du brigandage. Le soleil est un voleur qui, par sa puissante attraction, vole le vaste océan ; la lune, voleur effronté, vole au soleil la pâle lumière dont elle brille. L'océan est un autre voleur qui fond la lune en larmes salées et les mêle à ses flots. La terre est

un voleur qui ne produit et ne nourrit que par un mélange soustrait au résidu de toutes les substances. Tout est voleur; les lois, dont le joug vous opprime, dont la verge vous châtie, sont elles-mêmes, par leur pouvoir tyrannique, le plus effréné des brigands. Point d'amitié entre vous; allez, volez-vous l'un l'autre; voilà encore de l'or. Égorgez sans pitié; tous ceux que vous rencontrerez sont des voleurs. Allez à Athènes, brisez, ouvrez les ateliers; vous ne pouvez rien voler qu'à des voleurs. Que cet or que je vous donne ne vous empêche pas de voler encore : qu'il vous perde vous-mêmes, et vous confonde : ainsi soit-il!

(Il les quitte, et se retire.)

TROISIÈME VOLEUR.

En voulant me faire aimer mon métier, le charme de son discours m'en a dégoûté.

PREMIER VOLEUR.

Ce n'est pas le désir que nous prospérions dans notre art, c'est la haine pour les hommes qui lui a dicté ces conseils.

SECOND VOLEUR.

Je le croirai comme un ennemi, et je dis adieu à ma profession.

PREMIER VOLEUR.

Attendons que nous revoyions la paix dans Athènes.

SECOND VOLEUR.

Il n'est point de temps si misérable, où l'homme ne puisse être honnête.

(Les voleurs se retirent. — Entre Flavius.)

FLAVIUS.

O dieux! est-ce bien là mon maître? Dans cet état de ruine, d'opprobre, de dépérissement et de dégradation? O monument étonnant de bienfaits mal prodigués! Quel changement ont produit l'indigence et le désespoir dans un homme jadis comblé d'honneurs? — Quoi de plus vil sur la terre que ces amis qui conduisent ainsi les âmes les plus nobles à la plus honteuse fin? Quel temps que celui où l'homme est réduit à l'étrange vœu d'aimer ses ennemis? Puissai-je n'accorder ma tendresse qu'à celui qui me veut du mal, plutôt qu'à celui qui me caresse! — Son œil m'a aperçu; je vais lui présenter ma douleur sincère, et je veux le servir, comme mon maître, aux dépens de ma vie. — Mon cher maître.

(Timon sort de sa grotte.)

TIMON.

Loin d'ici; qui es-tu?

FLAVIUS.

Quoi! m'avez-vous oublié?

TIMON.

Pourquoi fais-tu cette question? J'ai oublié tous les hommes : si tu t'avoues un homme, je t'ai oublié aussi.

FLAVIUS.

Votre honnête serviteur....

TIMON.

Je ne te connais donc point. Je n'eus jamais un honnête homme autour de moi; je n'avais que des fripons qui en servaient d'autres.

FLAVIUS.

Les dieux me sont témoins que jamais honnête intendant ne versa sur l'infortune de son maître de larmes plus sincères, que n'en ont versé mes yeux sur la vôtre.

TIMON.

Quoi! tu pleures! Approche, approche; maintenant je t'aime, puisque tu montres la faiblesse d'une femme, et que tu désavoues le cœur de pierre des hommes. Les cruels ne pleurent jamais que de débauche ou de folle joie! — La pitié dort : étrange siècle que celui où le rire seul fait verser des larmes!

FLAVIUS.

Reconnaissez-moi, mon cher maître, je vous en conjure; agréez ma sincère douleur, et tant que ce faible trésor durera (*il lui présente tout ce qu'il a d'or*), souffrez que je sois votre intendant [29].

TIMON.

Quoi, j'avais un intendant si honnête, si juste, et aujourd'hui si compatissant! Ceci change presque mon caractère sauvage, et adoucit ma haine. — Voyons ton visage. — Cet homme pourtant naquit sûrement d'une femme. — Dieux éternellement sages! pardonnez-moi l'anathème téméraire dans lequel j'ai enveloppé tous les hommes; je proclame qu'il est un homme honnête : mais ne vous y trompez pas; un seul, pas davantage, et c'est un intendant! Oh! que j'aurais détesté tout le genre humain; mais tu te rachètes toi-même : toi seul excepté, je maudis tous les hommes. — Il me semble que

tu es plus honnête que sage. Car en me trahissant, en m'opprimant tu aurais retrouvé plus facilement un autre emploi; tant de tes pareils arrivent au service d'un second maître, en marchant sur le corps du premier. Mais dis-moi la vérité; car je douterai toujours, malgré ma certitude; cette tendresse n'est-elle point feinte, intéressée, usuraire comme celle du riche qui fait des présens dans l'espérance de recevoir vingt fois plus qu'il ne donne!

FLAVIUS.

Non, mon digne maître; la défiance et le soupçon sont entrés, hélas! trop tard dans votre cœur. C'était dans les jours de votre prospérité, au milieu de vos festins, que vous deviez être défiant; mais le soupçon ne vient que quand les biens sont dissipés. Ma démarche, le ciel m'en est témoin, est pur amour, devoir et zèle pour votre âme incomparable; je veux prendre soin de vos vieux jours et de votre subsistance, et, soyez-en persuadé, tout ce que je possède, et tout ce que je puis espérer dans l'avenir, je le donnerais pour remplir l'unique vœu de mon cœur; si vous redeveniez riche et opulent, le plaisir de vous revoir heureux serait ma récompense.

TIMON

Vois, ton vœu est accompli, homme honnête et le seul. Tiens, les dieux, du fond de la misère, t'envoient un trésor. Va, vis riche et heureux; mais à condition que tu iras bâtir loin des hommes; haïs-les tous, maudis-les tous; ne montre de pitié pour aucun; plutôt que de secourir le mendiant, laisse sa

chair exténuée par la faim, se détacher de ses os; donne aux chiens ce que tu refuseras aux hommes; que les cachots les engloutissent, que les dettes les accablent, qu'ils se flétrissent et meurent comme les arbres décrépits, et que toutes les maladies dévorent leur sang! — Adieu, sois heureux.

FLAVIUS.

O mon maître, souffrez que je reste avec vous et que je vous console.

TIMON.

Si tu crains les malédictions, ne t'arrête pas, fuis, tandis que tu es libre et heureux. Ne vois jamais les hommes, et que je ne te voie jamais!

(Timon sort d'un côté et Flavius de l'autre.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la caverne de Timon.

Entrent UN POÈTE et UN PEINTRE; TIMON est derrière eux sans en être vu.

LE PEINTRE.

Si je me suis bien informé du lieu, sa demeure ne doit pas être éloignée.

LE POÈTE.

Que devons-nous penser de lui? En croirons-nous le bruit que l'on fait courir, qu'il regorge d'or?

LE PEINTRE.

Cela est certain, Alcibiade le dit; Phrynia et Timandra ont reçu de l'or de lui; il a aussi enrichi quelques soldats maraudeurs. On dit même qu'il a fait un présent considérable à son intendant.

LE POÈTE.

Ainsi, sa banqueroute n'était qu'un artifice pour éprouver la fidélité de ses amis.

LE PEINTRE.

Rien de plus : vous le verrez encore fleurir dans

Athènes, et briller parmi les plus opulens; ainsi, il ne sera pas mal à propos d'aller lui offrir nos hommages dans son infortune apparente. Ce sera de notre part un procédé honnête, et il ne faut pas surtout oublier l'objet de notre visite; c'est de savoir s'il est aussi riche qu'on le dit.

LE POÈTE.

Qu'avez-vous à lui présenter maintenant?

LE PEINTRE.

Rien, quant à présent, que ma personne; mais je lui promettrai quelque chef-d'œuvre.

LE POÈTE.

J'ai envie de lui servir le même plat, et de lui dire que je prépare certain ouvrage pour lui.

LE PEINTRE.

C'est tout ce qu'il y a de mieux : promettre est le ton du siècle. La promesse tient éveillée l'espérance, qu'engourdit et tue l'accomplissement de sa parole. Tenir n'est plus en usage que parmi les gens du peuple. Promettre est plus poli, plus à la mode; tenir sa promesse, c'est faire son testament; cela annonce toujours une grande maladie dans le jugement de celui qui la tient.

TIMON, à part.

Fort bien, excellent artiste; tu ne pourrais pas peindre un homme aussi méchant que toi.

LE POÈTE.

Je rêve à l'ouvrage que je lui dirai avoir préparé pour lui. Il faut qu'il en soit lui-même le sujet. Ce

sera une satire contre la mollesse de la prospérité, et un détail des flatteries qui obsèdent la jeunesse et l'opulence.

TIMON, à part.

Faut-il aussi que tu fasses le rôle de fripon dans ta propre pièce? Feras-tu la satire de tes vices et de toi-même sous le nom des autres? Va, écris, j'ai de l'or pour toi.

LE PEINTRE.

Mais cherchons-le : nous péchons contre notre fortune, si nous manquons l'occasion de faire quelque profit, en tardant trop à le joindre.

LE POÈTE.

Vous avez raison ; quand le jour nous sert, et avant le retour de la nuit aux coins obscurs, profitez de la lumière pour trouver ce que vous cherchez, allons.

TIMON, à part.

Je vais vous joindre dans un moment. — Quel dieu est donc cet or, pour être adoré dans des temples plus vils et plus abjects que les lieux où l'on nourrit les truies? C'est toi qui équipes les flottes et qui sillonnes l'onde écumante; toi qui attaches l'hommage et le respect au plus vil esclave. Sois donc adoré, et que tes saints soient récompensés par tous les fléaux de n'obéir qu'à toi! — Il est temps que je les aborde.

(Il s'avance vers eux.)

LE POÈTE.

Salut, noble Timon.

LE PEINTRE.

Notre ancien et digne maître.

TIMON.

Aurais-je assez vécu, pour voir enfin deux honnêtes gens?

LE POÈTE.

Seigneur, ayant souvent éprouvé vos bontés, ayant appris votre retraite et la désertion de vos amis... Oh! les âmes détestables! le ciel n'a pas assez de fouets pour punir ces cœurs ingrats. Quoi! envers vous! vous, dont la générosité, comme l'astre du ciel, donnait la vie à tout leur être; je me sens hors de moi; je ne connais point d'expressions assez fortes, assez énergiques, pour revêtir de ses vraies couleurs, leur énorme ingratitude.

TIMON.

Laisse-la toute nue; elle n'en sera que plus visible aux yeux des hommes. — Vous, qui êtes honnêtes, le contraste de votre probité sert à faire ressortir davantage leur infamie.

LE PEINTRE.

Lui et moi, nous avons voyagé dans la vie sous la céleste rosée de vos bienfaits; elle a pénétré doucement nos cœurs.

TIMON.

Oh! vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE.

Nous sommes venus ici vous offrir nos services.

TIMON.

Ames honnêtes! comment reconnaîtrai-je votre attachement? — Pouvez-vous manger des racines et boire de l'eau? Non.

LE POÈTE.

Tout ce que nous pourrons faire, nous le ferons pour vous.

TIMON.

Vous êtes de braves gens; vous avez appris que j'avais de l'or, je le sais : avouez-le moi, si vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE.

On le dit, noble Timon; mais ce n'est pas là le motif qui amène mon ami, ni moi.

TIMON.

Hommes de bien! — Il n'est personne dans Athènes qui soit capable de faire un portrait au naturel comme toi. De tous les artistes, tu es celui qui contrefais le mieux la vérité.

LE PEINTRE.

Là! là! seigneur.

TIMON.

Je le pense comme je le dis. (*Au poëte.*) Et toi, dans tes fictions, ton vers coule avec tant de grâce et de douceur, que l'art y ressemble à la nature. Cependant, mes dignes amis, il faut que je vous le dise, vous avez un défaut, mais un défaut des plus légers, et je ne veux pas que vous vous tourmentiez beaucoup pour vous en corriger.

LE POÈTE ET LE PEINTRE.

Nous prions votre grandeur de nous le faire connaître.

TIMON.

Vous le prendrez mal.

LE POÈTE ET LE PEINTRE.

Non, seigneur ; avec la plus vive reconnaissance.

TIMON.

Parlez-vous sérieusement ?

LE POÈTE ET LE PEINTRE.

N'en doutez pas, seigneur.

TIMON.

C'est qu'il n'y en a pas un de vous qui ne se fie à un coquin qui le trompe.

LE POÈTE ET LE PEINTRE.

Nous, seigneur?

TIMON.

Oui ; vous entendez l'imposteur vous flatter, vous le voyez se contrefaire, vous connaissez son artifice grossier, et cependant vous l'aimez, vous le nourrissez, vous le réchauffez dans votre sein. Soyez pourtant bien sûrs que c'est un parfait scélérat.

LE PEINTRE.

Je ne connais personne de ce caractère, seigneur.

LE POÈTE.

Ni moi non plus.

TIMON.

Écoutez, je vous aime tendrement, je vous donnerai de l'or, mais chassez-moi de votre compagnie ces fourbes hypocrites ; étranglez-les, poignardez-les, noyez-les dans les latrines, exterminez-les enfin par quelque moyen, et venez ensuite me trouver, et je vous donnerai de l'or libéralement.

LE POÈTE ET LE PEINTRE.

Nommez-les, seigneur, que nous les connaissions.

TIMON.

Placez-vous ici, vous; et vous là; chacun de vous séparément, tout seul, sans compagnon; eh bien! un maître fripon tient encore compagnie à chacun de vous. (*Au peintre.*) Si là où tu es tu ne veux pas qu'il se trouve de coquin, ne te laisse pas approcher de lui. (*Au poëte.*) Et toi, si tu ne veux pas habiter auprès d'un coquin, fuis loin de cet homme. Hors d'ici, couple de fripons, voilà de l'or. Ah! vous en voulez de l'or, misérables! —Vous avez travaillé pour moi, vous voilà payés. —Hors d'ici : tu es un alchimiste, toi; convertis cela en or. Loin d'ici, vile engeance!

(Timon prend un bâton, les bat, les chasse, et les poursuit.)

SCÈNE II.

Entrent **FLAVIUS, DEUX SÉNATEURS.**

FLAVIUS.

C'est en vain que vous cherchez à parler à Timon. Il s'est tellement concentré en lui-même, que de tous ceux qui ont la figure humaine il est le seul qu'il puisse aimer.

PREMIER SÉNATEUR.

Conduis-nous à sa caverne; nous avons promis aux Athéniens de lui parler, et nous voulons acquitter notre engagement.

SECOND SÉNATEUR.

Dans des circonstances toutes semblables, les hommes ne sont pas toujours semblables à eux-mêmes. C'est le temps et le chagrin qui ont produit en lui ce changement; le temps, en lui offrant d'une main plus propice le bonheur de ses premiers jours, peut ressusciter en lui l'homme d'autrefois. Conduis-nous vers lui, au hasard de ce qui pourra en arriver.

FLAVIUS.

Voilà sa caverne. — Que la paix et le contentement règnent en ce lieu, seigneur Timon! Timon, reparaissez, parlez à vos amis : les Athéniens, représentés par ces deux membres de leur respectable sénat, viennent vous saluer; parlez-leur, noble Timon.

(Timon, sortant de sa caverne.)

TIMON.

Soleil, au lieu d'échauffer, brûle. (*Aux sénateurs.*) Parlez, et soyez pendus; que chaque vérité qui sortira de votre bouche enfle sur vous une pustule, et que chaque mensonge soit un feu contagieux qui consume votre langue jusqu'à la racine!

PREMIER SÉNATEUR.

Digne Timon!....

TIMON.

Pas plus digne des hommes qui te ressemblent que toi de Timon.

SECOND SÉNATEUR.

Les sénateurs d'Athènes vous saluent, Timon.

TIMON.

Je les remercie; et je voudrais, en retour, leur envoyer une seconde peste, si je pouvais la prendre pour la leur donner.

PREMIER SÉNATEUR.

Oubliez une injure dont nous-mêmes nous sommes affligés pour vous. Le sénat, d'un consentement et d'un cœur unanime, vous rappelle à Athènes, et a pensé à des dignités spéciales qui, devenues vacantes, vous sont destinées.

SECOND SÉNATEUR.

Ils confessent que leur ingratitude envers vous fut trop grande et poussée trop loin. Le peuple même, qui se rétracte rarement, sent le besoin qu'il a de Timon, et reconnaît le danger de sa chute s'il refuse d'avoir recours à Timon. Il nous envoie pour vous porter l'aveu de ses regrets, et vous offrir une récompense bien au-dessus de l'offense qui vous fut faite. Oui, il vous promet tant d'amour et de richesses, que ses torts seront effacés, et il gravera en vous l'empreinte de son amour pour attester à jamais son dévouement à votre personne.

TIMON.

Vos offres m'enchantent, me surprennent délicieusement; je suis prêt à pleurer de joie : donnez-moi le cœur d'un fou et les yeux d'une femme, et ces consolations, dignes sénateurs, vont faire couler mes pleurs.

PREMIER SÉNATEUR.

Daignez donc revenir parmi nous. Reprenez l'au-

torité dans notre Athènes (qui est aussi votre patrie); vous y serez reçu avec transport, et revêtu, au milieu des hommages, du pouvoir absolu; votre nom révéré y règnera en souverain, et nous aurons bientôt repoussé les féroces attaques du cruel Alcibiade, qui, comme le sanglier des forêts, cherche à déraciner la paix de sa patrie.

SECOND SÉNATEUR.

Et déjà son épée menaçante étincelle devant nos murs.

PREMIER SÉNATEUR.

Ainsi, Timon....

TIMON.

Oui, sénateurs, je le veux bien; oui, je le veux bien. — Si Alcibiade tue mes concitoyens, dites-lui, de la part de Timon, que Timon ne s'en embarrasse guère; s'il livre Athènes au pillage, s'il insulte la barbe blanche des vieillards, s'il abandonne les vierges sacrées aux outrages et à l'insolence de la guerre furieuse, qu'il apprenne par votre bouche ce que dit Timon : Par pitié pour notre jeunesse et pour nos vieillards, je ne puis m'empêcher de lui dire que je ne m'en inquiète point.... Qu'il fasse tout au pire. — Moquez-vous de leurs glaives tant que vous aurez des gorges à couper. Quant à moi, il n'est point de poignard dans le camp le plus désordonné que je ne préfère à la tête la plus respectable d'Athènes. Je vous abandonne donc à la garde des dieux justes, comme des voleurs à leurs geôliers.

FLAVIUS.

Ne vous arrêtez pas plus long-temps ; tout est inutile.

TIMON.

Tenez, j'étais occupé à faire mon épitaphe : on la verra demain. Je commence à me rétablir de cette longue maladie de la vie et de la santé; je retrouve tout dans le néant. Allez, vivez; qu'Alcibiade soit votre fléau et vous le sien, et vivez long-temps les fléaux les uns des autres !

PREMIER SÉNATEUR.

Nous parlons en vain.

TIMON.

Cependant j'aime ma patrie, et je ne suis point homme à me réjouir du malheur public, comme on en fait courir le bruit.

PREMIER SÉNATEUR.

Bien parlé.

TIMON.

Recommandez-moi à mes chers compatriotes.

PREMIER SÉNATEUR.

Voilà les paroles seules dignes de passer par vos lèvres.

SECOND SÉNATEUR.

Elles sont reçues dans nos oreilles comme des triomphateurs sous les portes où retentissent les applaudissemens.

TIMON.

Recommandez-moi à eux; dites-leur que, pour les consoler de leurs peines, de la crainte de leurs

ennemis, de leurs maux, de leurs pertes, de leurs amours infortunés, et généralement de tous les accidens qui peuvent assaillir le frêle vaisseau de la nature dans le voyage incertain de la vie, j'ai à leur donner, par pure amitié, un conseil salutaire qui préviendra la fureur d'Alcibiade.

SECOND SÉNATEUR.

Ceci me plaît assez; il se rendra.

TIMON.

J'ai ici, dans mon enclos, un arbre que je veux abattre pour mon usage, et je ne tarderai pas à le couper. Dites à mes amis, à tous les habitans d'Athènes, grands et petits, que si quelqu'un veut terminer son affliction, il se hâte de venir ici se pendre à mon arbre avant que la coignée s'attache à lui; recommandez-moi à leur souvenir.

FLAVIUS.

Ne l'importunez pas davantage, vous le verrez toujours le même.

TIMON.

Ne revenez plus me voir; dites seulement aux Athéniens que Timon a bâti sa dernière demeure sur les grêves de l'onde amère, qui une fois par jour viendra la couvrir de sa bouillante écume. Venez dans ce lieu, et que la pierre de mon tombeau soit votre oracle. O ma bouche, prononce des paroles amères, et après que ma voix s'éteigne; que la peste contagieuse réforme les abus qui demandent à être corrigés; que les hommes ne travaillent qu'à creuser leurs tombeaux, et que la mort en soit le

salaire! — Soleil, cache tes rayons, le règne de Timon est passé!

(Il se retire.)

PREMIER SÉNATEUR.

Sa haine, incorporée avec sa substance, en est devenue inséparable.

SECOND SÉNATEUR.

Toute notre espérance en lui est morte; retournons, et tentons quelque autre moyen d'écarter l'affreux danger qui nous menace.

PREMIER SÉNATEUR.

Ce danger demande un prompt secours.

SCÈNE III.

Le théâtre représente les murs d'Athènes.

Entrent **DEUX SÉNATEURS** et **UN MESSAGER.**

PREMIER SÉNATEUR, au messager.

Tu as bien pris de la peine pour le savoir; son armée est-elle aussi nombreuse qu'on le dit?

LE MESSAGER.

Ce que je vous ai dit n'est rien encore; les préparatifs qu'il a faits annoncent qu'il va bientôt être près de nos murs.

SECOND SÉNATEUR.

Nous courons un grand péril si on n'amène pas Timon.

LE MESSAGER.

J'ai trouvé en chemin un courrier de mes anciens amis, quoique servant un parti différent; cependant nous avons cédé au penchant de notre vieille liaison, et nous nous sommes arrêtés pour converser amicalement ensemble. Il venait du camp d'Alcibiade, chargé de lettres pour Timon, qu'il allait voir dans sa caverne. Alcibiade le prie de s'unir avec lui contre notre ville, dans une guerre entreprise, dit-il, en partie pour le venger.

(Arrivent les sénateurs qui avaient été députés à Timon.)

SECOND SÉNATEUR.

Voici nos collègues.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Ne parlez plus de Timon, n'attendez rien de lui. — Déjà les tambours des ennemis se font entendre, et leur marche redoutable obscurcit les airs d'une nuée de poussière. Rentrons et préparons-nous : je crains bien que nous ne succombions dans le piége de nos ennemis.

SCÈNE IV.

Les bois ; on voit la caverne de Timon et un tombeau.

UN SOLDAT, cherchant Timon.

Selon la description qu'on m'a faite, ce doit être ici la place. — Y a-t-il quelqu'un ici? Holà! Parlez. — Personne ne répond. — Que veut dire ce silence? — Ah! Timon est mort. Il a terminé sa

carrière; quelque bête sauvage a élevé ce tertre. Point d'homme vivant ici. — Sûrement il est mort, et voilà son tombeau. Mais que vois-je sur la pierre? Je ne sais point lire. — Je vais enlever cette inscription sur la cire, et je la donnerai à notre général; il connaît tous les caractères. C'est un vieux interprète, quoique jeune d'années. Il a mis le siége devant l'orgueilleuse Athènes, dont la ruine est son ambition.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Les remparts d'Athènes.

ALCIBIADE paraît à la tête de ses troupes; on entend les instrumens de guerre.

ALCIBIADE.

Que la trompette annonce à cette ville efféminée et lâche l'approche terrible de notre armée. (*Un pourparler; les sénateurs paraissent sur les murs; Alcibiade leur adresse la parole.*) Jusqu'à présent vous avez toujours avancé dans vos désordres; vous avez rempli vos jours d'abus d'autorité, prenant pour lois vos injustes caprices. Jusqu'à présent, moi et ceux qui dormaient à l'ombre de votre pouvoir, nous avons erré les bras croisés, et nous avons exhalé en vain nos souffrances. Enfin le moment est venu où nos genoux [30] courbés sous le poids crient d'eux-mêmes : *C'est assez.* La vengeance, lasse d'égorger, ira se reposer sur les

siéges de la mollesse, et l'insolence poussive perdra la parole de crainte et d'horreur.

PREMIER SÉNATEUR.

Jeune et noble guerrier, quand tes premiers griefs n'étaient qu'imaginaires, avant que tu eusses la force en main, et que tu pusses nous inspirer de la crainte, nous avons envoyé vers toi pour calmer ta fureur, et réparer notre ingratitude par des marques d'amour qui devaient en effacer le souvenir.

SECOND SÉNATEUR.

Nous avons tenté aussi de réveiller dans le cœur de Timon, si changé, l'amour d'Athènes, par un humble message et des promesses. Nous n'avons pas tous été cruels, nous ne méritons pas tous d'être frappés par le glaive de la guerre.

PREMIER SÉNATEUR.

Ces murs n'ont point été élevés par les mains de ceux qui t'ont offensé; et ton injure n'est pas si grave qu'il faille détruire ces tours superbes, ces brillans trophées, et ces illustres académies, pour venger des torts particuliers.

SECOND SÉNATEUR.

Les auteurs de ton exil ne vivent plus; la honte d'avoir manqué de prudence a brisé leurs cœurs. Noble Alcibiade, entre dans notre cité tes enseignes déployées; et si la soif de la vengeance t'acharne sur une pâture que la nature abhorre, prends sur les habitans la dîme de la mort, et que les malheureux marqués par le sort périssent.

PREMIER SÉNATEUR.

Nous n'avons pas tous été tes ennemis ; il n'est pas juste de venger sur les vivans le crime des morts : le crime n'est pas héréditaire comme un champ. Ainsi, cher concitoyen, fais entrer tes troupes, mais laisse ta colère hors des remparts ; épargne Athènes, ton berceau ; épargne tes parens ; ils vont périr avec ceux qui t'ont offensé, si tu n'écoutes que ta fureur. Entre comme le berger dans le parc, sépare les brebis saines, et tue les brebis infectées ; mais n'égorge pas tout le troupeau.

SECOND SÉNATEUR.

Quel que soit ton but, tu y parviendras plutôt par ton sourire que par ton épée.

PREMIER SÉNATEUR.

Frappe seulement du pied nos portes fortifiées ; elles vont s'ouvrir. Envoie ton noble cœur devant tes pas annoncer que tu entres au nom de l'amitié.

SECOND SÉNATEUR.

Jette ton gantelet ou quelqu'autre gage de ta foi, qui nous assure que tu n'as pris les armes que pour te relever, et non pour nous renverser ; ton armée entière restera dans la ville, jusqu'au moment où nous aurons rempli tes désirs.

ALCIBIADE.

Tenez, voilà mon gant, descendez ; ouvrez vos portes sans être attaqués ; vous me livrerez les ennemis de Timon et les miens. Eux seuls périront ; et, pour dissiper vos frayeurs, en vous déclarant mes nobles sentimens, pas un de mes soldats ne quittera

son poste et n'outragera le cours régulier de la justice dans l'enceinte de la ville, sous peine d'en répondre sévèrement, et d'être livré à vos lois publiques.

LES DEUX SÉNATEURS.

Noble réponse !

ALCIBIADE.

Descendez, et tenez votre promesse.

(Les sénateurs descendent et ouvrent les portes.)

(Arrive un soldat.)

LE SOLDAT.

Mon noble général, Timon est mort; il est enterré sur le rivage de la mer. J'ai trouvé sur son tombeau cette inscription que je vous apporte moulée sur la cire. Ces caractères attestent mon ignorance.

ALCIBIADE lit l'épitaphe.

« Ci-gît un corps malheureux, séparé d'une âme malheureuse.
» Ne cherche pas à savoir mon nom. Que la peste vous dévore
» tous, misérables humains qui restez après moi ! Ci-gît Timon,
» qui détesta tous les hommes vivans. Passe, et maudis à ton
» gré; mais n'arrête point ici tes pas. »

Ces mots, Timon, expriment bien tes derniers sentimens. Si tu avais en horreur les regrets de notre douleur, et si tu méprisais ces gouttes d'eau que la nature avare laisse tomber de nos yeux; une sublime idée t'inspira de faire pleurer à jamais le grand Neptune sur ta tombe, pour des fautes pardonnées : Timon est mort; sa mémoire sera consacrée par d'autres hommages. — Conduisez-moi dans

votre ville, j'y vais porter l'olive avec l'épée. La guerre enfantera la paix : la paix contiendra la guerre; l'une et l'autre se soigneront réciproquement comme deux médecins. Que les tambours battent.

(Ils sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

TIMON D'ATHÈNES.

---

(1) PHRYNIA ; peut-être Shakspeare a-t-il voulu mettre en scène la fameuse Phriné, qui était si belle que, sur le point de se voir condamnée par ses juges, elle leur découvrit son sein, et fut renvoyée acquittée.

(2) On sait que les anciens écrivaient sur des tablettes de cire avec un stylet de fer.

(3) Allusion au proverbe anglais, *plain dealing is a jewell, but they that use it die beggars*. La franchise est un joyau, mais ceux qui en usent meurent de faim.

(4) Par nos supérieurs, *our better*, Timon veut parler ici des dieux.

(5) *Beck* veut dire un salut fait avec la tête ; *to serve a beck*, c'est saluer de la tête. *Jutting out of bums*, *prolongement du derrière*, *révérence*.

(6) Il y a dans le texte : *thou wilt give away thyself in paper : Tu te donneras en papier*. Un commentateur prétend qu'Apemantus veut dire par-là que Timon se donnera en billets, en lettres de change.

(7) La porte de ton salut. Apemantus veut parler ici des bons avis qu'il refusera désormais à Timon.

(8) Les valets se donnent entre eux les noms de leurs maîtres.

(9) *Wastefull cock; robinet prodigue.* Les commentateurs se sont creusé la tête pour expliquer cette expression et l'intention de Flavius. On a prétendu que Flavius se retirait près d'un conduit, d'où l'eau sortait sans cesse, parce que cette circonstance servait à lui rappeler les prodigalités de Timon en même temps que ce lieu écarté était propice à sa rêverie.

(10) Proverbe anglais. *Feast-won, fast-lost:* Gagné au festin, perdu au jeûne.

(11) Je crois que cette monnaie est de l'invention du poëte. (Steevens.)

(12) *Milky heart : Cœur de lait.*

(13) Minute Jacks, c'est ce qu'on appelle ordinairement *a Jack of the clock house*, Jacques de l'horloge, figure de bois qui marque les heures. Je ne sais pourquoi Letourneur traduit ces mots par *ridicules automates attachés au palais du riche.*

J'ai vu à Lambesc (Bouches-du-Rhône), sur le sommet d'une tour, un de ces hommes de bois qu'on appelle, je crois, Jacquemar, qui frappe les heures ; au même instant, une femme se présente, lui fait une profonde révérence, et se promène une fois autour de lui.

Je citerai aussi une fameuse statue en bronze qu'on admire sur la tour de l'horloge d'Arles, appelée vulgairement l'homme de bronze, et qui est aussi une espèce de *Jack of the clock house*, quoiqu'elle ne se soit inclinée qu'une fois depuis des siècles.

(14) *Liberty* est pris ici dans le sens de licence.

(15) Dans ce monde sublunaire.

(16) Ce passage est encore un de ceux qui ont le plus embarrassé les commentateurs ; il nous semble que c'est en supposant que *brother* devait être remplacé par *weather*, *saison*, selon les uns, et *whether*, *belier*, selon les autres, qu'on a oublié ce que Shakspeare voulait dire. Le sens le plus simple est presque toujours le meilleur.

It is the pasture lards the brother's side.

C'est la bonne chère qui engraisse les flancs du frère, et non du *belier*, ni de *la saison;* mais du frère de qui? Shakspeare ne dit-il pas huit vers plus haut : *Twin'd brothers, of one womb*, etc.

(17) Sub rastro erepit argenti mihi seria dextro
Hercule !

PERSE.

(18) Allusion à une ancienne coutume d'ôter l'oreiller de dessous la tête des mourans, dans leur agonie, pour rendre leur mort plus douce.

(19) Le mot grec a plus d'énergie que celle que nous attachons à cette expression devenue française.

(20) Ce que Shakspeare dit ici en termes choisis pourrait se rendre par ces mots : *Portez perruque.*

(21) L'aveugle, espèce de serpent ainsi nommé à cause de la petitesse de ses yeux : c'est le *Cœcilia* des Latins.

(22) Hypérion, le soleil.

(23) C'est ici surtout que cette pièce prend un véritable caractère de satire.

(24) *Sugared game.* Nous avons le proverbe familier de *tenir la dragée haute à quelqu'un.*

(25) Shakspeare ne laisse jamais échapper l'occasion d'employer à double sens le verbe *to mend : Raccommoder, rapiécer corriger, améliorer.*
Le dialogue commence ici à devenir plus grossier que spirituel.

(26) Jeu de mots *meddlar*, nèfle, et *meddler*, un homme qui se mêle de tout, un flatteur, un intrigant.

(27) Voilà ce qu'on rapporte de la licorne : Quand le lion, qui est son ennemi, l'aperçoit, il se tient appuyé sur le tronc d'un

arbre, la licorne furieuse vole vers lui pour le percer; le lion se retire; la licorne enfonce sa corne dans l'arbre, et devient ainsi la proie du lion.

(28) Tout homme a une pierre pour jeter à un chien. Proverbe; on connaît l'étymologie du mot cynique.

(29) Destouches a su profiter de cette scène, dans le cinquième acte de son *Dissipateur*.

(30) Image prise du chameau qui se relève dès qu'il sent que le fardeau dont on le charge est trop lourd.

LE SONGE

D'UNE NUIT D'ÉTÉ,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

Le Songe d'une nuit d'été peut être regardé comme le pendant de la Tempête. C'est encore ici une pièce féerie, où l'imagination semble avoir été le seul guide de Shakspeare. Aussi pour la juger faut-il ne pas oublier son titre, et se livrer au caprice du poëte qui a dû sentir lui-même tout ce qu'aurait de choquant pour un esprit méthodique et froid le mélange bizarre de la mythologie ancienne et de la mythologie moderne, le transport rapide du spectateur d'un monde réel dans un monde fantastique, et de celui-ci dans l'autre. La vie de Thésée dans Plutarque et deux contes de Chaucer ont peut-être fourni à Shakspeare quelques traits de son ouvrage, mais l'imitation y est très-difficile à reconnaître.

On préfère généralement la Tempête au

Songe d'une nuit d'été. Le seul Schlegel semble pencher pour cette dernière pièce ; Hazzlit n'est point de son avis, mais il ajoute que si la Tempête est une meilleure pièce, le Songe est un poëme supérieur à la Tempête. On trouve en effet dans le Songe une foule de détails et de descriptions remarquables par le charme des vers, la richesse et la fraîcheur des images : « La lecture de cette pièce, dit Hazzlit, ressemble à une promenade dans un bosquet à la clarté de la lune. »

Mais est-il rien de plus poétique que le caractère de Miranda et la pureté de ses amours avec Ferdinand? Ariel aussi l'emporte de beaucoup sur Puck qui est l'Ariel du Songe d'une nuit d'été, mais qui en diffère essentiellement par son caractère, quoique ces deux personnages aériens aient entre eux tant de ressemblance par leurs fonctions et les situations où ils se trouvent. Ariel, dit encore le critique que nous avons cité tout à l'heure, Ariel est un ministre de vengeance qui est touché de pitié pour ceux qu'il punit. Puck est un esprit étourdi, plein de légèreté et de malice, qui rit de ceux qu'il égare : « Que ces mortels sont fous ! » Ariel

fend l'air et exécute sa mission avec le zèle d'un messager ailé; Puck est porté par la brise comme le duvet brillant des plantes.

Prospéro et tous ses esprits sont des moralistes; mais avec Oberon et ses fées nous sommes lancés dans le royaume des papillons.

Il est étonnant que Shakspeare soit considéré non-seulement par les étrangers, mais par plusieurs des critiques de sa nation, comme un écrivain sombre et terrible qui ne peignit que des gorgones, des hydres et d'effrayantes chimères. Il surpasse tous les écrivains dramatiques par la finesse et la subtilité de son esprit; tellement qu'un célèbre personnage de nos jours disait qu'il le regardait plutôt comme un métaphysicien que comme un poëte.

Il paraît que dans cette pièce Shakspeare avait pour but de faire la caricature d'une troupe de comédiens rivale de la sienne, et peut-être de tous ces artistes amateurs chez qui le goût du théâtre est une passion souvent ridicule.

Le caractère de Bottom est un des plus comiques de Shakspeare; Hazzlit l'appelle le plus romanesque des artisans, et observe à son sujet ce qui l'a été plusieurs fois, que les caractères

de Shakspeare sont toujours fondés sur les principes d'une physiologie profonde. Bottom, qui exerce un état sédentaire, est représenté comme suffisant, sérieux et fantasque. Il est prêt à tout entreprendre, comme si tout lui était aussi facile que le maniement de sa navette. Il jouera si on veut le tyran, l'amant, la dame, le lion, etc., etc.

Snug, le menuisier, est le philosophe de la pièce; il procède en toute chose avec mesure et prudence. Vous croyez le voir son équerre et son compas à la main. « Avez-vous par écrit le rôle du lion? si vous l'avez, donnez-le-moi, je vous prie, car j'ai la mémoire paresseuse. — Vous pouvez l'improviser, dit Quince, car il ne s'agit que de rugir. »

Starveling le tailleur est pour la paix, et ne veut pas de lion ni de glaive hors du fourreau. « Je crois que nous ferons bien de laisser la tuerie quand tout sera fini. »

Starveling cependant ne propose pas ses objections lui-même, mais il appuie celles des autres comme s'il n'avait pas le courage d'exprimer ses craintes sans être soutenu et excité à le faire. Ce serait aller trop loin que de suppo-

ser que toutes ces différences caractéristiques sont faites avec intention; mais heureusement elles existent dans les créations de Shakspeare comme dans la nature.

Les caractères dramatiques et les grotesques sont placés par lui dans le même tableau avec d'autant plus d'art que l'art ne s'aperçoit nullement. Oberon, Titania, Puck, et tous les êtres impalpables de Shakspeare, sont aussi vrais dans leur nature fantastique que les personnages dont la vie réelle a fourni le modèle au poëte.

Suivant Malone, le Songe d'une nuit d'été aurait été composé en 1592 : c'est une des pièces de la jeunesse de Shakspeare; aussi a-t-elle toute la fraîcheur et le coloris d'un tableau de cet âge des rêves poétiques.

A. P.

LE SONGE

D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

PERSONNAGES.

THÉSÉE, duc d'Athènes.
ÉGÉE, père d'Hermia.
LYSANDRE, } Amoureux d'Hermia.
DÉMÉTRIUS, }
PHILOSTRATE, directeur des fêtes de Thésée.
QUINCE, charpentier.
SNUG, menuisier.
BOTTOM, tisserand.
FLUTE, marchand de soufflets.
SNOUT, chaudronnier.
STARVELING, tailleur.
HIPPOLYTE, reine des Amazones, fiancée à Thésée.
HERMIA, fille d'Égée, amoureuse de Lysandre.
HÉLÈNE, amoureuse de Démétrius.
OBERON, roi des fées, } (1)
TITANIA, reine des fées, }
PUCK, ou ROBIN BON DIABLE, lutin.
FLEUR-DE-POIS, (Peas-Blossom), }
TOILE D'ARAIGNÉE, (Cobweb), } fées (2).
TEIGNE, (Math), }
GRAIN DE MOUTARDE, (Mustard-Seed), }
PYRAME, }
THISBÉ, }
LA MURAILLE, } personnages de l'intermède.
LE CLAIR DE LUNE, }
LE LION, }
FÉES DE LA SUITE DU ROI ET DE LA REINE.
SUITE DE THÉSÉE ET D'HIPPOLYTE.

La scène est dans Athènes et dans un bois voisin.

LE SONGE
D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène représente un appartement du palais de Thésée, dans Athènes.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHILOSTRATE, suite.

THÉSÉE.

Belle Hippolyte, l'heure de notre hymen s'avance à grands pas : quatre jours fortunés amèneront une lune nouvelle; mais que l'ancienne me semble lente à décroître! Elle retarde l'objet de mes désirs, comme une marâtre, ou une douairière éternelle, qui épuise long-temps le revenu du jeune héritier.

HIPPOLYTE.

Quatre jours se seront bientôt engloutis dans les nuits, et quatre nuits auront bientôt fait écouler le temps comme un songe; et alors la lune, comme

un arc d'argent tendu dans les cieux, éclairera la nuit de nos noces.

THÉSÉE.

Allez, Philostrate; invitez la jeunesse athénienne aux divertissemens; réveillez les esprits vifs et légers de la joie; renvoyez aux funérailles la mélancolie : cette pâle compagne n'est pas faite pour être de notre fête. (*Philostrate sort.*) Hippolyte [3], c'est avec mon épée que je t'ai fait l'amour, c'est avec les outrages de la guerre que j'ai conquis ton cœur; mais je veux t'épouser sous d'autres auspices, au milieu de la pompe, des triomphes et des fêtes.

(Entrent Égée, Hermia, Lysandre et Démétrius)

ÉGÉE.

Soyez heureux, Thésée, notre illustre duc!

THÉSÉE.

Je vous rends grâces, bon Égée : quelles nouvelles nous annoncez-vous?

ÉGÉE.

Je viens, le cœur plein d'angoisses, me plaindre de mon enfant, de ma fille Hermia. — Paraissez, Démétrius. — Mon noble prince, ce jeune homme a mon consentement pour l'épouser. — Avancez, Lysandre. Et celui-ci, mon gracieux duc, a ensorcelé le cœur de mon enfant. C'est toi, oui, c'est toi, Lysandre, qui lui as donné des vers et qui as échangé avec ma fille des gages d'amour. Tu as, à la clarté de la lune, chanté sous sa fenêtre, avec une voix perfide, des vers d'un amour trompeur : tu as surpris son imagination avec des bracelets tissus de tes cheveux, avec des bagues, des baga-

telles, des hochets, des colifichets, des bouquets, des friandises, messagers d'un ascendant dangereux sur la tendre jeunesse! Tu as dérobé avec adresse le cœur de ma fille, et changé l'obéissance qu'elle doit à son père, en âpreté rebelle. Mon noble duc, supposé qu'elle ose refuser ici devant votre altesse, de consentir à épouser Démétrius, je réclame l'ancien privilége d'Athènes. Comme elle est à moi, je puis disposer d'elle; et ce sera pour la livrer à ce cavalier ou à la mort, en vertu de notre loi (4), qui a prévu expressément ce cas.

THÉSÉE.

Que répondez-vous, Hermia? Jeune fille, faites vos réflexions. Votre père devrait être un dieu pour vous : c'est lui qui a formé vos attraits : vous n'êtes à son égard qu'une image de cire, qui a reçu de lui son empreinte; et il est en sa puissance de laisser subsister la figure, ou de l'anéantir. — Démétrius est un digne cavalier.

HERMIA.

Tel est Lysandre.

THÉSÉE.

Oui, il est par lui-même plein de mérite; mais, faute d'avoir de son côté l'agrément de votre père, c'est l'autre qui doit avoir la préférence.

HERMIA.

Je voudrais que mon père voulût voir avec mes yeux.

THÉSÉE.

C'est plutôt à vos yeux de voir avec le jugement de votre père.

HERMIA.

Je supplie votre altesse de me pardonner. Je ne sais pas par quelle force secrète je suis enhardie, ni à quel point ma pudeur peut être compromise, en déclarant ici mes vrais sentimens devant une telle assemblée. Mais je conjure votre altesse de me faire connaître ce qui peut m'arriver de plus funeste, dans le cas où je refuserais d'épouser Démétrius.

THÉSÉE.

C'est, ou de subir la mort, ou de renoncer pour jamais à la société des hommes. Ainsi, belle Hermia, interrogez vos inclinations, considérez votre jeunesse, consultez votre cœur, voyez si, n'adoptant pas le choix de votre père, vous pourrez supporter le costume d'une religieuse; être à jamais enfermée dans l'ombre d'un cloître, et y vivre en sœur stérile toute votre vie, chantant des hymnes languissans à la lune insensible et inféconde. Trois fois heureuses, celles qui peuvent maîtriser assez leur sang pour soutenir ce chaste pèlerinage : mais plus heureuse est sur la terre la rose distillée, que celle qui, se flétrissant sur son épine vierge, croît, vit, et meurt dans un bonheur solitaire.

HERMIA.

Je veux croître, vivre et mourir comme elle, mon prince, plutôt que de céder ma virginité à l'empire d'un homme dont il me répugne de porter le joug, et dont mon cœur ne consent point à reconnaître la souveraineté.

THÉSEE.

Prenez du temps pour réfléchir; et à la prochaine nouvelle lune, jour fixé pour sceller le nœud d'une éternelle union entre ma bien-aimée et moi, ce jour-là même, préparez-vous à mourir, pour votre désobéissance à la volonté de votre père; ou bien à épouser Démétrius, comme il le désire; ou enfin à prononcer, sur l'autel de Diane, le vœu qui vous dévoue à une vie austère, et à la solitude.

DÉMÉTRIUS.

Fléchissez, tendre Hermia.—Et vous, Lysandre, cédez votre titre impuissant à mes droits certains.

LYSANDRE.

Démétrius, vous avez l'amour de son père : épousez-le; mais laissez-moi l'amour d'Hermia.

ÉGÉE.

Dédaigneux Lysandre! Il est vrai, il a mon amour; et mon amour lui fera don de tout ce qui m'appartient : elle est mon bien, et je transmets tous mes droits sur elle à Démétrius.

LYSANDRE.

Mon prince, je suis d'une naissance aussi honorable que la sienne; ma fortune vaut sa fortune, et mon amour est plus grand que le sien : mes biens sont partout dans un aussi bel ordre que ceux de Démétrius, si même ils n'ont pas en ce point l'avantage; et, ce qui est au-dessus de toute cette ostentation, je suis aimé de la belle Hermia. Pourquoi donc ne poursuivrais-je pas mes droits? Démétrius, je le

lui soutiendrai en face, a fait l'amour à la fille de Nédar, à Hélène, et il a séduit son cœur; la pauvre infortunée est éprise d'une passion extrême, et adore, jusqu'à l'idolâtrie, cet homme inconstant et coupable.

THÉSÉE.

Je dois convenir que ce bruit est venu jusqu'à moi, et que j'étais dans l'intention d'en parler à Démétrius. Surchargé de mes affaires personnelles, cette idée s'est échappée de mon esprit. — Mais venez, Démétrius; et vous aussi, Égée, vous allez me suivre. J'ai quelques instructions particulières à vous donner. — Quant à vous, belle Hermia, voyez à faire un effort sur vous-même pour plier vos penchans à la volonté de votre père; autrement, la loi d'Athènes, que nous ne pouvons adoucir par aucun moyen, vous force de choisir entre la mort et le vœu d'une vie solitaire.—Venez mon Hyppolite. Comment vous trouvez-vous, ma bien-aimée? — Démétrius, et vous, Égée, suivez-nous. J'ai à vous charger de quelque emploi relatif à notre mariage; et aussi à conférer avec vous sur un sujet qui vous intéresse vous-mêmes personnellement.

ÉGÉE.

Nous vous suivons, prince, avec respect et plaisir.

(Thésée et Hyppolite sortent avec leur suite; Démétrius et Égée les accompagnent.)

LYSANDRE.

Qu'avez-vous donc, ma chère? Pourquoi cette pâleur sur vos joues? quelle cause en a donc si vite flétri les roses?

HERMIA.

Apparemment le défaut de rosée, qu'il me serait aisé de leur prodiguer de mes yeux gonflés de larmes.

LYSANDRE.

Hélas ! j'en juge par tout ce que j'ai lu dans l'histoire, et ce que j'ai entendu en récit, jamais le cours des amours sincères ne fut sans trouble. Mais tantôt les obstacles viennent de la différence des conditions.

HERMIA.

Oh ! quel malheur, quand on est enchaîné à quelqu'un de plus bas que soi !

LYSANDRE.

Tantôt les cœurs sont mal assortis à cause de la différence des années.

HERMIA.

O douleur ! quand la vieillesse est unie à la jeunesse.

LYSANDRE.

Tantôt c'est le choix de nos amis qui contrarie l'amour.

HERMIA.

Oh ! c'est un enfer, de choisir l'objet de son amour par les yeux d'autrui.

LYSANDRE.

Ou, s'il se trouvait de la sympathie dans le choix, la guerre, la mort ou la maladie, sont venues l'assaillir et le rendre momentané comme un son, rapide comme une ombre, court comme un songe, passager comme l'éclair qui, au milieu d'une nuit

sombre, et dans un clin d'œil, découvre le ciel et la terre; et avant que l'homme ait eu le temps de dire : Voyez! les ténèbres l'ont dévoré. C'est ainsi que tout ce qui brille est bientôt anéanti.

HERMIA.

Si les vrais amans ont toujours été traversés, c'est un arrêt du destin; apprenez donc à le subir avec patience, puisque c'est un revers commun, et aussi inévitable pour les amans que les pensées, les songes, les soupirs, les désirs et les larmes sont inséparables d'un amour malheureux.

LYSANDRE.

Sage conseil! Écoute-moi donc, Hermia : j'ai une tante qui est veuve, riche douairière, possédant une immense fortune, et qui n'a point d'enfans. Sa maison est éloignée d'Athènes de sept lieues; elle me regarde comme son fils unique. Dans cet asile, Hermia, je peux t'épouser, et la dure loi d'Athènes ne peut nous y poursuivre. Ainsi, si tu m'aimes, dérobe-toi de la maison de ton père demain dans la nuit, et dans le bois, à une lieue hors de la ville, au même endroit où je te rencontrai une fois avec Hélène, allant rendre votre culte à l'aurore de mai : là, je te promets de t'attendre.

HERMIA.

Mon cher Lysandre, je te jure, par l'arc le plus fort de l'amour, par la plus sûre de ses flèches dorées, par la douce candeur des colombes de Vénus, par les nœuds secrets qui enchaînent les âmes, et font prospérer les amours, par les feux dont brûla la

reine de Carthage, lorsqu'elle vit le perfide Troyen fuyant à pleines voiles [5], par tous les sermens des hommes plus nombreux que n'ont jamais été les vœux des femmes; je te le jure: au lieu même que tu viens de m'assigner, demain, sans faute, j'irai te rejoindre.

LYSANDRE.

Tiens ta promesse, ma bien-aimée. — Vois, voici Hélène qui vient.

(Hélène entre.)

HERMIA.

Dieu vous rende heureuse, belle Hélène! Où allez-vous ainsi?

HÉLÈNE.

Vous m'appelez belle? Ah! rétractez ce mot de belle. Démétrius aime votre beauté; ô heureuse beauté! vos yeux sont l'astre des amans; et la douce mélodie de votre voix flatte plus l'oreille du berger que le chant de l'alouette lorsque les blés sont verts, et que l'aubépine commence à montrer les boutons de ses fleurs. La maladie se gagne. Oh! que n'en est-il ainsi des traits de la beauté! je m'emparerais des vôtres, belle Hermia, avant de vous quitter. Mon oreille saisirait votre voix; mes yeux vos regards, et ma langue ravirait le doux accent de la vôtre. Si l'univers était à moi, je vous le donnerais tout entier, excepté Démétrius, pour changer de formes avec vous. Oh! enseignez-moi la magie de vos yeux, et par quel art vous gouvernez les mouvemens du cœur de Démétrius.

HERMIA.

Je ne le regarde jamais qu'avec un air fâché et cependant il m'aime toujours.

HÉLÈNE.

Oh ! si vos regards courroucés pouvaient apprendre leur finesse à mes sourires !

HERMIA.

Je le maudis, et cependant il ne me rend qu'amour pour mes malédictions.

HÉLÈNE.

Oh ! que mes prières puissent éveiller en lui pareille tendresse !

HERMIA.

Plus je le hais, plus il s'obstine à me suivre.

HÉLÈNE.

Plus je l'aime, plus il me hait.

HERMIA.

Sa folle passion, chère Hélène, n'est point ma faute.

HÉLÈNE.

Non : ce n'est que la faute de votre beauté. Ah ! plût au ciel que cette faute fût la mienne !

HERMIA.

Consolez-vous : il ne verra plus mon visage. Lysandre et moi, nous voulons fuir de cette ville. — Athènes, avant le premier jour où je vis Lysandre, Athènes me semblait un paradis. Oh ! quel charme émane donc de mon amant, pour avoir ainsi changé un ciel en enfer ?

LYSANDRE.

Hélène, nous allons vous ouvrir nos âmes. Demain dans la nuit, quand Phébé contemplera son front

d'argent dans l'humide cristal, et parera de perles liquides le gazon touffu, heure qui cache toujours la fuite des amans, nous avons comploté de franchir furtivement les portes d'Athènes.

HERMIA.

Et dans les bois, où souvent vous et moi nous avions coutume de reposer sur un lit de molles primevères, épanchant dans le sein l'une de l'autre les doux secrets de nos cœurs : c'est là, que nous devons nous trouver, mon Lysandre et moi, et de ce lieu partir, en détournant pour jamais nos yeux d'Athènes, pour aller chercher de nouveaux amis, et une société étrangère. Adieu, chère compagne de mes premiers jeux, prie pour nous, et que le sort favorable t'accorde enfin ton Démétrius. — Lysandre, tiens ta parole; il faut que nous affamions nos yeux de l'aliment des amans, jusqu'à demain dans la nuit profonde.

(Hermia sort.)

LYSANDRE.

Oui, mon Hermia. — Hélène, adieu. Puisse Démétrius vous adorer autant que vous l'adorez !

(Lysandre sort.)

HÉLÈNE.

Comme il est des mortels bien plus heureux que d'autres! Je passe dans Athènes pour être aussi belle qu'elle. Mais, que m'importe. Démétrius n'en pense pas de même : il ne connaîtra jamais ce que tout le monde, excepté lui, connaît. Comme il se trompe en adorant les yeux d'Hermia, je me trompe moi-même en admirant son mérite. Les plus vils objets, un néant, l'amour peut les transformer, et

leur donner de la grâce et du prix. L'amour ne voit pas avec les yeux, mais avec l'âme; et voilà pourquoi l'ailé Cupidon est peint aveugle; l'âme de l'amour n'a aucune idée de jugement : des ailes, et point d'yeux, sont l'emblème d'une précipitation inconsidérée; et voilà pourquoi on dit que l'amour est un enfant, parce qu'il est si souvent trompé dans son choix. Comme les folâtres enfans se parjurent dans leurs jeux, l'enfant amour se parjure en tous lieux. Avant que Démétrius eût vu les yeux d'Hermia, il pleuvait de sa bouche une grêle de sermens, pour attester qu'il n'était qu'à moi seule; mais à peine cette grêle a-t-elle senti l'impression d'Hermia, que ses sermens se sont dissous et fondus en pluie. Je vais aller lui annoncer la fuite d'Hermia : aussitôt il va demain dans la nuit la poursuivre au bois; et si j'obtiens quelques remercîmens pour cet avis, il lui en coûtera beaucoup; mais je veux du moins consoler ma peine de sa vue en ce lieu, et m'en retourner après.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

Chambre dans une chaumière.

QUINCE, SNUG, BOTTOM, FLUTE, SNOUT, et STARVELING.

QUINCE.

Toute notre troupe est-elle ici?

BOTTOM.

Vous feriez mieux de les appeler tous l'un après l'autre, suivant la liste.

QUINCE.

Voici le rouleau où sont écrits tous les noms de chaque acteur qui, dans Athènes, a été jugé le plus en état de jouer dans notre intermède devant le duc et la duchesse la nuit de leurs noces.

BOTTOM.

Avant tout, bon Pierre Quince, dites-nous le sujet de la pièce; ensuite, lisez les noms des acteurs, et venez-en au point principal.

QUINCE.

Hé bien, notre pièce, c'est *la très-lamentable comédie, et la tragique mort de Pyrame et Thisbé*[6].

BOTTOM.

Une bonne pièce, vraiment, je vous en assure, et bien gaie. — Allons, cher Pierre Quince, appelez vos acteurs suivant la liste. — Messieurs, rangez-vous.

QUINCE.

Que chacun réponde à son nom. *Nick Bottom, tisserand.*

BOTTOM.

Me voilà : nommez le rôle qui m'est destiné, et poursuivez.

QUINCE.

Vous, Nick Bottom, vous êtes inscrit pour le rôle de Pyrame.

BOTTOM.

Qu'est-ce qu'il est, ce Pyrame? un amant, ou un tyran?

QUINCE.

Un amant qui se tue par amour le plus bravement du monde.

BOTTOM.

Ce rôle demandera quelques larmes dans l'exécution. Si c'est moi qui le fais, que l'auditoire tienne bien ses yeux : je ferai rage, et je saurai gémir comme il faut. (*Aux autres.*) Cependant mon goût principal est pour les rôles de tyran : je pourrais jouer Hercule d'une façon admirable, et un rôle à déchirer un chat [7], à faire tout fendre :

Les rocs en furie,
Avec un choc frémissant,
Briseront les verrous
Des portes des cachots;
Et le char de Phébus
Brillera de loin,
Et fera et défera
Les destins insensés [8].

Cela était sublime! — Allons, nommez les autres

acteurs. — Voilà la verve d'Hercule, la verve d'un tyran : le ton d'un amant est plus plaintif.

QUINCE.

François Flute, raccommodeur de soufflets.

FLUTE.

Me voici, Pierre Quince.

QUINCE.

Il faut que vous vous chargiez du rôle de Thisbé.

FLUTE.

Qu'est-ce que c'est que Thisbé? un chevalier errant?

QUINCE.

C'est la beauté que Pyrame doit aimer.

FLUTE.

Non vraiment, ne me faites pas jouer le rôle d'une femme; j'ai de la barbe qui me vient.

QUINCE.

Cela est égal; vous le jouerez sous le masque, et vous pourrez faire la petite voix tant que vous voudrez [9].

BOTTOM.

Si je peux cacher mon visage sous le masque, laissez-moi jouer aussi le rôle de Thisbé ; vous verrez que je saurai extraordinairement bien faire la petite voix : *Thisbé! Thisbé! — Ah! Pyrame, mon cher amant! ta chère Thisbé, ta chère bien-aimée!*

QUINCE.

Non, non; il faut que vous fassiez Pyrame; et vous, Flute, Thisbé.

BOTTOM.

Allons, continuez.

QUINCE.

Robin Starveling, le tailleur.

STARVELING.

Me voilà, Pierre Quince.

QUINCE.

Robin Starveling, vous jouerez le rôle de la mère de Thisbé. — *Thomas Snout, le chaudronnier.*

SNOUT.

Me voici, Pierre Quince.

QUINCE.

Et vous, le rôle du père de Pyrame; et moi, celui du père de Thisbé. — *Snug, le menuisier;* vous, vous ferez le lion. — Et voilà, j'espère, une pièce bien distribuée.

SNUG.

Avez-vous là le rôle du lion par écrit? Si vous l'avez, donnez-le-moi, je vous prie, car j'ai la mémoire lente.

QUINCE.

Oh! vous pourrez le faire impromptu, car il ne s'agit que de rugir.

BOTTOM.

Oh! laissez-moi jouer le lion aussi; je rugirai si bien, que ce sera un plaisir délicieux de m'entendre; je rugirai si bien, si bien, que je ferai dire au duc : *Qu'il rugisse encore! qu'il rugisse encore!*

QUINCE.

Si vous alliez faire votre rôle d'une manière trop terrible, vous épouvanteriez la duchesse et les dames, au point de les faire crier de frayeur; et c'en serait assez pour nous faire tous pendre.

TOUS ENSEMBLE.

Cela ferait pendre tous les enfans de nos mères ?

BOTTOM.

Je vous accorde, mes amis, que si vous épouvantiez les dames au point de leur faire perdre l'esprit, elles ne se feraient pas un scrupule de nous pendre. Mais je vous promets de grossir ma voix, de façon que je rugirai avec le doux murmure d'une jeune colombe; oui, je rugirai de façon que vous croirez entendre un rossignol.

QUINCE.

Vous ne pouvez absolument faire d'autre rôle que Pyrame; car Pyrame est un homme d'une aimable figure, un homme aussi bien fait qu'on en puisse voir dans le plus beau jour d'été, un très-aimable et charmant cavalier : ainsi, vous voyez bien qu'il est nécessaire que vous fassiez Pyrame.

BOTTOM.

Allons, je m'en chargerai. Quelle est la barbe qui me siéra le mieux pour le jouer ?

QUINCE.

Eh ! celle que vous voudrez.

BOTTOM.

Je l'exécuterai, ou avec votre barbe de couleur de

paille, ou celle de couleur d'orange, ou celle de couleur de pourpre, ou avec votre barbe couleur française, votre barbe d'un blond parfait.

QUINCE.

Il y a plusieurs de vos têtes françaises qui n'ont pas un cheveu; vous feriez donc votre rôle sans barbe [10]? — Mais, allons, messieurs, voilà vos rôles; et je dois vous prier, vous recommander, vous supplier de les bien apprendre. Demain soir, venez me trouver dans le bois voisin du palais, à un mille de la ville, au clair de la lune : là, nous ferons notre répétition; car si nous nous assemblons dans la ville, nous aurons à nos trousses une foule de curieux, et tout notre plan sera connu. En attendant je vais dresser la liste des préparatifs dont notre pièce a besoin. Je vous prie, n'allez pas manquer au rendez-vous.

BOTTOM.

Nous nous y rendrons; et là, nous pourrons faire notre répétition avec plus de liberté [11] et de hardiesse. Donnez-vous de la peine, soyez parfaits. Adieu.

QUINCE.

Au chêne du duc; c'est là notre rendez-vous.

BOTTOM.

C'est assez; nous y serons, soit que les cordes de l'arc tiennent ou se rompent [12].

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un bois près d'Athènes.

UNE FÉE entre par une porte, et PUCK par une autre.

PUCK.

Hé bien, esprit, où errez-vous ainsi?

LA FÉE.

Sur les coteaux, dans les vallons,
A travers buissons et ronces,
Au-dessus des parcs et des enceintes,
Au travers des feux et des eaux,
J'erre au hasard, en tous lieux,
D'un mouvement plus doux que la sphère de la lune.
Je sers la reine des fées,
J'arrose ses cercles magiques sur la verdure (13);
Les plus hautes primevères (14) sont ses tendres élèves :
Vous voyez des taches sur leurs robes d'or.
Ces taches sont les rubis, les bijoux des fées,
C'est dans ces taches que vivent leurs sucs odorans.
Il faut que j'aille recueillir ici quelques gouttes de rosée,
Et que je suspende une perle à la feuille de chaque primevère.
Adieu, esprit lourd : je te laisse.
Notre reine et toutes nos fées seront ici dans un moment.

PUCK.

Le roi tient ici son bal cette nuit : prends garde que la reine ne vienne s'offrir à sa vue; car Oberon est outré de fureur, de ce qu'elle traîne à sa suite un aimable enfant dérobé à un roi de l'Inde. Jamais elle n'eut un aussi joli poupon; et le jaloux Oberon voudrait l'avoir et le faire son page, pour parcourir avec lui les vastes forêts; mais elle retient malgré lui l'enfant chéri; elle le couronne de fleurs, et fait de lui toute sa joie. Depuis ce moment, ils ne se rencontrent plus dans les bosquets, sur le gazon, près de la limpide fontaine, et à la clarté des étoiles brillantes, qu'ils ne se querellent avec tant de fureur, que toutes les fées se glissent dans les épis de blé, et s'y cachent de frayeur.

LA FÉE.

Ou je me trompe bien sur votre forme et vos façons, ou vous êtes cet esprit fripon, malin, qu'on appelle Robin bon-diable : n'êtes-vous pas lui? N'est-ce pas vous qui effrayez les jeunes filles de village, qui écrèmez le lait, et quelquefois faites vos tours dans le moulin à bras, n'est-ce pas vous qui tourmentez la ménagère, fatiguée de battre le beurre en vain, et qui empêchez le levain de la boisson de fermenter? N'est-ce pas vous qui égarez les voyageurs dans la nuit, et riez de leur peine? Mais ceux qui vous appellent Hobgoblin, aimable Puck, vous faites à ceux-là leur ouvrage, et leur portez bonne chance. Dites, n'est-ce pas vous?

PUCK.

Vous devinez juste : je suis cet esprit jovial errant dans les nuits; je fais rire Oberon par mes tours, lorsque, en imitant les hennissemens d'une jeune cavale, je trompe un cheval gras et nourri de fèves. Quelquefois je me tapis dans la tasse d'une commère, sous la forme d'une pomme cuite; et lorsqu'elle vient à boire, je me pends à ses lèvres, et répands sa bière sur son sein flétri; la plus vénérable tante, en contant la plus triste histoire, me prend quelquefois pour un tabouret à trois pieds : soudain, je me soustrais à son derrière; elle tombe à terre [15], elle crie, *tailleur*, la voilà aussitôt prise d'une toux convulsive; et alors toute l'assemblée de tenir ses hanches, et d'éclater de rire, et de s'enfler de joie, et d'éternuer, de jurer que jamais ils n'ont passé d'heure plus joyeuse. Mais, place, belle fée; voici Oberon.

LA FÉE.

Ah! voici ma maîtresse, que n'est-il parti!

SCÈNE II.

OBERON entre avec sa suite par une porte, et TITANIA, avec son cortége, entre par l'autre.

OBERON.

Malheureuse rencontre, de te trouver au clair de la lune, fière Titania.

TITANIA.

Comment? jaloux Oberon.—Fées, sortons d'ici : j'ai renoncé à sa couche et à sa compagnie.

OBERON.

Arrête, téméraire infidèle! Ne suis-je pas ton époux?

TITANIA.

Je suis donc ta reine et ton épouse? Mais je sais le jour que tu t'es dérobé du pays des fées, et que, sous la figure du berger Corin, tu es resté assis tout le jour, soupirant sur des chalumeaux, et parlant en vers de ton amour à la tendre Phillida. Pourquoi es-tu revenu des monts les plus reculés de l'Inde? Ce n'est, certainement, que parce que la fanfaronne amazone, ta maîtresse en brodequins, ton amante guerrière, doit être mariée à Thésée; et tu viens pour donner le bonheur et la joie à leur couche nuptiale?

OBERON.

Comment n'as-tu pas honte, Titania, de parler malicieusement de mon amitié pour Hyppolite, sachant que je suis instruit de ton amour pour Thésée? Ne l'as-tu pas conduit dans la nuit à la lueur des étoiles, des bras de Périgyne, qu'il avait enlevée? Et ne lui as-tu pas fait violer sa foi, donnée à la belle Églé, à Ariadne, à Antiope [16]?

TITANIA.

Ce sont là des mensonges de la jalousie. Jamais, depuis le solstice de l'été, nous ne nous sommes rencontrés sur les collines, dans les vallées, dans les forêts, dans les prairies, auprès des claires fontaines, ou des ruisseaux bordés de joncs, ou sur le rivage de la mer, pour danser nos rondes au sifflement des vents, que tu n'aies troublé nos jeux de tes cla-

meurs. Aussi les vents, lassés de nous faire entendre en vain leur murmure, comme pour se venger, ont pompé de la mer des vapeurs contagieuses, qui, venant à tomber sur les campagnes, ont tellement enflé d'orgueil de misérables rivières, qu'elles ont surmonté leurs bords. Le bœuf se prêtait en vain au joug pénible : le laboureur a perdu ses sueurs, et le blé vert était gâté avant que le duvet eût orné son jeune épi. Les parcs sont restés vides au milieu de la plaine submergée, et les corbeaux s'engraissent de la mortalité des troupeaux : les jeux des merelles [17] sont comblés de fange, et les jolis labyrinthes serpentans sur la folâtre verdure, ne peuvent plus se distinguer. Les mortels de l'espèce humaine [18] sont sevrés de leurs fêtes d'hiver; il n'y a plus de chants, plus d'hymnes, plus de noëls qui égaient les longues nuits. — Aussi la lune, cette souveraine des flots, pâle de courroux, inonde l'air d'humides vapeurs, qui font pleuvoir les maladies catharrales [19] : et au milieu de cette intempérie des élémens, nous voyons les saisons changer; les frimats, à la blanche chevelure, tomber sur le tendre sein de la rose vermeille; le vieux hiver étale, comme par dérision, sur son menton et sur le sommet de sa tête glacée, une guirlande de tendres fleurs en boutons. Le printemps, l'été, le fertile automne, l'hiver chagrin, changent réciproquement leur livrée ordinaire; et le monde étonné ne peut plus distinguer, par leurs productions, quelle saison règne sur l'atmosphère. Toute cette chaîne de maux provient de nos débats et de nos dissensions; c'est nous qui en sommes les auteurs et la source.

OBERON.

Eh bien! réformez ces désordres; cela dépend de vous. Pourquoi Titania contrarierait-elle son cher Oberon? Je ne lui demande rien de plus qu'un jeune et petit enfant, pour en faire mon page d'honneur [20].

TITANIA.

Mettez votre cœur en repos. Tout le royaume des fées n'achèterait pas de moi cet enfant : sa mère était initiée à nos mystères; et maintes fois la nuit, dans l'air parfumé de l'Inde, elle s'est promenée à mes côtés. Mille fois assise auprès de moi sur les sables dorés de Neptune, elle observait les commerçans embarqués sur les flots. Après que nous avions ri de voir les voiles concevoir, et s'arrondir par les caresses du vent, elle se mettait à vouloir les imiter, affectant avec grâce la posture des nageurs, et poussant en avant son ventre, riche alors de mon jeune écuyer, elle imitait un vaisseau voguant sur la plaine, pour m'aller chercher des bagatelles, et revenir à moi, comme d'un long voyage, chargée d'une précieuse cargaison. Mais l'infortunée était mortelle; elle est morte en donnant la vie à ce jeune enfant, que j'élève pour l'amour d'elle; c'est pour l'amour de sa mère que je ne veux pas me séparer de lui.

OBERON.

Combien de temps vous proposez-vous de rester dans le bois?

TITANIA.

Peut-être, jusques après le jour des noces de

Thésée. Si vous voulez vous mêler sans rancune à nos rondes, et assister à nos débats au clair de la lune, venez, venez avec nous; sinon, évitez-moi, et je vous promets de ne pas vous troubler dans les lieux hantés par vous.

OBERON.

Donnez-moi cet enfant, et je suis prêt à vous suivre.

TITANIA.

Je ne le donnerais pas pour tout votre royaume de féerie. — Fées, allons, partons. Nous passerons toute la nuit à quereller, si je reste plus long-temps.

(Titania sort avec sa suite.)

OBERON.

Eh bien! va, poursuis; mais tu ne sortiras pas de ce bosquet que je ne t'aie tourmentée, pour me venger de cet outrage. — Mon gentil Puck, approche ici. — Tu te souviens d'un jour où j'étais assis sur un promontoire, et que j'entendis une syrène, portée sur le dos d'un dauphin, chantant sur un ton si doux et si harmonieux, que la mer courroucée s'adoucit aux accens de sa voix, et maintes étoiles transportées s'élancèrent de leur sphère pour entendre la musique de cette fille de l'Océan.

PUCK.

Oui, je m'en souviens.

OBERON.

Eh bien, dans le même temps, je vis (mais tu ne pus le voir, toi), Cupidon tout armé [21] voler entre la froide lune et l'atmosphère de la terre : il visa le cœur d'une charmante Vestale, assise sur un trône d'Oc-

cident; il décocha de son arc un trait d'amour des plus acérés, comme s'il eût voulu percer d'un seul coup mille cœurs. Mais je vis la flèche enflammée du jeune Cupidon s'éteindre dans les humides rayons de la chaste lune, et la prêtresse couronnée continua ses méditations virginales à l'abri des atteintes de l'Amour [22]. Je remarquai où vint tomber le trait; il tomba sur une petite fleur d'Occident. — Auparavant elle était blanche comme le lait, depuis elle est pourpre par la blessure de l'amour; et les jeunes filles l'appellent *pensée* [23] : va me chercher cette fleur. Je te l'ai montrée une fois. Son suc, exprimé sur les paupières endormies d'un homme ou d'une femme, les rend amoureux fous de la première créature vivante qui s'offre à leurs regards. Apporte-moi cette fleur, et sois revenu ici avant le temps que le Léviathan met à nager une lieue.

PUCK.

J'environnerai d'une ceinture le globe de la terre en quarante minutes.

OBERON.

Lorsqu'une fois j'aurai le suc de cette plante, j'épierai l'instant où Titania sera endormie, et j'en laisserai tomber une goutte sur ses yeux. Le premier objet qu'ils verront à son réveil, fût-ce un lion, un ours, un loup, un taureau, une guenon ou un singe, elle le poursuivra avec un cœur plein d'amour; et avant que j'ôte ce charme de sa vue, ce que je peux faire avec un autre simple, je l'obligerai à me céder son page. Mais qui vient en ces lieux? Je suis invisible [24], et je veux entendre leur entretien.

SCÈNE III.

OBERON invisible; DÉMÉTRIUS, et HÉLÈNE qui le suit.

DÉMÉTRIUS.

Je ne vous aime point; ainsi, cessez de me poursuivre. Où est Lysandre, et la belle Hermia? Je tuerai l'un; l'autre me tue. Vous m'avez dit qu'ils s'étaient sauvés dans le bois; m'y voilà, dans le bois, et je suis furieux de n'y pouvoir trouver mon Hermia. Laissez-moi; éloignez-vous, et ne me suivez plus.

HÉLÈNE.

Vous m'attirez à vous, cœur dur comme le diamant, mais ce n'est point un cœur de fer que vous attirez, car le mien est d'une trempe fidèle comme l'acier : perdez la force d'attirer, je n'aurai plus celle de vous suivre.

DÉMÉTRIUS.

Est-ce que je vous sollicite? est-ce que je vous abuse par de douces paroles, et ne vous déclaré-je pas plutôt sans cesse la vérité nue, que je ne vous aime point, que je ne peux vous aimer?

HÉLÈNE.

Et je ne vous en aime que davantage. Je suis votre épagneul : plus vous me maltraitez, Démétrius, et plus je veux vous caresser. Traitez-moi seulement comme lui : rebutez-moi, frappez-moi, méprisez-moi, cherchez à m'égarer, à me perdre; mais du

moins accordez-moi la liberté de suivre vos pas, quelque indigne que je sois de vos regards. Quelle place plus humble dans votre amour puis-je implorer? Et ce serait encore pour moi une faveur d'un prix inestimable, que le privilége d'être traitée comme vous traitez votre chien.

DÉMÉTRIUS.

Ne provoquez pas trop la haine de mon âme; je suis malade quand je vous vois.

HÉLÈNE.

Et moi, je le suis quand je ne vous vois pas.

DÉMÉTRIUS.

Vous compromettez trop votre pudeur, en quittant ainsi la ville, vous livrant seule à la merci d'un homme qui ne vous aime point, exposée aux dangers de la nuit et aux mauvais conseils d'un lieu désert, avec le riche trésor de votre virginité.

HÉLÈNE.

Votre vertu est ma sauvegarde; la nuit cesse pour moi quand je vois vos traits; je ne crois plus être alors dans les ténèbres : ce bois n'est point une solitude pour moi; avec vous, j'y trouve tout l'univers : comment donc pouvez-vous dire que je suis seule, quand tout le monde entier est ici pour me regarder.

DÉMÉTRIUS.

Je vais m'enfuir loin de vous, et me cacher dans l'épaisseur des fougères, vous laissant à la merci des bêtes féroces.

HÉLÈNE.

La plus féroce n'a pas un cœur aussi cruel que le vôtre. Fuyez où vous voudrez; vous ne ferez que changer l'ancienne histoire : c'est Apollon qui fuit, et c'est Daphné qui poursuit Apollon; c'est la colombe qui poursuit le milan; la douce biche qui hâte sa course pour atteindre le tigre : hâte inutile quand c'est la timidité qui poursuit et le courage qui fuit.

DÉMÉTRIUS.

Je ne m'arrêterai plus à écouter vos inutiles discours. Laissez-moi m'en aller; ou, si vous me suivez, craignez de moi quelque outrage dans l'épaisseur du bois.

HÉLÈNE.

Hélas! dans le temple, dans la ville, dans les champs, partout vous m'outragez. Fi! Démétrius. Vos affronts jettent un opprobre sur mon sexe; nous ne pouvons, comme les hommes, combattre pour l'amour. Nous devrions être courtisées, et nous n'avons pas été faites pour faire la cour. Je veux vous suivre, et faire de mon enfer un ciel, en mourant de la main que j'aime si tendrement.

(Ils sortent.)

OBERON.

Nymphe, console-toi. Avant que je quitte ces bosquets, ce sera toi qui le fuiras, et ce sera lui qui recherchera ton amour.

(Puck revient.)

OBERON.

As-tu la fleur? Sois le bienvenu, coureur.

PUCK.

Oui, la voilà.

OBERON.

Donne-la-moi, je te prie. Je connais un terrain où croît le thym sauvage, où la violette se balance auprès de la grande primevère, et qu'ombragent le suave chèvre-feuille, de douces roses parfumées et le bel églantier. C'est là que, pendant quelques heures de la nuit, Titania, fatiguée des plaisirs de la danse, s'endort au milieu des fleurs; c'est là que le serpent se dépouille de sa peau émaillée, vêtement assez vaste pour envelopper une fée. Je veux frotter légèrement de ce suc les yeux de Titania, et lui remplir le cerveau d'odieuses et bizarres fantaisies. Prends-en aussi un peu avec toi, et cherche dans ce bocage. Une jeune et belle Athénienne est éprise d'un jeune homme qui la dédaigne; mets-en sur les yeux de cet amant; mais aie bien soin de le faire au moment où tu pourras t'assurer que le premier objet qu'il verra pourra être une femme. Tu reconnaîtras l'homme aux habits athéniens dont il est revêtu. Accomplis ce message avec quelques précautions, afin qu'il puisse devenir plus idolâtre d'elle, qu'elle ne l'est de lui; et songe à venir me rejoindre avant le premier chant du coq.

PUCK.

N'ayez aucune inquiétude, mon souverain : votre humble serviteur exécutera vos ordres.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une autre partie du bois.

TITANIA arrive avec sa cour.

TITANIA.

Allons, un rondeau [25], et un air de fées; et ensuite, avant la troisième partie d'une minute partez; que les unes aillent tuer le ver caché dans le bouton de rose; les autres faire la guerre aux chauve-souris, pour avoir leurs ailes de peau, afin d'en habiller mes petites fées, et d'autres écarter le hibou qui ne cesse toute la nuit de faire entendre ses cris lugubres, surpris de voir nos esprits légers. — Chantez maintenant pour m'endormir; et après laissez-moi reposer, et allez à vos fonctions.

CHANSON.

PREMIÈRE FÉE.

Vous, serpens tachetés au double dard,
Épineux porc-épics, ne vous montrez pas.
Lézards, aveugles reptiles, gardez-vous d'être malfaisans,
N'approchez pas de notre reine.

CHOEUR DE FÉES.

Philomèle, avec mélodie
Chante la douce chanson de notre sommeil.
Lulla, Lulla, Lullaby; Lulla, Lulla, Lullaby.
Que nul trouble, nul charme, nul maléfice
N'approche de notre aimable reine.
Et bonne nuit, avec Lullaby.

II.

SECONDE FEE.

Araignées filandières, n'approchez pas :
Loin d'ici insectes aux longues jambes, loin d'ici,
Éloignez-vous, noirs escarbots.
Ver, ou limaçon, n'offensez pas notre reine.

LE CHOEUR.

Philomèle, avec mélodie, etc.

PREMIÈRE FÉE.

Allons, partons : tout va bien,
Qu'une de nous veille, sentinelle suspendue dans l'air.

(Titania s'endort; les fées sortent.)

(Oberon survient, et dit en exprimant le suc de la fleur sur les paupières de Titania :)

OBERON.

Que l'objet que tu verras, en t'éveillant,
Soit pour toi l'objet de ton amour :
Aime-le et languis pour lui :
Qu'il soit ours, tigre ou chat,
Léopard, ou sanglier à la crinière hérissée.
Tes yeux, à ton réveil,
Le prendront pour ton amant chéri.
Réveille-toi à l'approche d'un objet hideux.

(Oberon sort.)

(Entrent Lysandre et Hermia.)

LYSANDRE.

Ma belle amie, vous êtes fatiguée d'errer dans ce bois; et, à vous dire vrai, j'ai oublié le chemin : nous nous reposerons, Hermia, si vous le voulez, et nous attendrons ici la lumière consolante du jour.

HERMIA.

Je le veux bien, Lysandre. Allez, cherchez un lit

pour vous : moi, je vais reposer ma tête sur ce gazon.

LYSANDRE.

La même touffe de verdure nous servira d'oreiller à tous les deux : un seul cœur, un même lit, deux âmes, et une seule foi.

HERMIA.

Non, cher Lysandre : pour l'amour de moi, mon cher, placez-vous plus loin encore; ne vous mettez pas si près de moi.

LYSANDRE.

O ma douce amie! prenez mes paroles dans le sens que leur donne mon innocence. Dans l'entretien des amans, que l'amour en soit l'interprète; j'entends que mon cœur est uni au vôtre, en sorte que nous pouvons des deux cœurs n'en faire qu'un; que nos deux âmes se sont enchaînées par un serment, en sorte que ce n'est qu'une foi dans deux âmes. Ne me refusez donc pas une place à vos côtés, pour me reposer; car en me couchant ainsi je ne ments point [26].

HERMIA.

Lysandre excelle à faire des énigmes : malheur à mes mœurs et à ma fierté, si Hermia a voulu dire que Lysandre mentait. Mais, mon aimable ami, au nom de la tendresse et de la complaisance, éloigne-toi un peu : cette séparation, prescrite par la décence humaine, convient à un amant vertueux, et à une jeune vierge : oui, tiens-toi à cette distance; et bonsoir, mon bien-aimé; que jamais ton amour ne finisse qu'avec ta précieuse vie !

LYSANDRE.

Je réponds à cette tendre prière : ainsi soit-il, ainsi soit-il; et que ma vie finisse, quand finira ma fidélité! Voici mon lit : que le sommeil verse sur toi toutes ses douceurs!

HERMIA.

Qu'il en verse la moitié à l'ami qui m'adresse ce souhait.

(Ils s'endorment tous deux.)

(Entre Puck.)

PUCK.

J'ai couru tout le bois;
Je n'ai trouvé aucun Athénien
Sur les yeux de qui je puisse essayer
La force de cette fleur pour inspirer l'amour.
Nuit et silence! Qui est ici?
C'est l'homme que m'a désigné mon maître,
Et qui dédaigne la jeune Athénienne;
Et la voici elle-même profondément endormie
Sur la terre humide et fangeuse.
Oh! la jolie enfant : elle n'a pas osé se coucher
Près de ce cruel, de cet ennemi de la tendresse.
Homme sauvage, je répands sur tes yeux
Tout le pouvoir que ce charme possède :
Qu'à ton réveil l'amour défende au sommeil
De jamais descendre sur ta paupière.
Réveille-toi dès que je serai parti :
Il faut que j'aille retrouver Oberon.

(Entrent Démétrius et Hélène courant.)

HÉLÈNE.

Arrête, cher Démétrius, dusses-tu me donner la mort!

DÉMÉTRIUS.

Je te le défends; ne m'approche pas, ne me poursuis pas ainsi.

HÉLÈNE.

Oh! veux-tu donc m'abandonner ici seule dans les ténèbres? Ah! ne m'abandonne pas!

DÉMÉTRIUS.

Arrête, sous peine de ta vie : je veux m'en aller seul.

(Démétrius s'enfuit.)

HÉLÈNE seule.

Cette vaine poursuite m'a mise hors d'haleine. Plus je le prie, et moins j'obtiens. Hermia est heureuse, en quelque lieu qu'elle se trouve; car elle a des yeux célestes, et qui attirent vers elle. Oh! comment ses yeux sont-ils devenus si brillans? Ce n'est pas à force de larmes : si cela était, mes yeux en ont été bien plus souvent arrosés que les siens. Non, non; je suis laide comme un ours, car les bêtes de ces bois qui me rencontrent, me fuient de peur. Il n'est donc pas étonnant que Démétrius, qui est un monstre sauvage, fuie aussi ma présence. Quel miroir perfide et imposteur est le mien, de m'avoir montrée à mes yeux d'une beauté comparable aux doux yeux d'Hermia! Mais, qui est ici? Lysandre, étendu sur la terre! Est-il mort, ou endormi? Je ne vois point de sang, nulle blessure.—Lysandre, si vous êtes vivant, bon Lysandre, éveillez-vous.

LYSANDRE s'éveillant.

Et je traverserais les flammes pour l'amour de toi. Transparente Hélène! la nature montre son art, en me faisant voir ton cœur à travers ton sein. Où est Démétrius? Oh! que ce nom odieux est bien

celui d'un homme fait pour être immolé par mon épée!

HÉLÈNE.

Ne parlez pas ainsi, Lysandre; ne vous arrêtez pas à cette idée : qu'importe qu'il aime votre Hermia? Lysandre, que vous importe? Hermia n'aime que vous; ainsi, soyez content.

LYSANDRE.

Content avec Hermia? Non : je me repens des instans ennuyeux que j'ai perdus avec elle. Ce n'est point Hermia, c'est Hélène que j'aime. Qui ne voudra pas changer un corbeau contre une colombe? La volonté de l'homme est gouvernée par la raison; et ma raison me dit, que vous êtes la plus digne d'être aimée. Les plantes qui croissent encore, ne sont pas mûres avant leur saison; et moi-même, trop jeune jusqu'ici, je n'étais point mûr pour la raison; mais maintenant que je touche au plus haut point de la perfection humaine, la raison devient le guide de ma volonté et me conduit à vos yeux, où je vois des histoires d'amours écrites dans le livre le plus précieux de l'amour.

HÉLÈNE.

Pourquoi suis-je née pour être en butte à cette amère ironie? Quand ai-je mérité d'essuyer de votre part ces mépris? N'est-ce donc pas assez, jeune homme, que je n'aie jamais pu mériter un doux regard des yeux de Démétrius, sans qu'il faille encore que vous insultiez à ma disgrâce? De bonne foi, vous me faites une injure; oui, oui,

vous me faites un outrage, en me faisant la cour d'une manière ironique et méprisante! Mais adieu; je suis forcée d'avouer que je vous avais cru plus loyal et plus généreux. Oh! se peut-il qu'une femme rebutée d'un homme, soit encore aussi cruellement raillée par un autre?

(Elle sort.)

LYSANDRE.

Elle ne voit point Hermia. — Hermia, continue de dormir ici, et puisses-tu ne jamais t'approcher de Lysandre! Car, comme l'excès des mets les plus délicieux porte à l'estomac le dégoût le plus invincible; comme les hérésies, que l'homme abjure, sont les plus détestées de celui qu'elles ont trompé; de même, toi, objet de ma satiété et de mon hérésie, sois haïe de tous, et surtout de moi! Et vous, puissances de mon âme, consacrez tout ce que vous avez d'amour pour honorer Hélène, et me rendre son chevalier.

(Il sort.)

HERMIA, se réveillant en sursaut.

A mon secours, Lysandre! à mon secours! Oh! fais ton possible pour arracher ce serpent qui rampe sur mon sein : hélas! à moi, aye pitié de moi. — Quel était ce songe! Lysandre, vois comme je tremble de frayeur! il m'a semblé, qu'un serpent me dévorait le cœur, et que toi, tu étais assis, souriant à mon cruel tourment. — Lysandre! quoi! s'est-il éloigné? Lysandre! cher amant! Quoi! il ne m'entend pas! Il m'aurait laissée! Quoi! pas un son, pas une parole! Hélas! où êtes-vous, Lysandre? Répondez-moi, si vous pouvez m'entendre : parlez-moi,

au nom de tous les amours. Je suis prête à m'évanouir de terreur! — Personne! — Ah! je vois enfin que tu n'es plus près de moi; il faut que je trouve à l'instant, ou la mort, ou toi.

(Elle sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est toujours dans le bois. La reine des fées est endormie.

SCÈNE PREMIÈRE.

Entrent QUINCE, SNUG, BOTTOM, FLUTE, SNOUT, STARVELING.

BOTTOM.

Sommes-nous tous rassemblés?

QUINCE.

Oui, oui; et voici une place admirable, pour faire notre répétition. Ce gazon vert sera notre théâtre, ce buisson d'épine nos coulisses; et nous allons jouer la pièce tout comme nous la jouerons devant le duc.

BOTTOM.

Pierre Quince!

QUINCE.

Que dis-tu, terrible Bottom?

BOTTOM.

Il y a dans cette comédie de Pyrame et Thisbé des choses qui ne plairont jamais. D'abord, Pyrame doit tirer son épée et se tuer. Les dames ne supporteront jamais cela. Qu'avez-vous à répondre?

SNOUT.

Par Notre-Dame, cela leur fera une peur affreuse.

STARVELING.

Je crois que nous ferons bien de laisser la tuerie quant tout sera fini.

BOTTOM.

Pas du tout. J'ai un expédient pour tout concilier. Écrivez-moi un prologue, et que ce prologue ait l'air de dire que nous ne ferons aucun mal avec nos épées, et que Pyrame n'est pas tué tout de bon; pour plus grande assurance, dites-leur que moi, qui fais Pyrame, je ne suis pas Pyrame, mais Bottom le tisserand : cela les rassurera tout-à-fait contre la peur.

QUINCE.

Allons, nous ferons ce prologue; et il sera écrit en vers de huit et de six syllabes [27].

BOTTOM.

Non, ajoutez-en encore deux : qu'on le fasse en vers de huit.

SNOUT.

Et les dames ne seront-elles point effrayées du lion?

STARVELING.

Je crains bien, je vous l'assure.

BOTTOM.

Camarades, vous devez faire une réflexion. Amener sur la scène, Dieu vous protége! un lion parmi des dames, c'est une des plus terribles choses; car il n'y a pas de plus redoutable oiseau de proie

que votre lion, au moins; nous devons bien faire attention à cela.

SNOUT.

Il faudra donc un autre prologue pour dire que le lion n'est pas un lion.

BOTTOM.

Oh! oui : il faut que vous nommiez celui qui joue le lion, et que l'on voie la moitié de son visage au travers du cou et de la crinière du lion; il faut qu'il parle lui-même, et qu'il dise ceci, ou quelque chose d'équivalent. — « Mesdames, ou belles dames, je vous souhaiterais, ou je vous demanderais, ou, mieux encore, je vous prierais de ne pas avoir peur, de ne pas trembler; je réponds de votre vie sur la mienne. Si vous croyez que je viens ici comme un lion, ce serait exposer ma vie. Non, je ne suis rien de pareil; je suis un homme tout comme les autres hommes. »... Et alors, pour le prouver, qu'il dise son nom, et qu'il leur déclare tout net qu'il est Snug le menuisier.

QUINCE.

Allons, cela sera ainsi. Mais il y a encore deux points bien difficiles : c'est, d'abord, d'introduire le clair de lune dans une chambre; car vous savez que Pyrame et Thisbé se rencontrent au clair de la lune.

SNUG.

La lune brillera-t-elle la nuit que nous jouerons notre pièce.

BOTTOM.

Un calendrier! un calendrier! voyez dans l'al-

manach : trouvez le clair de lune, trouvez le clair de lune.

QUINCE.

Oui : il y aura de la lune cette nuit-là.

BOTTOM.

Alors, vous pouvez laisser une fenêtre de la grande chambre où nous jouerons, ouverte; et la lune pourra y briller par la fenêtre.

QUINCE.

Oui : ou un homme peut venir avec un fagot d'épines et une lanterne, et dire qu'il vient pour représenter et figurer, ou défigurer le personnage du clair de lune. — Mais il y a encore une autre difficulté. Il nous faut une muraille dans la grande chambre; car Pyrame et Thisbé, dit l'histoire, se parlaient au travers de la fente d'un mur.

SNUG.

Vous ne pourrez jamais amener une muraille sur la scène. Qu'en dites-vous Bottom ?

BOTTOM.

Le premier venu peut représenter une muraille : il n'a qu'à avoir quelque enduit de plâtre, ou d'argile, ou de crépi sur lui, pour figurer la muraille; ou bien encore, qu'il tienne ses doigts ainsi ouverts; et, à travers ces fentes, Pyrame et Thisbé pourront se parler tout bas.

QUINCE.

Si cela peut s'arranger, tout est en règle. — Allons, asseyez-vous tous, enfans de vos mères, et récitez vos rôles. Vous, Pyrame, commencez; et quand vous aurez débité vos discours, vous entre-

rez dans ce buisson, et ainsi des autres, chacun à son tour, selon son rôle.

(Puck survient sans être vu.)

PUCK.

Quels sont ces grossiers personnages qui font ici les fanfarons, si près du lit où repose la reine des fées? Quoi! une pièce en jeu? Je veux être de l'auditoire, et peut-être aussi y serai-je acteur, si j'en trouve l'occasion.

QUINCE.

Parlez, Pyrame. — Thisbé, avancez.

PYRAME.

« Thisbé, la fleur des douces *odieuses* exhale un parfum suave.

QUINCE.

Odeurs, odeurs.

PYRAME.

— Des douces odeurs exhale un parfum suave : tel est celui de votre haleine, ma tendre et très-chère Thisbé. — Mais, écoutez; une voix! — Restez ici un moment, et dans l'instant je vais venir vous retrouver. »

(Il sort.)

PUCK, à part.

Voilà le plus étrange Pyrame qui ait jamais joué ici.

(Il sort.)

THISBÉ.

Est-ce à mon tour de parler?

QUINCE.

Oui, vraiment, c'est à vous; car vous devez concevoir qu'il ne vous quitte que pour voir d'où vient

un bruit qu'il a entendu, et qu'il va revenir sur-le-champ.

THISBÉ.

Très-radieux Pyrame, dont le teint a la blancheur des lis, et dont les couleurs brillent comme la rose vermeille sur les ronces : sémillant jouvenceau, et même très-aimable juif [28], aussi fidèle que le plus fidèle coursier que rien ne peut fatiguer. — J'irai te trouver, Pyrame, à la tombe de *Ninny* [29].

QUINCE.

A la tombe de Ninus, l'ami! — Mais vous ne devez pas dire cela encore; c'est une réponse que vous avez à faire à Pyrame. Vous débitez tout votre rôle à la fois; les *réclames*, et tout. — Pyrame, entrez, votre tour est venu. *Rien ne peut fatiguer*, sont les derniers mots du couplet.

(Puck rentre avec Bottom affublé d'une tête d'âne.)

THISBÉ.

Aussi fidèle que le plus fidèle coursier que rien ne peut fatiguer.

PYRAME.

Si j'étais beau, Thisbé, je ne serais jamais qu'à toi.

QUINCE.

O prodige monstrueux! prodige étrange! nous sommes lutinés ici. — Vite, camarades, fuyons! Camarades, au secours!

(Toute la troupe s'enfuit.)

PUCK.

Je vais vous suivre; je vais vous faire tourner en cercle à travers les marécages, les buissons, les

ronces et les épines. Tantôt je serai cheval, et tantôt chien, pourceau, ours sans tête, et tantôt une flamme; hennissant, aboyant, grondant, rugissant, brûlant; cheval, chien, pourceau, ours, et feu tour à tour.

(Il sort.)

BOTTOM.

Pourquoi donc s'enfuient-ils si fort? C'est un tour qu'ils me jouent pour me faire peur.

(Snout rentre.)

SNOUT.

O Bottom, comme te voilà métamorphosé! Que vois-je donc là sur tes épaules?

BOTTOM.

Que vois-je, dis-tu? Eh! tu vois une tête d'âne, qui est la tienne; n'est-il pas vrai?

(Snout sort.)

(Quince rentre.)

QUINCE.

Dieu te bénisse, Bottom! Dieu te bénisse! Te voilà métamorphosé.

(Il sort.)

BOTTOM seul.

Je vois leur malice : ils veulent faire un âne de moi, pour m'effrayer, s'ils le peuvent. Mais, moi, je ne veux pas bouger de cette place, quoi qu'ils puissent faire. Je vais me promener ici en long et en large, et je vais chanter, afin qu'ils comprennent que je n'ai pas la moindre peur.

(Il chante.)

Le merle au noir plumage,
Au bec jaune comme l'orange,

La grive avec son chant si gai,
Le roitelet avec sa petite plume.

TITANIA s'éveillant.

Quel ange me réveille sur mon lit de fleurs?

BOTTOM, chantant.

Le pinson, le moineau et l'alouette,
Le gris coucou avec son plain-chant monotone,
Dont maint homme remarque la note,
Sans oser lui répondre, *non*.

Car en effet, qui voudrait compromettre son esprit avec un si fol oiseau? Qui voudrait donner un démenti à un oiseau, quand il crierait, *coucou*, à perte d'haleine?

TITANIA.

Ah! je te prie, aimable mortel, chante encore. Mon oreille est amoureuse de tes chants, mes yeux sont épris de tes belles formes; et la force de ton brillant mérite me contraint, malgré moi, de déclarer, à la première vue, de jurer que je t'aime.

BOTTOM.

Il me semble, madame, que vous n'auriez guère raison de m'aimer; et cependant, à dire la vérité, la raison et l'amour ne vont guère aujourd'hui de compagnie : c'est grand dommage que quelques voisins ne veuillent pas s'employer pour les réconcilier; je pourrais ruser comme un autre, dans l'occasion.

TITANIA.

Tu es aussi sensé que tu es beau.

BOTTOM.

Oh! ni l'un ni l'autre. Mais si j'avais seulement

assez d'esprit pour sortir de ce bois, j'en aurais assez pour l'usage que j'en veux faire.

TITANIA.

Ah ! ne désire pas de sortir de ce bois. Tu resteras ici, que tu le veuilles ou non. Je suis un esprit au-dessus de la troupe vulgaire des esprits. L'été règne toujours sur mon empire; et moi, je t'adore. Viens donc avec moi, je te donnerai des fées pour te servir; elles iront te chercher mille joyaux précieux dans l'abîme des eaux; elles chanteront tandis que tu dormiras sur un doux lit de fleurs; et je saurai si bien épurer les élémens grossiers de ton existence, que tu voleras comme un esprit aérien. Fleur-de-pois, Toile-d'araignée, Teigne, Graine-de-moutarde!

(Quatre fées se présentent.)

PREMIÈRE FÉE.

Me voilà à vos ordres.

SECONDE FÉE.

Et moi aussi.

TROISIÈME FÉE.

Et moi aussi.

QUATRIÈME FEE.

Où faut-il aller?

TITANIA.

Soyez prévenantes et polies pour cet aimable mortel : dansez dans ses promenades, gambadez à ses yeux; nourrissez-le d'abricots et des tendres fruits des ronces, de grappes vermeilles, de figues vertes et de mûres; dérobez aux bourdons leurs charges de miel, et ravissez la cire de leurs cuisses pour en faire des flambeaux de nuit, que vous allumerez

aux yeux du ver luisant [30], pour éclairer le coucher et le lever de mon bien-aimé; arrachez les ailes bigarrées des papillons, pour écarter les rayons de la lune de ses yeux endormis. Inclinez-vous devant lui, et comblez-le de prévenances.

PREMIÈRE FÉE.

Salut, mortel!

SECONDE FÉE.

Salut!

TROISIÈME FÉE.

Salut!

QUATRIÈME FÉE.

Salut!

BOTTOM.

Je rends mille grâces sincères à votre altesse. — Je vous prie, quel est le nom de votre altesse?

UNE FÉE.

Toile d'araignée.

BOTTOM.

Je serai charmé de lier avec vous une plus étroite connaissance. Cher M. Toile-d'araignée, si je me coupe le doigt, je ne m'en embarrasse plus avec votre secours. — (*A une autre fée.*) Votre nom, mon bon monsieur?

SECONDE FÉE.

Fleur-de-pois.

BOTTOM.

Je vous prie, recommandez-moi à ma maîtresse Cosse, votre mère, et à M. Cosse, votre père. Cher M. Fleur-de-pois, je veux que nous fassions plus ample connaissance. — (*A une autre fée.*) Votre nom, je vous en conjure, monsieur?

TROISIÈME FÉE.

Grain-de-moutarde.

BOTTOM.

Bon monsieur Grain-de-moutarde, je connais à merveille votre rare patience [31] : ce lâche géant *Rostbeef* a dévoré plusieurs descendans de votre maison. Je vous promets que vos parens m'ont bien fait verser des larmes : nous nous lierons ensemble, mon cher Grain-de-moutarde.

TITANIA.

Allons, attachez-vous à la suite : conduisez-le sous mon berceau. La lune paraît nous regarder d'un œil humide; et lorsqu'elle pleure, elle pleure les jeunes fleurs, et se lamente sur quelque virginité violée... Enchaînez la langue de mon amant : conduisez-le en silence.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une autre partie du bois.

OBÉRON entre.

OBERON.

Je brûle de savoir si Titania s'est réveillée; et alors, quel a été le premier objet qui s'est présenté à sa vue, et dont il faut qu'elle se passionne jusqu'à la fureur. (*Entre Puck.*) Voici mon courrier. — Hé bien, folâtre esprit, quel amusement nocturne trouverons-nous dans ce bois enchanté?

PUCK.

Ma maîtresse est éprise d'amour pour un monstre. Près de la retraite de son berceau sacré, à l'heure où elle était plongée dans le sommeil le plus profond, une bande de malotrus, artisans grossiers, qui travaillent pour du pain dans les échoppes d'Athènes, se sont rassemblés pour faire la répétition d'une pièce destinée à être jouée le jour des noces de Thésée. Le plus épais de cette troupe d'ignorans, qui représentait Pyrame, dans un moment propice, a abandonné le lieu de la scène, et est entré dans un hallier : là, je l'ai surpris et je lui ai planté une tête d'âne sur la sienne. Cependant, son tour est venu de répondre à sa Thisbé : alors, mon grotesque acteur revient sur la scène. Aussitôt que ses camarades l'aperçoivent, comme une troupe d'oisons, qui ont aperçu l'oiseleur s'approcher en rampant terre à terre, ou comme une compagnie de corneilles à la tête huppée, qui se lèvent et crient au bruit d'un fusil, se séparent, et traversent en désordre la plaine de l'air, de même, à sa vue, tous se mettent à fuir, et chacun d'eux tombe l'un après l'autre, à l'impression de mon pied sur la terre. Lui, crie au meurtre, et invoque à grands cris du secours d'Athènes. Dans le trouble de leurs sens égarés par leurs terreurs, j'ai armé contre eux les objets inanimés. Les ronces et les épines déchirent leurs habits, emportent à l'un ses manches, à l'autre son chapeau : tout ce qu'ils rencontrent leur ravit quelque dépouille. Je les ai conduits ainsi dans le délire de la peur, et j'ai laissé

ici le beau Pyrame sous sa métamorphose; le hasard a voulu que, dans ce moment même, Titania se soit réveillée, elle a pris aussitôt de l'amour pour un âne.

OBERON.

L'événement surpasse mes espérances. — Mais as-tu oint les yeux de l'Athénien avec ce philtre d'amour, comme je te l'avais ordonné?

PUCK.

Je l'ai surpris dormant. — C'est une chose faite aussi; et la jeune Athénienne est auprès de lui; de façon qu'il faut nécessairement qu'à son réveil, ses yeux l'aperçoivent.

(Entrent Démétrius et Hermia.)

OBERON.

Reste à mon côté : voici justement l'Athénien.

PUCK.

C'est bien la femme : mais l'homme n'est pas le même.

DÉMÉTRIUS.

Ah! pourquoi rebutez-vous ainsi un amant qui vous aime? Gardez ces rigueurs pour votre plus cruel ennemi.

HERMIA.

Tu n'essuies de moi que des reproches; mais je voudrais pouvoir te maltraiter davantage; car tu m'as donné, j'en ai bien peur, un grand sujet de te maudire. Si tu as assassiné Lysandre au milieu de son sommeil, déjà enfoncé à moitié dans le sang achève de t'y plonger jusqu'à la tête, et tue-moi aussi. Le soleil n'est pas aussi fidèle au jour, que Lysandre

l'était pour moi. — Aurait-il jamais abandonné son Hermia endormie? Je croirai plutôt qu'on peut percer d'outre en outre le globe entier de la terre, et que la lune peut descendre à travers son centre, et aller à midi chez les antipodes surprendre désagréablement son frère. Il faut absolument que tu l'aies massacré : tu as le regard d'un meurtrier, un air sinistre et farouche.

DÉMÉTRIUS.

Dites le regard d'un mourant, percé au cœur par le trait de votre sévérité cruelle; et cependant, vous qui m'assassinez, votre œil est aussi brillant, aussi pur que celui de Vénus dans sa sphère étincelante.

HERMIA.

Qu'importe à mon cher Lysandre? — Où est-il? Ah! bon Démétrius! veux-tu me le rendre!

DÉMÉTRIUS.

J'aimerais mieux donner son cadavre à mes chiens.

HERMIA.

Loin de moi, dogue féroce; loin de moi. Tu me fais passer les bornes de la patience d'une jeune fille. Tu l'as donc tué? — Sois donc pour jamais rayé du nombre des humains! Oh! dis-moi, dis-moi une fois, une seule fois la vérité, par pitié pour moi. As-tu osé le regarder et l'égorger dans son sommeil? O le brave exploit! Un reptile, une couleuvre en pouvait faire autant; oui c'est une couleuvre qu'on peut accuser, car jamais, serpent que tu es, une couleuvre n'a blessé avec un dard plus perfide que ta langue.

DÉMÉTRIUS.

Vous épuisez les emportemens de votre colère sur une méprise. Je ne suis point coupable du sang de Lysandre; et, autant que je puisse savoir, il n'est point mort.

HERMIA.

Ah! dites-moi donc, je vous en conjure, qu'il est en sûreté.

DÉMÉTRIUS.

Si je pouvais vous l'assurer, que gagnerais-je à vous le dire?

HERMIA.

Le privilége de ne plus me revoir jamais. — Et je fuis à l'instant ta présence abhorrée : songe à m'éviter, qu'il soit mort, ou vivant.

(Elle s'en va.)

DÉMÉTRIUS.

Il est inutile de vouloir la suivre dans cet accès de courroux. Je vais donc me reposer ici quelques momens. Ainsi, le poids du chagrin devient plus accablant encore, lorsque le sommeil insolvable refuse de lui payer sa dette; peut-être en ce moment s'acquittera-t-il de quelques heures avec moi, si je fais ici quelque séjour pour attendre sa complaisance.

(Il se couche.)

OBERON.

Qu'as-tu fait? Tu t'es mépris du tout au tout; et tu as placé le philtre d'amour sur les yeux d'un amant fidèle. Ainsi, l'effet nécessaire de ta méprise est de changer un amour sincère en amour perfide, et non pas un amour perfide en amour sincère.

PUCK.

C'est le destin qui gouverne les événemens, et qui fait que, pour un amant qui garde sa foi, mille autres la violent, et entassent parjures sur parjures.

OBERON.

Va, parcours le bois plus vite que le vent, et vois à découvrir Hélène d'Athènes : elle est toute malade d'amour, et pâle, épuisée de soupirs brûlans, qui ont nui à la fraîcheur de son sang. Tâche de l'amener ici par quelque enchantement; je charmerai les yeux du jeune homme qu'elle aime, avant qu'elle reparaisse à sa vue.

PUCK.

J'y vais, j'y vais : vois, comme je vole plus rapidement que la flèche décochée de l'arc d'un Tartare.

(Il sort.)

OBERON.

(Il verse un suc de fleur sur les yeux de Démétrius.)

Fleur de couleur de pourpre,
Blessée par l'arc de Cupidon,
Descends sur le globe de son œil!
Quand il cherchera son amante,
Qu'elle brille à ses regards du même éclat
Dont Vénus brille dans les cieux. —
Si, à ton réveil, elle est auprès de toi,
Implore d'elle ton remède.

(Puck revient.)

PUCK.

Chef de notre bande fantastique, Hélène est ici à deux pas; et le jeune homme, victime de ma méprise, demande le salaire de son amour. Verrons-nous la scène de leurs risibles erreurs? Maître, que ces mortels sont fous!

OBERON.

Range-toi à l'écart : le bruit qu'ils font va réveiller Démétrius.

PUCK.

Hé bien, ils seront deux alors à courtiser une femme. Cela doit faire un spectacle amusant; et rien ne me plaît tant que ces accidens bizarres et imprévus.

(Entrent Lysandre et Hélène.)

LYSANDRE.

Pourquoi persistez-vous à croire que je vous recherche par dérision? jamais le dédain et le mépris ne se manifestent par des larmes : voyez, quand je vous jure mon amour, je pleure : des sermens nés dans les pleurs ont toute l'apparence de la sincérité; et comment pouvez-vous voir des signes de mépris dans ce qui porte le gage évident de la sincérité?

HÉLÈNE.

Vous suivez de plus en plus votre projet de perfidie. Quand la vérité tue la vérité, quel combat à la fois infernal et céleste! Ces vœux sont pour Hermia : voulez-vous donc l'abandonner? Pesez sermens contre sermens, et vous ne pèserez qu'un néant. Vos sermens, pour elle et pour moi, mis dans une balance, seront d'un poids égal, et tout aussi légers que de vaines paroles.

LYSANDRE.

Je n'avais pas de discernement, lorsque je lui ai juré ma foi.

HÉLÈNE.

Et vous n'en avez pas plus, à mon avis, maintenant que vous la délaissez.

LYSANDRE.

Démétrius l'aime, et lui ne vous aime point.

DÉMÉTRIUS, se réveillant.

O Hélène! déesse, nymphe accomplie et divine! A quoi, ma bien-aimée, à quoi pourrais-je comparer tes yeux? Le cristal même est trouble. O quel charme sur tes lèvres vermeilles comme deux cerises mûres. Comme elles tentent et appellent le baiser! Quand tu lèves la main, la neige pure et glacée des sommets de Taurus, caressée par le vent d'orient, paraît noire comme le corbeau. Oh! permets que je baise cette merveille de blancheur éblouissante, ce sceau de la félicité.

HÉLÈNE.

O malice infernale! Je vois bien que vous êtes tous ligués contre moi, pour vous faire un jouet de mon malheur. Si vous étiez honnêtes, et connaissant la courtoisie, vous ne m'accableriez pas de vos outrages. Ne vous suffit-il pas de me haïr, comme je sais que vous me haïssez, sans vous liguer gaiement ensemble pour m'insulter? Si vous étiez des hommes, comme vous en avez la figure, vous ne traiteriez pas ainsi une femme bien née. Venir me jurer de l'amour, et exagérer ma beauté, lorsque je suis sûre que vous me haïssez de tout votre cœur! Vous êtes tous deux rivaux, vous aimez Hermia; et tous deux, en ce moment, vous rivalisez à qui in-

sultera le plus Hélène. Voilà un noble exploit, une mâle entreprise, de faire couler les larmes d'une fille infortunée, par votre dérision ! Non, des hommes d'un cœur plus noble n'auraient jamais offensé ainsi une jeune fille; jamais ils n'auraient tourmenté la patience d'une âme désolée, comme vous faites, uniquement pour vous en faire un jeu!

LYSANDRE.

Votre procédé n'est pas honnête, Démétrius; n'en agissez pas ainsi. Car vous aimez Hermia; vous savez que je ne l'ignore pas; et ici même, bien volontiers et de tout mon cœur, je vous cède ma part de l'amour d'Hermia : léguez-moi en retour la vôtre dans l'amour d'Hélène, que j'adore et que j'aimerai jusqu'au trépas.

HÉLÈNE.

Jamais des moqueurs ne perdirent plus de vaines paroles.

DÉMÉTRIUS.

Lysandre, garde ton Hermia; je n'en veux point : si je l'aimai jamais, cet amour est tout-à-fait anéanti. Mon cœur n'a fait que séjourner avec elle en passant, comme un hôte étranger; et maintenant il est retourné à Hélène, comme sous son toit natal, pour s'y fixer à jamais.

LYSANDRE.

Hélène, cela n'est point!

DÉMÉTRIUS.

Ne calomnie pas la foi que tu ne connais pas, de crainte qu'à tes périls tu ne le payes cher. —

Vois venir de ce côté l'objet de ton amour; voilà celle qui t'est chère.

(Survient Hermia.)

HERMIA.

La nuit sombre qui suspend l'usage des yeux, rend l'oreille plus sensible aux sons; ce qu'elle ravit au sens de la vue, elle en dédommage en doublant le sens de l'ouie. — Ce ne sont pas mes yeux, Lysandre, qui t'ont découvert; c'est mon oreille, et je lui en rends grâces, qui m'a guidée vers toi au son de ta voix. Mais pourquoi m'as-tu quittée si désobligeamment?

LYSANDRE.

Pourquoi resterait-il, celui que l'amour presse de marcher?

HERMIA.

Et quel amour pouvait forcer Lysandre à s'éloigner de mes côtés?

LYSANDRE.

L'amour de Lysandre, et qui ne lui permettait pas de rester, c'était la belle Hélène; Hélène qui rend la nuit plus brillante que tous ces cercles de feu et tous ces yeux de lumière. Pourquoi me cherches-tu? Cette démarche ne te faisait-elle pas assez connaître que c'était la haine que je te portais, qui m'a fait te quitter ainsi?

HERMIA.

Vous ne pensez pas ce que vous dites; cela est impossible.

HÉLÈNE.

Voyez, elle aussi est du complot! Je le vois bien

à présent, qu'ils se sont concertés tous les trois, pour arranger cette scène de dérision à mes dépens. Outrageuse Hermia! fille ingrate! as-tu donc conspiré, as-tu comploté avec ces cruels de me faire subir cette insulte ignominieuse? Est-ce là le prix de notre confiance mutuelle, de ces vœux de nous aimer comme deux sœurs, de tant de douces heures que nous passions ensemble, quand nous reprochions au temps de trop hâter sa marche et l'instant où il fallait nous séparer? oh! tout cela est-il oublié, et toute notre amitié de l'école, et l'innocence de nos jeux d'enfans? Hermia, nous avons, avec l'adresse des dieux, créé toutes les deux avec nos aiguilles une même fleur sur un seul modèle, assises sur un seul coussin, et chantant une même chanson sur un même air, comme si nos mains, nos personnes, nos voix et nos âmes n'eussent appartenu qu'à un seul et même corps : c'est ainsi que nous avons grandi ensemble, comme deux cerises jumelles, en apparence séparées, mais unies dans leur séparation, comme deux jolis fruits attachés sur la même tige : on voyait deux corps, mais qui n'avaient qu'un cœur, tels que deux côtés d'armoiries de la même maison qui n'appartiennent qu'à un seul écu, et surmontés d'une couronne. Et tu veux rompre violemment le nœud de notre ancienne tendresse, pour te joindre à des hommes pour baffouer ta pauvre amie? Oh! ce n'est pas là le procédé d'une amie, d'une jeune fille : tout notre sexe a droit, aussi-bien que moi, de te reprocher ce traitement, quoique je sois la seule qui en ressente l'outrage.

HERMIA.

Je suis confondue d'étonnement d'entendre vos reproches amers : je ne vous insulte point; il me semble plutôt que c'est vous qui vous raillez de moi.

HÉLÈNE.

N'avez-vous pas excité Lysandre à se faire un jeu de m'insulter en s'attachant à mes pas, et de vanter par ironie mes yeux et ma beauté? Et n'avez-vous pas engagé votre autre amant, Démétrius (qui tout à l'heure me repoussait du pied), à m'appeler *déesse*, *nymphe*, *divine et rare merveille*, *beauté céleste et sans prix?* Pourquoi adresse-t-il ce langage à celle qu'il hait? Et pourquoi Lysandre rejette-t-il votre amour, si bien établi dans son cœur, pour me l'offrir à moi, si ce n'est pas d'après votre instigation et de votre consentement? Si je n'ai pas autant de grâces que vous, si, au lieu d'être recherchée de l'amour, et fortunée, je suis assez malheureuse pour aimer sans être aimée, je devrais exciter votre pitié plutôt que vos mépris !

HERMIA.

Je ne puis comprendre ce que vous voulez dire.

HÉLÈNE.

Oui, oui ; continuez ; affectez un air triste, faites la moue en me regardant quand je tourne le dos ; faites-vous des signes d'intelligence, soutenez cette agréable plaisanterie ; il en sera parlé dans le monde, de cette scène si bien filée. — Si vous aviez quelque pitié, quelque générosité dans l'âme, quelque sentiment des procédés honnêtes, vous ne me prendriez

pas pour le sujet de vos railleries. Mais, adieu, je vous laisse : c'est aussi en partie ma faute; et la mort, ou l'absence en seront bientôt le remède.

LYSANDRE.

Arrêtez, aimable Hélène : écoutez mon excuse, ma bien-aimée, ma vie, mon âme, belle et chère Hélène.

HÉLÈNE.

Oh ! l'admirable tour !

HERMIA, à Lysandre.

Cher amant, ne l'insulte pas ainsi.

DÉMÉTRIUS.

Si elle ne l'obtient pas de bon gré, je puis l'y forcer, lui.

LYSANDRE.

Tu ne peux pas plus m'y forcer, qu'Hermia l'obtenir en priant. Tes menaces n'ont pas plus de force que ses impuissantes prières. — Hélène, je t'aime; oui, sur ma vie, je t'aime; je jure sur ma vie, que je veux perdre pour toi, de convaincre de mensonge celui qui osera dire que je ne t'aime pas.

DÉMÉTRIUS, à Hélène.

Je te proteste que je t'aime plus qu'il ne peut t'aimer.

LYSANDRE.

Si tu parles ainsi, viens à l'écart, et prouve-le-moi.

DÉMÉTRIUS.

Allons sur-le-champ, viens.

HERMIA.

Lysandre, où peut tendre ce débat?

LYSANDRE.

Loin de moi, noire Éthiopienne.

DÉMÉTRIUS.

Non : ne craignez pas; il fait semblant de vouloir s'arracher de vos mains. — Allons, faites comme si vous vouliez me suivre : mais cependant, ne venez pas. — Vous êtes un humain fort doux : allons.

LYSANDRE.

Va au diable, chat, glouteron, laisse-moi libre, ou je vais te secouer de moi comme un serpent.

HERMIA.

Pourquoi donc êtes-vous devenu si dur pour moi? Que veut dire ce changement, mon cher amant?

LYSANDRE.

Ton amant? Loin de moi, noire Tartare; loin de moi : loin, médecine nauséabonde, potion odieuse, loin de moi!

HERMIA.

Ne plaisantes-tu pas?

HÉLÈNE.

Oh! sûrement, il plaisante, et vous aussi.

LYSANDRE.

Démétrius, je veux tenir la parole que j'ai engagée avec toi.

DÉMÉTRIUS.

Je voudrais en avoir votre obligation bien en forme; car je m'aperçois qu'un faible lien vous retient : non, je ne veux pas me fier à votre parole.

LYSANDRE.

Quoi! voulez-vous que je la blesse, que je la frappe, que je la tue? Quoique je la haïsse, je ne veux pas la maltraiter.

HERMIA.

Et quel mal plus grand peux-tu me faire, que de me haïr?... Me haïr! et pourquoi? O malheureuse! Quel changement étrange, mon amant! Ne suis-je pas Hermia? N'es-tu pas Lysandre? Je suis aussi belle encore, que je l'ai été jusqu'à présent : il n'y a qu'une nuit que tu m'aimais; et cependant, c'est cette nuit-là que tu m'as laissée. Hélas! tu m'as donc laissée? Oh! que les dieux ne le permettent pas! Dirai-je que c'était sérieusement et pour me fuir?

LYSANDRE.

Oui, sur ma vie; et je n'ai jamais désiré de te revoir davantage : ainsi, renonce à toute espérance, tranche les questions et les doutes. Sois-en bien assurée; rien n'est plus vrai : ce n'est point un jeu; c'est une vérité, que je te hais, que j'aime Hélène.

HERMIA.

Ah! malheureuse que je suis! — (*A Hélène.*) Toi, fourbe, poison de ma vie, voleuse d'amour; quoi! tu t'es donc glissée dans l'ombre de la nuit, et tu m'as volé le cœur de mon amant?

HÉLÈNE.

Oh! cela vous va bien, en vérité! N'avez-vous aucun sentiment de modestie, aucune pudeur de votre sexe, nulle teinte de décence? Quoi! voulez-vous arracher de ma langue patiente, des réponses de colère? Fi donc, fi! Vous jouez, vous jouez comme une marionnette.

HERMIA.

Une marionnette? Pourquoi? — Oui, voilà le secret : je reconnais maintenant qu'elle a fait comparaison de nos tailles, qu'elle a exalté la hauteur de la sienne; et qu'avec l'avantage de sa personne, de sa belle taille, oh! sûrement, elle a forcé la préférence de mon amant : et êtes-vous donc montée si haut dans son estime, parce que je suis petite, et d'une stature de nain? — Hé! te parais-je donc si petite, bâton peint de la fête de mai? Parle; suis-je donc si naine? Non, je ne suis pas si petite, que mes ongles ne puissent atteindre à tes yeux.

HÉLÈNE.

Je vous prie, honnêtes cavaliers, contentez-vous de me faire votre jouet; mais, du moins, empêchez qu'elle ne me blesse : jamais je ne fus une femme méchante, jamais je n'eus de talent pour les rixes; je suis bien de mon sexe par ma timidité : empêchez-la de me frapper. Vous pourriez croire peut-être, parce qu'elle est un peu plus petite que moi, que je suis en état de lui tenir tête.

HERMIA.

Plus petite! Vous voyez, elle le répète encore.

HÉLÈNE.

Bonne Hermia, ne sois pas si amère pour moi; je t'ai toujours aimée, Hermia; toujours j'ai gardé fidèlement tes secrets; jamais je ne t'ai fait la moindre offense, point d'autre, que d'avoir dit à Démétrius, forcée par mon amour pour lui, que tu t'étais sauvée dans ce bois : il t'a suivie, l'amour me l'a fait suivre; mais lui m'a forcée de le fuir, et il m'a menacée de me maltraiter, de me fouler aux pieds, et même de me tuer; et maintenant, si vous voulez me laisser en liberté, je vais reporter ma folle passion dans Athènes, et je ne vous suivrai plus. Laissez-moi m'en aller; vous voyez combien je suis simple, et combien je suis folle.

HERMIA.

Hé bien, partez : qui vous retient?

HÉLÈNE.

Un cœur insensé, que je laisse ici derrière moi!

HERMIA.

Avec qui? avec Lysandre?

HÉLÈNE.

Avec Démétrius.

LYSANDRE.

Ne t'effraie point, chère Hélène; elle ne te fera aucun outrage.

DÉMÉTRIUS.

Non, certes; elle ne lui en fera aucun, quand vous prendriez son parti.

HÉLÈNE.

Oh! quand elle est en colère, elle est méchante

et traître : c'était un petit renard quand elle allait à l'école; et quoi qu'elle soit d'une petite stature, elle est colère.

HERMIA.

Encore sur ma stature? Toujours parler de ma petitesse? Quoi! souffrirez-vous qu'elle m'insulte ainsi? Laissez-moi la joindre.

LYSANDRE.

Décampez d'ici, petite naine, diminutif de femme, nouée par la sanguinaire [31], grain de chapelet, gland de chêne.

DÉMÉTRIUS.

Vous êtes trop officieux pour obliger celle qui dédaigne vos services; laissez-la à elle-même. Ne parlez point d'Hélène: ne prenez point son parti; car si jamais vous prétendez lui donner le moindre signe d'amour, vous le paierez cher.

LYSANDRE.

Eh bien, à présent, elle ne me retient plus: voyons, suivez-moi, si vous l'osez, et allons décider qui de nous deux a le plus de droit au cœur d'Hélène.

DÉMÉTRIUS.

Te suivre? Je vais t'accompagner de front.

(Lysandre et Démétrius sortent.)

HERMIA.

Eh bien! c'est pourtant vous, madame, qui êtes la cause de cette querelle! Non, ne t'en va pas.

HÉLÈNE.

Je ne me fie point à vous, et je ne resterai pas

plus long-temps dans votre compagnie maudite; vos mains sont plus promptes aux coups que les miennes, mais mes jambes sont plus longues pour les éviter.

(Elle sort.)

HERMIA.

Je suis confondue et ne sais que dire.

(Hermia poursuit Hélène.)

OBERON.

Voilà l'ouvrage de ta négligence; tu fais toujours des bévues, ou c'est à dessein que tu joues de ces tours.

PUCK.

Croyez-moi, roi des fantômes, c'est une méprise. Ne m'avez-vous pas dit que je reconnaîtrais l'homme à son costume athénien? Et je suis si innocent dans l'erreur que j'ai commise, que c'est en effet un Athénien dont j'ai oint les yeux; mais je suis loin d'être fâché de ce hasard, puisque je regarde cette querelle comme un divertissement.

OBERON.

Tu vois que ces amans cherchent un lieu pour se battre: hâte-toi donc, Robin, pars; redouble l'obscurité de la nuit, couvre à l'instant la voûte étoilée d'un épais brouillard, aussi noir que l'Achéron; et dans les ténèbres promène, égare si bien ces rivaux acharnés, que l'un ne puisse jamais se rencontrer dans le chemin de l'autre: tantôt forme ta langue à parler comme la voix de Lysandre, et alors provoque Démétrius par des défis amers; tantôt raille Lysandre d'une voix qui imite celle de Démétrius, et éloigne-les sans cesse l'un de l'autre,

tant qu'à la fin le sommeil, image de la mort, se glisse sur leurs paupières avec ses jambes de plomb et ses ailes de chauve-souris; alors exprime sur l'œil de Lysandre cette herbe dont la liqueur a la salutaire vertu d'en enlever toute illusion, et de rendre aux prunelles leur vue accoutumée : lorsqu'ils viendront à se réveiller, toute cette scène de dérision leur paraîtra un vain songe, une vision imaginaire, et ces amans reprendront le chemin d'Athènes, unis par une amitié qui ne finira qu'avec leur vie. Tandis que je te charge de cette opération, moi, je vais rejoindre ma reine, et lui demander son petit Indien; après cela je désenchanterai ses yeux, je lui ferai reconnaître l'erreur de sa passion pour le monstre dont elle s'est éprise, et la paix sera rétablie partout.

PUCK.

Mon puissant souverain, il faut nous hâter d'exécuter cette tâche; car les dragons de la nuit fendent à plein vol les nuages, et l'avant-coureur de l'aurore brille déjà là-bas! A son approche, vous le savez, les spectres qui erraient çà et là s'enfuient par troupes vers les cimetières; toutes ces ombres damnées qui ont leur sépulture dans les carrefours [32] et les flots, sont déjà retournées à leur couche peuplée de vers; de peur que le jour ne surprenne leurs formes honteuses, elles s'exilent volontairement de la lumière, et se résignent à être à jamais les compagnons de la nuit au front noir.

OBERON.

Mais nous, nous sommes des esprits d'un autre

ordre. Moi, j'ai souvent joué avec la lumière du matin; et je puis, comme un garde-forêt, fouler le tapis des bois, même jusqu'à l'instant où la porte de l'orient, toute rouge de feux, venant à s'ouvrir, verse sur Neptune de célestes rayons, et change en or ses ondes vertes. Mais cependant hâte-toi; ne perds pas un instant : nous pouvons encore achever cette opération avant le jour.

(Oberon sort.)

PUCK.

Par monts et par vaux, par monts et par vaux,
Je vais les mener par monts et par vaux;
Je suis craint dans les campagnes et les villes.
Esprit, mène-les par monts et par vaux.

En voici un.

(Entre Lysandre.)

LYSANDRE.

Où es-tu donc, orgueilleux Démétrius? Réponds-moi.

PUCK.

Me voici, lâche : en garde, et défends-toi. Où es-tu?

LYSANDRE.

Je vais te joindre tout à l'heure.

PUCK.

Suis-moi donc sur un terrain plus uni.

(Lysandre sort, et suit la voix.)

(Entre Démétrius.)

DÉMÉTRIUS.

Lysandre! — Réponds-moi encore : lâche fuyard, où t'es-tu donc sauvé? Parle. Quoi! dans un buisson! Où caches-tu donc ta tête?

PUCK.

Et toi, poltron, te vantes-tu donc aux étoiles? Tu dis.... c'est aux buissons que tu dis que tu veux te battre, et tu n'oses pas m'approcher? Viens donc, perfide; viens, timide enfant; je vais te châtier avec une verge : c'est se déshonorer que de tirer l'épée contre toi.

DÉMÉTRIUS.

Ha ! es-tu là ?

PUCK.

Suis ma voix : ce n'est pas ici une place propre à essayer notre courage.

(Ils sortent tous deux.)

LYSANDRE reparaît seul.

Il fuit toujours devant moi, et toujours en me défiant : lorsque j'arrive au lieu d'où il me provoque, je le trouve parti. Le lâche a le pied bien plus léger que moi : je l'ai suivi de toute ma vitesse ; mais il était encore plus prompt à m'éviter, et je me suis à la fin engagé dans un sentier sombre et raboteux : je veux me reposer ici. — Hâte-toi, jour bienfaisant. (*Il se couche sur la terre.*) Pour peu que tu me montres ta lumière naissante, je saurai trouver Démétrius, et je satisferai ma vengeance.

(Il sort.)

(Démétrius reparaît, et Puck aussi.)

PUCK.

Oh, oh ! oh, oh ! poltron ; pourquoi n'avances-tu pas ?

DÉMÉTRIUS.

Attends-moi, si tu l'oses ; car je sais bien que tu cours devant moi, que tu m'évites à chaque

place, et que tu n'oses ni m'attendre de pied ferme, ni me regarder en face. Où es-tu ?

PUCK.

Viens ici : me voilà.

DÉMÉTRIUS, courant du côté de la voix.

Tu te moques de moi ; mais, va, tu me le paieras bien cher, si je puis seulement apercevoir ton visage à la lueur du crépuscule : maintenant, suis ton chemin. — La faiblesse me contraint de m'étendre ici de ma longueur sur ce lit humide et froid. — A l'approche du jour, attends-toi à me revoir.

(Il se couche sur la bruyère et dort.)

(Hélène entre.)

HÉLÈNE.

O fatigante nuit ! ô longue et ennuyeuse nuit ! abrége et précipite tes heures. Brille à l'orient, consolante lumière, que je puisse au retour du jour retourner à Athènes, et m'éloigner de ceux qui détestent ma présence importune. — Et toi, sommeil, qui daignes quelquefois fermer les yeux du chagrin, dérobe-moi pour quelques instans à moi-même.

(Elle se couche et s'endort.)

PUCK.

Rien que trois encore d'endormis. Qu'il en vienne encore une, deux couples font quatre. — La voici qui arrive, toute en courroux et triste. — Cupidon est un fripon d'enfant, de rendre ainsi folles les pauvres femmes.

(Entre Hermia.)

HERMIA.

Jamais je ne fus si lasse, jamais je ne fus si désespérée : trempée de rosée, déchirée par les ronces,

je ne peux ni aller, ni me traîner plus loin : mes jambes ne peuvent suivre le pas de mes désirs : il faut que je me repose ici jusqu'au point du jour. Que le ciel couvre Lysandre d'un bouclier, s'ils veulent absolument se battre!

(Elle se couche.)

PUCK.

Sur la terre
Dormez profondément :
Sur votre œil
J'appliquerai
Mon remède. Tendre amoureux,

(Il exprime le jus de son herbe sur l'œil de Lysandre.)

A ton réveil
Tu prendras
Un vrai plaisir
En revoyant
Les yeux de ta première amante,
Et le proverbe rustique bien connu,
Qu'il faut que chacun ait son lot,
S'accomplira à votre réveil :
Jacquot aura Gillette,
Rien n'ira mal.
L'homme recouvrera sa jument et tout ira bien.

FIN DU TROISIÈME ACTE (33).

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours dans le bois.

TITANIA, BOTTOM, LES FÉES qui sont à sa suite ; OBERON qui les suit sans en être aperçu.

TITANIA, à Bottom.

Approche, viens t'asseoir sur ce lit de fleurs ; viens, que je caresse tes charmantes joues; je veux attacher des roses parfumées sur ta tête douce et lisse, et baiser tes belles et longues oreilles, toi la joie de mon cœur.

BOTTOM.

Où est Fleur-de-Pois ?

FLEUR-DE-POIS.

Me voici.

BOTTOM.

Grattez-moi la tête, Fleur-de-Pois. — Où est monsieur Toile-d'Araignée?

TOILE-D'ARAIGNÉE.

Me voici.

BOTTOM.

Monsieur Toile-d'Araignée, mon cher monsieur, prenez vos armes, et tuez-moi ce bourdon aux

cuisses rouges, qui est sur la fleur de ce chardon; mon cher monsieur, apportez-moi sa bourse au miel. Ne vous échauffez pas trop dans l'opération, monsieur, et ayez soin, mon bon monsieur, de ne pas crever la bourse au miel : je n'aimerais pas à vous voir tout inondé de miel, mon bon monsieur. — Où est monsieur Grain-de-Moutarde?

GRAIN-DE-MOUTARDE.

Me voici.

BOTTOM.

Donnez-moi votre poing, monsieur Grain-de-Moutarde. — Je vous prie, cessez vos complimens, monsieur Grain-de-Moutarde.

GRAIN-DE-MOUTARDE.

Que désirez-vous?

BOTTOM.

Rien, monsieur, rien de plus que d'aider au cavalier Fleur-de-Pois, à me gratter la tête : il faudra que j'aille trouver le barbier, monsieur; car il me semble que j'ai furieusement de poil à la figure; et je suis un âne si tendre, que, pour peu que mon poil me démange, il faut que je me gratte.

TITANIA.

Mon doux ami, voulez-vous entendre de la musique?

BOTTOM.

Oui : j'ai une assez bonne oreille en musique. Allons, faites venir les pincettes et la clef.

TITANIA.

Ou dites, cher amour, ce qui vous ferait plaisir à manger.

BOTTOM.

A parler vrai, je mangerais bien un picotin d'avoine : je pourrais mâcher votre bonne avoine sèche; il me semble que j'aurais grande envie d'une bonne botte de foin; du bon foin, du foin bien suave, il n'y a rien d'égal à cela.

TITANIA.

J'ai une fée déterminée qui ira fouiller dans le magasin de l'écureuil, et qui vous apportera des noix nouvelles.

BOTTOM.

Je préférerais une bonne poignée ou deux de pois secs; mais, je vous prie, que personne de vos gens ne me trouble; je me sens une certaine *exposition* au sommeil qui me vient.

TITANIA.

Dors, et je vais t'enfermer dans mes bras. — Fées, partez, et dispersez-vous chacune à vos postes. Ainsi le doux chèvre-feuille s'entrelace amoureusement : ainsi le lierre femelle entoure de ses anneaux les bras d'écorce de l'ormeau [33]. Oh! comme je t'aime! oh! comme je t'adore!

(Ils dorment.)

(Oberon s'avance. Puck revient.)

OBERON.

Sois le bienvenu, cher Robin; vois-tu ce charmant spectacle? Je commence à avoir pitié de son fol amour. Tout récemment, l'ayant rencontrée derrière le bois, cherchant de douces fleurs pour cet odieux imbécile, je lui en ai fait des reproches et me suis querellé avec elle. Elle avait ceint ses

tempes velues d'une couronne de fleurs odorantes et toutes fraîches; et cette rosée, qui s'enfle en gouttes sur les boutons, telle que de rondes perles d'orient, se voyait sur les yeux de ces jolies petites fleurs, comme autant de larmes qui semblaient pleurer leur disgrâce. Lorsque je l'eus grondée à mon gré, et qu'elle eut imploré mon pardon en termes soumis, je lui demandai alors son petit nain : elle me le donna aussitôt, et envoya ses fées le porter dans mon royaume; maintenant que je suis en possession de l'enfant, je veux corriger l'odieuse erreur de ses yeux. Ainsi, aimable Puck, ôte ce crâne de métamorphose de la tête de cet artisan athénien, afin qu'en se réveillant avec les autres il puisse regagner Athènes, et ne plus songer aux accidens de cette nuit que comme aux tourmens chimériques d'un rêve. Mais je veux commencer par rompre le charme de la reine des fées.

(Il s'approche d'elle, et dit en lui touchant les yeux avec une herbe :)

Sois comme tu as coutume d'être.
Vois comme tu as coutume de voir :
C'est le bouton de Diane sur la fleur de Cupidon ([34])
Qui est doué de cette vertu céleste.

Allons, ma chère Titania; éveillez-vous, ma douce reine.

TITANIA.

O mon Oberon! quelles visions j'ai vues! Il m'a semblé que j'étais amoureuse d'un âne.

OBERON, montrant Bottom

Voilà votre amant.

TITANIA.

Comment ces choses ont-elles pu se faire ? Oh ! comme mes yeux abhorrent maintenant son visage !

OBERON.

Silence, un instant. — Robin, détache cette tête. — Titania, appelez votre musique, et accablez les sens de ces cinq personnages d'un sommeil plus profond que le repos ordinaire des mortels.

TITANIA.

La musique ! holà ! la musique ! et donnez des sons qui charment et épaississent le sommeil.

PUCK.

Quand tu te réveilleras, vois avec les yeux d'un sot, avec tes propres yeux.

OBERON.

Musique, commencez. (*On entend une musique assoupissante.*) Venez, ma reine ; unissez votre main à la mienne, et faisons trembler la terre où sont couchés ces dormeurs. Maintenant nous sommes amis, vous et moi ; et demain, à minuit, nous danserons des danses solennelles et triomphantes dans le palais du duc Thésée, et sa maison bénie de nous se remplira d'une belle postérité. Là aussi seront unis, en même temps que Thésée, tous ces couples d'amans fidèles, et la fête sera générale.

PUCK.

Roi des fées, écoute, sois attentif;
J'entends l'alouette matinale.

OBERON.

Allons, ma reine, dans un grave silence,

Suivons en dansant l'ombre de la nuit.
Nous pouvons faire le tour du globe
D'un pas plus rapide que la lune errante.

TITANIA.

Venez, mon époux; et, dans notre fuite,
Dites-moi comment il s'est fait cette nuit
Que vous m'ayez trouvée dormant ici
Sur la terre nue avec ces mortels.

(Ils sortent.)

(Paraissent Thésée, Égée, Hippolyte, et leur suite.)

THÉSÉE.

Allez, quelqu'un : trouvez-moi le garde forestier, car notre cérémonie est finie ; et tandis que le crépuscule dure, ma bien-aimée entendra le concert de mes chiens. — Découplez-les dans le vallon de l'occident : allez. — Vous, dépêchez, vous dis-je, et trouvez le garde. — Nous allons, ma belle reine, gravir le sommet de la montagne, et faites attention à la confusion musicale des voix des chiens et de l'écho réunis.

HIPPOLYTE.

Je me trouvai jadis avec Hercule et Cadmus, lorsqu'ils chassaient l'ours dans une forêt de Crète avec des chiens de Sparte : jamais je n'entendis des sons aussi nobles. Outre les échos des bois, ceux de la voûte des airs, des fontaines, de tous les lieux de la contrée, ne formaient qu'un seul cri. Jamais je n'ai ouï pareilles dissonances musicales, et un vacarme aussi agréable.

THÉSÉE.

Mes chiens sont de race lacédémonienne, à large gueule, sablés de taches rousses ; leurs têtes sont

ornées de longues oreilles pendantes qui balayent la rosée du matin ; leurs jambes sont tournées avec un fanon comme des taureaux de Thessalie ; lents à la poursuite, mais assortis en voix comme des cloches accordées à l'octave. Jamais cri plus harmonieux ne fut animé, égayé par les cors, dans la Crète, dans Sparte ou dans la Thessalie. Vous allez les entendre et en juger. — Mais, arrêtons ; quelles sont ces nymphes ?

ÉGÉE.

Mon prince, c'est ma fille qui est endormie ici : celui-ci, c'est Lysandre ; et voilà Démétrius ; et voici Hélène, la fille du vieux Nédar. Je suis bien étonné de les trouver ici tous ensemble.

THÉSÉE.

Sans doute ils se seront levés de grand matin pour venir payer leur tribut à la fête de mai ; et, instruits de nos intentions, ils sont venus ici orner la pompe de notre hymen. Mais, parlez, Égée ; n'est-ce pas aujourd'hui le jour où Hermia doit vous donner sa réponse sur son choix ?

ÉGÉE.

Oui, mon prince.

THÉSÉE.

Allez, ordonnez aux chasseurs de les réveiller au bruit du cor.

(On entend des cors et des cris de joie.)

(Démétrius, Lysandre, Hermia et Hélène se réveillent en sursaut et se relèvent.)

THÉSÉE.

Bonjour, mes amis : la Saint-Valentin [35] est

passée. — Ces oiseaux des bois ne commencent-ils à s'accoupler que d'aujourd'hui ?

(Tous se prosternent devant Thésée.)

LYSANDRE.

Pardon, mon prince.

THÉSÉE.

Je vous prie, levez-vous tous : je sais que vous êtes deux rivaux ennemis. Comment s'est opérée cette paisible réunion entre vous? Comment votre haine est-elle devenue si peu jalouse, que je vous trouve dormant près de la haine, sans craindre l'un de l'autre aucune inimitié?

LYSANDRE.

Mon prince, je vous répondrai avec étonnement, à demi endormi, à demi éveillé : mais dans la vérité, il m'est jusqu'à présent impossible de dire comment je suis venu en ce lieu. Je présume, car je voudrais vous dire la vérité... et en ce moment, je me rappelle... oui, je me le rappelle, je suis venu ici avec Hermia; notre dessein était de sortir d'Athènes, et d'aller chercher un lieu où nous fussions hors de la portée des peines de la loi athénienne.

ÉGÉE

C'est assez, c'est assez, mon prince; vous en avez assez entendu : je réclame la loi contre lui. — Ils voulaient s'évader; et par cette fuite, Démétrius, ils voulaient nous frustrer, vous de votre épouse, moi de mon consentement à votre hymen.

DÉMÉTRIUS.

Noble duc, c'est la belle Hélène qui m'a informé de leur évasion dans ce bois, et du dessein qui les y conduisait; et moi, dans ma fureur, j'ai suivi leurs traces; et la belle Hélène, entraînée par sa passion, a suivi les miennes. Mais, mon bon prince, je ne sais par quelle puissance inconnue (sans doute par quelque pouvoir supérieur à nous) mon amour pour Hermia, fondu comme la neige, ne me semble plus en ce moment que comme le souvenir confus des vains hochets dont je raffolais dans mon enfance; maintenant l'unique objet de ma foi, de toutes les affections de mon cœur, l'objet et le plaisir de mes yeux, c'est Hélène seule; j'étais fiancé avec elle, mon prince, avant que j'eusse vu Hermia : comme un malade, je me dégoûtai de cette beauté; mais aujourd'hui, comme ce malade rendu à la santé, je reviens à mon goût naturel; elle est à présent l'objet de tous mes vœux, de tout mon amour, de mes soupirs; je ne désire qu'elle, et je serai à jamais fidèle à mon choix [36].

THÉSÉE.

Beaux couples d'amans, la rencontre est heureuse. Nous entendrons dans un moment les détails de cette aventure. — Égée, je surpasserai vos désirs : tout à l'heure, dans le même temple, avec nous, ces deux couples seront éternellement unis; et nous laisserons là notre projet de chasse, car le matin est déjà un peu avancé. — Allons, retournons tous à Athènes; nous allons célébrer une fête solennelle. — Venez, Hippolyte.

(Thésée et Hippolyte sortent avec leur suite.)

DÉMÉTRIUS.

Toutes ces aventures paraissent comme des objets imperceptibles, comme des montagnes éloignées et confondues avec les nuages.

HERMIA.

Il me semble que je vois ces objets d'un œil mi-partie; tout me paraît double.

HÉLÈNE.

C'est la même chose pour moi; et j'ai trouvé Démétrius comme un joyau qui est à moi, et qui n'est pas à moi.

DÉMÉTRIUS.

Il me semble à moi, que nous dormons, que nous rêvons encore. — Ne croyez-vous pas que le duc était tout à l'heure ici, et qu'il nous a dit de le suivre?

HERMIA.

Oui, et mon père y était aussi.

HÉLÈNE.

Et Hippolyte.

LYSANDRE.

Et il nous a invités à le suivre au temple.

DÉMÉTRIUS.

Voilà donc la preuve que nous sommes éveillés. — Suivons ses pas; et en chemin racontons-nous nos songes.

(Ils sortent; au moment où ils s'en vont, Bottom se réveille.)

BOTTOM.

Quand mon tour viendra, appelez-moi, et je répondrai. — Ma première réclame est, *très-beau*

Pyrame. — Hé, hola! — Pierre Quince; Flute, le raccommodeur de soufflets; Snout, le chaudronnier; Starveling. Mort de Dieu! ils se sont évadés d'ici et m'ont laissé endormi. — J'ai eu dans mon sommeil la plus rare et la plus merveilleuse vision : oh! j'ai fait un songe... il est au-dessus des facultés de l'homme de dire ce qu'était ce songe. L'homme n'est qu'un âne, s'il veut se mêler d'expliquer ce rêve. Il me semblait que j'étais.... — Il n'y a pas d'homme qui puisse dire ce rêve-là. Il me semblait que j'étais, et il me semblait que j'avais... — Mais l'homme n'est qu'un fou en habit d'arlequin, s'il entreprend de rendre ce qu'il me semblait que j'étais. L'œil de l'homme n'a jamais ouï, l'oreille de l'homme n'a jamais vu, la main de l'homme ne peut jamais tâter, ni sa langue concevoir, ni son cœur exprimer en paroles ce qu'était mon rêve. Je veux aller trouver Pierre Quince pour qu'il compose une ballade sur mon songe : on l'appellera, *le rêve de Bottom* (37), parce que c'est un rêve sans fond; et je le chanterai à la fin de la pièce, devant le duc : et peut-être même, pour rendre la pièce plus agréable, le chanterai-je à la mort de Thisbé.

(Il sort.)

SCÈNE II.

La scène est à Athènes, dans la maison de Quince.

QUINCE, FLUTE, SNOUT, et STARVELING.

QUINCE.

Avez-vous envoyé chez Bottom? Est-il rentré chez lui?

STARVELING.

On ne peut avoir de ses nouvelles : oh! il n'y a pas de doute que les esprits l'ont transporté loin d'ici.

FLUTE.

S'il faut qu'il ne vienne pas, adieu la pièce. Elle ne peut plus aller, n'est-ce pas?

QUINCE.

Ce n'est pas possible : vous n'avez pas, dans tout Athènes, d'autre homme que lui en état de faire le rôle de Pyrame.

FLUTE.

Non ; il a tout uniment le plus grand talent de tous les artisans d'Athènes.

QUINCE.

Cela va sans dire; et c'est l'homme le mieux tourné, un beau galant, avec la plus douce voix.

FLUTE.

Vous devriez dire, une merveille incomparable. Un galant est, Dieu nous bénisse, une chose qui n'est bonne à rien !

(Entre Snug)

SNUG.

Messieurs, le duc revient du temple; et il y a deux ou trois seigneurs et dames de plus, qui se sont mariés en même temps que lui. Si notre divertissement eût été en train, nous étions des hommes dont la fortune était faite.

FLUTE.

Oh! le charmant acteur Bottom! voilà comme il a perdu six sous par jour de revenu sa vie durant : il ne pouvait manquer d'avoir six sous à dépenser par jour. Si le duc ne lui avait pas fait six sous par jour de rente pour jouer Pyrame, je veux être pendu! Et il les aurait bien mérités; oui, six sous [38] par jour, ou rien, pour le rôle de Pyrame.

(Survient Bottom.)

BOTTOM.

Où sont ces camarades? où sont ces braves cœurs?

QUINCE.

Ah! Bottom! — O le superbe jour! ô l'heure fortunée!

BOTTOM.

Messieurs, je vais vous raconter des merveilles.... Mais ne me demandez pas ce que c'est; car, si je vous le dis, dites que je ne suis pas vrai Athénien : je vous dirai tout, exactement comme les choses se sont passées.

QUINCE.

Voyons, cher Bottom.

BOTTOM.

Vous n'aurez pas un mot de moi. Tout ce que je

vous dirai, c'est que le duc a dîné. Mettez toute votre parure; de bonnes attaches à vos barbes, des rubans neufs à vos escarpins : rendez-vous tous au palais; que chacun songe à son rôle; car, en un mot, la fin de l'histoire est que notre pièce est le divertissement préféré. A tout événement que Thisbé ait soin d'avoir du linge propre; et que celui qui joue le lion n'aille pas rogner ses ongles, car ils passeront pour les griffes du lion; et, mes très-chers acteurs, ne mangez point d'ognons, ni d'ail, je vous en prie, car il faut que nous ayons une haleine douce; et, moyennant tout cela, je ne doute pas que nous ne les entendions dire : *Voilà une charmante comédie!* Plus de paroles; allons, partons.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Athènes. — Appartement dans le palais de Thésée.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHILOSTRATE, SEIGNEURS. Suite.

HIPPOLYTE.

Cela est étrange, mon cher Thésée, ce que racontent ces amans !

THÉSÉE.

Plus étrange que vrai. Jamais je ne pourrai ajouter foi à ces vieilles fables, ni à ces jeux de féerie. Les amans et les fous ont des cerveaux bouillans, une imagination féconde en fantômes, et qui conçoit au delà de ce que la raison peut jamais comprendre. Le fou, l'amoureux et le poëte sont tout imagination. L'un voit plus de démons que l'enfer n'en peut contenir ; c'est le fou : l'amoureux, non moins extravagant, voit la beauté d'Hélène sur un front égyptien. L'œil du poëte, roulant dans un brillant délire, lance son regard du ciel à la terre, et de la terre aux cieux ; et comme l'imagination donne un corps aux objets inconnus, la plume du poëte leur imprime de même des formes, et assigne

à un fantôme aérien une demeure et un nom particuliers : tels sont les jeux d'une imagination puissante ; si elle conçoit un sentiment de joie, elle crée aussitôt un être, porteur de cette même joie : ou si, dans la nuit, elle se forge quelque terreur, avec quelle facilité un buisson est supposé un ours !

HIPPOLYTE.

Mais toute l'histoire qu'ils ont racontée de ce qui s'est passé cette nuit, leurs idées ainsi transformées, tout cela annonce plus que de vaines illusions de l'imagination, et présente quelque chose de réel, bien admirable et bien étrange, de quelque façon que cela soit arrivé.

(Entrent Lysandre, Démétrius, Hermia et Hélène.)

THÉSÉE.

Voici nos amans qui viennent pleins de joie et d'allégresse. — Que le bonheur, aimables amis, accompagne vos cœurs, et que votre amour voie une longue suite de beaux jours !

LYSANDRE.

Que des jours plus beaux encore, et plus fortunés suivent les pas de votre altesse, et éclairent votre table et votre couche auguste !

THÉSÉE.

Allons, quelles mascarades, quelles danses aurons-nous, pour consumer sans ennui ce siècle de trois heures, qui doit s'écouler entre le souper et l'instant qui doit nous conduire au lit nuptial ? Où est l'intendant qui prend ordinairement soin d'ordonner nos fêtes ? Quels divertissemens sont

préparés? N'y a-t-il point de comédie, pour soulager les longues angoisses de cette heure éternelle? Appelez Philostrate.

PHILOSTRATE.

Me voici, puissant Thésée.

THÉSÉE.

Dites; quel drame avez-vous à nous donner pour cette longue soirée? quelle mascarade? quelle musique? Comment tromperons-nous l'ennui du temps paresseux, si nous n'avons pas quelque plaisir pour nous distraire?

PHILOSTRATE.

Voilà la liste des divertissemens qui sont préparés. Choisissez celui que votre altesse préférera voir le premier.

(Il lui remet un écrit.)

THÉSÉE lit.

Le combat des centaures, pour être chanté par un eunuque athénien, en s'accompagnant de la harpe. — Nous ne voulons pas de cela; j'en ai fait tout le récit à ma bien-aimée, à la gloire de mon parent Hercule. *La fureur des bacchantes enivrées, déchirant le chantre de la Thrace dans leur rage.* — C'est un vieux sujet; et je l'ai vu jouer la dernière fois que je revins vainqueur de Thèbes. *Les neuf muses pleurant la mort de la science, récemment décédée dans l'extrême indigence* (39). — C'est quelque critique, quelque satire mordante, et cela ne va pas avec une fête de noces. — *Une ennuyeuse et courte scène du jeune Pyrame, avec sa maîtresse Thisbé; farce vraiment tragique.* — Tragique et comique à la fois! courte et ennuyeuse! C'est comme

qui dirait de la glace chaude, et de la neige d'une qualité merveilleuse. Comment trouverons-nous le nœud qui concilie ces contraires?

PHILOSTRATE.

C'est, mon prince, une pièce longue de quelque dizaine de mots, aussi courte que j'aie jamais vu pièce; mais avec ces dix mots, mon prince, elle est encore trop longue, ce qui la rend ennuyeuse; car, dans toute la pièce, il n'y a pas un mot à sa place, ni un seul acteur propre à son rôle; et c'est une pièce tragique, mon prince; car Pyrame se tue lui-même à la fin : ce qui, je vous l'avoue, quand je l'ai vu répéter, m'a fait verser des larmes; mais des larmes plus gaies, que n'en ont jamais fait jaillir les plus bruyans éclats de rire.

THÉSÉE.

Qui sont les acteurs?

PHILOSTRATE.

De grossiers artisans, aux mains calleuses, qui travaillent ici dans Athènes, mais qui n'ont jamais travaillé d'esprit jusqu'à ce moment; ils se sont avisés aujourd'hui de charger de cette pièce leur mémoire inexercée, pour la cérémonie de vos noces.

THÉSÉE.

Nous voulons la voir jouer.

PHILOSTRATE.

Non, mon noble duc; elle n'est pas digne de vous : je l'ai entendue d'un bout à l'autre, et cela ne vaut rien, rien au monde; à moins que vous ne

trouviez quelque amusement dans leur intention, en les voyant se tourmenter, se donner mille peines, pour plaire à votre altesse.

THÉSÉE.

Je veux entendre cette pièce : tout ce qui est offert par la simplicité et le zèle est toujours bien. Allez, faites-les venir. — Et vous, mesdames, prenez vos places.

(Philostrate sort.)

HIPPOLYTE.

Je n'ai pas de plaisir à voir des malheureux échouer, et le zèle succomber dans ses efforts pour plaire.

THÉSÉE.

Hé, ma chère, vous ne verrez pas cela non plus.

HIPPOLYTE.

Il dit qu'ils ne peuvent rien faire de supportable en ce genre.

THÉSÉE.

Nous n'en paraîtrons que plus généreux, en les remerciant, sans qu'ils nous aient rien donné. Notre plaisir sera de voir leurs méprises. Dans ce que la bonne volonté impuissante entreprend et ne peut exécuter, un cœur noble et généreux considère le mérite de ce qu'elle aurait voulu faire, et non le prix de ce qu'elle a fait. Lorsque je suis entré dans ce duché, de grands clercs avaient formé le projet de me complimenter par des harangues long-temps étudiées; et lorsque je les ai vus frissonner et pâlir, rester courts au milieu de leurs périodes, étouffer, dans leur peur, leur voix exercée, et pour conclusion rester muets et sans m'adresser de harangue, croyez-

moi, ma chère, j'ai recueilli un compliment dans le silence, et j'en ai lu autant dans la modestie de leur zèle intimidé, que dans la bruyante voix d'une éloquence audacieuse et arrogante; oui, l'affection et la simplicité muette m'en disent beaucoup plus que ce que je pourrais entendre.

(Philostrate revient.)

PHILOSTRATE.

S'il plaît à votre altesse, le Prologue est tout prêt.

THÉSÉE.

Qu'il s'avance.

(On joue une fanfare) (40)

(Le Prologue entre.)

LE PROLOGUE.

« Si nous déplaisons, c'est avec notre bonne volonté; il faut que vous pensiez que nous ne venons vous déplaire qu'avec notre bonne volonté : vous montrer notre simple savoir-faire, voilà le véritable commencement de notre fin. Considérez donc que nous ne venons qu'avec dépit. Nous ne venons point comme pour vous contenter; mais c'est notre véritable intention. Nous ne sommes pas tous ici pour votre plaisir; que, si vous avez regret, les acteurs sont près d'ici, et par leur jeu vous saurez tout ce qu'il y a apparence que vous saurez. »

THÉSÉE.

Ce garçon ne s'arrête pas sur les points.

LYSANDRE.

Il a galopé son prologue, comme un jeune cheval; il ne connaît point d'arrêt. Voilà une bonne

leçon, mon prince : il ne suffit pas de parler; il faut parler sensément.

HIPPOLYTE.

En vérité, il a joué sur son prologue comme un enfant novice sur une flûte : des sons, mais sans mesure.

THÉSÉE.

Son discours ressemblait à une chaîne mêlée ; il n'y avait aucun anneau de moins, mais tous étaient en désordre. Qui vient après lui?

(Entrent Pyrame, Thisbé, la Muraille, le Clair de lune et le Lion; comme dans une pantomime.)

LE PROLOGUE.

« Messieurs, peut-être êtes-vous étonnés de ce » spectacle ; mais étonnez-vous jusqu'à ce que la » vérité vienne tout éclaircir. Ce personnage, c'est » Pyrame, si vous voulez le savoir. Cette belle dame, » c'est Thisbé, pour le certain. Cet homme, enduit » de chaux et de crépi, représente une muraille, » cette odieuse muraille qui séparait ces deux amans ; » et les pauvres enfans, il faut qu'ils se contentent » de murmurer tout bas au travers d'une lé- » zarde; que personne ne s'en étonne. Cet autre, » avec sa lanterne, un chien et un buisson d'é- » pines, représente le clair de lune; car, si vous » voulez le savoir, ces deux amans ne se firent pas » scrupule de se donner rendez-vous au clair de » lune, à la tombe de Ninus, pour s'y faire la cour. » Cette terrible bête, qui, de son nom, s'appelle un » lion, fit reculer de son cri, ou plutôt épouvanta » la fidèle Thisbé venant dans l'ombre de la nuit;

» et, en fuyant, elle laissa tomber son manteau,
» que l'infâme lion teignit de sa gueule ensanglan-
» tée. Aussitôt arrive Pyrame, ce beau et grand
» jeune homme, et il trouve le manteau sanglant
» de sa fidèle Thisbé. A cette vue, avec son cime-
» terre, son coupable et sanguinaire cimeterre, il
» perce bravement son sein bouillant; et Thisbé,
» qui s'était arrêtée sous l'ombrage d'un mûrier,
» retira son poignard, et mourut. Quant au reste,
» que le Lion, le Clair de Lune, la Muraille et les
» deux amans l'expliquent dans leurs grands dis-
» cours tant qu'ils seront en scène. »

(Sortent le Prologue, Thisbé, le Lion et le Clair de lune.)

THÉSÉE.

Je serai fort surpris, si le lion doit parler.

DÉMÉTRIUS.

Il n'y a rien d'étonnant à cela, mon prince : un lion peut parler, si tant d'ânes le peuvent [41].

LA MURAILLE.

« Dans le même intermède, il se trouve que,
» moi, qui de mon nom m'appelle *Snout*, je repré-
» sente une muraille, et une muraille, veuillez
» m'en croire, je vous prie, qui a un trou ou
» une crevasse, par laquelle les deux amans,
» Pyrame et Thisbé, se murmuraient souvent en
» secret leurs mutuelles confidences. Cette chaux,
» ce crépi et cette pierre vous montrent que je suis
» précisément cette muraille : voilà la vérité. Et
» voici sur la gauche l'ouverture, la lézarde par
» laquelle ces timides amans doivent se parler
» tout bas. »

THÉSÉE.

Voudriez-vous de la chaux et de la bourre pour parler mieux ?

DÉMÉTRIUS.

C'est, mon prince, la plus ingénieuse division que j'aie jamais entendue.

THÉSÉE.

Voilà Pyrame qui s'approche de la muraille : silence.

PYRAME.

« O affreuse nuit ! ô nuit de couleur noire ! ô nuit, » qui es toujours, quand le jour n'est plus ! ô nuit ! » ô nuit ! hélas ! hélas ! hélas ! je crains bien que » ma Thisbé n'ait oublié sa promesse ! — Et toi, » ô muraille ! ô douce et aimable muraille ! qui es » élevée entre le terrain de son père et le mien ! toi, » muraille ! ô muraille ! ô muraille ! ô aimable » et douce muraille, montre-moi ta lézarde, que je » puisse entrevoir au travers avec mes yeux ! (*La » muraille écarte ses doigts.*) Je te rends grâce, offi- » cieuse muraille ; que Jupiter te protége pour ce » rare service ! Mais, que vois-je ? Je ne vois point » de Thisbé ! O maudite muraille, au travers de » laquelle je ne vois point mon bonheur ; maudites » soient tes pierres, pour me tromper ainsi ! »

THÉSÉE.

La muraille, étant sensible, devrait, ce me semble, le maudire à son tour.

PYRAME.

« Non, monsieur ; en vérité, elle ne le doit pas. » — *Me tromper ainsi*, est la réclame du rôle de

» Thisbé : c'est à elle à paraître maintenant, et je » vais la chercher des yeux à travers la muraille. » Vous verrez que tout cela va arriver juste, comme » je vous l'ai dit. Tenez, la voilà qui vient. »

THISBÉ.

« O muraille ! tu as souvent entendu mes plaintes » de ce que tu séparais mon cher Pyrame et moi : » mes lèvres vermeilles ont souvent baisé tes pier- » res ; tes pierres cimentées avec de la chaux et de » la bourre ! »

PYRAME.

« Je vois une voix ; je veux m'approcher du trou, » pour voir si je peux entendre le visage de ma » Thisbé. — Thisbé ! »

THISBÉ.

« Mon amant ! Tu es mon amant, je crois. »

PYRAME.

« Crois ce que tu voudras ; je suis ton amant, et je » suis toujours fidèle comme Liandre [42]. »

THISBÉ.

» Et moi, comme Hélène, jusqu'à ce que les des- » tins me tuent. »

PYRAME.

« Jamais Saphale ne fut si fidèle à Procrus. »

THISBÉ.

« Comme Saphale fut fidèle à Procrus, je le suis » pour toi. »

PYRAME.

« Oh ! donne-moi un baiser par le trou de cette » odieuse muraille. »

THISBE.

« Je baise le trou de la muraille, et point tes » lèvres. »

PYRAME.

« Veux-tu venir tout à l'heure me rejoindre à la » tombe de Ninny ? »

THISBÉ.

« A la vie ou à la mort, j'y vais sans délai. »

LA MURAILLE.

« Moi, muraille, me voilà à la fin de mon rôle ; » et, mon rôle étant fini, c'est ainsi que la muraille » s'en va. »

(La Muraille, Pyrame et Thisbé sortent.)

THÉSÉE.

Maintenant la voilà donc à bas la muraille qui séparait les deux voisins.

DÉMÉTRIUS.

Il n'y a pas de remède, mon prince, quand les murailles sont si prestes à prévenir ce que l'on va leur dire.

HIPPOLYTE.

Voilà la plus impertinente sottise que j'aie jamais entendue.

THÉSÉE.

La meilleure de ces représentations n'est qu'une illusion, et la pire de toutes ne sera pas pire, si l'imagination veut se l'embellir.

HIPPOLYTE.

Il faut que ce soit votre imagination qui s'en charge et non pas la leur.

THÉSÉE.

Si notre imagination ne pense pas plus mal d'eux qu'ils n'en pensent eux-mêmes, ils peuvent passer pour d'excellens acteurs. — Voici deux fameuses bêtes qui s'avancent, une lune et un lion.

(Entrent le Lion et le Clair de lune.)

LE LION.

« Belles dames, vous dont le cœur timide frémit » à la vue de la plus petite souris qui vous sur- » prend et se glisse sur le plancher, vous pourriez » bien ici frissonner et trembler d'effroi lorsqu'un » lion féroce vient à rugir dans sa rage. Sachez donc » que moi, Snug le menuisier, je ne suis ni un lion » féroce ni la femelle d'un lion ; car si j'étais venu » comme un lion irrité dans ce lieu, et avec de » mauvais desseins, ce serait exposer ma vie. »

THÉSÉE.

Une fort bonne bête, et d'une honnête conscience!

DÉMÉTRIUS.

La meilleure bête, pour une bête, que j'aie jamais vue, mon prince.

LYSANDRE.

Ce lion est un vrai renard par la valeur.

THÉSÉE.

Cela est vrai ; et un véritable oison par sa prudence.

DÉMÉTRIUS.

Non pas, mon prince ; car sa valeur ne peut emporter sa prudence, et le renard emporte l'oison.

THÉSÉE.

Sa prudence, j'en suis sûr, ne peut emporter sa valeur; car l'oison n'emporte pas le renard. C'est à merveille; laissez-le à sa prudence, et écoutons la lune.

LE CLAIR DE LUNE.

« Cette lanterne vous représente la lune et ses » cornes. »

DÉMÉTRIUS.

Il aurait dû porter les cornes sur sa tête.

THÉSÉE.

Ce n'est pas un croissant; et ses cornes sont invisibles dans la circonférence.

LE CLAIR DE LUNE.

« Cette lanterne représente la lune et ses cornes; » et moi j'ai l'air d'être l'homme dans la lune [43]. »

THÉSÉE.

Cette erreur est la plus grande de toutes : l'homme devrait être mis dans la lanterne; autrement, comment serait-il l'homme dans la lune?

DÉMÉTRIUS.

Il n'ose pas se fourrer là, à cause de la chandelle; car vous voyez qu'elle est déjà en mèche.

HIPPOLYTE.

Je suis lasse de cette lune : je voudrais que la scène changeât.

THÉSÉE.

Il paraît, à sa petite lueur de prudence, qu'il est dans le décours. Mais cependant, par politesse et par raison, il faut attendre le temps.

LYSANDRE.

Poursuis, lune.

LE CLAIR DE LUNE.

« Tout ce qui me reste à vous dire, c'est de vous » déclarer que la lanterne est la lune; moi, l'homme » dans la lune; ce buisson d'épines, mon buisson » d'épines; et ce chien, mon chien. »

DÉMÉTRIUS.

Eh mais, tout cela devrait être dans la lanterne; car ils sont dans la lune. Mais, silence; voici Thisbé.

THISBÉ.

« Voici la tombe du vieux Ninny. Où est mon amant? »

LE LION.

« Hoh! »

(Le lion rugit, Thisbé s'enfuit.)

DÉMÉTRIUS.

Bien rugi, lion!

THÉSÉE.

Bien couru, Thisbé!

HIPPOLYTE.

Bien lui, lune! — Vraiment, la lune luit avec fort bonne grâce.

(Le Lion déchire le manteau de Thisbé, et sort.)

THÉSÉE.

Bien rongé en souris, lion!

DÉMÉTRIUS.

Et voilà Pyrame qui vient.

LYSANDRE.

Et la lune qui s'éclipse.

PYRAME.

« Douce lune, je te remercie de tes rayons so-
» laires! Je te rends grâces, lune, de ta clarté si
» brillante; car à la lumière de tes rayons gra-
» cieux, dorés et brillans, je me promets de goûter
» la vue de la très-fidèle Thisbé! »

Mais, arrêtons, ô horreur!
Mais, voyons : pauvre chevalier,
Quel affreux objet s'offre ici!
Mes yeux, voyez-vous?
Comment cela peut-il être?
O ma douce poule, ô ma chère!
Ton charmant manteau,
Quoi donc, est-il teint de sang?
Approchez, cruelles furies;
O destin : venez, venez,
Coupez fil et filasse;
Écrasez, détruisez, égorgez, et finissez tout!

THÉSÉE.

Cette fureur et la mort d'un tendre amant, seraient capables de rendre un homme triste.

HIPPOLYTE.

J'en veux à mon cœur; mais j'ai pitié de lui.

PYRAME.

« O nature! pourquoi formas-tu des lions? Puis-
» que cet infâme lion a défloré ici ma chère maî-
» tresse, qui est... non, non, qui était la plus belle
» personne qui ait vécu, qui ait aimé, qui ait ca-
» ressé, qui ait regardé de ses beaux yeux »,

Venez, mes larmes, mêlez-vous; —
A moi, mon épée, et blesse

Le sein de Pyrame :
Oui, le sein gauche
Où palpite le cœur.
Ainsi je meurs, je meurs, je meurs,
Maintenant je suis mort,
Maintenant je suis parti de ce monde;
Mon âme est dans les cieux.
Langue, perds ta lumière;
Lune, fuis de ces lieux;
Et maintenant, meurs, meurs, meurs.
Bonsoir, bonsoir.

(Il meurt. Le clair de lune sort.)

DÉMÉTRIUS.

Plus de dé pour lui si ce n'est l'as, car il n'est plus qu'*un* (44).

LYSANDRE.

Il est moins qu'un as, ami, car il est mort; il n'est rien.

THÉSÉE.

Avec le secours d'un chirurgien, il pourrait en revenir encore et se trouver un âne.

HIPPOLYTE.

Par quel hasard le clair de lune s'en est-il allé, avant que Thisbé arrive et trouve son amant?

THÉSÉE.

Elle le trouvera à la clarté des étoiles. — La voici qui s'avance, et sa douleur va finir la pièce.

(Thisbé paraît.)

HIPPOLYTE.

Il me semble qu'elle ne doit pas être fort longue, pour un pareil Pyrame; j'espère qu'elle sera courte.

DÉMÉTRIUS.

Lequel de Pyrame ou de Thisbé vaut le mieux ?
Un atome ferait pencher la balance.

LYSANDRE.

Elle l'a déjà cherché de ses beaux yeux.

DÉMÉTRIUS.

Et la voilà qui va gémir : vous allez entendre.

THISBÉ.

Dors-tu, mon amant ?
Quoi ! serais-tu mort, mon tourtereau ?
O Pyrame ! lève-toi :
Parle, parle-moi : tout-à-fait muet ?
Quoi ! mort, mort ? Une tombe
Doit donc couvrir tes tendres yeux.
Ce front de lis,
Ce nez de cerise,
Ces joues jaunes comme la primevère,
Sont évanouis, sont évanouis.
Amans, gémissez ;
Ses yeux étaient verts comme porreau.
O vous, trio de sœurs,
Venez, venez à moi.
Avec vos mains pâles comme le lait,
Teignez-les dans le sang,
Puisque vous avez coupé
De vos ciseaux son fil de soie.
Langue, n'ajoute pas un mot ;
Viens, fidèle épée,
Viens, lame tranchante, plonge-toi dans mon sein,
Et adieu, mes amis.
Ainsi finit Thisbé.
Adieu, adieu, adieu.

(Elle meurt.)

THÉSÉE.

Le clair de lune et le lion sont restés pour enterrer les morts.

DÉMÉTRIUS.

Oui, et la muraille aussi.

BOTTOM.

« Non, je puis vous l'assurer. La muraille qui » séparait leurs pères est à bas. — Vous plaît-il de » voir l'épilogue, ou d'entendre une danse berga- » masque [45], entre deux acteurs de notre troupe? »

THÉSÉE.

Point d'épilogue, je vous prie; car votre pièce n'a pas besoin d'apologie : non, jamais d'excuse; car quand tous les acteurs sont morts, il n'est pas besoin de blâmer la mémoire d'aucun. Vraiment, si celui qui a composé cette pièce avait joué le rôle de Pyrame, et qu'il se fût pendu avec la jarretière de Thisbé, cela aurait fait une bien belle tragédie; et c'en est une en vérité, et jouée avec distinction. Mais, voyons notre bergamasque : laissez là votre épilogue. (*Une danse de paysans bouffons.*) La langue de fer du minuit a prononcé douze : amans, au lit; c'est presque l'heure des fées. Je crains bien que nous ne reprenions sur le matin le sommeil que nous avons épargné sur cette nuit. Cette farce grossière nous a bien trompés sur la marche pesante de la nuit. — Chers amis, allons à notre lit : nous passerons une quinzaine entière dans les divertissemens nocturnes, et chaque jour amènera de nouveaux plaisirs, pour célébrer cette fête.

(Tous sortent.)

SCÈNE II.

Entre PUCK.

Voici l'heure où le lion rugit,
Où le loup hurle à la lune,
Tandis que le laboureur ronfle
Épuisé de sa pénible tâche.
Maintenant les tisons consumés brillent dans le foyer;
La chouette, poussant son cri sinistre,
Rappelle aux malheureux, couchés dans les douleurs,
Le souvenir d'un drap funèbre.
Voici le temps de la nuit,
Où les tombeaux, tous entr'ouverts,
Laissent échapper chacun son spectre,
Qui va errer dans les sentiers des cimetières.
Et nous, fées, qui voltigeons
A la clarté du char de la triple Hécate,
Fuyant la présence du soleil,
Et suivant l'ombre comme un songe,
Nous faisons nos gambades. Pas une souris
Ne troublera cette maison sacrée.
Je suis envoyé devant, avec un balai,
Pour balayer la poussière derrière la porte (46).

(Entrent Oberon et Titania avec leur cour.)

OBERON.

Qu'une lumière brillante éclaire cette maison
Par le moyen de ce feu mourant;
Que tous les esprits et toutes les fées
Sautent d'un pied léger, comme l'oiseau qui s'élance d'une épine;
Répétez avec moi ce couplet :
Chantez et dansez rapidement à sa mesure.

TITANIA.

D'abord, répétez ce couplet par chœur;

Et à chaque mot une cadence :
Les mains enlacées, avec la grâce des fées,
Nous chanterons et nous bénirons cette demeure.

(Chant et danse.) (47)

OBERON.

A présent, jusqu'à la pointe du jour,
Que chaque fée erre dans ce palais.
Nous irons au beau lit nuptial,
Et il sera béni par nous;
Et la lignée qui y sera engendrée
Sera toujours heureuse.
Ces trois couples d'amans
Seront toujours sincères et fidèles.
Et les taches de la main de la nature
Ne se verront point sur leurs enfans.
Jamais difformité, bec de lièvre, cicatrice,
Ou signe de sinistre augure, tels que ceux
Qui sont si pénibles à voir au jour de la nativité,
N'existeront pour leurs enfans.
Fées, dispersez-vous;
Qu'avec la rosée des champs
Chacun consacre chaque appartement;
Établissez-y la douce paix.
Ce palais subsistera toujours dans le bonheur,
Et le maître en sera toujours favorisé du ciel.
Allons, dansons,
Ne tardons plus :
Venez me rejoindre au point du jour.

(Oberon et Titania sortent avec leur cour.)

PUCK.

Si nous, légers fantômes, nous avons déplu,
Figurez-vous seulement (et tout sera réparé),
Figurez-vous que vous avez fait ici un court sommeil,
Tandis que ces visions erraient autour de vous.
Indulgens spectateurs, ne blâmez point
Ce faible et vain sujet,

Et ne le prenez que pour un songe :
Si vous faites grâce, nous nous corrigerons.
Et comme je suis un honnête Puck,
Si nous avons le bonheur immérité
D'échapper cette fois à la langue du serpent [48],
Nous ferons mieux avant peu,
Ou tenez Puck pour un menteur.
Adieu; bonne nuit à tous.
Prêtez-moi le secours de vos mains si nous sommes amis,
Et Robin vous dédommagera quelque jour.

(Il sort.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LE SONGE D'ÉTÉ.

---

(1) Les personnages d'Oberon et de Titania étaient connus avant Shakspeare, mais ils sont devenus dans la pièce des personnages originaux. Shakspeare est pour la mythologie des fées en Angleterre ce qu'était Homère pour celle de l'Olympe.

Peut-être Chaucer aurait-il droit de partager cette gloire avec lui, mais ce poëte est oublié même de ses compatriotes à cause de la vétusté de son langage.

Titania était aussi appelée la reine *Mab;* et *Puck* ou *Hobgoblin*, connu encore de nos jours dans les trois royaumes sous le nom de *Robin good fellow*, était le serviteur spécialement attaché à Oberon, et chargé de découvrir les intrigues de la reine. On prétend que *Puck* est un vieux mot gothique qui veut dire Satan. Cet esprit est regardé comme très-malicieux, et enclin à troubler les ménages. Si l'on n'avait pas soin de laisser une tasse de crème et de lait caillé pour Robin, le lendemain le potage était brûlé, le beurre ne pouvait pas prendre, etc., etc. C'était son tribut pour ses peines de balayer la maison à minuit, et de moudre la moutarde.

(2) Nous traduisons ces noms propres pour n'être pas obligés d'en répéter en note la signification chaque fois que leur emploi la rappelle.

(3) Allusion à la victoire de Thésée sur les amazones. Hippolyte, que d'autres nomment Antiope, avait été emmenée captive par le vainqueur.

(4) Par un loi de Solon, les pères exerçaient sur leurs enfans un pouvoir absolu de vie et de mort.

(5) Shakspeare oublie que Thésée a fait ses exploits avant la guerre de Troie, et par conséquent long-temps avant la mort de Didon. STEEVENS.

Mais le duc Thésée de Shakspeare, est-il bien le Thésée de la mythologie ? Je crois que Shakspeare ne s'est pas trop inquiété du temps où avait pu vivre celui-ci. Le sien est un duc d'Athènes qui aurait aussi bien figuré comme duc de Bourgogne ; pourtant il y a dans cette pièce tant d'autres allusions mythologiques, qu'il faut bien croire à l'anachronisme.

(6) Trait de ridicule contre le titre courant de la tragédie de *Cambyse* par Preston, ou la *Campaspe* de Lilly.
STEEVENS.

(7) Dans une vieille comédie, la *Fille rugissante*, il y a un personnage nommé Déchire-chat. STEEVENS.

(8) Fragment ampoulé, tiré de quelque pièce du temps.
THÉOBALD.

(9) Il n'est pas hors de propos de faire encore remarquer ici que, du temps de Shakspeare, les hommes remplissaient le rôle de femme.

(10) Sans barbe, comme une tête attaquée du mal français reste sans cheveux. *Corona veneris*.
C'était la mode de porter des barbes peintes.
JOHNSON.

(11) Avec plus de liberté, *obscenely ;* en plein air. *Obscenum est, quod intrà scenam agi non oportuit.*
GRAY.

(12) Qand on assignait un rendez-vous, plusieurs soldats de milice s'excusaient sur ce que les cordes de leurs arcs étaient rompues, d'où le proverbe, tenez votre parole, soit que les cordes de votre arc soient rompues ou non. WARBURTON.

(13) Ce sont les cercles que les fées, disait-on, traçaient sur le gazon, dont la brillante verdure provenait du soin qu'elles prenaient de l'arroser.

(14) Fleur favorite des fées.

(15) La coutume de crier *tailleur* à la vue d'une chute sur le dos, vient de ce qu'un homme qui glisse en arrière de sa chaise tombe comme un tailleur, les jambes croisées sur son établi.

(16) On sait que Thésée fut un des plus braves chevaliers errans de la mythologie grecque, mais qu'il ne se piquait pas de fidélité envers les dames.

(17) Jeu de merelles, figure de plusieurs carrés que les bergers ou les enfans tracent sur le gazon.

(18) Il y a dans le texte, *human mortals* : cette épithète qui semble rédondante sert à marquer la différence entre les hommes et les fées. Celles-ci ne font pas partie de l'humanité, quoique soumises à la mort comme les hommes.

(19) Observation juste sur la constitution médicale de l'atmosphère.

(20) Page d'honneur, place de cour abolie par Élisabeth. Le henchman des *highlanders* était leur échanson.

(21) O maraviglia : amor ch'a pena è nato,
Già grande vola, già triunfa armato.
T. Tasso.

(22) Compliment à Élisabeth; ce sont les vers que dans le roman de Kenilworth la reine se fait répéter par W. Raleigh.

(23) On l'appelle aussi *Love in idleness*, l'amour oisif, ou l'ail du cœur, herbe de la trinité.

C'est la *viola tricolor* de Linnée, syngénésie monogamie.

(24) On remarquera peut-être que Puck et Oberon parlent souvent sur la scène, sans qu'on ait fait mention de leur entrée.

Invisibles ou visibles, comme ils veulent, ils semblent s'affranchir eux-mêmes des lois de la scène.

(25) *Roundel*, couplet de chanson qui commence et finit par la même sentence, *qui redit in orbem.*
Roundel signifie aussi une danse en rond. TYRWHIT.

(26) Équivoque sur le verbe *to lie* se *coucher* et *mentir.*

(27) On sait qu'un sonnet ne peut avoir que quatorze vers.

(28) *Most brisky Juvenal, and Eke most lovely Jew.* Le mot Jew semble être ici une abréviation de *Juvénal*, et forme une espèce d'équivoque avec la première syllabe de Juvénal, à cause de la prononciation. Au reste tout ceci n'est que parodie.

(29) *Ninny*, lourdaud, jeu de mot.

(30) C'est la queue du ver luisant, *lampyris*, et non ses yeux qui est phosphorique. J.

(31) La sanguinaire est une papavéracée (polyandrie monogynie) à laquelle on attribuait autrefois la vertu de *nouer* les enfans et les animaux, d'empêcher leur croissance.

(23) Les fantômes des suicides enterrés dans les carrefours, et des noyés, étaient condamnés à errer l'espace de cent ans, parce que les rites de la sépulture n'avaient pas été acccomplis.
STEEVENS.

(33) *Ulmo conjuncta marito.* CATULLUS.

(34) Le bouton de Diane, c'est le bouton de l'*agnus castus;* et la fleur de Cupidon, la *viola tricolor.*

(35) Allusion au proverbe que les oiseaux commencent à s'accoupler à la Saint-Valentin.

(36) Ces méprises d'amour ont sans doute fourni l'idée du dix-septième chant de *la Pucelle.*

(37) *Bottom* signifie le *fond*.

(38) Trait de satire contre Preston, auteur de la pièce de *Cambyse*. Il joua un rôle dans la *Didon* de Nash, devant Élisabeth, qui le gratifia d'une pension de 20 livres sterling par an (ce qui ne fait guère qu'un schelling par jour).

STEEVENS.

(39) Allusion à un poëme de Spencer. Ce poëte mourut de misère en 1598.

(40) Il paraît que le prologue était anciennement introduit au son des trompettes.

(41) Allusion à une fable de l'Estrange : *les Anes juges de paix*.

(42) Il y a dans ce texte, Limandre. Léandre est le mot consacré dans nos parades ; le beau Liandre pour Léandre.

Shaphale pour Céphale, Procrus pour Procris.

(43) Ce personnage n'était pas nouveau. Shakspeare le tourne ici en ridicule.

(44) Die, *mourir* et *dé :* équivoque. FARMER.

(45) On sait que les danses bergamasques ont eu long-temps de la réputation.

(46) La propreté est nécessaire pour attirer chez soi des fées propices.

(47) On prétend qu'il y a ici deux couplets perdus.

(48) Les sifflets.

ROMÉO ET JULIETTE,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

ROMÉO ET JULIETTE.

Deux grandes familles de Vérone, les *Montecchi* et les *Capelletti*, vivaient depuis longtemps dans une inimitié qui avait souvent donné lieu à des combats sanglans que se livraient, dans les rues, les membres des deux familles. *Alberto della Scala*, second capitaine perpétuel de Vérone, avait inutilement travaillé à les réconcilier; mais du moins était-il parvenu à les contenir de telle sorte que lorsqu'ils se rencontraient dans les rues, dit l'historien de Vérone, *Girolamo della Corte*, à qui est empruntée cette relation, *les plus jeunes cédaient le pas aux plus âgés, ils se saluaient et se rendaient le salut.*

Il arriva qu'en 1303, sous *Bartolommeo della Scala*, élu capitaine perpétuel après la mort de son père Alberto, *Antonio Capelletto*

chef de sa faction, donna dans le carnaval une grande fête à laquelle il invita une partie de la noblesse de Vérone. *Roméo Montecchio*, âgé de vingt à vingt et un ans, et l'un des plus beaux et des plus aimables jeunes gens de la ville, s'y rendit masqué avec quelques-uns de ses amis. Cependant, ayant au bout de quelque temps ôté son masque, il s'assit dans un coin d'où il pouvait voir et être vu. On s'étonna beaucoup de la hardiesse avec laquelle il venait ainsi au milieu de ses ennemis. Cependant, comme il était jeune et de manières agréables, ceux-ci, dit l'historien, *n'y firent pas autant d'attention qu'ils en auraient fait peut-être s'il eût été plus âgé*. Ses yeux et ceux de Juliette se rencontrèrent bientôt, et, frappés également d'admiration, ils ne cessèrent plus de se regarder. La fête s'étant terminée par une danse appelée chez nous, dit Girolamo, *la danse du chapeau* (*dal cappello*), une dame vint prendre Roméo qui, se trouvant ainsi introduit dans la danse, après avoir fait quelques tours avec sa danseuse, la quitta pour aller prendre Juliette qui dansait avec un autre. « Aussitôt qu'elle » l'eut senti toucher sa main, elle lui dit : Bénie

» soit votre venue! Et lui, lui serrant la main,
» répondit: Quelles bénédictions en recevez-
» vous, madame? Et elle reprit en souriant :
» Ne vous étonnez pas, seigneur, si je bénis
» votre venue. M. Marcurio était là depuis
» long-temps à me glacer, et par votre poli-
» tesse vous êtes venu me réchauffer. (Ce
» jeune homme, qui s'appelait Marcurio dit
» le louche, et que l'agrément de son esprit
» faisait aimer de tout le monde, avait toujours
» eu les mains plus froides que la glace.) A
» ces mots Roméo répondit : Je suis grande-
» ment heureux de vous rendre service en quoi
» que ce soit. Comme la danse finissait, Ju-
» liette ne put lui dire que ces mots : Hélas! je
» suis plus à vous qu'à moi-même. »

Roméo s'étant rendu plusieurs fois dans une petite rue sur laquelle donnaient les fenêtres de Juliette, un soir elle le reconnut à *son éternuement ou à quelqu'autre signe*, et elle ouvrit la fenêtre; ils se saluèrent *très-poliment* (*cortesissimamente*), et, après s'être long-temps entretenus de leurs amours, ils convinrent qu'il fallait qu'ils se mariassent, quoi qu'il en pût arriver; et que cela devait se faire par l'en-

tremise de frère Lonardo, franciscain, *théologien, grand philosophe, distillateur admirable, savant dans l'art de la magie*, et confesseur de presque toute la ville. Roméo l'alla trouver, et le frère, songeant au crédit qu'il acquerrait non-seulement auprès du capitaine perpétuel, mais dans toute la ville, s'il parvenait à réconcilier les deux familles, se prêta aux désirs des jeunes gens. A l'époque de la quadragésime, où la confession était d'obligation, Juliette se rendit avec sa mère à l'église de Saint-François dans la citadelle, et étant entrée la première dans le confessional, de l'autre côté duquel se trouvait Roméo également venu à l'église avec son père, ils reçurent la bénédiction nuptiale par la fenêtre du confessional que le frère avait eu soin d'ouvrir. Puis, par les soins d'une très-adroite vieille de la maison de Juliette, ils passèrent la nuit ensemble dans son jardin.

Cependant, après les fêtes de Pâques, une troupe nombreuse de Capelletti rencontra à peu de distance des portes de Vérone quelques Montecchi, et les attaqua, animée par *Tebaldo*, cousin germain de Juliette, qui, voyant

que Roméo faisait tous ses efforts pour arrêter le combat, s'attacha à lui, et, le forçant à se défendre, en reçut un coup d'épée dans la gorge, dont il tomba mort sur-le-champ. Roméo fut banni, et peu de temps après, Juliette, prête à se voir contrainte d'en épouser un autre, eut recours au frère Lonardo qui lui donna à avaler une poudre au moyen de laquelle elle devait passer pour morte, et être portée dans la sépulture de sa famille qui se trouvait placée dans l'église du couvent de Lonardo. Celui-ci devait venir l'en retirer et la faire passer ensuite déguisée à Mantoue où était Roméo, qu'il se chargeait d'instruire de tout.

Les choses se passèrent comme l'avait annoncé Lonardo; mais Roméo, ayant appris indirectement la mort de Juliette avant d'avoir reçu la lettre du religieux, partit sur-le-champ pour Vérone avec un seul domestique, et, muni d'un poison violent, se rendit au tombeau qu'il ouvrit, baigna de larmes le corps de Juliette, avala le poison et mourut. Juliette, réveillée l'instant d'après, voyant Roméo mort, et ayant appris du religieux qui venait d'arriver ce qui s'était passé, fut saisie d'une douleur si forte

que, *sans pouvoir dire une parole, elle demeura morte sur le sein de son Roméo* (1).

Cette histoire est racontée comme véritable, par Girolamo della Corte; il assure avoir vu plusieurs fois le tombeau de Juliette et de Roméo qui, s'élevant un peu au-dessus de terre, et placé près d'un puits, servait alors de lavoir à la maison des orphelins de Saint-François que l'on bâtissait en cet endroit. Il rapporte en même temps que le cavalier *Gerardo Boldiero*, son oncle, qui l'avait mené à ce tombeau, lui avait montré dans un coin du mur, près du couvent des capucins, l'endroit d'où il avait entendu dire qu'un grand nombre d'années auparavant on avait retiré les restes de Juliette et de Roméo, ainsi que de plusieurs autres. Le capitaine Breval, dans ses voyages, dit également avoir vu à Vérone, en 1762, un vieux bâtiment qui était alors une maison d'orphelins, et que son guide l'assura avoir renfermé le tombeau de Roméo et de Juliette; mais il n'y existait plus.

Ce ne peut être sur le récit de Girolamo della Corte que Shakspeare a composé sa tragédie;

(1) Voyez *Istorie di Verona del sig.* Girolamo della Corte, etc. T. I, p. 589 et suiv. Édit. de 1594.

Roméo et Juliette parut imprimé en Angleterre en 1579, et l'ouvrage de della Corte, qui devait avoir vingt-deux livres, se trouve interrompu, par la mort de l'auteur, au milieu du vingtième livre et à l'année 1560, d'où il est évident que della Corte écrivait quelques années plus tard. On voit de plus dans la préface de l'éditeur que la mort de Girolamo avait été précédée d'une longue maladie, que la nécessité de revoir un ouvrage auquel il n'avait pu mettre la dernière main avait pris un temps considérable, et enfin que les procès tant *civils que criminels* dont a été tourmenté l'éditeur n'ont pu lui permettre de finir son entreprise aussi promptement qu'il l'aurait désiré ; en sorte que l'ouvrage de Girolamo n'a pu être publié que long-temps après sa mort ; l'édition de 1594 est donc, selon toute apparence, la première. Mais l'histoire de Roméo et de Juliette, sans doute très-populaire à Vérone, avait déjà fait le sujet d'une nouvelle, composée par Luigi da Porto, et publiée à Venise en 1535, six ans avant la mort de l'auteur, sous le titre de *la Giulietta.* Cette nouvelle, réimprimée, traduite, imitée en plusieurs lan-

gues, fournit enfin à Arthur Brooke le sujet d'un poëme anglais, publié en 1562, et où Shakspeare a certainement puisé le sujet de sa tragédie. L'imitation est complète. Juliette, dans le poëme ainsi que dans la nouvelle de Luigi da Porto, se tue avec le poignard de Roméo, au lieu de mourir de douleur comme dans l'histoire; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le poëme d'Arthur Brooke, et Shakspeare qui l'a suivi, fassent mourir Roméo comme dans l'histoire, avant le réveil de Juliette, tandis que dans la nouvelle de Luigi da Porto, il ne meurt qu'après l'avoir vue se réveiller, et avoir eu avec elle une scène de douleur et d'adieux. On a reproché à Shakspeare de ne s'être pas conformé à cette circonstance qui lui fournissait une situation très-pathétique; et on en a généralement conclu qu'il ne connaissait pas la nouvelle italienne, bien que traduite en anglais. Cependant quelques circonstances donnent lieu de croire que Shakspeare connaissait cette traduction; et quant à ses motifs pour préférer le récit du poëte à celui du romancier, il peut en avoir eu plusieurs : d'abord, pour s'être écarté en un point si important de la nouvelle origi-

nale qu'il a suivie scrupuleusement sur presque tous les autres, il faut qu'Arthur Brooke, l'auteur du poëme, ait eu quelques renseignemens sur l'histoire véritable; contemporain de Shakspeare, il aura pu les lui communiquer, et l'exactitude de Shakspeare à se rapprocher, autant qu'il le pouvait, de l'histoire, ou des récits reçus comme tels, ne lui aura pas permis d'hésiter dans le choix. D'ailleurs, et c'est probablement ici la vraie raison du poëte, Shakspeare ne fait presque jamais précéder une résolution forte par de longs discours. *Les discours*, dit Macbeth, *jettent un souffle trop froid sur l'action.* Quelques angoisses que la réflexion ajoute à la douleur, elle porte l'esprit sur un trop grand nombre d'objets pour ne pas le distraire quelquefois de l'idée unique qui conduit aux actions désespérées. Après avoir reçu les adieux de Roméo, après avoir pleuré sa mort avec lui, il était possible que Juliette la pleurât toute sa vie au lieu de se tuer à l'instant. Garrick a refait cette scène du tombeau, d'après la supposition adoptée par la nouvelle. La scène est touchante; mais, comme cela paraissait inévitable dans une situation pareille,

peut-être impossible à rendre par des paroles, les sentimens en sont trop et trop peu agités, le désespoir trop et trop peu violent.

On peut remarquer que le laconisme de Juliette dans ces derniers momens, et celui de Roméo lorsqu'il apprend la nouvelle de la prétendue mort de Juliette, sont tout-à-fait en désaccord avec le langage du reste de la pièce, où évidemment Shakspeare a voulu imiter l'abondance de paroles qui fait en général le caractère des peuples d'Italie; cela se voit surtout dans les lamentations des parens sur la mort de Juliette, où les mots se répètent et se succèdent sans amener l'expression d'une idée ou d'un sentiment de plus. Les personnages du poëme, quoique bien plus discoureurs que ceux de Shakspeare, ont moins cependant ce caractère de facilité verbeuse, dont il s'est fait ici une étude; il avait certainement lu, du moins dans les traductions, quelques poëtes italiens; et les innombrables subtilités dont est pour ainsi dire tissu le langage de cette pièce, les continuelles comparaisons avec le soleil, les fleurs et les étoiles, quoique toujours remplies de grâce, sont évidemment une imitation cherchée du

style des sonnets, et une dette payée à la couleur locale. C'est peut-être parce que ces sonnets sont presque toujours sur le ton plaintif que la recherche et l'exagération se font particulièrement sentir dans les plaintes des deux amans: l'expression de leur court bonheur est, surtout dans la bouche de Juliette, d'une simplicité ravissante; et même quand leurs sentimens s'animent d'une véritable énergie, quand le poëte est enfin en possession d'une situation réellement tragique, alors redevenant lui-même, il s'abandonne à sa propre impulsion, et ses personnages, à qui, dit Johnson, il a toujours *laissé un concetti dans leur misère*, n'en retrouvent plus dès que la misère a frappé ses grands coups. L'imagination cesse de se jouer; la passion elle-même se retire pour laisser paraître des sentimens bien autrement forts et solides; et Juliette, cette amante si avide des joies de l'amour, une fois menacée dans sa fidélité, ne songe plus qu'à ses devoirs, et à conserver sans tache l'épouse de son cher Roméo. D'ailleurs, comme on a pu le voir, la Juliette de Shakspeare est, même dans son abandon, infiniment plus réservée que celle de l'histoire, à laquelle se sont

rigoureusement conformées en ce point toutes les autres imitations.

L'amour de Roméo pour Rosalinde est une invention de Luigi da Porto, conservée dans le poëme anglais. Elle jette si peu d'intérêt sur les premiers actes de la pièce, qu'on doit croire que Shakspeare ne l'a adoptée que pour faire ressortir davantage ce caractère de soudaineté propre aux passions du climat. Le personnage de Mercutio lui a été indiqué par ces vers du poëme :

A courtier that eche where was highly had in price,
For he was courteous of his speech, and pleasant of devise.
Even as a lyon would smong the lambs be bold;
Such was emong the bashfull maydes Mercutio to behold.

« Un courtisan que, quelque part qu'il se » trouvât, chacun tenait en très-haute estime, » car il était courtois dans ses discours et devisait » plaisamment; autant un lion serait hardi au » milieu des agneaux, autant Mercutio le pa- » raissait au milieu des jeunes filles timides. »

Tel était sans doute le bel air du temps de Shakspeare, et c'est comme le type de l'homme aimable et amusant qu'il nous a donné Mercutio. Cependant, si la hardiesse lui a manqué pour attaquer, comme Molière, les ridicules de

la cour, on voit assez en plusieurs endroits que le ton lui en était à charge; le rôle de Mercutio paraît avoir coûté à son goût et à la droiture de son esprit; et Dryden rapporte comme une tradition de son temps que Shakspeare disait *qu'il avait été obligé de tuer Mercutio au troisième acte de peur qu'il ne le tuât :* cependant Mercutio a conservé en Angleterre de zélés partisans, et Johnson entre autres, à cette occasion, traite assez durement Dryden pour quelques paroles irrévérentes sur cet aimable Mercutio, dont les *saillies*, dit-il, *ne sont peut-être pas toujours à sa portée.* L'éloignement de Shakspeare pour le genre d'esprit qu'il a prodigué dans *Roméo* est du reste suffisamment prouvé par l'injonction de frère Laurence à Roméo, lorsque celui-ci commence à lui expliquer ses affaires en style de sonnet; *Mon fils*, lui dit-il, *parle simplement.* Le frère Laurence est l'homme sage de la pièce, et ses discours sont en général aussi simples que de son temps il était permis à un philosophe de l'être.

Le rôle de la nourrice offre également peu de ces subtilités que l'auteur paraît, dans *Roméo et Juliette*, avoir réservées aux gens de la haute

classe, et quelquefois aux valets qui les imitent. Ce caractère est indiqué dans le poëme d'Arthur Brooke, où il est loin cependant d'avoir la même vérité et le même agrément que dans la pièce.

Dans tous les endroits où ils échappent aux concetti, les vers de *Roméo et Juliette* sont les plus gracieux et les plus brillans qui soient sortis de la plume de Shakspeare; ils sont en grande partie rimés, autre hommage rendu aux habitudes italiennes.

F. G.

ROMÉO ET JULIETTE.

PROLOGUE.

Dans la belle Vérone, lieu de la scène que nous allons représenter, l'antique haine de deux maisons égales en dignité vient d'éclater par de nouveaux troubles qui, du sang des citoyens, ont souillé les mains des citoyens. De la race funeste de ces deux ennemis a pris naissance, sous des étoiles contraires, un couple d'amans infortunés dont la ruine déplorable ensevelira avec eux les discords de leurs parens. Le passage craintif de cet amour marqué de mort, l'obstination des deux familles dans des fureurs dont la mort de leurs enfans peut seule terminer le cours, vont pendant ces deux heures occuper notre scène. Si vous nous prêtez la faveur d'une oreille attentive, nous travaillerons par nos efforts à perfectionner ce qui pourrait vous paraître défectueux.

PERSONNAGES.

ESCALUS, prince de Vérone.
PARIS, jeune seigneur, cousin du prince.
MONTAIGU, CAPULET, } chefs des deux maisons ennemies.
UN VIEILLARD, oncle de Capulet.
ROMÉO, fils de Montaigu.
MERCUTIO, parent du prince et ami de Roméo.
BENVOLIO, neveu de Montaigu et ami de Roméo.
TYBALT, neveu de la signora Capulet.
FRÈRE LAURENCE, franciscain.
FRÈRE JEAN, religieux du même ordre.
BALTAZAR, domestique de Roméo.
SAMSON, GRÉGOIRE, } domestiques de Capulet.
ABRAHAM, domestique de Montaigu.
UN APOTHICAIRE.
TROIS MUSICIENS.
UN VALET.
UN PAGE de Pâris.
PIERRE.
UN OFFICIER.
CHOEUR.
LA SIGNORA MONTAIGU, femme de Montaigu.
LA SIGNORA CAPULET, femme de Capulet.
JULIETTE, fille de Capulet.
LA NOURRICE de Juliette.
CITOYENS DE VÉRONE, plusieurs hommes et femmes des deux familles, Masques, Gardes, Gens du guet, et Gens de suite.

La scène est pendant presque toute la pièce à Vérone. Au cinquième acte, elle est une fois à Mantoue.

ROMÉO ET JULIETTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un lieu public.

Entrent SAMSON et GRÉGOIRE, armés d'épées et de boucliers.

SAMSON.

Tiens, Grégoire, sur ma parole, on ne nous fera pas avaler de pilules [1].

GRÉGOIRE.

Non, car elles pourraient bien nous donner la colique.

SAMSON.

Je veux dire que, si on nous fâche, il faudra être francs du collier.

GRÉGOIRE.

Franc pour toute ta vie du collier du bourreau, n'est-ce pas? Je crois bien que tu n'en serais pas fâché.

SAMSON.

Je suis prompt à taper quand je me mets en train.

GRÉGOIRE.

Mais tu n'es pas prompt à te mettre en train de taper.

SAMSON.

La vue d'un de ces chiens de Montaigu me remue tout le corps.

GRÉGOIRE.

On se remue pour courir ; quand on est brave, on tient ferme : ainsi, quand on te remuera, tu te sauveras.

SAMSON.

Ces chiens-là me remueront de telle sorte, que je tiendrai ferme : je prendrai le côté du mur avec tout homme ou femme de la maison de Montaigu.

GRÉGOIRE.

C'est ce qui prouve que tu n'es qu'un chétif coquin, car ce sont les plus faibles qu'on met au pied du mur [2].

SAMSON.

Oui, c'est vrai ; et voilà pourquoi les femmes étant les plus fragiles, on les met au pied du mur. Je prendrai le côté du mur sur les serviteurs de la maison de Montaigu ; et pour les filles, je les mettrai au pied du mur.

GRÉGOIRE.

La querelle ne regarde que nos maîtres et nous autres hommes de leur suite.

SAMSON.

Cela m'est égal, je veux me montrer tyran. Quand je me serai battu avec les hommes, je serai cruel envers les filles : je leur couperai la tête.

GRÉGOIRE.

La tête des filles ?

SAMSON.

Oui, la tête des filles, ou bien.... [3] : arrange cela comme tu voudras.

GRÉGOIRE.

C'est à celles à qui tu veux l'apprendre à s'en arranger.

SAMSON.

Elles apprendront qui je suis, tant que le courage me tient; et on sait que je suis un gaillard bien en chair.

GRÉGOIRE.

Oui, tu n'es pas poisson : si tu l'étais, ce serait un hareng de deux liards. Allons, tire ta flamberge; en voilà deux de la maison des Montaigu.

(Entrent Abraham et Baltazar.)

SAMSON.

Voilà mon épée hors du fourreau. Cherche-leur querelle, je t'épaulerai.

GRÉGOIRE.

Oui, en tournant les épaules et en te sauvant.

SAMSON.

Ne crains rien de mon courage.

GRÉGOIRE.

Moi, craindre ton courage ! non, vraiment.

SAMSON.

Mettons la loi de notre côté ; laissons-les commencer.

GRÉGOIRE.

Je vais froncer le sourcil en passant devant eux ; ils le prendront comme ils voudront.

SAMSON.

C'est-à-dire, comme ils l'oseront. Moi, je vais leur mordre mon pouce [4] ; s'ils le supportent, ils sont déshonorés.

ABRAHAM.

Est-ce à notre intention, monsieur, que vous mordez votre pouce ?

SAMSON.

Je mords mon pouce, monsieur.

ABRAHAM.

Est-ce à notre intention, monsieur, que vous mordez votre pouce ?

SAMSON.

Aurons-nous la loi de notre côté si je réponds *oui ?*

GRÉGOIRE.

Non pas.

SAMSON.

Non, monsieur, ce n'est pas à votre intention que je mords mon pouce ; mais je mords mon pouce, monsieur.

GRÉGOIRE.

Cherchez-vous querelle?

ABRAHAM.

Querelle, monsieur? Non, monsieur.

SAMSON.

Si vous cherchez querelle, monsieur, je suis bon pour vous; je sers un aussi bon maître que vous.

ABRAHAM.

Pas un meilleur.

SAMSON.

Soit, monsieur.

GRÉGOIRE.

Dis meilleur, j'aperçois un des parens de mon maître [5].

(On voit de loin entrer Benvolio.)

SAMSON.

Oui, un meilleur maître, monsieur.

ABRAHAM.

Vous mentez.

SAMSON.

L'épée à la main, si vous avez du cœur. — N'oublies pas ce coup de côté qui fait tant de bruit.

(Ils se battent.)

BENVOLIO, accourant l'épée nue pour les séparer.

Séparez-vous, imbéciles. Remettez vos épées; vous ne savez ce que vous faites.

(Entre Tybalt.)

TYBALT.

Quoi, tu tires l'épée contre cette lâche canaille! Tourne-toi, Benvolio; regarde ta mort en face.

BENVOLIO.

Je ne veux que rétablir la paix ici. Remets ton épée, ou sers-t'en pour m'aider à séparer ces hommes.

TYBALT.

Quoi, lorsque l'épée est tirée, parler de paix! Je hais ce mot comme je hais l'enfer, tous les Montaigu et toi. Défends-toi, lâche.

(Ils se battent.)

(Entrent des partisans des deux maisons qui se joignent à la mêlée. Entrent ensuite des citoyens avec de gros bâtons.)

PREMIER CITOYEN.

Prenez vos bâtons, vos piques, vos hallebardes. Frappons, donnons sur eux; tombons sur les Capulet, tombons sur les Montaigu.

(Entrent le vieux Capulet en robe, et la signora Capulet.)

CAPULET.

Quel est ce bruit? Donnez-moi mon épée de combat. Holà!

LA SIGNORA CAPULET.

Votre béquille, votre béquille! Que voulez-vous faire d'une épée?

CAPULET.

Mon épée, vous dis-je; j'aperçois le vieux Montaigu : il fait briller la sienne en l'air pour me braver.

(Entrent Montaigu et la signora Montaigu.)

MONTAIGU.

C'est toi, traître de Capulet! — Ne me retenez pas, laissez-moi aller.

LA SIGNORA MONTAIGU.

Je ne vous laisserai pas faire un pas pour aller à la rencontre d'un ennemi.

(Entrent le Prince et sa suite.)

LE PRINCE.

Sujets rebelles, ennemis de la paix, profanateurs de ces armes souillées par vous d'un sang concitoyen... — Ne m'écouteront-ils donc pas? — Holà! comment! Hommes ou bêtes que vous êtes, qui ne savez éteindre les flammes de votre rage pernicieuse que dans des flots de sang tirés de vos propres veines, sous peine de la torture, jetez à terre de vos mains sanglantes ces armes forgées par la colère [6], et écoutez la sentence de votre prince irrité. — Déjà par votre fait, vieux Capulet, et vous Montaigu, trois tumultes intestins ont, sur une parole sans importance, troublé trois fois la tranquillité de nos rues, et fait quitter aux anciens de Vérone les graves ornemens qui leur conviennent, pour venir, agitant leurs vieilles hallebardes dans de vieilles mains rongées par la paix, réprimer les violences de la haine qui vous ronge. Si jamais vous troublez encore nos rues, vous paierez de votre vie la violation de la paix. Qu'en ce moment tous se retirent, excepté vous, Capulet, qui me suivrez; et vous, Montaigu, rendez-vous cette après-midi à

l'antique manoir de Villafranca (7), où nous tenons notre cour publique de justice, pour y apprendre nos intentions ultérieures sur ce qui vient de se passer. Encore une fois, sous peine de mort, que tous se retirent.

(Sortent le Prince, sa suite, Capulet, la signora Capulet, Tybalt, les citoyens et les domestiques.)

LA SIGNORA MONTAIGU.

Qui donc a de nouveau donné cours à cette ancienne querelle? Répondez, mon neveu; y étiez-vous lorsqu'elle a commencé?

BENVOLIO.

Les domestiques de votre ennemi et les vôtres étaient déjà ici à se battre chaudement quand je suis arrivé : j'ai tiré l'épée pour les séparer. En ce moment est survenu, l'épée à la main, le bouillant Tybalt, qui tout à la fois a rempli mes oreilles de ses défis, et s'est mis à faire le moulinet au-dessus de sa tête, et à pourfendre les vents, qui, n'en recevant pas le moindre mal, ont sifflé de mépris. Pendant que nous faisions échange d'estocades et de coups, arrivaient successivement de nouveaux combattans pour l'un et l'autre parti, jusqu'à ce qu'enfin soit arrivé le prince, qui les a séparés.

LA SIGNORA MONTAIGU.

Oh! dites-moi, où est Roméo? l'avez-vous vu aujourd'hui? Je suis bien heureuse qu'il ne se soit pas trouvé à cette bagarre.

BENVOLIO.

Ce matin, madame, une heure avant que le

divin soleil lançât son premier regard à travers la fenêtre d'or de l'orient, le trouble de mon âme m'a poussé à sortir hors de chez moi; et là, sous le bosquet de sycomores qui s'élève au couchant de la ville, aussi matinal que moi dans sa promenade, votre fils s'est montré à mes regards. J'ai marché vers lui; mais il m'a aperçu, et s'est glissé dans l'épaisseur du bois. Moi, jugeant de ses sentimens par les miens, qui ne sont jamais plus actifs que dans la solitude, j'ai suivi mon goût en me gardant de contrarier le sien, et j'ai évité avec plaisir celui qui en avait à m'éviter de même.

MONTAIGU.

Plus d'une fois avant le jour on l'a vu dans ce lieu augmenter de ses pleurs la fraîche rosée du matin, accroître les nuages des nuages qu'élevaient ses profonds soupirs; mais aussitôt qu'à la dernière extrêmité de l'orient le soleil, qui égaie toutes choses, commence à ouvrir les obscurs rideaux du lit de l'Aurore, mon fils accablé rentre pour se dérober à sa lumière, s'emprisonne seul dans sa chambre, ferme les fenêtres, et, interdisant tout accès au doux éclat du jour, se forme ainsi une nuit artificielle. Cette disposition le conduira nécessairement à une mélancolie noire et funeste, si de bons conseils n'en écartent la cause.

BENVOLIO.

Mon noble oncle, la connaissez-vous cette cause?

MONTAIGU.

Je ne la connais point, et ne puis parvenir à l'apprendre de lui.

BENVOLIO.

L'avez-vous pressé par tous les moyens possibles ?

MONTAIGU.

Il l'a été par moi-même et par plusieurs de mes amis; mais, n'écoutant que lui-même sur ses propres sentimens, il se garde je ne saurais dire quelle fidélité, mais du moins un secret absolu ; aussi rebelle à toute tentative pour pénétrer dans son sein, que le bouton piqué par un ver envieux avant d'avoir pu déployer à l'air ses pétales odorans et livrer ses beautés au soleil. Si nous pouvions seulement savoir d'où provient son chagrin, nous serions aussi empressés de le guérir que de le connaître.

(Roméo paraît dans l'éloignement.)

BENVOLIO.

Tenez, le voilà qui vient. Veuillez vous éloigner; il faudra qu'il me refuse bien obstinément si je ne parviens pas à savoir ce qui l'afflige.

MONTAIGU.

Je désire bien que tu sois assez heureux pour obtenir par ton insistance une confidence sincère. — Venez, madame, retirons-nous.

(Sortent Montaigû et la signora Montaigu.)

BENVOLIO.

Bonjour, mon cousin.

ROMÉO.

Le jour est-il donc si jeune encore ?

BENVOLIO.

Neuf heures viennent de sonner.

ROMÉO.

Hélas ! les heures tristes paraissent bien longues. Était-ce mon père que j'ai vu s'éloigner si vite ?

BENVOLIO.

C'était lui. — Quel est donc le chagrin qui allonge ainsi les heures de Roméo ?

ROMÉO.

La privation de ce qui les rendrait courtes si je le possédais.

BENVOLIO.

Amoureux ?

ROMÉO.

Accablé [8].

BENVOLIO.

D'amour ?

ROMÉO.

De la rigueur de celle que j'aime.

BENVOLIO.

Hélas ! faut-il que l'Amour, aux regards si doux, soit à l'épreuve si dur et si tyrannique ?

ROMÉO.

Hélas ! faut-il que l'Amour, avec ses yeux toujours couverts d'un bandeau, trouve sans y voir le but qu'il veut atteindre ? — Où dînerons-nous ? — O dieux ! — Quel était donc ce tumulte ? — Mais non, ne me le dis pas ; j'ai tout entendu. — Il y a ici bien à faire avec la haine, mais bien plus avec l'amour. — O amour querelleur, ô haine amoureuse, toi qui es tout et nais d'abord de rien, chose légère qui nous accable, vanité sérieuse, chaos dif-

forme des plus séduisantes apparences, plume et plomb à la fois, fumée brillante, feu glacial, santé pleine de maladie, sommeil toujours éveillé qui n'es point le sommeil ! voilà l'amour que je sens, et n'y sens point l'amour. Cela ne te fait-il pas rire?

BENVOLIO.

Non, cousin; bien plutôt pleurer.

ROMÉO.

Tendre cœur, et de quoi?

BENVOLIO.

De voir ton tendre cœur si oppressé.

ROMÉO.

Quoi! tel est le commerce de l'affection (9)? Mes chagrins demeuraient appesantis dans mon sein; tu les forces à se répandre en les pressant sous le poids du tien, et l'affection que tu me montres ajoute une peine de plus à ce trop de peine qui déjà m'appartient. L'amour est une fumée qu'élève la vapeur des soupirs : libre de s'échapper, c'est un feu qui éclate dans les yeux des amans; réprimé, une mer que les amans nourrissent de leurs larmes. Qu'est-ce encore autre chose? une frénésie pleine de réserve, une bile amère qui suffoque, un doux parfum qui conserve. — Adieu, mon cousin.

(Il veut sortir.)

BENVOLIO.

Doucement, je veux vous accompagner, et c'est me manquer que de me quitter.

ROMÉO.

Eh! je ne me retrouve plus moi-même : je ne suis

point ici ; ce n'est point Roméo que tu vois, il est quelque part ailleurs.

BENVOLIO.

Dites-le moi dans toute la tristesse de votre cœur : quelle est celle que vous aimez?

ROMÉO.

Quoi ! faut-il te le dire en gémissant?

BENVOLIO.

En gémissant? Non pas tout-à-fait ; mais dites-le moi d'une âme triste : qui est-ce?

ROMÉO.

Demander à un malade de faire avec tristesse son testament ! Oh ! qu'il est mal d'importuner d'un tel mot celui qui est si mal ! — Tristement, puisqu'il le faut, cousin, j'aime une femme.

BENVOLIO.

Je l'ai vraiment parié quand j'ai su que vous aimiez.

ROMÉO.

L'habile homme pour jouer à coup sûr ! Et elle est belle celle que j'aime.

BENVOLIO.

Un beau jeu, beau cousin, est le meilleur moyen de gagner.

ROMÉO.

Eh bien, dans ce cas-ci vous jouez à perdre. Toute l'adresse de Cupidon ne saurait la gagner, car elle est animée de l'esprit de Diane, et solidement armée d'une chasteté à l'épreuve ; elle vit invulnérable

aux faibles coups de l'arc enfantin de l'Amour; elle ne se laissera point assiéger par d'amoureuses négociations, ne provoquera pas la rencontre des yeux qui cherchent à l'assaillir, n'ouvrira point le pan de sa robe à l'or qui séduit même les saints. Oh! elle est riche en beauté, pauvre seulement en ceci qu'avec sa beauté mourra son véritable trésor.

BENVOLIO.

A-t-elle donc juré de vivre dans la chasteté?

ROMÉO.

Elle l'a juré; et cette parcimonie produira un vaste dégât, car la beauté réduite par elle à mourir de disette prive de beauté toute postérité. Elle est trop belle et trop raisonnable, et raisonnablement elle est trop belle pour mériter le bonheur en me mettant au désespoir. Elle a fait un vœu contre l'amour; et sous ce vœu ma vie est une mort, puisque je vis pour te le dire.

BENVOLIO.

Suivez mon conseil, oubliez de penser à elle.

ROMÉO.

Oh! apprends-moi donc comment je pourrai oublier de penser.

BENVOLIO.

En donnant à tes yeux quelque liberté: considère d'autres beautés.

ROMÉO.

Ce serait le moyen d'établir une comparaison qui me ferait trouver la sienne plus parfaite. Ces masques fortunés qui caressent le front de nos belles

ne font, par leur noirceur, que nous remettre en pensée l'éclat de beauté qu'ils nous cachent. Celui qui est frappé d'aveuglement ne peut oublier le précieux trésor de la vue qu'il a perdu. Montre-moi une maîtresse belle par-dessus toutes les autres, que me sera sa beauté, sinon un livre de souvenirs où je lirai le nom de celle qui surpasse cette beauté par qui sont surpassées toutes les autres? Adieu, tu ne peux m'apprendre à oublier.

BENVOLIO.

Tu recevras de moi cette doctrine, ou j'en mourrai ton débiteur.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une rue.

Entrent CAPULET, PARIS, UN DOMESTIQUE.

CAPULET.

Montaigu est lié par la même défense que moi, et sous des peines semblables; et il ne sera pas difficile, je pense, à deux vieillards comme nous de vivre en paix.

PARIS.

Vous jouissez tous deux d'une existence honorable, et c'est pitié que vous ayez été si long-temps ennemis. Mais parlez, seigneur; que répondez-vous à ma demande?

CAPULET.

Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà

dit. Ma fille n'est encore dans ce monde qu'une étrangère ; elle n'a pas vu s'accomplir la révolution de quatorze années : laissons encore pâlir l'orgueil de deux étés avant de la croire mûre pour le lien nuptial.

PARIS.

De plus jeunes qu'elle sont devenues des mères heureuses.

CAPULET.

Mais elles se flétrissent trop tôt, ces mères prématurées. — La terre a englouti toutes mes autres espérances ; elle est en espérance la maîtresse de mes terres. Aimable Pâris, faites-lui votre cour ; gagnez son cœur ; ma volonté n'est qu'une dépendance de son consentement : si elle vous agrée, c'est dans les limites de son choix que réside mon aveu, et que ma voix vous sera loyalement accordée. — Ce soir je donne une fête consacrée par un long usage ; j'y ai invité plusieurs convives, tous mes amis ; et parmi ceux qui s'y rendent, je vous verrai avec très-grande joie, comme un de plus, en augmenter le nombre. Venez dans mon humble demeure contempler ce soir des astres qui, le pied sur la terre, obscurcissent la lumière des cieux ; cette joie bienfaisante que ressent le jeune homme plein d'ardeur lorsqu'avril, dans toute sa parure, presse de ses pas la marche languissante de l'hiver, vous l'éprouverez ce soir parmi ces jeunes fleurs de beauté prêtes à s'épanouir : écoutez-les toutes, voyez-les toutes, et fixez votre goût sur la plus accomplie. Au milieu du spectacle d'une telle réunion, ma fille, réduite à elle-même, pourra faire

nombre, mais non pas attirer l'attention. — Allons, venez avec moi. — (*A un domestique.*) Toi, travaille sans relâche à chercher dans toute notre belle Vérone les personnes dont les noms sont inscrits sur cette liste (*il lui donne un papier*), et dis-leur que la maison et le maître sont préparés pour les bien recevoir.

(Sortent Capulet et Pâris.)

LE DOMESTIQUE.

Trouver ceux dont les noms sont écrits ici! Il est écrit que le cordonnier se servira de sa toise, et le tailleur de pierres de sa forme; le pêcheur de son pinceau, et le peintre de ses filets. Mais moi on m'ordonne d'aller trouver les personnes dont les noms sont inscrits là-dessus, et je ne pourrai jamais trouver les noms que l'écrivain a écrits là-dessus. Il faut que je m'adresse aux savans, à la bonne heure.

(Entrent Benvolio et Roméo.)

BENVOLIO.

Allons, mon cher; la flamme est un remède à la brûlure qu'a faite une autre flamme; une douleur est diminuée par l'angoisse d'une autre; l'étourdissement qu'on s'est donné à force de tourner se passe en tournant dans l'autre sens; un chagrin désespéré se guérit par la langueur où nous jette un autre chagrin. Laisse entrer dans tes yeux un nouveau poison, et l'ancien venin perdra toute son âcreté.

ROMÉO.

(10) Votre feuille de plantain sera ici d'un excellent usage.

BENVOLIO.

Pour quel mal, je t'en prie ?

ROMÉO.

Pour vos os brisés.

BENVOLIO.

Es-tu fou, Roméo ?

ROMÉO.

Non, mais lié de partout plus que ne le serait un fou, tenu en prison, privé d'alimens, fustigé, tourmenté, et..... Bonsoir, mon bon garçon.

LE DOMESTIQUE.

Dieu vous donne le bonsoir. — Je vous en prie, monsieur, savez-vous lire ?

ROMÉO.

Oui, c'est un bonheur que j'ai dans ma misère.

LE DOMESTIQUE.

Peut-être l'avez-vous appris sans livres : mais, je vous prie, pouvez-vous lire tout ce que vous voyez ?

ROMÉO.

Oui, si je connais les caractères et la langue.

LE DOMESTIQUE.

C'est répondre sincèrement ; tenez-vous en joie.

ROMÉO.

Arrêtez, mon ami, je sais lire. (*Il lit.*) « Le » seigneur Martino, sa femme et ses filles ; le comte » Anselme et ses charmantes sœurs ; la dame veuve » de Vitruvio ; le seigneur Placentio et ses aima- » bles nièces ; Mercutio et et son frère Valentin ; mon » oncle Capulet, sa femme et ses sœurs ; ma jolie

» nièce Rosaline; Livia; le seigneur Valentio et son » cousin Tybalt, Lucio et la vive Hélène. » — C'est une belle assemblée. Où doit-elle se rendre ?

LE DOMESTIQUE.

Là-haut.

ROMÉO.

Où, là-haut ?

LE DOMESTIQUE.

A souper, à la maison.

ROMÉO.

A la maison de qui ?

LE DOMESTIQUE.

De mon maître.

ROMÉO.

Au fait, c'est ce que j'aurais dû vous demander d'abord.

LE DOMESTIQUE.

Maintenant je vous dirai, sans que vous me le demandiez, que mon maître est le puissant et riche Capulet; et si vous n'êtes pas de la maison de Montaigu, je vous invite à venir avaler un verre de vin. Tenez-vous en joie.

BENVOLIO.

A cette ancienne fête des Capulet soupera Rosaline, celle que tu aimes tant : elle y sera avec toutes les beautés qu'on admire à Vérone. Viens-y, et d'un œil sans prévention compare sa figure avec quelques autres que je te montrerai, et ton cygne ne te paraîtra plus qu'un corbeau.

ROMÉO.

Quand la religieuse dévotion de mes yeux pourra

me soutenir un pareil mensonge, que mes larmes se changent en flammes, et que ces hérétiques diaphanes, si souvent noyés sans pouvoir mourir, soient brûlés comme imposteurs. Une femme plus belle que mon amante ! Le soleil qui voit tout n'a jamais vu son égale depuis le commencement du monde.

BENVOLIO.

Bon, vous l'avez vue belle parce qu'il ne se trouvait personne à côté; elle se balançait elle-même dans vos yeux : mais pesez dans ces balances de cristal celle qui fait vos amours, avec telle autre jeune fille que je vous montrerai à cette fête, et à peine trouverez-vous bien celle qui vous paraît la plus belle de toutes.

ROMÉO.

J'irai, non pour y voir un semblable objet, mais pour m'y pénétrer de plaisir dans la splendeur du seul objet que je puisse apercevoir.

(Ils sortent.)

SCENE III.

La maison de Capulet.

LA SIGNORA CAPULET, LA NOURRICE de Juliette.

LA SIGNORA CAPULET.

Nourrice, où est ma fille ? Appelle-la, qu'elle vienne.

LA NOURRICE.

Dans l'instant, sur mon honneur [11]..... à l'âge

de douze ans — Je lui ai dit de venir..... — Hé bien, mon agneau, mon petit poulet de fille..... Dieu nous préserve... Où est donc cette petite fille ? Juliette !

(Entre Juliette.)

JULIETTE.

Qui m'appelle ?

LA NOURRICE.

Votre mère.

JULIETTE.

Me voici, madame; que voulez-vous?

LA SIGNORA CAPULET.

Le voici. — Nourrice, laisse-nous un moment, nous avons à parler en secret. — Non, reviens, nourrice, je me suis ravisée; tu seras témoin de notre entretien. — Ma fille est d'un âge raisonnable.

LA NOURRICE.

Sur ma foi, je puis vous dire son âge à une heure près.

LA SIGNORA CAPULET.

Elle n'a pas quatorze ans.

LA NOURRICE.

J'y mettrais quatorze de mes dents qu'elle n'a pas encore quatorze ans (et cependant à mon grand chagrin, je vous dis, je vous douze [12] qu'il ne m'en reste plus que quatre). Combien avons-nous d'ici à la Saint-Pierre-aux-liens?

LA SIGNORA CAPULET.

Une quinzaine et quelques jours par-dessus [13].

LA NOURRICE.

Par-dessus ou par-dessous, c'est précisément ce

jour-là. Vienne la veille de la Saint-Pierre au soir, elle aura quatorze ans. — Suzanne et elle (Dieu fasse paix à toutes les âmes chrétiennes!) étaient du même âge. — C'est bien; Suzanne est avec Dieu; elle était trop bonne pour moi. — Mais, comme je disais, la veille au soir de la Saint-Pierre, Juliette aura ses quatorze ans; elle les aura, sûr; je me le rappelle à merveille. Il y a à présent onze ans du tremblement de terre, et elle fut sevrée, jamais je ne l'oublierai, précisément ce jour-là; car j'avais frotté d'absinthe le bout de mon sein, j'étais assise au soleil contre le mur du colombier; mon maître et vous vous étiez à Mantoue. — Oh! j'ai bonne mémoire; et, comme je vous disais, dès qu'elle eut goûté de l'absinthe dont j'avais frotté le bout de mon sein, et qu'elle l'eut trouvée amère, il fallait la voir, pauvre petite, se fâcher et se mettre en colère contre le téton. Dans le moment, comme je disais, voilà le colombier qui tremble. Oh! il ne fut pas besoin, je vous jure, de me prier de m'enfuir; et de cette époque il y a onze ans, car elle se tenait déjà sur ses pieds; quoi! avec le bout de la baguette elle courait tout partout, en chancelant je dis : car, tenez, c'était la veille qu'elle s'était cassé la tête; et alors mon mari, Dieu veuille avoir son âme, c'était un drôle de corps! il releva l'enfant : « Comment, dit-il, tu te laisses tomber sur le nez! Quand tu auras plus d'esprit, tu tomberas en arrière; n'est-ce pas, Jules? » et, par Notre-Dame, la petite coquine cessa aussitôt ses cris, et dit. « Oui. » Voyez pourtant ce que c'est qu'une plaisanterie. Oh! j'en réponds, je vivrais mille ans que je ne l'oublierais jamais : « N'est-ce pas, Jules? »

dit mon mari; et la petite morveuse finit tout de suite et dit : « Oui. »

LA SIGNORA CAPULET.

En voilà assez; je t'en prie, laisse-nous tranquilles.

LA NOURRICE.

Oui, madame; et pourtant je ne peux pas m'empêcher de rire quand je pense comme elle cessa tout de suite de crier et dit : « Oui. » Et pourtant, je vous jure, elle avait sur le front une bosse aussi grosse que la coquille d'un poulet. Elle s'était donné un coup terrible, et criait de toutes ses forces. « Comment, dit mon mari, tu te laisses tomber sur le nez! Tu tomberas en arrière quand tu seras plus grande; n'est-ce pas, Jules? » Elle finit tout de suite et dit : « Oui. »

JULIETTE.

Finis aussi, nourrice, je t'en prie, quand je te le dis.

LA NOURRICE.

Allons, j'ai fini. Que Dieu te marque de sa grâce. Tu étais la plus jolie petite enfant que j'aie jamais nourrie : si je peux vivre assez pour te voir mariée, je n'en demande pas davantage.

LA SIGNORA CAPULET.

Et le mariage est justement le sujet dont je suis venue causer avec elle. — Dites-moi, Juliette, ma fille, avez-vous envie de vous marier?

JULIETTE.

C'est un honneur auquel je n'ai jamais pensé.

LA NOURRICE.

Un honneur! Si je n'avais pas été ta nourrice, je dirais que tu as sucé la sagesse avec le lait.

LA SIGNORA CAPULET.

Eh bien! commencez d'aujourd'hui à songer au mariage. Nous avons dans Vérone des femmes plus jeunes que vous, considérées dans le monde et déjà mères; et moi, je m'en souviens bien, j'étais déjà votre mère long-temps avant l'âge où vous voilà fille encore : en un mot, le brave Pâris vous adresse ses vœux.

LA NOURRICE.

C'est un homme, jeune dame... madame, c'est un homme tel que le monde entier... Oh! c'est un mari qui vous va comme de cire.

LA SIGNORA CAPULET.

L'été de Vérone n'a pas une fleur qui puisse lui être comparée.

LA NOURRICE.

Oh! vraiment, c'est une fleur; ma foi, oui, tout-à-fait une fleur.

LA SIGNORA CAPULET.

Qu'en dites-vous? vous sentez-vous du goût pour ce gentilhomme? ce soir vous le verrez à notre fête. Parcourez tout le livre (14) de la physionomie du jeune Pâris, et vous y apercevrez le plaisir écrit avec la plume de la beauté. Examinez ces traits si bien d'accord, et vous verrez comme ils s'expliquent l'un l'autre; et ce que peut encore offrir d'obscur ce charmant volume, vous le trouverez écrit au rebord

de ses yeux. Ce précieux livre d'amour, cet amant encore sans liens ne demande, pour compléter sa beauté, que l'ornement dont il va se couvrir. C'est la mer qui fait vivre le poisson ; et la beauté doit être orgueilleuse de donner asile à la beauté. Le livre qui dans ses attaches d'or enserre la légende dorée en partage la gloire aux yeux de tous : ainsi, en le possédant, vous partagerez tout ce qui lui appartient sans rien diminuer du vôtre.

LA NOURRICE.

Diminuer! non, en vérité ; elle épaissira plutôt : les femmes épaississent par le moyen des hommes.

LA SIGNORA CAPULET.

Répondez-moi en un mot : vous sentez-vous disposée à agréer l'amour de Pâris?

JULIETTE.

Je verrai à le trouver agréable, si le voir peut faire qu'il m'agrée. Mais mon regard ne pénétrera pas plus avant que le point où votre consentement lui donnera la force de se lancer.

UN DOMESTIQUE.

Madame, les convives sont arrivés, le souper est servi, on vous attend ; on demande ma jeune maîtresse ; on jure dans l'office après la nourrice ; toutes choses sont à point. J'ai affaire ailleurs ; je vous en prie, venez sur-le-champ.

LA SIGNORA CAPULET.

Nous te suivons. Allons, Juliette, le comte nous attend.

LA NOURRICE.

Allez, ma fille, chercher ce qui donnera d'heureuses nuits à vos heureux jours.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

Une rue.

Entrent ROMÉO, MERCUTIO, BENVOLIO, avec cinq ou six autres masques, des porteurs de flambeaux et autres personnages.

ROMÉO.

Eh bien, est-ce là ce que nous dirons pour notre excuse, ou si nous entrerons sans faire aucune apologie?

BENVOLIO.

Tous ces bavardages-là sont du temps passé [15]. Nous n'aurons point de Cupidon avec son bandeau et son écharpe, son arc à la tartare fait de latte peinte, pour viser les dames au hasard comme un preneur de corbeaux; nous n'aurons pas non plus de ces prologues sans livres répétés en traînant après le souffleur. Qu'ils nous mesurent des yeux comme il leur plaira, nous leur mesurerons un pas de danse, et nous voilà partis.

ROMÉO.

Donnez-moi une torche; ces gambades ne me vont pas. Sombre [16] comme je le suis, c'est à moi à porter le flambeau.

MERCUTIO.

Vraiment, mon cher Roméo, il faudra bien que vous dansiez.

ROMÉO.

Non pas moi, sur ma parole. Vous autres, vous avez l'air à la danse, et votre pied ne touche pas à terre; moi, j'ai une âme de plomb qui me cloue tellement sur la terre que je ne saurais remuer.

MERCUTIO.

Amoureux comme vous l'êtes, que n'empruntez-vous les ailes de l'Amour pour vous élancer au delà des hauteurs communes?

ROMÉO.

Il m'a lancé un dard qui me perce trop cruellement pour que je puisse me lancer sur ses ailes légères; et enchaîné [17] comme je le suis, je ne puis m'élever au-dessus de ma sombre tristesse: je tombe sous le pesant fardeau de l'Amour.

MERCUTIO.

Si vous tombez vous écraserez l'Amour : vous êtes un poids trop fort pour quelque chose de si tendre.

ROMÉO.

L'Amour une chose tendre! Il est dur, rude, ingouvernable, piquant comme l'épine.

MERCUTIO.

Si l'Amour vous mène rudement, menez l'Amour grand train : s'il vous pique, donnez-lui de l'éperon, et vous le mettrez à bas. Allons, une boîte pour mon visage; c'est un masque pour un autre.

(*Il met son masque.*) Que m'importe à présent quel œil curieux parcoure mes difformités? Voici un front renfrogné qui rougira pour moi.

BENVOLIO.

Allons, frappe et entrons; et aussitôt entrés, que chacun ait recours à ses jambes.

ROMÉO.

Donnez-moi une torche. Que des étourdis légers de cœur effleurent de leurs pieds les joncs insensibles [18]; pour moi, je tiendrai, comme on dit, la chandelle, et je regarderai. Ce qui me convient, c'est le proverbe des bonnes femmes : « La fête n'a jamais été si belle et je m'en vas [19]. »

MERCUTIO.

Bon, bon, à la nuit tous chats sont gris; c'est le mot du constable : et si tu es gris, nous te tirerons, sauf respect, de la mare où cet amour t'a enfoncé jusqu'aux oreilles. Venez, nous brûlons le jour [20]. Holà !

ROMÉO.

Cela n'est pas vrai.

MERCUTIO.

Je veux dire, mon cher, qu'en nous arrêtant ainsi nous dépensons notre lumière sans profit, comme des lampes qui brûleraient le jour. Il faut voir dans ce que nous disons ce que nous avons intention de dire, car c'est là que la raison se trouvera cinq fois plutôt qu'une seule dans nos cinq sens.

ROMÉO.

Oui, nous avons bonne intention en allant à cette mascarade; mais il n'est pas raisonnable d'y aller.

MERCUTIO.

Peut-on te demander pourquoi?

ROMÉO.

J'ai fait un songe cette nuit.

MERCUTIO.

Et moi aussi [21].

ROMÉO.

Eh bien, qu'avez-vous rêvé?

MERCUTIO.

Que ceux qui rêvent mentent souvent.

ROMÉO.

Oui, lorsqu'endormis dans leur lit ils rêvent des choses vraies.

MERCUTIO.

Oh! je vois que la reine Mab vous a visité cette nuit : c'est la fée sage-femme [22]. Elle vient, petite et légère comme l'agate placée à l'index d'un alderman, traînée par un attelage de minces atomes, et parcourt le nez des hommes pendant leur sommeil. Les rayons de ses roues sont faits de longues pates de faucheux; l'impériale de sa voiture d'ailes de sauterelles; ses traits de la plus fine toile d'araignée; ses harnais des rayons humides d'un clair de lune. Le manche de son fouet est un os de grillon, et la mèche une mince pellicule. Son postillon est un petit moucheron vêtu de gris, pas à moitié si gros que le petit ver rond retiré avec la pointe d'une aiguille du petit doigt d'une jeune fille. Son chariot est une coquille de noisette vide travaillée par l'écureuil ouvrier en bois, ou par le vieux ver, chargés

de temps immémorial de fabriquer les chars des fées. C'est dans cet équipage qu'elle galope toutes les nuits au travers du cerveau des amans, et ils rêvent d'amour; sur les genoux des hommes de cour, et ils rêvent aussitôt de révérences; sur les doigts des gens de loi, et sur-le-champ ils rêvent d'épices; sur les lèvres des dames, et à l'instant elles rêvent de baisers : mais souvent Mab irritée les punit par des boutons d'avoir gâté leur haleine de parfums confits [23]. Quelquefois elle galope sur le nez d'un courtisan, et il rêve qu'il flaire une place à solliciter. Quelquefois elle vient avec la queue d'un pourceau de dîme chatouiller le nez d'un prébendaire endormi, et il rêve d'un second bénéfice. Tantôt elle se dirige sur le cou d'un soldat, et il rêve d'ennemis qu'il pourfend, de brèches, d'embuscades, de coutelas d'Espagne, de rasades qu'il avale à la toise [24] : alors elle bat le tambour à son oreille; il s'éveille en sursaut, et dans sa frayeur il jure une ou deux invocations, puis se rendort. C'est cette même Mab qui pendant la nuit mêle la crinière des chevaux, et la frise en sales tampons de crins ensorcelés qui, une fois débrouillés, présagent de grands malheurs. C'est la sorcière qui pèse sur le sein des jeunes filles étendues dans leur lit, pour leur apprendre à supporter et en faire des femmes fortes [25]. C'est elle qui....

ROMÉO.

Paix, paix, Mercutio, paix; ce sont des riens que tu nous dis là.

MERCUTIO.

Tu as raison, car je parle de songes, enfans d'un

cerveau oisif, produit de quelques vaines chimères, d'une substance aussi légère que l'air, et plus inconstante que le vent qui, caressant le sein glacé du nord, s'irrite soudain, et, par une bouffée contraire, tourne sa face vers le midi qui verse la rosée.

BENVOLIO.

Ce vent dont vous nous parlez nous rejette loin de ce que nous avons le projet de faire. Le souper est fini, et nous arriverons trop tard.

ROMÉO.

Trop tôt, au contraire, j'en ai bien peur. Un pressentiment funeste semble me dire qu'au milieu des réjouissances de cette nuit quelque événement encore suspendu dans les astres va commencer son cours terrible, et amener, par le traître coup d'une mort prématurée, le terme de cette vie méprisée que je renferme en mon sein. Mais, que celui qui gouverne ma course dirige ma voile ! Allons, mes joyeux amis.

BENVOLIO.

Battez, tambours.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Une salle de la maison de Capulet, garnie de musiciens.

Entrent des DOMESTIQUES.

PREMIER DOMESTIQUE.

Où est Potpan, qu'il ne m'aide pas à desservir? Lui, manier le tranchoir ! jouer du tranchoir !

SECOND DOMESTIQUE.

Quand le bon air d'une maison est remis dans les mains d'un ou deux hommes, et des mains sales encore, cela fait mal au cœur [26].

PREMIER DOMESTIQUE.

Emporte les plians, ôte le cabaret, aie l'œil à la vaisselle. Mon cher, mets de côté pour moi un morceau de massepain [27]; et, si tu veux me faire plaisir, tu diras au portier de laisser entrer Suzanne Grindstone et Nell. — Antoine ! Potpan !

SECOND DOMESTIQUE.

Oui, mon garçon, nous voilà.

PREMIER DOMESTIQUE.

On a besoin de vous, on vous appelle, on vous demande, on vous cherche dans la grande sâlle.

SECOND DOMESTIQUE.

Nous ne pouvons pas être ici et là en même temps. Allons, gai, mes amis; de la joie tant que cela peut durer, et que celui qui vivra le dernier emporte tout.

(Entrent Capulet, les convives et les masques.)

CAPULET.

Cavaliers, soyez les bienvenus. Voilà des dames à qui les cors ne font pas mal au pied, et qui vous donneront bien un tour de danse.— Ah, ah ! mesdames, laquelle de vous refusera de danser maintenant? Celle qui fera la dégoûtée, je protesterai qu'elle a des cors aux pieds. Est-ce là vous serrer de près? — Cavaliers, soyez les bienvenus. J'ai vu le temps où je portais un masque aussi, et où je pouvais

conter fleurette à l'oreille d'une belle dame, et de manière à ne pas lui déplaire. Ce temps est passé; il est passé, passé, passé. — Allons, musiciens, commencez. En cercle, en cercle, faites place; et vous, jeunes filles, sautez. (*Les instrumens jouent, et l'on danse.*) — Holà! valets, donnez encore des flambeaux, relevez les tables contre le mur; éteignez le feu, la salle devient trop chaude. — Allons, mon cher, voilà un divertissement imprévu qui ne prend pas mal. Asseyez-vous, asseyez-vous, bon cousin Capulet; car vous et moi nous avons passé nos jours de danse. Combien y a-t-il depuis cette dernière mascarade que nous fîmes ensemble?

SECOND CAPULET.

Par Notre-Dame, il y a trente ans.

CAPULET.

Comment donc, mon cher? il n'y a pas tant, il n'y a pas tant. C'était à la noce de Lucentio : il y aura vienne la Pentecôte quelque vingt-cinq ans; nous y allâmes en masque.

SECOND CAPULET.

Il y a davantage, davantage : son fils est plus âgé que cela; son fils a trente ans.

CAPULET.

Vous me direz cela, à moi? Il y a deux ans que son fils était encore mineur.

ROMÉO.

Quelle est cette dame dont s'est enrichie la main de ce cavalier?

UN DOMESTIQUE.

Je ne la connais pas, monsieur.

ROMÉO.

Oh ! c'est d'elle que la flamme de ces flambeaux doit apprendre à briller. Sa beauté près de ce visage semblable à la nuit ressemble à un joyau attaché à l'oreille d'un Éthiopien : beauté trop brillante pour les usages de la vie, trop précieuse pour la terre ! Telle une blanche colombe parmi les corbeaux, telle paraît cette jeune dame auprès de son compagnon de danse. Quand la danse aura cessé, j'observerai où elle se tient ; et ma main téméraire, en touchant la sienne, va sentir le bonheur. Quoi ! mon cœur a-t-il aimé jusqu'à ce moment ? Protestez du contraire, mes yeux, car jusqu'à cette nuit je n'avais jamais vu la véritable beauté.

TYBALT.

A sa voix, cet homme doit être un Montaigu. Garçon, donne-moi mon épée. Comment, ce misérable osera venir ici, caché sous un masque grotesque, pour dénigrer et ridiculiser notre fête ! Par la tige et l'honneur de ma race, je ne crois pas pécher en lui donnant le coup de la mort.

CAPULET.

Qu'est-ce que c'est, mon neveu ? Pourquoi ces mouvemens de fureur ?

TYBALT.

Mon oncle, cet homme est un Montaigu, notre ennemi ; un traître qui est venu ici ce soir, en haine de nous, pour se moquer de notre fête.

CAPULET.

Est-ce le jeune Roméo?

TYBALT.

C'est lui-même, ce traître de Roméo.

CAPULET.

Modère-toi, mon cher neveu; laisse-le en paix, il a l'air d'un noble cavalier; et, pour dire la vérité, tout Vérone le vante comme un jeune homme distingué et d'une conduite honorable. Je ne voudrais pas, pour tous les trésors de cette ville, lui faire ici, dans ma maison, la moindre insulte. Calme-toi donc, ne fais pas attention à lui : c'est ma volonté; et si tu veux y avoir quelque égard, tu prendras un visage gracieux et quitteras cet air de mauvaise humeur qui sied si mal dans une fête.

TYBALT.

Il sied très-bien quand un pareil traître devient votre convive : je ne le souffrirai pas.

CAPULET.

Vous le souffrirez vraiment, mon petit ami! Je vous dis que vous le souffrirez. Allons donc; est-ce moi qui suis le maître ici, ou bien vous? Allons donc, vous ne le souffrirez pas? Dieu me pardonne, vous irez faire le train au milieu des gens qui sont chez moi! vous prendrez les airs d'un coq sur son palier [28]! vous ferez le maître!...

TYBALT.

Mais, mon oncle, c'est une honte....

CAPULET.

Allez, allez, vous êtes un jeune insolent. — Nous verrons vraiment. — Cela pourrait bien vous tourner mal. Je sais ce que je dis. Il faudra que vous veniez ici me contrarier! En vérité, vous prenez bien votre temps. — A merveille, mes enfans. — Vous n'êtes qu'un fat, tenez-vous tranquille, ou.... — Donnez donc encore des lumières; des lumières. N'avez-vous pas de honte? — Je vous forcerai bien à être tranquille. Comment! — Allons, gai, mes enfans.

TYBALT.

Cette patience forcée, et la colère à laquelle je voudrais m'abandonner, font, en se heurtant, trembler tout mon corps des assauts qu'elles se livrent. Je m'en irai; mais cette contrainte qu'on m'impose, et qu'on prend pour de la douceur, se convertira en amertume.

(Il sort.)

ROMÉO.

Si d'une main trop indigne j'ai profané la sainteté de l'autel, voici la douce expiation de ma faute: mes lèvres, pèlerin rougissant, sont prêtes à adoucir par un tendre baiser la rude impression de ma main.

JULIETTE.

Beau pèlerin, vous faites injure à votre main, qui n'a montré en ceci qu'une dévotion pleine de convenance; car les saints ont des mains que peut toucher celle des pèlerins; et joindre les mains est le baiser du pieux voyageur en terre sainte.

ROMÉO.

Mais les saints n'ont-ils pas des lèvres? et aussi en ont les pieux voyageurs.

JULIETTE.

Oui, pèlerin, des lèvres qui doivent s'employer à la prière.

ROMÉO.

Oh! s'il en est ainsi, chère sainte, permets à mes lèvres de faire l'office des mains : elles te prient, exauce leur prière, de peur que ma foi ne se tourne en désespoir.

JULIETTE.

C'est sans aucun mouvement personnel que les saints exaucent la prière qui leur est faite.

ROMÉO.

Qu'aucun mouvement ne vous éloigne donc de moi tandis que je vais recueillir le fruit de ma prière : ainsi vos lèvres auront purifié les miennes de leur péché.

(Il lui donne un baiser.)

JULIETTE.

Alors mes lèvres doivent avoir pris le péché dont elles ont déchargé les vôtres.

ROMÉO.

Pris le péché de mes lèvres! ô doux échange! Rendez-moi mon péché.

JULIETTE.

Vous donnez des baisers avec méthode [29].

LA NOURRICE.

Madame, votre mère veut vous dire un mot.

ROMÉO.

Quelle est sa mère ?

LA NOURRICE.

Vraiment, jeune homme, sa mère est la maîtresse de ce logis, et c'est une bonne dame, sage et vertueuse. J'ai nourri sa fille avec qui vous causiez ; et je dis que celui qui mettra la main dessus aura du comptant.

ROMÉO.

C'est une Capulet ! — Oh ! qu'il va m'en coûter cher ! ma vie est engagée à mon ennemie.

BENVOLIO.

Allons, Roméo, partons ; le bal tire à sa fin.

ROMÉO.

Oui, j'en ai peur, et mon repos encore plus.

CAPULET.

Arrêtez, cavaliers, ne songez pas encore à nous quitter : nous avons là une ridicule petite collation sans cérémonie. — Vous le voulez donc absolument? Allons, je vous remercie tous ; je vous remercie, honnêtes cavaliers ; bonne nuit. — Apportez un plus grand nombre de torches. — Allons, allons donc chercher nos lits. Ah ! par ma foi, mon cher (*au second Capulet*), aux lumières je vois qu'il se fait tard. Je vais aussi aller me reposer.

(Ils sortent.)

JULIETTE.

Approche, nourrice ; dis-moi, quel est ce cavalier ?

LA NOURRICE.

C'est le fils et l'héritier du vieux Tibério.

JULIETTE.

Quel est celui qui sort actuellement?

LA NOURRICE.

Je crois, ma foi, que c'est le jeune Pétruccio.

JULIETTE.

Et celui qui le suit, et qui d'abord ne voulait pas danser?

LA NOURRICE.

Je ne le connais pas.

JULIETTE.

Va, demande son nom. — S'il est marié, je crains bien que mon tombeau ne soit mon lit nuptial.

LA NOURRICE.

Son nom est Roméo : c'est un Montaigu, le fils unique de votre grand ennemi.

JULIETTE.

Mon unique amour né de l'unique objet de ma haine!.... Que je l'ai vu trop tôt sans le connaître! que je l'ai connu trop tard! O prodige de l'amour qui vient de naître en moi, que je sois forcée d'aimer un ennemi détesté!

LA NOURRICE.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

JULIETTE.

Un vers que je viens d'apprendre d'un de ceux avec lesquels j'ai dansé.

(Une voix dans l'intérieur appelle Juliette.)

LA NOURRICE.

Tout à l'heure, tout à l'heure. (*A Juliette.*) Venez, allons-nous-en ; tous les étrangers sont partis.

(Elles sortent.)

(Entre le chœur.)

LE CHOEUR.

Une ancienne passion languit maintenant sur son lit de mort, et de jeunes désirs soupirent après son héritage. Cette beauté pour qui l'amour gémissait et demandait à mourir, comparée à la tendre Juliette, a maintenant cessé d'être belle. Maintenant Roméo est chéri de celle qu'il aime ; la magie des regards a jeté sur eux le même charme. Cependant il faut qu'il raconte ses peines à celle dont il se croit haï, et c'est sur de cruels hameçons qu'elle sera contrainte de dérober le doux appât que lui présente l'Amour. Regardé comme ennemi, il ne trouvera point d'issue pour soupirer ces vœux accoutumés à s'unir aux promesses des amans ; tandis qu'elle, aussi pressée d'amour, aura bien moins de moyens encore de chercher à rencontrer celui qui vient d'obtenir sa tendresse : mais la passion leur prête sa puissance, l'occasion leur fournira les moyens de se rapprocher, et à leurs détresses se mêlera l'excès des félicités.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un lieu ouvert, joignant au jardin de Capulet.

Entre ROMÉO.

ROMÉO.

Puis-je aller plus loin lorsque mon cœur est ici? Marche, terre insensible, et retourne vers ton centre.

(Il escalade le mur et saute dans le jardin.)

(Entrent Benvolio et Mercutio.)

BENVOLIO.

Roméo! cousin Roméo!

MERCUTIO.

Il a fait sagement, et, sur ma vie, il s'est échappé pour aller trouver son lit.

BENVOLIO.

Il a couru de ce côté, et a sauté par-dessus le mur de ce verger. Appelle-le, bon Mercutio.

MERCUTIO.

Oui, et je vais même le conjurer. — Roméo! caprice! insensé! passion! amant! apparais-nous

sous la forme d'un soupir; dis-nous seulement un vers, et je suis satisfait. — Crie-nous seulement un *helas!* Fais seulement rimer *amour* et *vautour;* adresse quelques mots de douceur à ma commère Vénus, un petit sobriquet à son fils et héritier le jeune aveugle Adam Cupidon [30], qui tira si proprement quand le roi Cophetua devint amoureux de la fille du mendiant [31]. — Il ne m'entend point, il ne bouge point, il ne remue point; il faut que ce magot-là soit mort. Je vais prendre le parti de l'évoquer. — Roméo, je te conjure par les yeux brillans de ta Rosaline, par son front élevé, par l'incarnat de ses joues, par son joli pied, par sa jambe si bien faite, et tout ce qui s'ensuit [32], de nous apparaître sous ta propre ressemblance.

BENVOLIO.

S'il t'entend, tu le fâcheras.

MERCUTIO.

Ce que je dis ne peut l'offenser [33]; mon invocation est honnête et obligeante; c'est au nom de sa maîtresse que je le conjure de faire seulement acte de présence.

BENVOLIO.

Viens, il se sera enfoncé sous ces arbres pour l'amour de la nuit; ils sont faits l'un pour l'autre [34]: son amour est aveugle; les ténèbres seules lui conviennent.

MERCUTIO.

Quand l'amour est aveugle, il ne touche pas au but [35]. — Roméo, je te souhaite une bonne nuit; moi, je vais gagner mon alcôve. Ce lit de camp est

trop froid pour que j'y puisse dormir. — Eh bien, partons-nous ?

BENVOLIO.

Allons, car il serait fort inutile de le chercher ici où il ne veut pas qu'on le trouve.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Le jardin de Capulet.

Entre ROMÉO.

ROMÉO.

Il se rit des cicatrices celui qui n'a jamais reçu une blessure. (*Juliette paraît à une fenêtre.*) — Mais silence! Quelle lumière brille soudain à travers cette fenêtre ? C'est la lumière de l'orient ; Juliette est le soleil. — Lève-toi, soleil de beauté ; tue l'éclat de la lune jalouse, déjà malade et pâle de douleur de te voir, toi attachée à son service, de bien loin la plus belle des deux. Quitte son service, puisqu'elle est jalouse de toi. La couleur dont se revêtent ses vestales est une couleur malade et livide ; on ne la voit qu'aux imbéciles. Oui, c'est ma dame ; oui, ce sont mes amours : oh ! si elle pouvait savoir que je les lui ai données ! — Elle parle, et cependant elle ne fait entendre aucun son. Qu'importe? ses yeux ont un langage; je veux leur répondre. — Ah! je suis trop téméraire ; ce n'est pas à moi qu'elle parle. [36] Deux des plus brillantes étoiles du ciel, appelées ailleurs par quelque soin, conjurent ses yeux de briller dans leur sphère

jusqu'à leur retour. Mais quoi, si ses yeux étaient au ciel, et que deux étoiles en eussent pris la place, l'éclat de ses joues les ferait honteusement pâlir, comme la splendeur du jour pâlit un flambeau; et ses yeux de la voûte du ciel verseraient à travers les régions éthérées des flots si brillans de lumière, que les oiseaux chanteraient pensant voir cesser la nuit. — Voyez comme elle appuie sa joue sur sa main. Oh! que ne suis-je un gant placé sur cette main, pour toucher cette joue!

JULIETTE.

Ah! merci de moi!

ROMÉO.

Elle parle. — Oh! parle encore, ange resplendissant. Placée au-dessus de ma tête tu illumines toute cette nuit comme le messager du ciel, lorsqu'aux regards étonnés des mortels, qui, les yeux élevés de tout leur effort, se renversent en arrière pour le contempler, il fend le cours paresseux des nuages et vogue sur le sein des airs.

JULIETTE.

O Roméo! Roméo! — Pourquoi es-tu Roméo? — Renie ton père et rejette ton nom; ou, si tu ne le veux pas, jure seulement de m'aimer, et je cesse d'être une Capulet.

ROMÉO, à part.

Dois-je l'écouter plus long-temps, ou répondrai-je à ces mots?

JULIETTE.

Il n'y a que ton nom qui soit mon ennemi. En cessant d'être un Montaigu, tu demeures toujours toi-même. Qu'est-ce que c'est que Montaigu [37]? Ce

n'est ni la main, ni le pied, ni le bras, ni le visage, ni aucune des autres parties dont se compose le corps d'un homme. Oh! sois quelque autre chose. Qu'y a-t-il dans un nom? Ce que nous appelons une rose, sous tout autre nom donnerait une aussi douce odeur. Ainsi Roméo, ne se nommât-il plus Roméo, n'en conserverait pas moins, en perdant ce nom, ses perfections chéries. Roméo, dépouille-toi de ton nom; et pour ce nom, qui ne fait pas partie de toi-même, c'est moi que je te donne toute entière.

ROMÉO.

Je te prends au mot. Appelle-moi ton amant, et je reçois un nouveau baptême et cesse à jamais d'être Roméo.

JULIETTE.

Qui es-tu, toi qui, couvert par la nuit, viens ainsi t'emparer de mes secrets?

ROMÉO.

Je ne sais de quel nom me servir pour t'apprendre qui je suis. Mon nom, ô ma sainte chérie [38], m'est odieux, puisqu'il est pour toi celui d'un ennemi.

JULIETTE.

Mon oreille n'a pas encore aspiré cent paroles prononcées par cette voix, et cependant j'en reconnais les sons. — N'es-tu pas Roméo, un Montaigu?

ROMÉO.

Ni l'un ni l'autre, ma charmante sainte, si l'un et l'autre te sont odieux.

JULIETTE.

Comment es-tu arrivé jusqu'ici, dis-le moi, et

qu'y viens-tu faire ? Les murs sont élevés et difficiles à escalader. Songe qui tu es ; ces lieux sont pour toi la mort si quelqu'un de mes parens vient à t'y rencontrer.

ROMÉO.

Des ailes légères de l'amour j'ai volé sur le haut de ces murailles ; car des barrières de pierre ne sauraient interdire l'entrée à l'amour ; et tout ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter : tes parens ne sont donc point un obstacle qui puisse m'arrêter.

JULIETTE.

S'ils te voient, ils te tueront.

ROMÉO.

Hélas ! tes yeux sont pour moi bien plus dangereux que vingt de leurs épées. Donne-moi seulement un doux regard, et je suis à l'épreuve de leur colère.

JULIETTE.

Je ne voudrais pas pour le monde entier qu'ils te vissent ici.

ROMÉO.

Le manteau de la nuit me dérobe à leurs regards. A moins que tu ne m'aimes, laisse-les me surprendre : il me vaut mieux perdre la vie par leur haine que de la conserver sans ton amour.

JULIETTE.

Qui t'a aidé à trouver ce lieu ?

ROMÉO.

L'amour, qui m'a d'abord excité à le chercher : il m'a prêté son intelligence, et je lui ai prêté mes yeux. — Je ne suis point un pilote ; mais fusses-tu aussi loin de moi que ce vaste rivage baigné des

mers les plus éloignées, pour un tel chargement j'affronterais tous les hasards du voyage.

JULIETTE.

Tu le vois, la nuit étend son masque sur mon visage, sans quoi ce que tu viens de m'entendre dire colorerait devant toi mes joues de la rougeur qui convient à une jeune fille. Je voudrais bien pouvoir conserver encore les apparences ; je voudrais, je voudrais pouvoir nier ce que j'ai dit. Mais, adieu toutes ces formes. — M'aimes-tu ? Je sais que tu vas me répondre *oui*, et j'en recevrai ta parole... Cependant, si tu le jures, tu peux devenir perfide : ils disent que Jupiter se rit des parjures des amans. Cher Roméo, si tu m'aimes, dis-le-moi d'un cœur sincère ; ou bien, si tu me trouves trop prompte à me rendre, je prendrai un visage sévère, je me montrerai irritée, et je te dirai *non ;* et alors tu auras à me gagner par prières : mais autrement je n'en voudrais rien faire pour le monde entier. — En vérité, beau Montaigu, je m'abandonne trop à ma tendresse, et tu peux trouver ma conduite légère. Mais crois-moi, cavalier, tu me trouveras plus fidèle que celles qui ont plus que moi l'art de se déguiser. J'aurais été plus réservée, il faut que je l'avoue, si tu n'avais surpris, sans que je pusse m'en douter, les expressions passionnées de mon sincère amour. Pardonne-moi donc, et n'impute point à la légèreté de mon amour cette faiblesse que t'a découverte l'obscurité de la nuit.

ROMÉO.

Madame, par cette heureuse lune qui couronne

d'argent les cimes de ces arbres fruitiers, je jure.....

JULIETTE.

Ah ! ne jure point par la lune, l'inconstante lune, qui chaque mois voit changer la forme de son disque circulaire : j'aurais peur que ton amour ne fût aussi variable.

ROMÉO.

Par quoi jurerai-je ?

JULIETTE.

Ne jure point ; ou si tu le veux, jure par ta personne gracieuse, toi, le dieu de mon culte idolâtre, et je te croirai.

ROMÉO.

Si l'amour que mon cœur chérit.....

JULIETTE.

C'est bien ; ne jure point. Bien qu'en toi repose ma joie, je ne sentirais pas de joie à former cette nuit un pareil lien : il serait précipité, trop inconsidéré, trop soudain, trop semblable à l'éclair, qui a cessé d'être avant qu'on ait pu dire : Voilà l'éclair. Mon doux ami, bonne nuit. Développé par l'haleine de l'été, ce bouton d'amour peut, quand nous nous reverrons, être devenu une fleur pleine de beauté. Bonne nuit, bonne nuit. Puisse arriver à ton cœur un repos, un calme aussi doux que celui qui remplit mon sein !

ROMÉO.

Oh ! me laisseras-tu si peu satisfait ?

JULIETTE.

Et quelle satisfaction peux-tu obtenir cette nuit?

ROMÉO.

L'échange de tes fidèles sermens d'amour contre les miens.

JULIETTE.

Je t'ai donné mon amour avant que tu l'eusses demandé, et je voudrais en être encore à te le donner.

ROMÉO.

Voudrais-tu me le retirer? et pourquoi, mon amour?

JULIETTE.

Seulement pour avoir le plaisir d'être franche avec toi, et de te le redonner encore. Mais ce que je désire, je le possède déjà : ma libéralité envers toi est vaste comme la mer; mon amour est aussi profond : plus je te donne, et plus il me reste ; car tous les deux sont infinis. — J'entends du bruit là-dedans. Cher amour, adieu. (*La nourrice appelle derrière le théâtre.*) — Tout à l'heure, bonne nourrice. — Doux Montaigu, sois fidèle. Demeure un moment encore, je vais revenir.

(Elle sort.)

ROMÉO.

O bienheureuse, bienheureuse nuit! La nuit me fait craindre que tout ceci ne soit un songe, trop doucement flatteur pour être réel.

(Juliette reparaît à la fenêtre.)

JULIETTE.

Trois mots, cher Roméo, et puis bonne nuit pour tout de bon. Si les vues de ton amour sont honorables, si le mariage est ton but, fais-moi savoir demain matin, par quelqu'un que je trouverai le

moyen de t'envoyer, en quel lieu, en quel temps tu veux accomplir la cérémonie sainte, et j'irai mettre à tes pieds la fortune de ma vie, et je te suivrai comme mon seigneur jusqu'au bout de l'univers.

LA NOURRICE, derrière le théâtre.

Madame!

JULIETTE.

Je viens, tout à l'heure. — Mais si tes intentions ne sont pas bonnes, je te conjure....

LA NOURRICE, derrière le théâtre.

Madame!

JULIETTE.

Dans l'instant, je viens. — De cesser tes poursuites, et de me laisser à ma douleur. Demain matin j'enverrai.

ROMÉO.

Que je n'obtienne les désirs de mon cœur....

JULIETTE.

Mille fois bonne nuit.

(Elle sort.)

ROMÉO.

Nuit mille fois mauvaise du moment où lui manque ta lumière! L'Amour court vers l'Amour comme l'écolier loin de ses livres; mais l'Amour s'éloigne de l'Amour comme l'enfant retourne à l'école, les yeux chargés de tristesse.

(Il se retire à pas lents.)

(Juliette revient encore à la fenêtre.)

JULIETTE.

St! Roméo! — Oh! que n'ai-je la voix du fauconnier pour ramener cet aimable faucon! L'esclavage a la voix éteinte, il ne peut parler haut;

autrement je percerais les cavernes où se retire l'écho, et je fatiguerais sa voix aérienne à répéter le nom de mon Roméo jusqu'à ce que les sons en fussent affaiblis comme les miens.

ROMÉO.

C'est ma bien-aimée qui m'appelle par mon nom! Oh! que les sons argentins de la voix des amans portent, durant la nuit, une délicieuse musique à l'oreille qui les attend!

JULIETTE.

Roméo!

ROMÉO.

Ma douce amie.

JULIETTE.

A quelle heure demain matin enverrai-je vers toi?

ROMÉO.

A neuf heures.

JULIETTE.

Je n'y manquerai pas : d'ici à ce moment il y a vingt années.... J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ROMÉO.

Laisse-moi demeurer ici jusqu'à ce que tu t'en ressouviennes.

JULIETTE.

Je l'oublierais pour te faire rester, et ne songerais qu'au plaisir que me fait ta présence.

ROMÉO.

Et moi je veux rester avec toi pour te faire tout oublier, et oublier moi-même toute autre demeure.

JULIETTE.

Le jour est prêt à poindre. Je voudrais que tu

fusses parti; mais pas plus loin de moi que l'oiseau d'un enfant capricieux, qui le laisse sautiller à quelque distance de sa main, comme un pauvre prisonnier retenu dans sa chaîne entortillée, puis d'un coup de son fil de soie le retire vers lui, tant son amour lui plaint un moment de liberté.

ROMÉO.

Plût à Dieu que je fusse ton oiseau!

JULIETTE.

Je le voudrais aussi, mon doux ami; cependant je te ferais mourir à force de caresses. — Bonne nuit, bonne nuit. Quelque chose de si doux se mêle au chagrin de la séparation, que je dirais bonne nuit jusqu'à ce qu'il fît jour.

(Elle sort.)

ROMÉO.

Que le sommeil descende sur tes yeux, et la paix dans ton cœur! Que ne suis-je le sommeil et la paix, pour obtenir un si doux lieu de repos! — Je vais chercher dans sa cellule mon père spirituel pour implorer son assistance et lui apprendre ma bienheureuse fortune.

(Il sort.)

SCÈNE III.

La cellule de frère Laurence.

Entre FRÈRE LAURENCE.

FRÈRE LAURENCE.

Le matin, de ses yeux grisâtres, sourit sur le front ténébreux de la nuit, bariolant de traits de lumière les nuages de l'orient. La nuit au teint vergeté s'éloigne, en chancelant comme un ivrogne, de la route du jour et des roues étincelantes du char de Titan [39]. Maintenant, avant que le soleil ait avancé sur l'horizon son œil brûlant qui doit amener le jour et sécher l'humide rosée de la nuit, il faut que je remplisse l'osier de cette corbeille d'herbes malfaisantes et de fleurs d'un suc précieux. — La terre, cette mère de la nature, est aussi son tombeau ; et dans ses flancs, sépulcre de la mort, est aussi le germe de la vie. Nés de ces flancs s'offrent à nous des enfans de diverses sortes, nourris sur son sein maternel : nombre d'entre eux excellens en nombreuses vertus, aucun qui n'en possède quelques-unes, et cependant tous différens. Quelle abondance de puissans bienfaits déposés dans les plantes, les pierres, et dans leur véritable destination! car il n'existe sur la terre rien de si méprisable que la terre n'en reçoive quelque bienfait spécial, et rien de si bon qui, s'il est détourné de ce légitime usage, infidèle à sa vraie source, ne se précipite dans l'abus. Mal appliquée, la vertu même

se convertit en vice; et le vice est quelquefois purifié par l'action qui l'emploie. Dans l'enveloppe naissante de cette petite fleur le poison a établi son séjour, et la médecine sa puissance; offerte à l'odorat, elle le réveille et tous les sens à la fois; si on la goûte, elle paralyse en même temps les sens et le cœur. Ainsi, de même que dans les plantes, demeurent toujours en présence dans le sein de l'homme deux ennemis en lutte, la grâce et la volonté grossière; et là où domine le principe pervers, l'ulcère de la mort a bientôt dévoré le germe vital.

(Entre Roméo.)

ROMÉO.

Bonjour, père.

FRÈRE LAURENCE.

Benedicite. — Quelle voix matinale me salue avec tant de douceur? — Jeune fils, une tête malade a pu seule te faire souhaiter le bonjour à ton lit. Les soins font sentinelle dans les yeux du vieillard; et au lieu qu'habitent les soins le sommeil ne reposera plus. Mais le sommeil doré règne sur la couche où vient s'étendre la jeunesse, la tête libre et les membres exempts de douleur. Ainsi donc, c'est, je m'assure, quelque maladie qui t'a fait lever si matin; ou bien, deviné-je juste, et notre Roméo aurait-il passé la nuit hors de son lit?

ROMÉO.

Cette dernière conjecture est la vraie, et mon repos n'en a été que plus doux.

FRÈRE LAURENCE.

Dieu pardonne au péché! Étais-tu avec Rosaline?

ROMÉO.

Avec Rosaline? Non, mon vénérable père : j'ai oublié ce nom, et les douleurs attachées à ce nom.

FRÈRE LAURENCE.

Tu es mon bon fils. Mais où donc as-tu été?

ROMÉO.

Je te le dirai sans me le faire redemander. J'ai été à une fête chez mon ennemi, et là j'ai tout à coup reçu une blessure de quelqu'un que j'ai blessé. Notre guérison à tous deux dépend de tes secours et de ta sainte science. Mon cœur n'a point de haine, homme béni; car, tu le vois, je te prie également en faveur de mon ennemi.

FRÈRE LAURENCE.

Parle simplement, mon bon fils, et va au but sans détour : un aveu équivoque rend douteux le mérite de la confession.

ROMÉO.

Apprends donc en peu de mots que la charmante fille du riche Capulet est l'objet de mes plus chères amours; et de même que je lui ai donné mon cœur, elle m'a donné le sien, et tout est conclu, sauf ce que tu dois conclure par un saint mariage. Quand, où, comment nous nous sommes vus, nous nous sommes parlé d'amour, nous avons échangé nos sermens, c'est ce que je te dirai avec le temps; mais la prière que je te fais, c'est de consentir à nous marier aujourd'hui.

FRÈRE LAURENCE.

Béni saint François, quel changement est ceci?

Rosaline, que vous aimiez si chèrement, est-elle donc si promptement abandonnée? L'amour des jeunes gens n'est pas véritablement dans le cœur, il n'est que dans les yeux. *Jésus Maria!* de quelle abondance de larmes tes joues ne se sont-elles pas lavées pour Rosaline! combien de pleurs amers prodigués en vain pour assaisonner un amour que tu ne goûteras pas! Le soleil n'a pas encore éclairci le ciel chargé de tes soupirs; tes gémissemens passés résonnent encore à mon oreille vieillie; quoi! là sur ta joue paraît encore la trace d'une ancienne larme que tu n'as pas effacée. Si jamais tu fus toi-même, si les douleurs ont existé pour toi, toi et tes douleurs, tout était pour Rosaline, et tu es changé! Prononce donc avec moi cet arrêt : il est permis aux femmes de faillir puisque les hommes manquent de force.

ROMÉO.

Tu m'as souvent grondé d'aimer Rosaline.

FRÈRE LAURENCE.

D'idolâtrer, mon fils, non pas d'aimer.

ROMÉO.

Tu m'ordonnais d'ensevelir mon amour.

FRÈRE LAURENCE.

Non pas de mettre l'un en terre pour en faire sortir un autre.

ROMÉO.

Je t'en prie, ne me gronde pas; celle que j'aime me rend bonheur pour bonheur, m'accorde amour pour amour; l'autre n'en usait pas ainsi.

FRÈRE LAURENCE.

Oh! qu'elle savait bien que ton amour lisait de routine, sans être capable d'épeler! — Viens, jeune inconstant, viens avec moi : un motif m'engage à te prêter mon ministère. Peut-être cette alliance sera-t-elle assez heureuse pour changer en affection véritable la haine de vos deux familles.

ROMÉO.

Oh! partons : je tiens à ce que nous nous hâtions sans perdre un moment.

FRÈRE LAURENCE.

Sagement et lentement : qui court trébuche.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une rue de Vérone.

BENVOLIO, MERCUTIO.

MERCUTIO.

Où diable ce Roméo peut-il être? N'est-il pas rentré chez lui cette nuit?

BENVOLIO.

Il n'est pas rentré chez son père; j'ai parlé à son domestique.

MERCUTIO.

C'est toujours cette pâle cruelle, cette Rosaline, qui le tourmente au point, j'en suis sûr, de le rendre fou.

BENVOLIO.

Tybalt, le cousin du vieux Capulet, a envoyé une lettre à la maison de son père.

MERCUTIO.

C'est un cartel, sur ma vie.

BENVOLIO.

Roméo saura bien y répondre.

MERCUTIO.

Tout homme qui sait écrire peut répondre à une lettre.

BENVOLIO.

Il répondra de plus à l'auteur de la lettre, défi pour défi.

MERCUTIO.

Hélas! le pauvre Roméo! il est déjà mort; assassiné par les yeux noirs d'une blanche idole, l'oreille traversée d'un chant d'amour, le cœur percé au beau milieu d'un trait du petit archer aveugle, est-ce là un homme en état de faire tête à Tybalt?

BENVOLIO.

Quel homme est-ce donc que ce Tybalt?

MERCUTIO.

Autre chose que le roi des chats [40], je vous en réponds; le plus fier champion des règles d'escrime: il se bat comme vous chantez un air sur la note; il garde les temps, la mesure, les distances; il prend son repos, une, deux, et la troisième dans le corps; il vous perce à mort un bouton de soie. Un duelliste, un duelliste; un gentilhomme de la première main,

ferme sur la première et la seconde cause [41] : *Ah! la botte immortelle, le revers, le ha.*

BENVOLIO.

Que veux-tu dire?

MERCUTIO.

Que la peste les confonde avec leur grotesque fantaisie de changer la prononciation, leur affectation, leurs grasseyemens! Par Jésus, *une excellente lame! un homme de fort belle taille! une très-bonne créature* [42]! N'est-ce pas, mon cher grand-père, une chose déplorable, que nous soyons affligés de ces insectes étrangers, ces colporteurs de nouvelles modes, ces *pardonnez-moi*, si attachés aux formes actuelles qu'ils ne sauraient plus se trouver à l'aise sur nos vieux bancs? Ah! leurs *os*, leurs *os* [43]!

(Entre Roméo.)

BENVOLIO.

Voici Roméo, voici Roméo.

MERCUTIO.

Tout évidé comme un hareng sec [44]. Oh! chair, chair, comme on pourrait à présent te servir un jour maigre! Le voilà pour toute nourriture aux vers qui coulaient de la veine de Pétrarque; mais auprès de sa dame, Laure n'était qu'une servante de cuisine, quoiqu'elle eût un amoureux plus habile à la chanter dans ses rimes; Didon n'était qu'une dondon; Cléopâtre qu'une Égyptienne; Hélène et Héro des créatures, des traînées; Thisbé un œil gris ou quelque chose comme cela. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. — Seigneur Roméo, *bonjour*: voilà un salut à la fran-

çaise en l'honneur de vos hauts-de-chausses français. Vous nous avez donné le change hier au soir.

ROMÉO.

Bonjour vous deux. Comment vous ai-je donné le change?

MERCUTIO.

Une escapade, une escapade, mon cher. Vous ne comprenez pas?

ROMÉO.

Pardon, cher Mercutio, j'étais fort occupé; et, dans ma position, il est permis de faillir à quelques révérences (45).

MERCUTIO.

C'est comme si vous disiez qu'un homme dans votre position est obligé de fléchir du jarret.

ROMÉO.

Vous voulez dire faire la révérence.

MERCUTIO.

Tu as très-obligeamment deviné.

ROMÉO.

C'est là une explication fort polie.

MERCUTIO.

Oh! je me pique de politesse.

ROMÉO.

Tu en es la fleur.

MERCUTIO.

Assurément.

ROMÉO.

La fleur de chardon qui se pique à mes souliers.

MERCUTIO.

Bien répondu. Maintenant c'est une pointe qu'il

te faut suivre jusqu'à ce que tes souliers soient usés, parce qu'au moins, quand les souliers seront partis de la semelle, il t'en restera la pointe qui sera seule dans son espèce.

ROMÉO.

Tu conviendras qu'elle est boiteuse, celle-là : tout son mérite, c'est de n'avoir pas sa pareille.

MERCUTIO.

Benvolio, viens nous séparer; mon esprit est rendu.

ROMÉO.

Donne du fouet et de l'éperon, du fouet et de l'éperon, ou je demande un autre coureur.

MERCUTIO

Oh! ma foi, si tu cours la chasse de l'oie sauvage, c'est fait de moi, car tu tiens plus de l'oie sauvage dans un seul de tes sens, que moi, j'en suis sûr, dans tous les cinq. — Est-ce donc la course de l'oie que je faisais avec vous?

ROMÉO.

Je ne t'ai jamais vu avec moi nulle part que ce ne fût pour faire l'oie.

MERCUTIO.

Je vais te mordre l'oreille pour cette mauvaise plaisanterie.

ROMÉO.

Oh! que non; bonne oie ne mord pas.

MERCUTIO.

C'est ton esprit qui a dû mordant; il fait la sauce un peu âpre.

ROMEO.

Elle n'en vaut que mieux pour une oie douce.

MERCUTIO.

Oh ! pour celui-là, il prête comme une peau de chevreuil, de la largeur d'un pouce à la longueur d'une demi-toise.

ROMÉO.

Ce qui veut dire qu'en long et en large tu n'es autre chose qu'une grosse oie.

MERCUTIO.

Eh bien, ceci ne vaut-il pas mieux que de passer le temps à gémir d'amour ? Te voilà sociable maintenant, te voilà le vrai Roméo ; te voilà tel que tu es par éducation et par nature. Je te reconnais à présent, tu es redevenu ce que tu étais ; car cet imbécile d'Amour ressemble à un grand nigaud qui court niaisement çà et là pour trouver où placer sa marotte [46].

BENVOLIO.

Allons, allons, ne va pas plus loin.

MERCUTIO.

Ne voilà-t-il pas que tu me coupes la parole au beau milieu de l'histoire ?

ROMÉO.

Tu allais l'étendre à n'en pas finir.

MERCUTIO.

Au contraire, j'aurais été fort court ; j'avais traité la matière à fond, et ne prétendais pas amuser le tapis plus long-temps.

(Entrent la nourrice et Pierre.)

ROMÉO.

Voilà une bonne figure.

MERCUTIO.

Une voile! une voile! une voile!

BENVOLIO.

Il y en a bien deux, une jupe et un caleçon [47].

LA NOURRICE.

Pierre!

PIERRE.

Me voilà.

LA NOURRICE.

Pierre, mon éventail.

MERCUTIO.

Je t'en prie, donne-le-lui, Pierre, pour cacher son visage : son éventail est le plus beau des deux.

LA NOURRICE.

Dieu vous donne le bonjour, cavaliers.

MERCUTIO.

Dieu vous donne le bonsoir [48], belle dame.

LA NOURRICE.

Sommes-nous déjà au soir?

MERCUTIO.

Assurément; la main impudente du cadran est sur le point de midi.

LA NOURRICE.

Otez-vous de mon chemin. Quel homme êtes-vous donc?

ROMÉO.

Un homme, ma bonne dame, que Dieu a créé et mis au monde pour se faire tort à lui-même.

LA NOURRICE.

Bien dit, par ma foi. — Pour se faire tort à lui-même, dit-il? — Cavaliers, quelqu'un de vous saura-t-il me dire où je pourrais trouver le jeune Roméo?

ROMÉO.

Je puis vous le dire; mais je vous préviens que le jeune Roméo sera plus vieux quand vous l'aurez trouvé qu'au moment où vous vous êtes mise à le chercher. Je suis le plus jeune du nom, faute de pis.

LA NOURRICE.

Vous dites fort bien.

MERCUTIO.

Quoi, le pis est bien? C'est le bien prendre, ma foi, et tout-à-fait sagement.

LA NOURRICE.

Si vous êtes Roméo, seigneur, je voudrais vous entretenir un instant en particulier.

BENVOLIO.

Elle veut lui donner l'adresse de quelque souper.

MERCUTIO.

Une créature! une créature! une créature! Holà, hé (49)!

ROMÉO.

Qu'as-tu donc trouvé?

MERCUTIO.

Ce n'est pas un lièvre, mon cher, à moins que ce ne soit un lièvre dans un pâté de carême, quelque peu passé et moisi avant qu'on puisse le finir.

Un vieux lièvre moisi
Et un lièvre vieux moisi
Est un très-beau plat pour le carême;
Mais dans un lièvre moisi
Il y a trop à manger pour quinze jours,
S'il est moisi avant d'être fini.

Roméo, rentrez-vous chez votre père? Nous y dînerons.

ROMÉO.

Je vais vous suivre.

MERCUTIO.

Adieu, vieille madame; adieu, madame, madame, madame [50].

(Mercutio et Benvolio sortent.)

LA NOURRICE.

Adieu, de tout mon cœur. — Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, seigneur, que ce marchand d'insolences avec toutes ses sottises?

ROMÉO.

C'est un homme, nourrice, qui aime à s'entendre parler, et qui en dit plus en une minute qu'il n'en fait en un mois.

LA NOURRICE.

S'il s'avise de rien dire contre moi, je le ferai bien taire, voyez-vous, fût-il plus fort qu'il ne l'est, lui et vingt de son espèce; et, si je ne pouvais pas, je trouverais bien qui m'aiderait. Vilain po-

lisson ! Je ne suis pas de ses coureuses, moi, je ne suis pas de ses camarades de lit. — Et toi aussi, il faut que tu restes-là immobile, et que tu laisses le premier polisson user de moi à son plaisir !

PIERRE.

Je n'ai vu personne user de vous à son plaisir ; si je l'avais vu, mon épée aurait été bientôt dehors, je vous en réponds : je ne me fais pas plus tirer l'oreille qu'un autre quand je vois l'occasion d'une bonne querelle, et que j'ai la loi de mon côté.

LA NOURRICE.

En vérité, je le dis devant Dieu, je suis si en colère que je tremble de tous mes membres. Vilain polisson ! — Seigneur, un mot, je vous prie. Comme je vous l'ai dit, ma jeune maîtresse m'a envoyée vous chercher : ce qu'elle m'a chargée de vous dire je le garderai pour moi. Mais laissez-moi vous dire d'abord que si vous aviez l'intention de la mener dans le paradis des fous, comme on dit, ce serait un bien vilain procédé ; car la demoiselle est jeune, et par conséquent si vous en agissiez malhonnêtement avec elle, ce serait une chose qui n'est pas à faire vis-à-vis d'une jeune demoiselle, et une conduite fort désagréable.

ROMÉO.

Nourrice, recommande-moi à ta dame et maîtresse. Je te proteste....

LA NOURRICE.

Ah! la belle âme! Oui, sur ma parole, je lui dirai tout cela. Qu'elle va faire une femme contente !

ROMÉO.

Que lui diras-tu, nourrice? Tu ne m'écoutes pas.

LA NOURRICE.

Je lui dirai, seigneur, que vous *protestez;* et c'est là, je le vois bien, parler en gentilhomme [51].

ROMÉO.

Dis-lui de trouver quelque prétexte pour aller à confesse cette après-midi : elle viendra à la cellule de frère Laurence, qui la confessera et la mariera. Voilà pour ta peine.

LA NOURRICE.

Non, en vérité, seigneur, pas une obole.

ROMÉO.

Allez, allez, je vous dis que vous l'accepterez.

LA NOURRICE.

Cette après-midi, seigneur? Bien, elle s'y trouvera.

ROMÉO.

Et toi, bonne nourrice, va attendre derrière le mur de l'abbaye : avant une heure mon domestique t'y rejoindra, et te portera des cordes tressées en échelle, qui dans le mystérieux silence de la nuit m'élèveront au dernier degré du plus glorieux bonheur. Adieu, sois fidèle, et je reconnaîtrai tes soins. Recommande-moi à ta maîtresse.

LA NOURRICE.

Que le Dieu du ciel vous bénisse! — Un mot, seigneur.

ROMÉO.

Que me veux-tu, chère nourrice?

LA NOURRICE.

Votre domestique est-il discret? Vous avez peut-être ouï dire que deux personnes peuvent garder un secret quand on en a mis une à la porte?

ROMÉO.

Je te garantis mon domestique fidèle comme l'or [52].

LA NOURRICE.

Bien, seigneur. Ma maîtresse est la plus douce créature.... Oh! seigneur, seigneur, lorsqu'elle était encore une petite fille qui ne savait que babiller.... — Il y a dans la ville un noble cavalier, un certain Pâris qui voudrait bien en tâter; mais elle, la bonne âme, aimerait autant voir un crapaud, oui, un crapaud, que de le voir. Pour la mettre en colère, je lui dis quelquefois que Pâris est l'homme qu'il lui faut; mais je vous réponds que, quand je lui dis cela, elle devient blanche comme un linge, comme le linge le plus blanc qu'on pourrait trouver tout partout le monde. — *Romarin* et *Roméo* ne commencent-ils pas tous deux par la même lettre [53]?

ROMÉO.

Oui, nourrice; pourquoi? Tous deux commencent par un R.

LA NOURRICE.

Ah! moqueur que vous êtes! c'est le nom du chien. R, c'est ce qu'on dit au chien. Non, cela commence par une autre lettre, je le sais bien, et elle a fait de ça la plus jolie petite versification de vous et de *Romarin;* ça vous ferait plaisir à entendre.

ROMÉO.

Salue ta maîtresse de ma part.

(Il sort.)

LA NOURRICE.

Oui, mille et mille fois. — Pierre !

PIERRE.

Me voilà.

LA NOURRICE.

Pierre, prends mon éventail, et marche devant moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Le jardin de Capulet.

JULIETTE.

Neuf heures sonnaient quand j'ai envoyé la nourrice : elle m'avait promis qu'elle serait de retour au bout d'une demi-heure ; peut-être n'aura-t-elle pu le trouver. — Non, ce n'est pas cela. — Je crois, en vérité, qu'elle est boiteuse ! Oh ! l'Amour ne devrait avoir pour messager que la pensée, dix fois plus rapide que les rayons du soleil lorsque, perçant les airs, ils chassent les ombres du front des obscures collines. Aussi l'Amour est-il traîné par des colombes à la plume légère ; aussi, prompt comme le vent, Cupidon porte-t-il des ailes. — Déjà le soleil arrive au point le plus élevé de sa course journalière, et depuis neuf heures jusqu'à midi il s'est écoulé trois longues heures, et cependant elle ne revient pas. Si elle avait les affections

et le sang brûlant de la jeunesse, son mouvement serait aussi prompt que celui d'une balle; d'un mot je la ferais bondir vers mon tendre amant, et un mot de lui me la renverrait. Mais ces vieilles gens, on dirait toujours qu'ils sont morts; on ne saurait les remuer : ils sont d'une lenteur! lourds et pâles comme le plomb! (*Entrent la nourrice et Pierre.*) — O Dieu! la voilà qui revient. O ma douce nourrice! quelles nouvelles? L'as-tu trouvé? Renvoie ton valet.

LA NOURRICE.

Pierre, restez à la porte.

JULIETTE.

Eh bien, bonne, chère nourrice? — O Dieu! pourquoi cet air triste? Eusses-tu de mauvaises nouvelles, annonce-les-moi gaiement. Si elles sont bonnes, c'est faire honte à la douce chanson que tu m'apportes, que de me la dire sur un air si discordant.

LA NOURRICE.

Je suis excédée; laissez-moi me reposer un moment. Maudits os, comme ils me font mal! Ai-je assez couru!

JULIETTE.

Si je pouvais te donner mes os pour avoir tes nouvelles.... Je t'en prie, allons, parle; bonne nourrice, parle.

LA NOURRICE.

Jésus! que vous êtes pressée! Ne pouvez-vous attendre un instant? Ne voyez-vous pas que je suis hors d'haleine?

JULIETTE.

Comment peux-tu être hors d'haleine, puisque tu

en as assez pour me dire que tu es hors d'haleine? Les raisons que tu me donnes pour me faire attendre sont plus longues que ce que tu refuses de me dire par ces raisons-là. Tes nouvelles sont-elles bonnes ou mauvaises? Réponds à cela *oui* ou *non*, et après j'attendrai patiemment les détails. Contente-moi; sont-elles bonnes ou mauvaises?

LA NOURRICE.

Vous avez fait le choix d'une sotte; vous n'entendez rien à choisir un homme. Roméo! Non, ce n'est pas ça. — Quoiqu'il soit plus beau de visage que personne, malgré cela, il a la jambe mieux faite que tous les autres. Pour la main, le pied, la taille, il n'en faut pas parler; cependant ça n'a pas son pareil. Il n'est pas la fleur de la politesse.... non! mais, j'en réponds, il a la douceur d'un agneau. Va ton chemin, jeune fille, et sers Dieu. — Comment! est-ce qu'on a dîné ici?

JULIETTE.

Non, non; mais je savais déjà tout cela. Que dit-il de notre mariage? que t'en a-t-il dit?

LA NOURRICE.

Ah, Dieu! que la tête me fait mal! La pauvre tête que j'ai! elle me bat comme si elle allait se fendre en mille pièces; et mon dos, de l'autre côté! oh! le dos! le dos! Vous devriez vous maudire d'avoir eu le cœur de m'envoyer comme cela me tuer à courir de tous côtés.

JULIETTE.

En vérité, je suis bien fâchée de te voir souffrir.

Chère, chère, chère nourrice, réponds; que dit mon amant?

LA NOURRICE.

Votre amant parle comme un honnête gentilhomme, poli, obligeant, gracieux, et, j'en réponds, plein de vertu. — Où est votre mère?

JULIETTE.

Où est ma mère? Eh bien! quoi! elle est là-dedans. Où veux-tu qu'elle soit? Que tu me réponds singulièrement! *Votre amant parle comme un honnête gentilhomme... Où est votre mère?*

LA NOURRICE.

Oh! bonne Sainte-Vierge! est-ce que le feu y est? Ma foi, comme vous voudrez : si c'est là l'emplâtre que vous mettez sur mes os malades, vous pourrez dorénavant faire vos commissions vous-même.

JULIETTE.

Est-ce donc la peine de se fâcher ainsi? Allons, que dit Roméo?

LA NOURRICE.

Avez-vous obtenu la permission d'aller à confesse aujourd'hui?

JULIETTE.

Oui.

LA NOURRICE.

Eh bien dépêchez-vous de vous rendre à la cellule du père Laurence : vous y êtes attendue d'un mari qui va vous rendre femme. A présent voilà le sang qui vous monte aux joues : elles seront encore un peu plus rouges quand vous saurez tout. Dépêchez-vous d'aller à l'église; moi, il faut que j'aille d'un

autre côté, chercher l'échelle au moyen de laquelle votre amant grimpera aussitôt qu'il fera nuit pour venir dénicher l'oiseau. C'est moi qui suis chargée de tout le travail; vous avez le plaisir, et moi la peine : mais bientôt, ce soir, vous aurez votre part du fardeau. Allez, je vais dîner; dépêchez-vous de vous rendre à la cellule.

JULIETTE.

De voler au plus beau sort. — Excellente nourrice, adieu.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

La cellule du frère Laurence.

Entrent FRÈRE LAURENCE et ROMÉO.

FRÈRE LAURENCE.

Veuille le Ciel, souriant à cette cérémonie sainte, ne pas envoyer le chagrin nous la reprocher dans les heures à venir!

ROMÉO.

Amen, amen. Mais vienne de chagrins ce qu'il en peut venir, ils ne suffiront pas à payer le bonheur que me donne un seul et court instant de sa vue. Unissez seulement nos mains au son des paroles sacrées, et qu'ensuite la mort, qui dévore l'amour, déploie toute sa puissance; c'en est assez pour moi d'avoir pu la nommer mienne.

FRÈRE LAURENCE.

Ces violens transports ont une fin violente au mi-

lieu de leur triomphe, comme la poudre et le feu que le même instant voit s'unir et s'épuiser. Le miel si doux rassasie par sa trop délicieuse saveur, et dans les plaisirs du goût éteint l'appétit. Aimez donc avec modération; ainsi font les longues amours : trop tard arrive qui va trop vite, aussi bien que qui va trop lentement. (*Entre Juliette.*) — Voici la dame. Oh! la pierre inaltérable de ce pavé ne saurait jamais user un pied si léger. Un amant poserait sur ces fils qui l'automne serpentent mollement dans le vague de l'air, qu'il ne tomberait point à terre, tant sont légères les vanités de ce monde.

JULIETTE.

Je souhaite le bonjour à mon vénérable confesseur.

FRÈRE LAURENCE.

Roméo, ma fille, te remercîra pour nous deux.

JULIETTE.

Je lui en souhaite autant à lui-même, sans quoi des remercîmens de lui seraient un prix trop cher.

ROMÉO.

Ah ! Juliette, si la mesure de ta joie est comblée comme la mienne, et que tu aies plus de talent pour la peindre, parfume de ton haleine l'air qui nous environne, et que la brillante harmonie de ta voix déploie ici les images du bonheur que nous recevons l'un de l'autre en une si chère entrevue.

JULIETTE.

Il est des pensées si riches de félicité, que, pauvres de paroles, elles ne peuvent mettre qu'en elles seules leur orgueil et leur parure. Ils sont dans la

misère ceux qui peuvent calculer ce qu'ils possèdent. Mais tel est l'excès de fortune où s'est élevé mon sincère amour, que je ne saurais compter seulement jusqu'à moitié la valeur de mes richesses.

FRÈRE LAURENCE.

Allons, allons, venez avec moi, et nous aurons bientôt fait; car, avec votre permission, vous ne resterez pas seuls ensemble jusqu'à ce que la sainte Église ait fait de vous une seule personne en deux corps.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un lieu public.

Entrent BENVOLIO, MERCUTIO, un PAGE et des VALETS.

BENVOLIO.

De grâce, cher Mercutio, retirons-nous. Le jour est brûlant, les Capulet sont sortis de leur maison; si nous venons à les rencontrer, jamais nous n'éviterons une querelle, car dans ces chaleurs où nous sommes, le sang bouillonne avec furie (54).

MERCUTIO.

Tu ressembles à ces hommes qui, en entrant dans une taverne, vous campent leur épée sur la table en disant : « Dieu me fasse la grâce de n'avoir pas aujourd'hui besoin de toi, » et qui n'ont pas plus tôt senti l'effet du second verre de vin, qu'ils la tirent contre le cabaretier sans qu'il leur en ait donné sujet.

BENVOLIO.

Moi! je ressemble à un de ces gens-là?

MERCUTIO.

Allons, allons, tu es dans ton espèce un gaillard aussi bouillant qu'on en trouve dans toute l'Italie, aussi prompt à t'emporter, et aussi emporté dans ta promptitude.

BENVOLIO.

Et à quoi revient ce propos?

MERCUTIO.

C'est que, s'il y en avait deux comme toi, bientôt nous ne les aurions plus, car ils se tueraient l'un l'autre. Toi! tu te prendrais de querelle avec un homme pour un poil de plus ou de moins à la barbe; tu te prendrais de querelle avec un homme parce qu'il casserait des noisettes, sans autre raison si ce n'est que tu as les yeux couleur de noisette. Quel autre œil qu'un œil ainsi fait pourrait découvrir un pareil sujet de querelle? Ta tête est pleine de querelles, comme l'œuf est plein de manger; cependant elle a été rendue, à force de querelles et de coups, aussi vide qu'un œuf éclos. N'as-tu pas cherché dispute à un homme sur ce qu'il toussait dans la rue, parce que cela éveillait ton chien qui dormait au soleil; à un tailleur, parce qu'il portait son habit neuf avant les fêtes de Pâques; à un autre encore, parce qu'un vieux ruban nouait ses souliers neufs? Et tu veux me faire la leçon pour m'empêcher de quereller?

BENVOLIO.

Si j'étais aussi querelleur que toi, le premier que je rencontrerais pourrait acheter le revenu de toute ma vie pour le prix de cinq quarts d'heure.

MERCUTIO.

De toute ta vie, imbécile [55] !

(Entrent Tybalt et plusieurs autres.)

BENVOLIO.

Par mon chef, voici les Capulet qui viennent à nous.

MERCUTIO.

Par mon talon, je m'en moque.

TYBALT.

Tenez-vous près de moi, je veux leur parler. — Cavaliers, bonsoir; un mot avec un de vous.

MERCUTIO.

Rien qu'un seul mot avec un de nous? Accouplez quelque chose avec, que cela fasse un mot et un coup.

TYBALT.

Vous m'y trouverez assez disposé, mon gentilhomme, pour peu que vous m'en donniez l'occasion.

MERCUTIO.

Ne pouvez-vous prendre l'occasion sans qu'on vous la donne?

TYBALT.

Mercutio, tu es de concert avec Roméo.

MERCUTIO.

De concert? Comment! nous prend-il pour des ménétriers? C'est que si nous étions des ménétriers, faites attention que vous ne nous trouveriez pas d'accord avec vous. Voilà mon archet, voilà qui vous fera danser. Corbleu, de concert!

BENVOLIO.

Songez que cet entretien se passe dans un lieu fréquenté : ou retirons-nous en quelque lieu écarté, ou raisonnez tranquillement sur vos griefs, ou bien allons-nous-en ; tous les yeux se fixent sur nous.

MERCUTIO.

Les hommes ont des yeux pour regarder. Qu'ils nous regardent si cela leur plaît; pour moi, je ne bouge pas d'ici pour faire plaisir à qui que ce soit.

(Entre Roméo.)

TYBALT.

La paix avec vous, cavalier. J'aperçois mon homme.

MERCUTIO.

Que je sois pendu pourtant, mon gentilhomme, s'il porte votre livrée. Par ma foi, vous pouvez marcher devant sur le pré, il vous y suivra; et dans ce sens votre seigneurie peut bien dire en effet qu'elle a trouvé son homme.

TYBALT.

Roméo, la haine que je te porte ne me permet pas un mot plus doux : tu es un traître.

ROMÉO.

Tybalt, les raisons que j'ai de t'aimer me font pardonner à la fureur qu'annonce un pareil salut. Je ne suis point un traître : ainsi donc, adieu, je vois que tu ne me connais pas.

TYBALT.

Jeune homme, cela ne répare point les outrages

que tu m'as fait : ainsi tourne-toi, et l'épée à la main.

ROMÉO.

Je proteste que je ne t'ai jamais offensé, et que je t'aime plus que tu ne saurais le penser jusqu'à ce que tu connaisses les motifs de mon affection. Ainsi, brave cavalier, dont le nom m'est aussi cher que le mien, accepte cette satisfaction.

MERCUTIO.

Oh ! lâche sang-froid ! déshonorante soumission ! — *A la stoccata*, pour effacer cela. Tybalt, le preneur de rats, voulez-vous faire un tour avec moi ?

TYBALT.

Que veux-tu de moi ?

MERCUTIO.

Bon roi des chats, rien du tout qu'une de vos neuf vies, afin d'en faire ce qu'il me plaira; et ensuite, selon que vous en userez à mon égard, je pourrai bien battre à plat les huit autres. Veuillez donc prendre votre épée par les oreilles pour la faire sortir de son étui, et dépêchez-vous ; ou bien, avant qu'elle soit dehors, c'est sur vos oreilles à vous que sera la mienne.

TYBALT, tirant l'épée.

Tout à votre service.

ROMÉO.

Cher Mercutio, remets ton épée.

MERCUTIO.

Allons, mon gentilhomme, votre passade.

(Ils se battent.)

ROMÉO.

Prends ton épée, Benvolio, désarmons-les. — Gentilshommes, c'est une honte : ne tombez pas dans une pareille désobéissance. — Tybalt ! Mercutio ! le prince a expressément défendu toute querelle dans les rues de Vérone. — Tybalt, arrêtez ! — Cher Mercutio....

(Sortent Tybalt et ses partisans.)

MERCUTIO.

Je suis blessé ! malédiction sur les deux maisons ! me voilà expédié. — Est-ce qu'il est parti, et sans rien avoir ?

BENVOLIO.

Quoi, tu es blessé ?

MERCUTIO.

Oui, oui, une égratignure, une égratignure : par ma foi, j'en ai bien assez. Où est mon page ? — Drôle, va chercher un chirurgien.

(Le page sort.)

ROMÉO.

Prends courage, ami ; ta blessure ne peut être dangereuse.

MERCUTIO.

Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large que la porte d'une église ; mais elle est suffisante, elle fera son effet. Venez me voir demain matin, et vous me trouverez tombé [56] dans le sérieux. Je suis poivré, j'en réponds, du moins pour ce monde-ci. Malédiction sur vos deux maisons ! Corbleu ! un chien, un rat, une souris, un chat, égratigner un homme à mort ! un bravache, un faquin, un traître, qui ne combat que par règles

d'arithmétique! pourquoi diable êtes-vous venu vous jeter entre nous deux? J'ai reçu le coup par-dessous votre bras.

ROMÉO.

Je faisais pour le mieux.

MERCUTIO.

Aidez-moi, Benvolio, à entrer dans quelque maison voisine, ou bien je vais m'évanouir. Malédiction sur vos deux maisons! elles ont fait de moi une pâture à vers. Oh! j'ai la botte et bien à fond. Ah! vos deux maisons!

(Mercutio et Benvolio sortent.)

ROMÉO.

C'est pour moi que ce gentilhomme, le proche parent du prince, mon intime ami, a reçu cette blessure mortelle : ma réputation est entachée par l'affront que m'a fait Tybalt; Tybalt, mon parent depuis une heure! O chère Juliette! ta beauté a fait de moi un homme efféminé, elle a amolli la trempe vigoureuse de mon courage.

(Entre Benvolio.)

BENVOLIO.

O Roméo, Roméo! le brave Mercutio est mort : cette âme généreuse, dédaignant trop tôt la terre, s'est élevée vers les nuages.

ROMÉO.

Les noires destinées de ce jour vont s'étendre sur des jours nombreux : il commence des malheurs que d'autres verront finir.

(Rentre Tybalt.)

BENVOLIO.

Voici le furieux Tybalt qui revient.

ROMÉO.

Vivant! triomphant! et Mercutio est tué! Retourne dans les cieux, douceur que me commandait le respect; et toi, fureur à l'œil enflammé, sois maintenant mon guide. — A présent, Tybalt, reprends pour toi ce nom de traître que tu me donnais tout à l'heure : l'âme de Mercutio, arrêtée à peu de distance au-dessus de nos têtes, attend que la tienne l'accompagne. Ou toi ou moi, ou tous les deux, nous allons le rejoindre.

TYBALT.

C'est toi, qui étais ici-bas de son parti, misérable jeune homme, qui dois l'aller trouver.

ROMEO.

Voici qui en décidera.

(Ils se battent. Tybalt tombe.)

BENVOLIO.

Fuis, Roméo; va-t'en : les citoyens sont en alarme, et Tybalt est tué. Ne reste point ainsi dans la stupeur. Le prince va te condamner à mort si tu es pris. Fuis, sauve-toi.

ROMÉO.

Oh! je suis le jouet de la fortune [57].

BENVOLIO.

Pourquoi es-tu encore ici?

(Roméo sort.)

(Entrent des citoyens, etc.)

UN CITOYEN.

Par quelle rue s'est-il enfui, celui qui a tué Mercutio? Tybalt, cet assassin, par où s'est-il sauvé?

BENVOLIO.

Le voilà étendu là, ce Tybalt.

LE CITOYEN.

Allons, suis-moi ; je te somme au nom du prince, obéis.

(Entrent le prince et sa suite, Montaigu, Capulet, leurs femmes et autres personnages.)

LE PRINCE.

Où sont les vils auteurs de ce tumulte ?

BENVOLIO.

Noble prince, je suis en état de te raconter toutes les malheureuses circonstances de cette fatale querelle. Voilà celui que le jeune Roméo a tué, et qui avait tué ton parent le brave Mercutio.

LA SIGNORA CAPULET.

Tybalt ! mon neveu ! ô toi, le fils de mon frère ! cruelle vue ! hélas ! le sang de mon cher neveu tout répandu ! — Prince, si tu es juste, pour notre sang le sang des Montaigu doit être versé. — Mon neveu, mon neveu !

LE PRINCE.

Benvolio, qui a commencé cette rixe sanglante ?

BENVOLIO.

Tybalt, que vous voyez ici tué de la main de Roméo. Roméo lui a parlé raisonnablement ; il l'a prié de considérer combien la querelle était légère ; il lui a représenté quel serait votre courroux. Tout cela dit d'un ton plein de douceur, d'un regard tranquille, et même dans l'humble attitude d'un suppliant, n'a pu faire trêve à la violence désordonnée de Tybalt, qui, sourd aux paroles de paix,

tourne la pointe de son épée contre le sein du brave Mercutio : celui-ci, tout aussi bouillant que lui, engage fer contre fer dans un duel à mort, et, avec un dédain martial, d'une main écarte la mort, et de l'autre la renvoie à Tybalt, qui par son adresse la repousse vers lui. Roméo crie de toutes ses forces : « Arrêtez, amis; séparez-vous; » et d'un bras plus prompt que sa parole il baisse vers la terre leurs pointes meurtrières et se précipite entre eux deux : mais un coup cruel de Tybalt se fait jour par-dessous le bras de Roméo, et atteint aux sources de la vie l'intrépide Mercutio. Alors Tybalt se sauve; mais quelques momens après il revient vers Roméo, chez qui venait de naître le désir de la vengeance : tous deux y courent comme la foudre; car avant que j'eusse eu le temps de tirer mon épée pour les séparer, le courageux Tybalt était tué. Roméo l'ayant vu tomber a pris la fuite. Voilà la vérité, ou Benvolio consent à mourir.

LA SIGNORA CAPULET.

Il est parent des Montaigu; l'affection qu'il leur doit le rend imposteur : il ne dit pas la vérité. Près de vingt d'entre eux ont combattu dans cette odieuse rencontre, et les vingt ensemble n'ont pu tuer qu'un seul homme. Je demande justice; et toi, prince, tu nous la dois : Roméo a tué Tybalt; Roméo ne doit plus vivre.

LE PRINCE.

Roméo a tué Tybalt, mais Tybalt a tué Mercutio : qui de vous paiera le prix d'un sang si cher?

LA SIGNORA MONTAIGU.

Ce n'est pas Roméo, prince; il était l'ami de Mercutio : sa faute termine la querelle, ainsi que l'aurait fait la loi, par la mort de Tybalt.

LE PRINCE.

Et pour cette offense nous l'exilons sur l'heure. Je suis intéressé dans l'effet de vos haines : mon sang coule ici pour vos querelles féroces; mais je saurai vous imposer une si forte amende, que je vous ferai tous repentir de mes pertes. Je serai sourd à toute défense et à toute excuse; ni larmes ni prières ne pourront racheter de pareils délits : ne songez donc point à en faire usage. Que Roméo quitte ces lieux en diligence, ou l'heure qui l'y verra surprendre sera la dernière de sa vie. (*A sa suite.*) — Emportez ce corps, et attendez mes ordres : la clémence qui pardonne à l'homicide, assassine.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entre JULIETTE.

JULIETTE.

(58) Qu'un galop rapide, coursiers aux pieds brûlans, vous emporte vers le palais du soleil : de son fouet un conducteur tel que Phaéton vous aurait précipités vers le couchant, et aurait déjà ramené la nuit, enveloppée de ses ombres. Étends ton

épais rideau, nuit qui couronnes l'amour; ferme les yeux errans, et que Roméo puisse voler dans mes bras sans qu'on le dise et sans qu'on le voie. La lumière de leurs mutuelles beautés suffit aux amans pour accomplir leurs amoureux mystères; ou si l'amour est aveugle, il ne s'en accorde que mieux avec la nuit. Viens, nuit obligeante, dans tes modestes et noirs vêtemens; apprends-moi comment, par une perte fortunée, un seul mariage va dans un doux jeu remplacer deux virginités sans tache; couvre de ton obscur manteau mes joues où se révolte mon sang effarouché, jusqu'à ce que mon craintif amour, devenu plus hardi, dans les preuves d'un amour fidèle ne voie plus qu'un chaste devoir. — Viens, ô nuit, viens, Roméo; viens, toi qui m'amèneras le jour au milieu de la nuit; car sur les ailes de la nuit tu arriveras plus éclatant que n'est sur les plumes du corbeau la neige nouvellement tombée. Viens, douce nuit; viens, nuit amoureuse, le front couvert de ténèbres : donne-moi mon Roméo; et quand il aura cessé de vivre, reprends-le, et, de ta main, partagé en nombreuses étoiles, il rendra la face des cieux si belle, que la nuit, devenue l'amour du monde, fera par tout l'univers cesser le culte du soleil indiscret. Oh! j'ai acheté une demeure d'amour, mais je n'en suis pas encore en possession, et celui qui m'a acquise n'est pas encore en jouissance. Ce jour est aussi ennuyeux que l'est pour l'enfant, chagrin de ne pouvoir porter encore la robe nouvelle qu'on vient de lui donner, la soirée qui précède un jour de fête. — Oh! voilà ma nourrice. (*Entre la nourrice avec une échelle de cordes.*)

Elle m'apporte des nouvelles, et la bouche qui prononce seulement le nom de Roméo devient l'organe d'une éloquence céleste.—Eh bien, nourrice, quelles nouvelles? Qu'as-tu là? l'échelle que Roméo t'a dit d'apporter?

LA NOURRICE.

Oui, oui, l'échelle.

(Elle la jette à terre.)

JULIETTE.

Ah ciel! quelles nouvelles? Pourquoi tordre ainsi tes mains?

LA NOURRICE.

O jour de malheur! il est mort, il est mort! Nous sommes perdues, madame, nous sommes perdues. O malheureux jour! il n'est plus, il est tué, il est mort!

JULIETTE.

Le ciel a-t-il pu être si envieux de mon bonheur?

LA NOURRICE.

Ce n'est pas le ciel, non; c'est Roméo. O Roméo! ô Roméo! qui l'aurait jamais pensé? Roméo!....

JULIETTE.

Quel démon es-tu, pour me tourmenter ainsi? L'horrible enfer devrait seul retentir des hurlemens d'un pareil supplice. Roméo s'est-il tué lui-même? Dis seulement *oui*, et ce simple monosyllabe *oui* renfermera plus de poison que l'œil du basilic accoutumé à lancer la mort. L'existence de ce *oui* (59) terminera la mienne; ou ferme ces yeux qui me répondent *oui*, ou s'il est mort dis *oui*, et s'il ne l'est pas dis *non*: il ne faut qu'un mot bien court pour décider de mon bonheur ou de mon malheur.

LA NOURRICE.

J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes yeux, Dieu me pardonne! là, sur sa mâle poitrine. Un pauvre cadavre, un pauvre cadavre tout sanglant, pâle, pâle comme les cendres, tout sali de sang, d'un sang tout noir. A cette vue je me suis évanouie.

JULIETTE.

Oh! mon cœur va manquer! Pauvre failli, manque pour toujours [60]; emprisonnez-vous, mes yeux; ne jetez plus un seul regard sur la liberté. Terre vile, rends-toi à la terre; que tout mouvement s'arrête, et qu'une même bière presse de son poids et Roméo et toi.

LA NOURRICE.

O Tybalt, Tybalt! le meilleur ami que j'eusse! O aimable Tybalt, honnête cavalier, faut-il que j'aie vécu pour te voir mort!

JULIETTE.

Quelle est donc cette tempête qui souffle ainsi dans les deux sens contraires? Roméo tué, et Tybalt mort! A la fois mon cousin chéri, et mon époux plus cher encore! Que la trompette sonne donc le jugement universel. Qui donc est encore en vie si ces deux-là sont morts?

LA NOURRICE.

Tybalt est mort, et Roméo est banni : Roméo qui l'a tué, est banni.

JULIETTE.

O Dieu! la main de Roméo a-t-elle versé le sang de Tybalt?

LA NOURRICE.

Oui, c'est sa main, sa main ! O jour de malheur oui, c'est sa main qui l'a versé !

JULIETTE.

O cœur de serpent caché sous un visage semblable à la fleur ! jamais dragon a-t-il choisi un si beau repaire ? Tyran plein de charmes, démon aux regards angéliques, corbeau couvert des plumes d'une colombe, agneau transporté de la rage du loup, méprisable substance des plus divines beautés, toi justement le contraire de ce que tu parais à juste titre, damnable saint, traître plein d'honneur ! O nature, qu'allais-tu donc chercher en enfer, lorsque de ce corps charmant, paradis sur la terre, tu fis le berceau de l'âme d'un démon ? Jamais livre composé d'une aussi vile matière porta-t-il une belle couverture [61] ? et se peut-il que la trahison habite un si brillant palais ?

LA NOURRICE.

Il n'y a plus ni sincérité, ni foi, ni honneur dans les hommes; tous sont parjures, corrompus, hypocrites. Ah ! où est mon valet? Donnez-moi un peu d'eau-de-vie... Tous ces chagrins, tous ces maux, toutes ces peines, me vieillissent. Honte soit à Roméo !

JULIETTE.

Maudite soit ta langue pour un pareil souhait ! Il n'est pas né pour la honte : la honte rougirait de s'asseoir sur son front; c'est le trône où se couronne l'honneur, unique souverain de la terre entière. Oh ! quelle brutalité me l'a fait maltraiter ainsi?

LA NOURRICE.

Quoi! vous direz du bien de celui qui a tué votre cousin?

JULIETTE.

Eh! dirai-je du mal de celui que j'ai fait mon mari? Ah! mon pauvre époux, quelle langue soignera ton nom, lorsque moi, ta femme depuis trois heures, je l'ai ainsi déchiré? Mais pourquoi, traître, as-tu tué mon cousin? Ah! ce traître de cousin a voulu tuer mon époux. — Rentrez, larmes insensées, rentrez dans votre source; c'est au malheur qu'appartient ce tribut que par méprise vous offrez à la joie. Mon époux vit, lui que Tybalt aurait voulu tuer; et Tybalt est mort, lui qui aurait voulu tuer mon époux. Il n'y a rien là que de consolant pour moi; pourquoi donc pleuré-je? Ah! c'est qu'il y a là un mot, plus fatal que la mort de Tybalt, qui m'a assassinée. — Je voudrais bien l'oublier; mais, ô ciel! il pèse sur ma mémoire comme une offense digne de la damnation sur l'âme du pécheur. *Tybalt est mort, et Roméo est banni!* Ce *banni*, ce seul mot *banni*, a tué pour moi dix mille Tybalt. La mort de Tybalt était un assez grand malheur, eût-il fini là; ou si les cruelles douleurs se plaisent à marcher ensemble, et qu'il faille nécessairement que d'autres peines les accompagnent, pourquoi, après m'avoir dit : « Tybalt est mort, » n'a-t-elle pas continué : « ton père aussi, ou ta mère, ou tous les deux? » cela eût excité en moi les douleurs ordinaires [62]. Mais par ce mot qui a suivi l'annonce de la mort de Tybalt, *Roméo est banni;* par ce seul mot, père, mère, Tybalt, Roméo, Juliette, tous

sont assassinés, tous morts. Roméo banni! Il n'y a ni fin, ni terme, ni borne, ni mesure dans la ruine qu'apporte avec lui ce mot. — Mon père, ma mère, où sont-ils, nourrice?

LA NOURRICE.

Pleurans et gémissans sur le corps de Tybalt. Voulez-vous aller les trouver? je vais vous y conduire.

JULIETTE.

Ils lavent donc ses blessures de leurs larmes! Quand elles se sècheront, les miennes seront finies par le bannissement de Roméo. — Remporte ces cordes. — Pauvre échelle, te voilà trompée dans ta destination comme moi, car Roméo est exilé. Il t'avait faite pour lui servir de route vers mon lit; et moi, fille encore, je meurs fille et veuve. — Viens, échelle; viens, nourrice; je vais à mon lit nuptial : c'est à la mort, et non à Roméo qu'appartient ma virginité.

LA NOURRICE.

Hâtez-vous de vous rendre à votre chambre : je trouverai Roméo pour vous consoler; je sais bien où il est. Écoutez-moi, votre Roméo sera ici se soir : je vais le trouver; il est caché dans la cellule du frère Laurence.

JULIETTE.

Oh! trouve-le. Donne cet anneau à mon fidèle chevalier, et dis-lui de venir recevoir mon dernier adieu.

SCÈNE III.

La cellule du frère Laurence.

Entrent **FRÈRE LAURENCE** et **ROMÉO**.

FRÈRE LAURENCE.

Roméo, sors de ta retraite : viens ici, homme de craintes ; l'affliction s'est éprise de tes mérites, et la calamité t'a épousé.

ROMÉO.

Mon père, quelles nouvelles? quel est l'arrêt du prince? quelle infortune encore inconnue demande à s'attacher à moi?

FRÈRE LAURENCE.

Mon cher fils n'est que trop accoutumé à cette cruelle société. Je t'apporte la nouvelle de l'arrêt du prince.

ROMÉO.

Eh bien! qu'a-t-il prononcé de plus doux que la mort?

FRÈRE LAURENCE.

Un arrêt moins rigoureux s'est échappé de sa bouche : ce n'est pas la mort de ton corps, mais son bannissement.

ROMÉO.

Ah! le bannissement! aie pitié de moi; dis la mort. L'aspect de l'exil porte avec lui plus de terreur, beaucoup plus que la mort. Ah! ne me dis pas que c'est le bannissement.

FRÈRE LAURENCE.

Tu es banni de Vérone. Prends patience; le monde est grand et vaste.

ROMÉO.

Le monde n'existe pas hors des murs de Vérone; ce n'est plus qu'un purgatoire, une torture, un véritable enfer. Banni de ce lieu, je le suis du monde; et être exilé du monde, c'est être mort. Oui, le bannissement, c'est la mort sous un faux nom; et ainsi, en nommant la mort un bannissement, tu me tranches la tête avec une hache d'or, et souris au coup qui m'assassine.

FRÈRE LAURENCE.

O mortel péché! ô farouche ingratitude! Pour ta faute notre loi demandait ta mort; mais le prince indulgent, prenant ta défense, a repoussé de côté la loi, et a changé ce mot funeste de *mort* en celui de *bannissement* : c'est une rare clémence, et tu ne veux pas la reconnaître.

ROMÉO.

C'est un supplice, et non une grâce. Le ciel est en ces lieux où vit Juliette : les chats, les chiens, la moindre petite souris, tout ce qu'il y a de plus misérable vivra ici dans le ciel, pourra la voir; et Roméo ne le peut plus! La mouche qui vit sur les cadavres jouira d'une condition plus digne d'envie, plus honorable, plus relevée que Roméo; elle pourra posséder les blanches merveilles de la chère main de Juliette, et dérober le bonheur des immortels sur ces lèvres où la pure et virginale modestie entretient une perpétuelle rougeur, comme si les

baisers qu'elles se donnent étaient pour elles un péché; mais Roméo ne le peut pas! Ce que l'insecte peut librement voler, il faut que je vole pour le fuir; il est libre, et je suis banni [63]; et tu me diras encore que l'exil n'est pas la mort! — N'as-tu pas quelque poison tout préparé, quelque poignard affilé, quelque genre de mort soudaine, fût-ce la plus ignoble? Mais banni! me tuer ainsi! banni! O mon père, quand ce mot se prononce en enfer, les hurlemens l'accompagnent. — Comment as-tu le cœur, toi un prêtre, un saint confesseur, toi qui absous les fautes, toi mon ami déclaré, de me mettre en pièces par ce mot *bannissement?*

FRÈRE LAURENCE.

Amant insensé, écoute seulement une parole.

ROMÉO.

Oh! tu vas me parler encore de bannissement.

FRÈRE LAURENCE.

Je veux te donner une arme pour t'aider à résister à ce mot : c'est la philosophie, ce doux baume de l'adversité; elle te consolera dans ton exil.

ROMÉO.

Encore l'exil! Que la philosophie aille se faire pendre : à moins que la philosophie n'ait le pouvoir de créer une Juliette, de déplacer une ville, ou de changer l'arrêt d'un prince, elle n'est bonne à rien, elle n'a nulle vertu; ne m'en parle plus.

FRÈRE LAURENCE.

Oh! je vois maintenant que les insensés n'ont point d'oreilles.

ROMÉO.

Comment en auraient-ils, lorsque les hommes sages n'ont pas d'yeux?

FRÈRE LAURENCE.

Laisse-moi discuter avec toi tes sentimens.

ROMÉO.

Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas. Si tu étais aussi jeune que moi, amant de Juliette, marié seulement depuis une heure, meurtrier de Tybalt, éperdu d'amour comme moi, et comme moi banni, alors tu pourrais parler; alors tu pourrais t'arracher les cheveux et te jeter sur la terre comme je le fais, pour t'y mesurer de ton corps un tombeau qui va s'ouvrir.

FRÈRE LAURENCE.

Lève-toi, on frappe; bon Roméo, cache-toi.

(On frappe derrière le théâtre.)

ROMÉO.

Me cacher? Non, à moins que la vapeur des gémissemens de mon cœur malade, m'enveloppant comme un brouillard, ne me dérobe aux yeux qui me cherchent.

(On frappe.)

FRÈRE LAURENCE.

Écoute comme ils frappent. — Qui est là? — Roméo, lève-toi; tu seras pris. — Attendez un instant. — Lève-toi, fuis dans mon cabinet. — Dans un moment. — (*On frappe.*) Volonté de Dieu! quelle obstination est la tienne? — J'y vais, j'y vais. — (*On*

frappe.) Qui frappe donc ainsi? De quelle part venez-vous? que demandez-vous?

LA NOURRICE, en dehors.

Laissez-moi entrer, et vous saurez l'objet de mon message. Je viens de la part de la signora Juliette.

FRÈRE LAURENCE.

En ce cas, soyez la bienvenue.

(Entre la nourrice.)

LA NOURRICE.

O saint frère, oh! dites-moi, saint frère, où est l'époux de ma maîtresse? où est Roméo?

FRÈRE LAURENCE.

Le voilà étendu sur la terre, ivre de larmes.

LA NOURRICE.

Oh! il est dans le même état que ma maîtresse, dans le même état.

FRÈRE LAURENCE.

O funeste sympathie, déplorable similitude!

LA NOURRICE.

Voilà comme elle est étendue, le visage gonflé à force de pleurer, et les larmes inondant son visage gonflé. — Levez-vous, levez-vous, levez-vous, si vous êtes un homme. Pour l'amour de Juliette, pour l'amour d'elle, levez-vous et soutenez-vous. Comment pouvez-vous être tombé si bas?

ROMÉO.

O nourrice!

LA NOURRICE.

Ah ! seigneur. — Eh bien, la mort est le terme de tout.

ROMÉO.

Parles-tu de Juliette? En quel état est-elle? Ne me regarde-t-elle pas comme un assassin de profession, depuis que j'ai souillé l'enfance de notre bonheur d'un sang qui tient de si près au sien? Où est-elle? comment est-elle? que dit ma secrète épouse du lien qui a scellé nos amours (64)?

LA NOURRICE.

Ah ! elle ne dit rien, seigneur ; mais elle pleure, et puis elle pleure : tantôt elle tombe sur son lit, tantôt elle se relève en sursaut et elle appelle Tybalt, et puis elle prononce à grands cris le nom de Roméo; et puis elle retombe.

ROMÉO.

Comme si ce nom était le coup d'une arme meurtrière dirigée sur elle pour la tuer, de même que par une main maudite ce nom a tué son parent. — Dis-moi, frère, dis-moi en quelle vile partie de mon corps habite ce nom; dis-le-moi, pour que j'en ravage l'odieuse demeure.

(Il tire son épée.)

FRÈRE LAURENCE.

Arrête ta main désespérée. Es-tu un homme? Ta figure veut me persuader que tu en es un; mais tes pleurs sont d'une femme, et tes actions désordonnées n'indiquent que la fureur d'une bête privée de raison. Femme dépourvue de grâces, homme seulement en apparence, n'es-tu donc sous la ressemblance de tous les deux qu'un animal difforme? Tu

m'as confondu. Par le saint de mon ordre, j'avais cru ton âme mieux formée pour la raison. Après avoir tué Tybalt, veux-tu te tuer toi-même, et, par le coup d'une damnable haine contre toi-même, tuer aussi ton épouse qui ne vit qu'en toi? Pourquoi t'emporter ainsi contre ta naissance, le ciel et la terre? Ta naissance, le ciel et la terre se sont réunis pour avoir part à ton existence, et tu veux tout perdre à la fois! Honte! honte! tu déshonores la beauté de ton extérieur, ton amour, ton intelligence; toi qui, riche de ces dons précieux, comme l'avare, n'en emploies aucun à son véritable usage, seul capable de donner du lustre à ta beauté, à ton intelligence, à ton amour. Ta noble figure devient un simulacre de cire dépouillé de ce qui fait la valeur d'un homme : tes sermens du plus tendre amour ne sont qu'un noir parjure, lorsque tu détruis cet amour que tu avais fait vœu de chérir : ton intelligence, cet ornement de ta personne et de ton amour, trompée elle-même dans la règle qu'elle doit leur prescrire à tous deux, de même que la poudre dans le carnet d'un soldat maladroit, prend feu par ton impéritie, et te met en pièces par les moyens destinés à ta défense. — Allons, homme, relève-toi, ta Juliette est vivante, ta Juliette pour l'amour de qui tu étais mort il n'y a qu'un moment : n'es-tu pas heureux en ce point? Tybalt voulait te tuer, et c'est toi qui as tué Tybalt; en ce point encore tu es heureux. La loi, qui te menaçait de la mort, devenue ton amie, n'a prononcé que l'exil; en cela tu es heureux; un amas de bénédictions est descendu sur ta tête; le bonheur s'empresse autour de toi dans

ses plus doux atours ; et toi, comme une jeune fille obstinée et perverse, tu boudes avec humeur ta fortune et ton amour. Prends-y garde, prends-y garde; c'est ainsi qu'on meurt misérable. — Allons, va rejoindre ton amante comme il a été convenu; monte à son appartement; pars et va la consoler. Mais souviens-toi de la quitter avant que la garde ait pris son poste; car alors tu ne pourrais plus passer à Mantoue, où tu dois rester jusqu'à ce que nous puissions trouver l'occasion de rendre ton mariage public, de réconcilier vos parens, d'obtenir ta grâce du prince, et de te faire rentrer dans cette ville, cinq cent mille fois plus transporté de bonheur que tu ne t'es répandu en lamentations. — Va devant, nourrice; recommande-moi à ta maîtresse; dis-lui de hâter dans toute la maison le moment de se mettre au lit : le chagrin dont ils sont accablés doit les y disposer. Roméo suit tes pas.

LA NOURRICE.

O seigneur mon Dieu, je resterais ici toute la nuit pour entendre si bien parler. Oh ! ce que c'est que la science ! — Mon cher maître, je vais annoncer à ma maîtresse que vous allez venir.

ROMÉO.

Va, et dis à ma douce amie de se préparer à me faire des reproches.

LA NOURRICE.

Voici, seigneur, un anneau qu'elle m'a chargé de vous donner. Seigneur, hâtez-vous, ne perdez pas de temps, car il se fait déjà bien tard.

(Elle sort.)

ROMÉO.

Comme ce don a ranimé mon courage !

FRÈRE LAURENCE.

Partez, bonne nuit. Toute votre destinée dépend de ceci : ou sortez de la ville avant que la garde soit postée, ou au point du jour fuyez déguisé. Fixez votre séjour à Mantoue; je trouverai votre domestique ; de temps en temps il vous instruira de tout ce qu'il arrivera d'avantageux pour vous ici. Donne-moi ta main ; il est tard ; adieu, bonne nuit.

ROMÉO.

Si je n'étais appelé par une joie au-dessus de toutes les joies, ce serait un grand chagrin de me séparer de toi si brusquement. Adieu.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

La maison de Capulet.

CAPULET, LA SIGNORA CAPULET, PARIS.

CAPULET.

Il est arrivé, seigneur, des choses si malheureuses, que nous n'avons pas eu le temps de disposer notre fille. Voyez-vous, elle aimait chèrement son cousin Tybalt, et moi je l'aimais bien aussi. Mais enfin nous sommes nés pour mourir. — Il est très-tard, elle ne descendra pas ce soir ; et je vous réponds que, sans votre compagnie, il y a une heure que je serais au lit.

PARIS.

Ces momens amers ne sont pas des momens d'amour [65]. Je vous souhaite le repos. — Bonne nuit, madame; présentez mes hommages à votre fille.

LA SIGNORA CAPULET.

Je n'y manquerai pas, et demain dès le matin je saurai sa pensée : pour ce soir, son accablement l'a forcée à se retirer de bonne heure.

CAPULET.

Moi, Pâris, je veux témérairement vous répondre de l'amour de ma fille. Je pense bien qu'à tous égards elle se laissera gouverner par moi; je dis plus, je n'en doute pas. — Ma femme, allez la trouver avant de vous mettre au lit, instruisez-la de l'amour de mon fils Pâris, et donnez-lui ordre, faites-y bien attention, pour mercredi prochain. Mais doucement : quel jour est-ce aujourd'hui ?

PARIS.

Lundi, seigneur.

CAPULET.

Lundi ? Ah ah ! mercredi est trop tôt : ce sera donc pour jeudi. Dites-lui que jeudi elle sera mariée à ce noble comte. — Serez-vous prêt ? Cette précipitation est-elle de votre goût ? Nous ne ferons pas grand embarras. Un ami ou deux; car, écoutez donc, le meurtre de Tybalt étant si récent, on pourrait trouver que nous prenons la chose bien légèrement si nous donnions de grands divertissemens. Ainsi nous inviterons quelque demi-douzaine

d'amis, et voilà tout. — Mais que dites-vous de jeudi ?

PARIS.

Seigneur, je voudrais que jeudi vînt demain.

CAPULET.

Fort bien; allons, retirez-vous. — Ainsi, pour jeudi. — Vous, ma femme, voyez Juliette avant de vous mettre au lit; disposez-la pour le jour de ses noces. — Adieu, seigneur. — Holà, de la lumière dans ma chambre; marchez devant moi. — Il est si tard que bientôt l'on pourra dire qu'il est de bonne heure. — Bonne nuit.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

La chambre de Juliette.

Entrent ROMÉO et JULIETTE.

JULIETTE.

Veux-tu donc déjà me quitter? le jour n'est pas encore près de paraître : c'est le rossignol, et non l'alouette, dont les sons perçans ont pénétré ton oreille inquiète; toute la nuit il chante là-bas sur ce grenadier. Crois-moi, cher amour, c'était le rossignol.

ROMÉO.

C'est l'alouette qui proclame le matin, et non pas le rossignol. Vois, ma bien-aimée, ces traits d'une lumière jalouse qui traversent les nuages entr'ouverts à l'orient : tous les flambeaux de la

nuit sont consumés; et au sommet des montagnes couvertes de brouillards s'élève sur la pointe du pied le joyeux matin. Il me faut ou partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

Non, cette lumière n'est point la lumière du jour, je le sais bien, moi : c'est quelque météore qu'exhale le soleil pour te servir de flambeau cette nuit, et t'éclairer dans ta route vers Mantoue. Reste donc, il n'est pas encore nécessaire que tu t'en ailles.

ROMÉO.

Eh bien, qu'on me surprenne ici, qu'on me mette à mort, je suis content si tu le veux ainsi. Je dirai que cette teinte grisâtre n'est pas celle du matin, mais le pâle reflet du front de Cynthie, et que ce n'est pas l'alouette dont les accens, d'un point si élevé au-dessus de nos têtes, vont frapper la voûte des cieux. J'ai bien plus de penchant à rester que de volonté de partir. — Viens, ô Mort, et sois la bienvenue; Juliette le veut ainsi. — Qu'en dis-tu, mon amour? causons ensemble; non, ce n'est pas le jour.

JULIETTE.

C'est le jour, c'est le jour : hâte-toi de partir, va-t'en. C'est l'alouette qui chante si faux, qui roule des sons si péniblement discordans et d'une aigreur si désagréable. On prétend que l'alouette sait observer dans son chant de gracieuses séparations; cela n'est pas vrai, puisqu'elle nous sépare [66]. Quelques-uns disent que l'alouette a changé d'yeux avec le crapaud dégoûtant : oh! que je voudrais qu'ils eussent aussi changé de voix, puisque cette voix nous ar-

rache effrayés des bras l'un de l'autre, et te chassent d'ici par ces sons qui appellent le jour. Oh! maintenant hâte-toi de partir; le ciel s'éclaircit de plus en plus.

ROMÉO.

Le ciel s'éclaircit de plus en plus, et de plus en plus notre sort s'obscurcit.

(Entre la nourrice.)

LA NOURRICE.

Madame!

JULIETTE.

Qu'y a-t-il, nourrice?

LA NOURRICE.

Madame votre mère vient à votre chambre : le jour paraît; prenez garde; ayez l'œil au guet.

(Elle sort.)

JULIETTE.

Eh bien, fenêtre, laisse entrer le jour et sortir ma vie.

ROMÉO.

Adieu, adieu; un baiser, et je vais descendre.

(Roméo descend.)

JULIETTE.

Te voilà donc parti, mon amant, mon maître, mon ami! Il me faut de tes nouvelles à chaque jour de chacune de mes heures, car dans chaque minute il y aura pour moi plus d'un jour. Oh! qu'à ce compte je serai chargée d'années avant de revoir mon Roméo!

ROMÉO.

Adieu; je ne laisserai échapper aucune occasion de te faire passer, ô ma bien-aimée, l'expression de mes vœux.

JULIETTE.

Ah ! crois-tu que nous nous revoyions jamais?

ROMÉO.

Je n'en doute point, et toutes ces peines deviendront le doux entretien de nos jours à venir.

JULIETTE.

O Dieu ! j'ai dans l'âme un funeste présage : il me semble que je te vois, maintenant que tu es descendu, comme un mort couché au fond d'un tombeau ; ou ma vue se trouble, ou tu me parais pâle.

ROMÉO.

Je vous assure, mon cher amour, que vous paraissez de même à mes yeux. — Le chagrin dévorant dessèche notre sang. Adieu, adieu.

(Roméo sort.)

JULIETTE.

O Fortune, Fortune ! les hommes te nomment inconstante. Si tu es inconstante, qu'as-tu à faire avec lui, qui est connu pour garder sa foi? Sois inconstante, ô Fortune; alors j'espérerai que tu ne me le garderas pas long-temps, mais le renverras bientôt.

LA SIGNORA CAPULET, derrière le théâtre.

Hé ! ma fille, êtes-vous levée?

JULIETTE.

Qui m'appelle? Est-ce madame ma mère? Quoi ! si tard n'est-elle pas couchée, ou bien est-elle levée si matin? Quelle cause extraordinaire me procure sa visite?

LA SIGNORA CAPULET.

Hé bien, Juliette, comment cela va-t-il maintenant?

JULIETTE.

Madame, je ne suis pas bien.

LA SIGNORA CAPULET.

Toujours pleurant la mort de ton cousin? Eh quoi! tes larmes le laveront-elles de la poussière du tombeau? et quand tu y parviendrais, tu ne le ferais pas revivre. Finis-en donc : il est un degré dans la douleur qui montre beaucoup d'affection ; mais beaucoup de douleur montre toujours un défaut de jugement.

JULIETTE.

Laissez-moi pleurer encore une perte aussi sensible.

LA SIGNORA CAPULET.

De cette manière vous sentirez la perte, mais ne jouirez pas de l'ami que vous pleurez.

JULIETTE.

Sentant aussi vivement sa perte, je ne puis m'empêcher de le pleurer toujours.

LA SIGNORA CAPULET.

Je le vois bien, mon enfant, ce qui te fait pleurer, ce n'est pas tant sa mort que de savoir vivant le misérable qui l'a tué.

JULIETTE.

De quel misérable parlez-vous, madame?

LA SIGNORA CAPULET.

De ce misérable Roméo.

JULIETTE.

Un misérable et lui sont à bien des lieues de distance. Que Dieu lui pardonne; moi, je lui pardonne de tout mon cœur; et cependant nul homme n'afflige mon cœur comme lui.

LA SIGNORA CAPULET.

Oui, vous souffrez de voir que ce perfide meurtrier respire.

JULIETTE.

Oui, madame, de ce qu'il respire hors de la portée de mes mains. Je voudrais être seule chargée de venger la mort de mon cousin.

LA SIGNORA CAPULET.

Nous en aurons vengeance, sois tranquille : ne pleure donc plus. J'enverrai à Mantoue, où est maintenant cet apostat de banni : il y a là quelqu'un qui lui donnera un breuvage si efficace, qu'il ira bientôt tenir compagnie à Tybalt; et alors j'espère que tu seras satisfaite.

JULIETTE.

Non, mes désirs ne cesseront point de poursuivre Roméo, que je ne le voie.... mort. — Mon pauvre cœur est si cruellement affligé pour mon cousin! — Madame, si vous pouviez seulement trouver un homme pour porter le poison, je le préparerais, et de manière à ce que Roméo, après l'avoir reçu, dormît bientôt en paix. — Oh! comme mon cœur abhorre de l'entendre nommer.... et de ne pouvoir aller le joindre.... et venger l'amitié que je portais à Tybalt sur la personne de celui qui l'a tué!

LA SIGNORA CAPULET.

Trouve les moyens, et moi je trouverai l'homme. — Mais je vais, mon enfant, t'apprendre de joyeuses nouvelles.

JULIETTE.

La joie vient à propos dans un temps où nous en avons tant besoin. De grâce, madame, quelles sont ces nouvelles?

LA SIGNORA CAPULET.

Oui, oui, tu as un père soigneux de ton bonheur; un père qui, pour te tirer de ton accablement, t'a préparé tout de suite un heureux jour auquel tu ne t'attends pas, et dont je n'avais pas eu la pensée.

JULIETTE.

Madame, à la bonne heure : quel est ce jour?

LA SIGNORA CAPULET.

Vraiment, ma fille, jeudi prochain, de bon matin, un brillant, jeune et noble cavalier, le comte Pâris, dans l'église de Saint-Pierre, aura le bonheur de faire de toi une joyeuse épouse.

JULIETTE.

Par l'église de Saint-Pierre, et par saint Pierre lui-même, il ne fera point de moi une joyeuse épouse. Je suis étonnée de cette précipitation, et qu'il me faille épouser avant que l'homme qui doit être mon mari vienne me faire sa cour. Je vous prie, madame, dites à mon seigneur et père que je ne veux pas me marier encore, et que quand je me marierai, je jure que j'épouserai Roméo, que vous

savez que je hais, plutôt que Pâris. — Ce sont là des nouvelles aussi.

LA SIGNORA CAPULET.

Voilà votre père qui vient : faites-lui cette réponse vous-même, et voyez comment il la recevra de votre part.

(Entrent Capulet et la nourrice.)

CAPULET.

(67) Lorsque le soleil est couché, l'humidité de l'air se répand en gouttes de rosée ; mais pour le couchant du fils de mon frère, il pleut tout-à-fait. — Comment, une gouttière, jeune fille! Quoi, toujours en larmes! une pluie qui va toujours en augmentant! Tu fais à la fois de ta petite personne une barque, une mer, un ouragan ; car je vois dans tes yeux, que je peux appeler la mer, un flux et reflux perpétuel de larmes; ton corps est la barque qui flotte dans ces ondes salées ; pour l'ouragan, ce sont tes soupirs qui font avec tes larmes un mutuel assaut de violence ; en sorte que, s'il ne survient un calme soudain, ils feront chavirer ton corps battu de la tempête. — Ma femme, où en sommes-nous? Lui avez-vous annoncé ma résolution ?

LA SIGNORA CAPULET.

Oui, seigneur, mais elle ne veut pas ; elle vous remercie. Je voudrais que l'insensée fût mariée à son tombeau.

CAPULET.

Attendez, ma femme, j'en suis, j'en suis. Comment, elle ne veut pas ! Elle ne nous remercie pas, elle n'est pas fière, elle ne se trouve pas bienheu-

reuse de ce que, tout indigne qu'elle est, nous lui avons ménagé pour époux un si digne gentilhomme!

JULIETTE.

Non, je n'en suis pas fière, mais j'en suis reconnaissante. Je ne peux jamais être fière d'une chose que je déteste; mais je puis être reconnaissante même de ce que je déteste, lorsque c'est l'affection qui l'a fait faire.

CAPULET.

Comment, comment, raisonneuse? qu'est-ce que cela veut dire? — *Fière,.... et je vous remercie,.... et je ne vous remercie pas,.... et pourtant je ne suis pas fière.*—Eh bien, ma mignonne, je ne me soucie point d'être remercié par vos remercîmens, ni que vous me fassiez fièrement de la fierté : mais préparez vos petites jambes à aller jeudi prochain avec Pâris à l'église de Saint-Pierre; ou je t'y traînerai, moi, sur une claie. Que je ne te voie plus, charogne moisie; que je ne te voie plus, malheureuse, face de suif.

LA SIGNORA CAPULET.

Fi! fi! êtes-vous fou?

JULIETTE.

Mon bon père, je vous en conjure à genoux; écoutez-moi avec patience; seulement un mot.

CAPULET.

Va te faire pendre, petite drôlesse, désobéissante coquine. Je te le répète : ou rends-toi à l'église jeudi, ou ne me regarde jamais en face. Pas un mot, pas un raisonnement, pas une réplique. Les doigts me démangent... —Eh bien, ma femme,

à peine croyions-nous devoir rendre grâce au ciel qui ne nous avait donné que cet unique enfant : maintenant je vois que c'est encore trop d'un, et que nous avons reçu en elle une malédiction. — Qu'elle s'ôte de mes yeux, la malheureuse !

LA NOURRICE.

Que le Dieu du ciel la bénisse ! Vous avez tort, seigneur, de la maltraiter ainsi.

CAPULET.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est, madame la sagesse ? Tenez votre langue, mère prudence, allez faire l'entendue avec vos commères.

LA NOURRICE.

Je ne fais pas un crime en parlant.

CAPULET.

Oh ! que Dieu nous soit en aide !

LA NOURRICE.

Est-ce qu'on ne peut pas parler ?

CAPULET.

Taisez-vous, sotte bougonneuse ; allez débiter vos maximes sur la tasse de votre commère ; nous n'en avons que faire ici.

LA SIGNORA CAPULET.

Vous êtes trop vif.

CAPULET.

Pain de Dieu ! j'en deviendrai fou : le jour, la nuit, le matin, le soir, chez moi ou dehors, seul ou en compagnie, dormant ou veillant, toujours soucis en tête pour la voir mariée ! et aujourd'hui, après

l'avoir pourvue d'un gentilhomme qui a des alliances de prince, de beaux domaines, qui est jeune, de nobles manières, regorgeant, comme on dit, des qualités les plus avantageuses, fait en tout à plaisir, il faut qu'une malheureuse petite sotte de pleurnicheuse, une poupée gémissante, vienne, à cette bonne fortune qui lui arrive, vous répondre : *Je ne veux pas me marier;.... je ne peux aimer;.... je suis trop jeune;.... je vous en prie, pardonnez-moi....* — Oui, oui, si vous ne voulez pas vous marier, je vous pardonnerai : allez paître où vous voudrez; vous n'habiterez toujours pas avec moi. Faites attention à ce que je vous dis; songez-y bien; je ne plaisante pas; jeudi approche; mettez la main sur votre conscience; avisez-vous. Si vous êtes ma fille, je vous donnerai à mon ami. Si tu ne l'es pas, va te faire pendre, mendier, périr de misère, mourir de faim dans les rues; car, sur mon âme, jamais je ne te reconnaîtrai, jamais rien de ce qui m'appartient ne te fera du bien. Comptez là-dessus; faites vos réflexions, car je vous tiendrai parole.

(Il sort.)

JULIETTE.

N'existe-t-il donc plus pour moi un regard de pitié, qui, du haut des nuages, pénètre les profondeurs de mon chagrin? O ma tendre mère, ne me rejetez pas loin de vous; différez ce mariage d'un mois, d'une semaine; ou, si vous ne le voulez pas, faites donc dresser mon lit nuptial dans le sombre monument où l'on a déposé Tybalt.

LA SIGNORA CAPULET.

Ne me parle pas, car je ne te répondrai pas un

mot. Fais ce que tu voudras, je ne me mêle plus de ce qui te regarde.

(Elle sort.)

JULIETTE.

O Dieu! — O ma nourrice, comment prévenir ce malheur? Mon époux est sur la terre, ma foi est dans le ciel; comment reviendra-t-elle sur la terre, à moins que mon époux ne quitte la terre et ne me la renvoie des cieux?—Console-moi, console-moi. — Hélas! hélas! comment le ciel peut-il entourer d'embûches une créature aussi faible que moi! — Que dis-tu, nourrice? N'as-tu pas un seul mot de joie, quelque consolation? Nourrice!

LA NOURRICE.

Ma foi, je n'en connais qu'une : Roméo est banni, et je gagerais le monde contre rien qu'il n'osera jamais revenir vous réclamer; ou, s'il le fait, il faudra que ce soit en cachette. Les choses étant ainsi, je pense que ce que vous avez de mieux à faire c'est d'épouser le comte. Oh! c'est un aimable cavalier! Roméo n'est qu'un torchon auprès de lui. Un aigle, madame, n'a pas un œil si clair, si perçant, si beau que celui de Pâris. Que mal me puisse advenir si je ne pense pas qu'il est heureux pour vous de trouver ce second parti! car il est bien au-dessus du premier : et d'ailleurs, quand cela ne serait pas, votre premier mari est mort, ou il vaudrait autant qu'il le fût que de l'avoir vivant sans en profiter.

JULIETTE.

Parles-tu d'après ton cœur?

LA NOURRICE.

Et d'après mon âme, ou que je sois maudite dans tous les deux.

JULIETTE.

Amen.

LA NOURRICE.

Ensuite ?

JULIETTE.

Eh bien, tu m'as merveilleusement consolée. Rentre, et dis à ma mère qu'ayant fâché mon père, je suis allée à la cellule du père Laurence m'en confesser et demander l'absolution.

LA NOURRICE.

Vraiment je vais le lui aller dire, et vous prenez un parti très-sage.

(Elle sort.)

JULIETTE.

Vieille réprouvée ! démon maudit ! je ne sais quel est ton plus grand péché, ou de me souhaiter ainsi parjure, ou de ravaler mon époux avec cette même langue qui l'avait tant de milliers de fois exalté au-dessus de toute comparaison. Va porter tes conseils ailleurs : mon cœur et toi sommes désormais séparés. Je vais trouver le frère, savoir quel expédient il aura à m'offrir; et si tout le reste me manque, moi, j'ai le pouvoir de mourir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La cellule du frère Laurence.

Entrent FRÈRE LAURENCE et PARIS.

FRÈRE LAURENCE.

Quoi ! jeudi, seigneur ? le terme est bien court.

PARIS.

Mon père Capulet le veut ainsi, et je n'irai pas refroidir son empressement par des retards.

FRÈRE LAURENCE.

Mais vous ne connaissez pas, dites-vous, les dispositions de sa fille : cette conduite n'est pas régulière ; je ne l'approuve point.

PARIS.

Juliette pleure sans mesure la mort de Tybalt, et voilà pourquoi je l'ai si peu entretenue de mon amour : Vénus n'ose sourire dans une maison de larmes. Son père voit du danger à laisser le chagrin prendre sur elle tant d'empire ; et par prudence il hâte son mariage, pour arrêter ce déluge de pleurs. La société d'un époux pourra éloigner d'elle un

souvenir devenu trop puissant dans la solitude. Vous concevez maintenant le motif de cette précipitation.

FRÈRE LAURENCE, à part.

Je voudrais ignorer le motif qui devrait la ralentir. — Tenez, seigneur, voici la signora qui vient à ma cellule.

(Entre Juliette.)

PARIS.

Quelle heureuse rencontre, ma souveraine, ma femme !

JULIETTE.

Tout cela sera peut-être, seigneur, quand je pourrai être votre femme.

PARIS.

Cela peut être et doit être, mon amour, jeudi prochain.

JULIETTE.

Ce qui doit être sera.

FRÈRE LAURENCE.

Rien de plus vrai que cette sentence.

PARIS.

Venez-vous vous confesser à ce père ?

JULIETTE.

Si je vous répondais, ce serait me confesser à vous.

PARIS.

N'allez pas refuser de lui dire que vous m'aimez.

JULIETTE.

Je vous avouerai à vous que je l'aime.

PARIS.

Et vous lui avouerez aussi, j'en suis sûr, que vous m'aimez.

JULIETTE.

Une pareille déclaration, si je la fais, sera de bien plus de valeur quand vous aurez le dos tourné qu'en votre présence.

PARIS.

Chère âme, ton visage est bien terni de larmes.

JULIETTE.

Elles n'ont pas remporté là une grande victoire ; il n'était déjà pas trop beau avant qu'elles l'eussent gâté.

PARIS.

Tu lui fais par cette réponse plus de tort que ne lui ont fait tes pleurs.

JULIETTE.

Je ne le calomnie point, seigneur : c'est une vérité ; et ce que je dis là, je me le suis dit en face.

PARIS.

Ta beauté à qui tu as fait cette injure est mon bien.

JULIETTE.

Cela peut être, car elle ne m'appartient pas. — Mon vénérable père, avez-vous le loisir à présent, ou reviendrai-je vous trouver à la messe du soir?

FRÈRE LAURENCE.

J'ai tout loisir, ma triste fille. — Seigneur, je dois vous prier de nous laisser seuls.

PARIS.

Dieu me préserve de troubler la dévotion! Ju-

liette, jeudi je vous réveillerai de grand matin : jusqu'à ce jour, adieu, et recevez ce saint baiser.

(Il sort.)

JULIETTE.

Oh ! ferme la porte, et ensuite viens pleurer avec moi : je suis sans espoir, sans ressource, sans secours.

FRÈRE LAURENCE.

O Juliette, je connais déjà tes chagrins : ils me jettent hors des bornes de la raison. J'apprends que tu dois, sans que rien puisse le retarder, être mariée au comte jeudi prochain.

JULIETTE.

Frère, ne me dis point que tu le sais sans me dire en même temps comment je puis l'empêcher. Si dans ta sagesse tu n'as pas les moyens de me secourir, dis-moi seulement que tu approuves ma résolution, et de ce poignard je vais moi-même me secourir sur-le-champ. Dieu a uni mon cœur à celui de Roméo; tu as joint nos mains; et avant que cette main, qui a scellé par toi mon union avec Roméo, devienne le sceau d'un autre titre, avant que mon cœur fidèle, par une déloyale trahison, se déclare pour un autre, ceci les fera périr tous deux. Ainsi, cherche dans l'expérience de ta longue vie un conseil à me donner pour le moment, ou bien, vois, ce couteau sanglant deviendra médiateur entre moi et l'extrémité ou je suis; il décidera en arbitre de ce que tes lumières et tes années réunies n'auront pu conduire à une issue digne du véritable honneur. Ne sois pas si lent à me répondre : il me tarde de mou-

rir si ta réponse ne me parle pas de moyens de salut.

FRÈRE LAURENCE.

Arrête, ma fille, j'entrevois une sorte d'espérance; mais il faut une action aussi désespérée que l'est celle que nous voulons prévenir. — Si, plutôt que d'épouser le comte Pâris, tu as la force de vouloir te tuer toi-même, il est vraisemblable que toi, qui recherches la mort pour éviter cette ignominie, tu entreprendras bien pour y échapper une chose qui ressemble à la mort. Si tu as ce courage, je te donnerai un moyen.

JULIETTE.

Oh! plutôt que d'épouser Pâris, dis-moi de me précipiter du haut des murailles de cette tour, ou de me rendre dans les routes fréquentées par les voleurs; ordonne-moi de m'aller coucher au milieu des serpens; enchaîne-moi parmi des ours rugissans; ou enferme-moi la nuit dans un cimetière, entièrement couvert d'os de morts que j'entendrai se choquer entre eux, de jambes encore infectes, de têtes jaunies et déjà dépouillées de leurs lèvres; ou commande-moi d'entrer dans un tombeau nouvellement creusé, et de m'y coucher avec un mort dans son linceul, choses qui me faisaient trembler, seulement à en entendre parler; j'obéirai, exempte de crainte ou d'hésitation, pour vivre l'épouse sans tache de mon cher bien-aimé.

FRÈRE LAURENCE.

Eh bien, retourne chez toi, montre un air joyeux, consens à épouser Pâris. C'est demain mercredi:

demain au soir fais en sorte de coucher seule; que ta nourrice ne couche point dans la chambre. Prends cette fiole, et, quand tu seras dans ton lit, avale cette liqueur distillée : soudain coulera dans toutes tes veines une froide et assoupissante humeur qui s'emparera des esprits vitaux; les artères, interrompant leur mouvement naturel, cesseront de battre; nulle chaleur, nul souffle n'attestera que tu vis encore; les roses de tes lèvres et de tes joues seront fanées et livides comme la cendre; les rideaux de tes yeux s'abaisseront comme à l'instant où la mort les ferme à la lumière de la vie; chaque partie de ton corps, privée de la souplesse qui te permet d'en disposer, paraîtra raide, inflexible et froide, comme dans la mort. Tu demeureras quarante-deux heures sous cette apparence empruntée d'une mort glacée, après quoi tu te réveilleras comme d'un sommeil agréable. Le lendemain, ton nouvel époux viendra dès le matin pour hâter ton lever; tu seras morte. Alors, suivant l'usage de ce pays, parée dans ton cercueil de tes plus beaux atours, et le visage découvert, tu seras portée dans cet antique tombeau où reposent tous les descendans des Capulet. Cependant, avant que tu sois réveillée, Roméo, instruit par mes lettres de ce que nous avons voulu faire, viendra dans cette ville; lui et moi nous épierons le moment de ton réveil, et cette nuit-là même Roméo t'emmènera d'ici à Mantoue. Voilà l'expédient qui te préservera de l'ignominie dont tu es menacée, si aucun caprice d'inconstance, aucune crainte de femme ne vient dans l'exécution abattre ton courage.

JULIETTE.

Donne, oh ! donne-moi ! Ne me parle pas de crainte.

FRÈRE LAURENCE.

Tiens, et va-t'en : que le courage et le bonheur t'accompagnent dans cette résolution ! J'enverrai à Mantoue un religieux porter promptement notre message à ton époux.

JULIETTE.

Amour, donne-moi le courage, et le courage me sauvera. Adieu, mon cher père Laurence.

(Ils se quittent.)

SCÈNE II.

Un appartement de la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, LA SIGNORA CAPULET, LA NOURRICE, et des DOMESTIQUES.

CAPULET.

Invite toutes les personnes dont le nom est écrit là-dessus. (*Le domestique sort.*) — [68] Toi, va m'arrêter vingt habiles cuisiniers.

SECOND DOMESTIQUE.

Vous n'en aurez pas un mauvais, seigneur, car je verrai s'ils se lèchent les doigts.

CAPULET.

Et qu'est-ce que tu verras par-là ?

SECOND DOMESTIQUE.

Vraiment, seigneur, c'est un mauvais cuisinier

que celui qui ne se lèche pas les doigts. Ainsi, celui qui ne se lèche pas les doigts ne viendra pas avec moi.

CAPULET.

Va vite. (*Le domestique sort.*) Nous serons bien mal préparés pour cette noce. — Est-ce que ma fille est allée trouver le frère Laurence?

LA NOURRICE.

Oui, vraiment.

CAPULET.

Fort bien; il en tirera peut-être quelque chose de bon. C'est une insolente petite coquine bien entêtée.

(Entre Juliette.)

LA NOURRICE.

Tenez, voyez comme elle revient de confesse avec un visage riant.

CAPULET.

Eh bien, obstinée, où avez-vous été courir?

JULIETTE.

Où j'ai appris à me repentir du péché d'une désobéissante résistance à vous et à vos ordres. Le saint frère Laurence m'a enjoint de tomber ici à vos genoux, et d'implorer votre pardon. Pardon, je vous en conjure; désormais je me laisserai toujours gouverner par vos volontés.

CAPULET.

Dépêchez quelqu'un vers le comte : allez, et qu'on l'instruise de ceci. Je veux que ce nœud soit formé dès demain matin.

JULIETTE.

J'ai rencontré le jeune comte à la cellule du frère

Laurence, et je lui ai accordé ce qui se peut accorder des droits de l'amour sans passer les bornes de la pudeur.

CAPULET.

Allons, j'en suis réjoui ; tout est à merveille. Levez-vous ; les choses vont comme elles doivent aller. — Il faut que je voie le comte ; oui vraiment; allez, je vous dis, et amenez-le ici. En vérité, après Dieu toute notre ville a de grandes obligations à ce respectable religieux.

JULIETTE.

Nourrice, voulez-vous venir avec moi dans mon cabinet? Vous m'aiderez à assortir la parure que vous croirez convenable au jour de demain.

LA SIGNORA CAPULET.

Non, pas avant jeudi. Nous avons le temps.

CAPULET.

Allez, nourrice, allez avec elle ; nous irons à l'église demain.

(Juliette et la nourrice sortent.)

LA SIGNORA CAPULET.

Nous serons bien court pour nos préparatifs : la nuit est déjà prête à tomber.

CAPULET.

Bon, bon ; je me donnerai du mouvement et tout ira bien, je te le garantis, ma femme. Va rejoindre Juliette, aide-la à se parer; je ne me coucherai point cette nuit. Laisse-moi seul : pour cette fois c'est moi qui ferai la ménagère. — Holà ! mon chapeau. — Ils sont tous sortis. Allons, je vais aller

chez le comte Pâris, et le disposer à la cérémonie de demain. — Mon cœur est merveilleusement léger depuis que cette fille égarée est rentrée dans son devoir.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

La chambre de Juliette.

Entrent JULIETTE et LA NOURRICE.

JULIETTE.

Oui, cet ajustement est celui qui conviendra le mieux; mais, bonne nourrice, je t'en prie, laisse-moi seule cette nuit : j'ai besoin de bien des oraisons pour obtenir du ciel un regard propice dans l'état où je suis, plein, comme vous le savez, d'irrégularités et de péché.

(Entre la signora Capulet.)

LA SIGNORA CAPULET.

Eh bien, êtes-vous bien embarrassées? Avez-vous besoin que je vous aide?

JULIETTE.

Non, madame; nous avons fait un choix de tout ce qui est nécessaire pour paraître convenablement à la cérémonie de demain. Si c'est votre bon plaisir, permettez qu'on me laisse seule maintenant, et que ma nourrice veille cette nuit avec vous; car, j'en suis sûre, vous devez avoir des affaires par-dessus les yeux pour une chose qui se fait si précipitamment.

LA SIGNORA CAPULET.

Bonne nuit, va te mettre au lit et te reposer, tu en as besoin.

(La signora Capulet et la nourrice sortent.)

JULIETTE.

Adieu. — Dieu sait quand nous nous reverrons. (*Elle ferme la porte.*) Je sens courir dans mes veines les frissons craintifs de la peur, dont le souffle glacé a presque éteint en moi la chaleur de la vie. Il faut que je les rappelle pour me rassurer. — Nourrice ! Ah ! que ferait-elle ici ? il faut que j'exécute seule ma scène funèbre. — Viens, fiole. — Mais si ce breuvage n'opérait aucun effet, serais-je donc contrainte de force à épouser le comte? Non, non, ceci m'en préservera. Repose ici. (*Elle dépose un poignard à côté d'elle.*) — Mais si c'était un poison que le frère m'eût adroitement fourni pour me faire mourir, dans la crainte de se voir déshonoré lui-même par ce second mariage, lui qui m'a mariée avec Roméo..... Je crains que ce ne soit du poison; et cependant, quand j'y songe, cela n'en doit pas être, car il a toujours été reconnu pour un saint homme. Je ne veux pas entretenir une si mauvaise pensée. — Mais quoi ! si, après que je serai déposée dans le tombeau, j'allais me réveiller avant le temps où Roméo doit venir me délivrer..... C'est là une chose bien effrayante. Ne peut-il pas se faire alors que je sois suffoquée sous cette voûte dont la sombre entrée ne reçoit aucun air salutaire, et que j'y meure étouffée avant que mon cher Roméo arrive? ou, si je suis vivante, n'est-il pas vrai-

semblable que l'horrible idée de la mort et de la nuit jointe à la terreur du lieu, sous cette voûte, antique réceptacle où depuis plusieurs siècles sont entassés les ossemens de mes ancêtres qu'on y a tous ensevelis; où Tybalt, tout sanglant et encore tout frais enterré, est là à se corrompre dans son linceul; où l'on dit que les spectres viennent s'assembler à certaines heures de la nuit ?... Hélas ! hélas ! n'est-il pas probable que, trop tôt éveillée, au milieu de ces odeurs infectes, de ces cris semblables à ceux de la mandragore (69) qu'on arrache de la terre, et qui font, dit-on, perdre la raison à ceux qui les entendent..... Oh ! si je m'éveille ainsi, ne pourra-t-il pas arriver que ma tête s'égare, assiégée de ces hideuses terreurs ? Ne puis-je pas dans ma folie aller me jouer avec les restes de mes aïeux, et arracher de son linceul Tybalt tout défiguré ; ou, dans un accès de rage, saisissant un os d'un de mes grands-pères, en faire, comme avec un marteau, sauter ma cervelle désespérée ? — Oh ! regardez ! Il me semble voir l'ombre de mon cousin se lever pour chercher Roméo, qui a enfoncé dans son corps la pointe d'une épée. — Arrête, Tybalt, arrête ! — Roméo, je viens. Ceci, je le bois à toi.

(Elle se jette sur le lit.)

SCÈNE IV.

Une salle dans la maison de Capulet.

Entrent LA SIGNORA CAPULET et LA NOURRICE.

LA SIGNORA CAPULET.

Nourrice, prenez ces clefs, et allez chercher encore des épices.

LA NOURRICE.

Les pâtissiers demandent des dattes et des coings.

(Entre Capulet.)

CAPULET.

Allons, levez-vous, levez-vous, levez-vous : le coq a chanté pour la seconde fois; la cloche du couvre-feu a sonné; il est trois heures. — Ayez l'œil au four, bonne Angélique; qu'on n'épargne rien.

LA NOURRICE.

Et vous, allez, tracassier, allez, allez vous mettre au lit : en vérité, vous serez malade demain pour avoir passé la nuit.

CAPULET.

Non pas du tout. Bon! j'ai bien veillé d'autres nuits pour des sujets bien moins intéressans, et je n'en ai jamais été incommodé.

LA SIGNORA CAPULET.

Oui, vous avez été de votre temps un coureur d'aventures (70); mais je veillerai à ce que vous ne fassiez plus de ces sortes de veillées.

CAPULET.

Jalouse, jalouse! — (*Entrent des domestiques avec des broches, du bois, des corbeilles.*) Qu'est-ce que c'est que tout cela, mon ami?

PREMIER DOMESTIQUE.

Ce sont des affaires pour le cuisinier, seigneur; mais je ne sais pas ce que c'est.

CAPULET.

Dépêche-toi, dépêche-toi. (*Le domestique sort.*) — Toi, apporte des fagots plus secs : appelle Pierre, et il te dira où ils sont.

LE DOMESTIQUE.

Ah! j'ai dans ma tête, seigneur, des fagots tout trouvés, sans déranger Pierre pour cela.

(Il sort.)

CAPULET.

Par la messe, c'est bien dit; tu es un joyeux compère [71]. Ah! je te fagoterai. — Par ma foi, voilà le jour. Le comte ne tardera pas à venir ici avec la musique; il me l'a dit. (*On entend des instrumens.*) Mais je l'entends qui s'approche. — Nourrice! ma femme! allons. Eh bien, nourrice! Allons, dis-je. (*Entre la nourrice.*) Allez éveiller Juliette; allez, habillez-la : je vais, moi, causer avec Pâris. Dépêchez-vous, dépêchez-vous; voilà l'époux déjà arrivé : dépêchez-vous, vous dis-je.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

La chambre de Juliette. — Juliette est sur son lit.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Ma maîtresse! allons, chère maîtresse. Juliette! — Ma foi, pour elle, elle dort profondément. — Eh bien, mon agneau; eh bien, madame! Fi, paresseuse! Allons, mon amour, levez-vous, vous dis-je. Madame! mon cher cœur, jeune mariée.... — Quoi, pas le mot! — Vous en prenez votre soûl maintenant [72], vous dormez pour toute la semaine; car la nuit prochaine, j'en réponds, le comte Pâris a gagé son repos que vous ne sommeilleriez guère. — Dieu me pardonne (ma foi, *amen*)! Que son sommeil est profond! Il faut absolument que je l'éveille. — Madame, madame, madame! hâtez-vous, si vous ne voulez que le comte Pâris vous surprenne au lit [73]. Vous vous lèveriez bien vite de frayeur, j'en suis sûre; n'est-ce pas? — Comment! tout habillée! vous n'avez pas quitté votre robe, et vous voilà encore couchée! Il faut nécessairement que je vous réveille. — Madame, madame, madame! — Hélas! hélas! au secours! au secours! ma maîtresse est morte. Oh! malheureux jour, faut-il que je sois jamais née! Un peu d'eau-de-vie! Oh seigneur! oh madame!

(Entre la signora Capulet.)

LA SIGNORA CAPULET.

Qu'est-ce donc que tout ce bruit?

LA NOURRICE.

O journée lamentable!

LA SIGNORA CAPULET.

Qu'est-ce que c'est?

LA NOURRICE.

Voyez, voyez. — O funeste jour!

LA SIGNORA CAPULET.

O malheureuse, malheureuse que je suis! Mon enfant, mon unique vie! Reviens à la vie, rouvre tes yeux, ou je mourrai avec toi. Au secours! au secours! appelez du secours.

(Entre Capulet.)

CAPULET.

Cela est honteux. Amenez donc Juliette; son époux est arrivé.

LA NOURRICE.

Elle est morte, décédée; elle est morte! O jour maudit!

LA SIGNORA CAPULET.

Hélas! hélas! elle est morte, elle est morte, elle est morte.

CAPULET.

Oh! laissez-moi la voir.... — Hélas! elle est déjà froide; son sang est arrêté et ses muscles raides : il y a déjà long-temps que la vie a abandonné ses lèvres. La mort pèse sur elle comme une gelée intempestive sur la plus douce des fleurs de toute la prairie. O jour maudit! infortuné vieillard!

LA NOURRICE.

O déplorable jour !

LA SIGNORA CAPULET.

O temps de désastres !

CAPULET.

La mort, qui l'a enlevée pour exciter mes plaintes, enchaîne ma langue et m'ôte la parole.

(Entrent frère Laurence et Pâris, avec les musiciens.)

FRÈRE LAURENCE.

Eh bien, l'épouse est-elle prête à se rendre à l'église ?

CAPULET.

Elle est prête à y aller, mais pour n'en revenir jamais. — O mon fils, dans la nuit qui précède tes noces, la mort a envahi la couche de ton épouse. Vois, elle est là étendue ; cette jeune fleur, c'est le trépas qui te l'a ravie (74), c'est le trépas qui est mon gendre. Le trépas est mon héritier ; il a épousé ma fille ; je mourrai et lui laisserai tout : quand on meurt, tout appartient à la mort.

PARIS.

N'ai-je donc si long-temps désiré la présence de cette aurore que pour qu'elle m'offrît un pareil spectacle !

LA SIGNORA CAPULET.

O jour malheureux et maudit ! jour de misère, jour odieux ! O heure la plus déplorable que le temps ait jamais rencontrée dans les travaux de sa marche perpétuelle ! N'avoir qu'une seule, une pau-

vre et seule enfant qui m'aimait, mon unique joie, ma seule consolation; et la cruelle mort la ravit à ma vue!

LA NOURRICE.

O malheur! malheureux, malheureux, malheureux jour! jour lamentable! le plus malheureux jour que j'aie jamais encore vu! O jour, jour, jour odieux! Jamais on n'a vu un jour si cruel que celui-ci. O malheureux jour! ô malheureux jour!

PARIS.

Trompé, divorcé, outragé, déchiré, assassiné par toi, ô détestable mort! par toi, toi, cruelle, perdu sans ressource. — O mes amours, ô ma vie! tu n'es plus ma vie, mais tu es encore mes amours dans le sein de la mort.

CAPULET.

Avili, désespéré, haï, martyrisé, tué! O heure de désolation, pourquoi es-tu venue frapper de mort, de mort, la solennité que nous préparions? O mon enfant, enfant! mon âme, et non plus mon enfant! Te voilà morte! Hélas! mon enfant est morte, et avec mon enfant sont ensevelies toutes mes joies.

FRÈRE LAURENCE.

Paix, silence! n'avez-vous pas de honte? Le remède au désespoir n'est pas dans ces emportemens désespérés. — Le ciel et vous aviez pris une part dans cette belle enfant; maintenant le ciel la possède toute entière, et ce n'en est que mieux pour elle. Vous ne pouviez sauver de la mort cette part qui en elle vous appartenait, mais le ciel assure à la sienne une vie éternelle. Le comble de vos vœux

était son avancement; c'était votre paradis de la voir s'élever ; et maintenant irez-vous vous désoler en la voyant élevée au-dessus des nuages, à la hauteur du ciel même ! Oh ! dans votre amour vous savez si mal aimer votre enfant, que vous voilà hors de sens de la voir heureuse. Ce n'est pas la mieux mariée que celle qui vit long-temps mariée; la mieux mariée est celle qui meurt mariée jeune. Séchez vos larmes; attachez vos branches de romarin sur ce beau cadavre, et, suivant l'usage, portez-la à l'église parée de ses plus brillans atours. Bien que les tendres faiblesses de la nature nous contraignent aux plaintes, les plaintes de la nature excitent le sourire de la raison.

CAPULET.

Tout ce que nous avions préparé pour une fête, détourné de son objet, va servir à de sombres funérailles : nos instrumens seront des cloches lugubres; le festin des noces va devenir un triste banquet funéraire; à nos hymnes solennels seront substitués des chants funèbres; et ces bouquets de noce vont servir à une sépulture : toute chose s'est convertie en la chose contraire.

FRÈRE LAURENCE.

Rentrez, seigneur; et vous aussi, madame, rentrez avec lui. Seigneur Pâris, allez. Que chacun se prépare à accompagner ce beau cadavre à son tombeau. Le ciel, pour quelque offense, s'est appesanti sur vous : ne l'irritez pas davantage en résistant à sa volonté suprême.

(Sortent Capulet, la signora Capulet, Pâris et le frère Laurence.)

PREMIER MUSICIEN.

Ma foi, nous pouvons serrer nos flûtes et nous en aller.

LA NOURRICE.

Ah! serrez-les, serrez-les, mes bons et honnêtes amis; car vous voyez que c'est une aventure bien triste.

(Elle sort.)

PREMIER MUSICIEN.

Oui, par ma foi, il y aurait mieux à faire.

(Entre Pierre.) (75)

PIERRE.

O musiciens, musiciens, *Contentement du cœur*(76), *Contentement du cœur!* Si vous voulez me conserver en vie, jouez *Contentement du cœur.*

PREMIER MUSICIEN.

Et pourquoi *Contentement du cœur?*

PIERRE.

O musiciens, parce que mon cœur joue de lui-même *Mon cœur est plein de tristesse* (77). Jouez-moi quelque complainte un peu gaie pour me réconforter.

SECOND MUSICIEN.

Nous ne vous jouerons pas de complainte; ce n'est pas le moment de faire de la musique.

PIERRE.

Vous ne voulez donc pas?

SECOND MUSICIEN.

Non.

PIERRE.

Eh bien, je vous en donnerai, moi, et qui sonnera.

PREMIER MUSICIEN.

Qu'est-ce que vous nous donnerez?

PIERRE.

Pas d'argent, sur ma foi [78], mais une danse. Vous aurez de ma musique.

PREMIER MUSICIEN.

Oh bien, je vous ferai aller en mesure, moi.

PIERRE.

Prenez garde que mon poignard ne batte la mesure sur votre crâne; et je ne m'arrêterai pas aux paroles, voyez-vous; et si je veux que vous me fassiez une fugue, j'aurai bientôt dit *ut* : mettez cela en note.

PREMIER MUSICIEN.

C'est vous qui dites la note avec votre *ut*.

SECOND MUSICIEN.

Je vous en prie, mettez votre poignard dans le fourreau et votre esprit en dehors.

PIERRE.

Eh bien, garde à vous contre mon esprit. Mon esprit a le fil, il va vous percer à jour; ainsi, je puis vous faire grâce du fil de mon poignard. Répondez-moi en hommes de tête :

Quand le chagrin poignant a saisi le cœur,
Et que l'esprit est accablé d'une douloureuse tristesse,
La musique aux sons argentins....

Pourquoi *sons argentins?* pourquoi *la musique aux sons argentins?* Qu'en dites-vous, Simon Corde-à-Boyau?

PREMIER MUSICIEN.

Vraiment, c'est que l'argent a un son très-agréable.

PIERRE.

Très-bien. — Et vous, qu'en dites-vous, Hugues Rebec (79)?

SECOND MUSICIEN.

Je dis, moi, que *sons argentins*, cela veut dire des sons qui nous valent de l'argent.

PIERRE.

Très-bien aussi. — Et qu'en dites-vous, Jacques Du Son?

TROISIÈME MUSICIEN.

Ma foi, je ne sais que dire.

PIERRE.

Ah! pardon; j'oubliais que vous, vous chantez. —Eh bien, je répondrai pour vous. On dit *la musique aux sons argentins*, parce que ce n'est pas ordinairement avec de l'or qu'on paie des gaillards comme vous de leur musique.

La musique aux sons argentins
Apporte promptement un remède à leurs maux.

(Il sort en chantant.)

PREMIER MUSICIEN.

Quel malin diable est-ce là?

SECOND MUSICIEN.

Qu'il s'aille faire pendre. Venez, entrons là-dedans : nous y attendrons le retour du convoi, et resterons à dîner.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Mantoue.

Entre ROMÉO.

ROMÉO.

Si l'œil du sommeil ne m'a pas trompé par de flatteuses illusions, mes songes me donnent lieu d'espérer promptement d'heureuses nouvelles. Je sens le maître de ma poitrine léger sur son trône; et l'allégresse inaccoutumée de mon esprit m'a durant toute cette journée élevé au-dessus de la terre dans des pensées pleines de charme. J'ai rêvé que mon épouse arrivait et me trouvait mort (étrange songe, qui laisse à un mort la faculté de penser!), et que ses baisers communiquaient à mes lèvres un tel souffle de vie, que je me suis ranimé et me suis vu empereur. Oh ciel! quelle est donc la douceur des jouissances réelles de l'amour, puisque l'ombre de l'amour seulement est si riche de bonheur! (*Entre Baltazar.*) — Des nouvelles de Vérone! — Eh bien, Baltazar, ne m'apportes-tu pas des lettres du frère Laurence? Comment se porte ma Juliette? Mon père jouit-il d'une bonne santé? Com-

ment se porte ma Juliette ? C'est cela que je te redemande, car rien ne peut être mal si ma Juliette est bien.

BALTAZAR.

Elle est bien ; ainsi rien ne peut être mal.... Son corps sommeille dans le tombeau des Capulet, et l'immortelle partie de son être vit avec les anges. Je l'ai vu déposer dans le tombeau de sa famille, et j'ai pris sur-le-champ la poste pour venir vous l'apprendre. Oh ! pardonnez si je vous apporte ces funestes nouvelles ; c'est la mission que vous m'aviez laissée.

ROMÉO.

En est-il ainsi ? — A présent, astres contraires, je vous défie. — Tu connais ma demeure. Va, apporte-moi de l'encre et du papier ; arrête des chevaux de poste, je veux partir cette nuit.

BALTAZAR.

Pardonnez-moi, seigneur, mais je ne puis vous laisser seul : vos yeux sont ternes et farouches ; ils annonçent quelque malheur.

ROMÉO.

Sottise ! tu te trompes. Laisse-moi, et fais ce que je t'ordonne. — N'as-tu point de lettres pour moi du frère Laurence ?

BALTAZAR.

Non, mon cher maître.

ROMÉO.

N'importe. Va-t'en, et arrête-moi ces chevaux ; je te rejoins dans le moment. (*Baltazar sort.*) — C'est bien, Juliette ; je reposerai avec toi cette nuit :

occupons-nous d'en trouver les moyens. — O mal, que tu es prompt à entrer dans les pensées de l'homme au désespoir ! Je me souviens d'un apothicaire que j'ai remarqué dernièrement ici aux environs, couvert de vêtemens déchirés, le regard sombre, et épluchant des simples; son aspect était celui de la maigreur; la misère dévorante l'avait rongé jusqu'aux os. Du plancher de son indigente boutique pendaient une tortue de mer, un crocodile empaillé et d'autres peaux de poissons informes; et le long de ses rayons, des tiroirs vides annonçaient par leurs étiquettes ce qui leur manquait; des pots de terre verte, des vessies et des graines moisies, des restes de paquets de ficelle, et de vieux pains de roses, étaient clair-semés çà et là pour servir de montre. En voyant sa misère, je me dis à moi-même : Si un homme avait besoin de quelque poison dont la vente fût punie de mort à Mantoue, voilà un malheureux coquin qui lui en vendrait. Oh ! cette pensée n'a fait que prévenir le besoin que j'en devais avoir : il faut que ce misérable m'en vende. — Autant que je m'en souviens, ce doit être ici sa demeure. — Comme c'est aujourd'hui fête, la boutique du pauvre hère est fermée. — Holà, holà, apothicaire !

(Entre l'apothicaire.)

L'APOTHICAIRE.

Qui appelle donc si fort ?

ROMÉO.

Viens ici, mon ami. Je vois que tu es pauvre : tiens, voilà quarante ducats; donne-moi une

drachme de poison qui expédie si promptement, qu'aussitôt qu'elle se sera répandue dans les veines, celui qui, las du jour, en aura fait usage tombe mort sur-le-champ, et que son corps rende le souffle de vie avec la violence de la poudre enflammée lorsqu'elle s'échappe des fatales entrailles du canon.

L'APOTHICAIRE.

J'ai de ces poisons mortels, mais la loi de Mantoue punit de mort quiconque en débite.

ROMÉO.

Quoi ! si dénué de tout, si plein de misère, et tu as peur de mourir ! La famine dévore tes joues ; le besoin et la souffrance ont peint la mort dans tes yeux; sur ton dos traîne la misère en haillons. Le monde ne t'est point ami, ni la loi du monde; le monde n'a pas pour toi une loi qui puisse t'enrichir : cesse donc d'être pauvre; rejette sa loi, et prends cet or.

L'APOTHICAIRE.

C'est ma pauvreté et non pas ma volonté qui consent.

ROMÉO.

C'est ta pauvreté que je paie, et non ta volonté.

L'APOTHICAIRE.

Mettez cette drogue dans un liquide, celui que vous voudrez; avalez-la, et eussiez-vous la force de vingt hommes ensemble, elle vous aura expédié sur-le-champ.

ROMÉO.

Tiens, voilà ton or, poison plus funeste pour le cœur des mortels, et qui commet bien plus de

meurtres dans ce monde abhorré que ces chétives compositions que tu n'as pas la liberté de vendre. C'est moi qui te vends du poison; toi tu ne m'en as pas vendu. — Adieu; achète de quoi manger et te remettre en chair. — Viens, cordial et non pas poison, viens avec moi au tombeau de Juliette : c'est là que tu dois me servir !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La cellule du frère Laurence.

Entre FRÈRE JEAN.

FRÈRE JEAN.

Saint frère franciscain, mon frère, holà !

(Entre frère Laurence.)

FRÈRE LAURENCE.

Je crois entendre la voix du frère Jean. — Soyez le bienvenu de Mantoue. Que dit Roméo ? ou bien, s'il a écrit ses sentimens, donnez-moi sa lettre.

FRÈRE JEAN.

Cherchant pour m'accompagner un des frères de notre ordre qui visitait les malades de cette ville, au moment où je le trouvai, les inspecteurs de la cité, soupçonnant que nous étions tous deux dans une maison infectée de la contagion, ont fermé les portes et n'ont jamais voulu nous laisser sortir. Ma course vers Mantoue a été arrêtée là.

FRÈRE LAURENCE.

Qui donc a porté ma lettre à Roméo ?

FRÈRE JEAN.

Je n'ai pu l'envoyer ; je l'ai encore dans mes mains. Je n'ai pas même pu trouver de messager qui te la rapportât, tant ils redoutaient la contagion !

FRÈRE LAURENCE.

O funeste contre-temps ! Par notre sainte communauté, cette lettre n'était pas indifférente ; elle portait un message de la plus grande importance, et ce retard peut être d'un grand danger. — Frère Jean, va me chercher un levier de fer, et me l'apporte promptement dans ma cellule.

FRÈRE JEAN.

Frère, je vais te l'apporter.

(Il sort.)

FRÈRE LAURENCE.

Il est temps que je me rende sous la voûte sépulcrale où avant trois heures doit s'éveiller la belle Juliette. Elle va me charger de malédictions en apprenant que Roméo n'a pas été instruit de ce qui vient d'arriver. Mais je récrirai de nouveau à Mantoue, et je garderai Juliette dans ma cellule jusqu'à l'arrivée de Roméo. — Pauvre cadavre vivant enfermé dans la tombe d'un mort !

(Il sort.)

SCÈNE III.

Un cimetière, dans lequel se voit un monument appartenant à la famille des Capulet.

Entrent PARIS et son PAGE qui porte un flambeau et des fleurs.

PARIS.

Page, donne-moi ton flambeau. Éloigne-toi et te tiens à l'écart. — Non, ôte-le; je ne veux pas être vu. Va te coucher sous ces cyprès, et applique ton oreille contre le sol creusé : les nombreux tombeaux qu'on y a ouverts ont tellement ébranlé sa solidité, que personne ne pourra poser le pied sur le cimetière que tu ne l'entendes : alors, siffle pour m'avertir que quelqu'un approche. — Donne-moi ces fleurs; fais ce que je t'ordonne : va.

LE PAGE.

Je suis presque effrayé de rester seul ici dans ce cimetière : cependant je vais m'y aventurer.

(Il s'éloigne.)

PARIS.

Douce fleur, je sème de fleurs ton lit nuptial. Tombeau chéri, qui renfermes dans ton enceinte la plus parfaite image des êtres éternels; belle Juliette, qui habites avec les anges, accepte cette dernière marque d'amour. Vivante, je t'honorai; morte, mes hommages funéraires viennent décorer ta tombe. (*Le page siffle.*) — Mon page a fait le signal; quel-

qu'un approche : quel pied sacrilége erre dans ces lieux pendant la nuit, pour troubler mes tristes fonctions et le culte d'un fidèle amour? — Quoi! avec un flambeau! — Nuit, couvre-moi un moment de ton voile.

(Il se retire.)

(Entrent Roméo et Baltazar qui le précède avec un flambeau, une pioche, etc.)

ROMÉO.

Donne-moi cette pioche et ce croc de fer. Prends cette lettre, et demain de bonne heure aie soin de la remettre à mon seigneur et père. Donne-moi le flambeau. Sur ta vie, je t'enjoins, quoi que tu puisses entendre ou voir, de rester au loin à l'écart, et de ne t'opposer à rien de ce que je veux faire. Si je descends dans ce lit de la mort, c'est en partie pour contempler encore les traits de ma bien-aimée; mais surtout pour ôter de son doigt insensible un anneau précieux, un anneau dont j'ai besoin pour un usage qui est cher à mon cœur. Ainsi, éloigne-toi; va-t'en. — Si, poussé par quelque inquiétude, tu reviens épier ce que je veux faire ensuite, par le ciel, je te déchirerai morceau par morceau, et je joncherai de tes membres ce cimetière affamé. La circonstance, mes projets sont sauvages et farouches, plus terribles, plus inexorables que les tigres à jeun ou la mer en furie.

BALTAZAR.

Je m'en vais, seigneur, et je ne vous troublerai point.

ROMÉO.

C'est ainsi que tu me prouveras ton attachement. Prends cela. Vis et sois heureux, honnête serviteur.

BALTAZAR.

Précisément à cause de tout cela, je veux me cacher ici autour. Ses regards me font peur, et je soupçonne ses desseins.

(Il sort.)

ROMÉO.

Toi, gouffre de mort, ventre détestable assouvi du plus précieux repas que te pût offrir la terre, c'est ainsi que je saurai forcer tes mâchoires pouries à s'ouvrir, et que dans ma haine je veux te gorger d'une nouvelle proie.

(Il enfonce la porte du monument.)

PARIS.

C'est cet orgueilleux Montaigu, ce banni, qui a tué le cousin de ma bien-aimée; meurtre dont le chagrin, à ce qu'on croit, a causé la mort de la belle Juliette. Il vient ici faire à leurs deux cadavres quelque infâme outrage. Il faut que je l'arrête. (*Il s'avance.*) — Suspends tes efforts sacriléges, vil Montaigu : peut-on poursuivre la vengeance au delà de la mort ? Lâche proscrit, je t'arrête : obéis et suis-moi, car il faut que tu meures.

ROMÉO.

Oui, il le faut, et c'est pour cela que je suis ici. Bon et noble jeune homme, ne tente point un homme désespéré ; fuis loin d'ici, et laisse-moi. Pense à ceux qui sont là morts ; laisse-t'en effrayer. Je t'en conjure, jeune homme, ne charge point ma tête d'un nouveau péché en me poussant à la fureur. Oh ! va-t'en. Par le ciel, je t'aime plus que moi-même, car c'est contre moi-même que je viens

armé dans ce lieu. Ne t'arrête pas ici plus longtemps; va-t'en; vis, et tu diras que la pitié d'un furieux t'a commandé de fuir.

PARIS.

Je méprise tes supplications, et je t'arrête comme tombé en félonie par ton retour.

ROMÉO.

Tu veux donc me provoquer? Eh bien, songe à te défendre, jeune homme.

(Ils se battent.)

LE PAGE.

O ciel! ils se battent. Je vais chercher la garde.

(Il sort.)

PARIS.

Oh! je suis mort! (*Il tombe.*) Si tu es capable de pitié, ouvre la tombe, et couche-moi près de Juliette.

ROMÉO.

Sur ma foi, je le ferai. — Il faut que je parcoure ses traits. — Parent de Mercutio, noble comte Pâris. — Que m'a dit Baltazar tandis que nous cheminions ensemble? Mon âme en tumulte ne prêtait aucune attention à ses paroles. Il m'a dit, je crois, que Pâris avait dû épouser Juliette. Ne me l'a-t-il pas dit? ou l'aurais-je rêvé? ou bien est-ce dans un moment de folie, tandis qu'il me parlait de Juliette, que je l'aurai imaginé ainsi? — Oh! donne-moi ta main, toi dont le nom ne fait qu'un seul article avec le mien dans le funeste livre du malheur. Jeune homme dont j'ai versé le sang, je vais t'ensevelir dans un tombeau glorieux. Un tom-

beau! Oh! non, c'est un dôme brillant, car Juliette y repose, et sa beauté fait de cette voûte un séjour de fête illuminé de clarté. Mort, sois déposé ici par les mains d'un homme mort. (*Il couche Pâris dans le monument.*) — Combien de fois des hommes, à l'article de la mort, ont eu un rayon de joie! C'est ce que ceux qui les soignent appellent l'éclair avant-coureur du trépas. — Oh! que je puis bien me dire en ce moment frappé d'un éclair! — O mon amante, mon épouse! la mort, qui a sucé le miel de ton haleine, n'a pas encore eu de pouvoir sur ta beauté : tu n'es pas vaincue ; les couleurs de la beauté brillent encore de tout leur vermillon sur tes lèvres et tes joues, et le pâle étendard de la mort n'en a pas encore pris la place. — Tybalt, es-tu là couché dans ton linceul sanglant? Quelle faveur plus grande puis-je te faire que d'abattre, de la même main qui a moissonné ta jeunesse, la jeunesse de celui qui fut ton ennemi? — Pardonne-moi, cousin. — O chère Juliette, pourquoi es-tu si belle encore? Dois-je croire que ce fantôme appelé la Mort a conçu des désirs, et que cet odieux monstre décharné te garde ici dans l'obscurité pour faire de toi ses amours? De peur qu'il n'en soit ainsi, je resterai toujours avec toi, et ne sortirai plus jamais de ce palais d'épaisses ténèbres. Je demeurerai avec les vers chargés maintenant du soin de tes atours. Ici je veux établir mon éternel repos, et débarrasser du joug des étoiles ennemies cette chair lassée du monde. Mes yeux, jetez sur elle votre dernier regard; mes bras, prenez votre dernier embrassement; et vous, mes lèvres, portes

du souffle de la vie, scellez d'un baiser légitime un marché sans terme avec la mort qui possède sans mesure. — (*Au poison.*) Viens, amer conducteur, guide rebutant, pilote désespéré; le moment est venu; lance d'un coup, sur les rochers qui vont la briser en éclats, ta barque fatiguée du travail de la mer. Voici que je bois à mes amours! (*Il boit le poison.*) — O fidèle apothicaire, tes remèdes sont actifs. — Avec ce baiser, je meurs.

(Il meurt.)

(Entre frère Laurence, avec une lanterne, un levier et une bêche.)

FRÈRE LAURENCE.

O saint François, sois mon guide. O combien de fois dans la nuit mes pieds vieillis ont chancelé, heurtant contre des tombeaux! — Qui est là? Qui vient à cette heure avancée chercher la société des morts?

BALTAZAR.

L'un de nous est votre ami, et l'autre un homme qui vous connaît bien.

FRÈRE LAURENCE.

Soyez bénis tous deux. — Dites-moi, mon bon ami, quel est ce flambeau là-bas, qui prête en vain sa lumière à des vers et à des têtes privées de leurs yeux? Il brûle, à ce qu'il me semble, dans le monument des Capulet.

BALTAZAR.

Oui, père vénérable, c'est là qu'il brûle; et dans ce monument est mon maître, un homme que vous aimez.

FRÈRE LAURENCE.

Qui est votre maître?

BALTAZAR.

Roméo.

FRÈRE LAURENCE.

Combien de temps y a-t-il qu'il est là?

BALTAZAR.

Une grande demi-heure.

FRÈRE LAURENCE.

Entrez avec moi sous la voûte.

BALTAZAR.

Je n'ose, mon père. Mon maître ignore que je n'ai pas quitté ce lieu; et avec un accent terrible il m'a menacé de la mort si je demeurais à épier ses desseins.

FRÈRE LAURENCE.

Hé bien, reste donc ici; j'y entrerai seul. La crainte s'empare de moi. Oh! je tremble qu'il ne soit arrivé quelque accident funeste.

BALTAZAR.

Comme je dormais sous ce cyprès que vous voyez, j'ai rêvé que mon maître se battait avec un autre homme, et que mon maître l'a tué.

FRÈRE LAURENCE.

Roméo! (*Il s'avance.*) — O ciel! ciel! quel est ce sang qui souille les pierres de l'entrée du caveau? Que signifient ces épées sans maîtres et teintes d'un sang décoloré, que je vois là à terre dans ce séjour de paix? (*Il entre dans le monument.*)—Roméo! Oh!

qu'il est pâle! — Et qui encore? Quoi! Pâris aussi, baigné dans son sang! Ah! quelle heure cruelle s'est chargée du crime de ce lamentable événement! — Juliette se réveille!

(Juliette se réveille et se soulève.)

JULIETTE.

O frère secourable, où est mon époux? Je me rappelle bien en quel lieu je devais être en ce moment, et je me trouve ici! Où est mon Roméo?

(Bruit derrière le théâtre.)

FRÈRE LAURENCE.

J'entends du bruit. — Madame, sortez de cet antre de la mort, de la contagion, et d'un sommeil contre nature. Une puissance supérieure à toutes nos résistances a traversé nos desseins. Venez, sortez d'ici; votre époux est là, mort à vos côtés, et Pâris aussi. — Suivez-moi, je vais vous placer dans une communauté de saintes religieuses. Ne vous arrêtez pas à me faire des questions : la garde approche; venez, venez, chère Juliette; je n'ose rester plus long-temps ici.

JULIETTE.

Va, sors d'ici, car moi j'y veux rester. — Qu'est-ce que c'est que cela! Une coupe que tient dans sa main mon fidèle amant! C'est le poison, je le vois, qui a terminé sa vie avant le temps. — Quoi! pas plus d'égards! avoir tout bu, sans m'en laisser une seule goutte amie pour me secourir après toi! Je veux baiser tes lèvres; peut-être y recueillerai-je quelques restes du poison, suffisans pour me faire

mourir au moyen d'un cordial. (*Elle lui donne un baiser.*) — Tes lèvres sont chaudes encore!

PREMIER SOLDAT, derrière le théâtre.

Conduis-nous, jeune homme. Par quel chemin?

JULIETTE.

Oui, du bruit effectivement. J'aurai donc bientôt fait. Oh! bienheureux poignard (*elle saisit le poignard de Roméo*), voici ton fourreau (*elle se frappe*), tu peux t'y rouiller; laisse-moi mourir.

(Elle tombe sur le corps de Roméo, et meurt.)

(Entre la garde avec le page de Pâris.)

LE PAGE.

Voilà l'endroit; là, où brûle ce flambeau.

PREMIER SOLDAT.

La terre est ensanglantée. Cherchez autour du cimetière : allez-y quelques-uns, et qui que ce soit que vous rencontriez, saisissez-le. Oh! spectacle de pitié! Voilà ici le comte tué, et Juliette nageant dans son sang et morte il n'y a qu'un moment, elle qui est enterrée depuis deux jours. Allez instruire le prince; courez chez les Capulet; avertissez les Montaigu. Allez chercher encore quelques autres personnes. (*Sortent les autres soldats.*) Nous voyons bien le lieu où se sont accumulés tant de malheurs; mais pour expliquer ce qui a donné lieu (80) à ces malheurs si déplorables, il nous en faut connaître les circonstances.

(Entrent quelques soldats avec Baltazar.)

SECOND SOLDAT.

Voici le domestique de Roméo ; nous l'avons trouvé dans le cimetière.

PREMIER SOLDAT.

Ayez soin qu'il ne s'échappe pas jusqu'à l'arrivée du prince.

(Un autre soldat arrive avec le frère Laurence.)

TROISIÈME SOLDAT.

Voici un religieux qui tremble, soupire et pleure. Nous avons pris dans ses mains cette bêche et ce levier, et il venait de cette partie du cimetière.

PREMIER SOLDAT.

Cela est très-suspect. Retenez aussi ce religieux.

(Entre le prince avec sa suite.)

LE PRINCE.

Quel malheur s'est donc éveillé si matin, qu'il nous oblige avant le jour d'interrompre notre sommeil?

(Entrent Capulet, sa femme, et plusieurs autres personnes.)

CAPULET.

Qui leur fait donc jeter de tels cris là dehors ?

LA SIGNORA CAPULET.

Le peuple crie dans les rues, *Roméo!* d'autres, *Juliette !* d'autres, *Pâris !* et tous courent, en poussant des clameurs, vers notre monument.

LE PRINCE.

Quelle est donc cette alarme dont le bruit vient frapper nos oreilles ?

PREMIER SOLDAT.

Mon souverain, ici est le comte Pâris tué, et Roméo mort, et Juliette, morte il y a deux jours, qui n'est pas froide encore et vient d'être tuée.

LE PRINCE.

Regardez, cherchez, et tâchez de découvrir comment se sont commis ces meurtres horribles.

PREMIER SOLDAT.

Un religieux et le domestique de Roméo, que vous voyez ici assassiné, ont été trouvés avec des instrumens propres à ouvrir le tombeau qui renferme ces morts.

CAPULET.

O ciel ! ô ma femme ! voyez comme notre fille nage dans le sang ! Ce poignard s'est mépris : hélas, en voilà le fourreau vide sur un Montaigu ; et le fer s'est égaré dans le sein de ma fille !

LA SIGNORA CAPULET.

O malheureuse ! ce spectacle de mort est pour moi la cloche qui appelle ma vieillesse au tombeau.

(Entre Montaigu.)

LE PRINCE.

Approche, Montaigu. Tu t'es levé de bonne heure pour voir ton fils et ton héritier couché là de meilleure heure encore.

MONTAIGU.

Hélas ! prince, ma femme est morte cette nuit : la douleur de l'exil de mon fils l'a suffoquée. Quels malheurs nouveaux conspirent encore contre ma vieillesse ?

LE PRINCE.

Regarde, et tu verras.

MONTAIGU.

O fils mal appris, où est le respect de te presser ainsi d'arriver avant ton père au tombeau?

LE PRINCE.

Défends pour un moment le reproche à tes lèvres, jusqu'à ce que nous ayons pu éclaircir ces mystères et en découvrir la source, la cause et la marche véritable. Alors je me mets à la tête de vos communes douleurs, et vous conduirai, s'il le faut, à la tombe. En attendant contenez-vous, et que le malheur subisse le joug de la patience. (*Aux gardes.*) — Qu'on amène devant moi tous ceux que l'on soupçonne.

FRÈRE LAURENCE.

Je suis le plus considérable, le moins capable d'action, et cependant, par les circonstances du temps et du lieu qui déposent contre moi, le plus soupçonné de cet horrible meurtre; et je comparais ici pour m'accuser et me justifier, me condamner et m'absoudre.

LE PRINCE.

Hâtez-vous d'expliquer de suite tout ce que vous savez.

FRÈRE LAURENCE.

Je serai court, car je n'ai plus l'haleine aussi longue que le serait un ennuyeux récit. — Roméo, que vous voyez mort, était l'époux de Juliette; et cette Juliette, que vous voyez morte, l'épouse fidèle de Roméo. Je les avais mariés, et le jour de leur

mariage secret fut le jour fatal de Tybalt, dont la mort prématurée a banni de cette ville le nouvel époux de Juliette. C'était cet exil, et non la mort de Tybalt, que pleurait Juliette. — Vous, Capulet, pour éloigner le chagrin qui la tenait assiégée, vous l'accordâtes et voulûtes la marier de force au comte Pâris. Alors elle vint me trouver, et, les yeux égarés, elle me pressa de trouver quelques moyens pour la garantir de ce second mariage, sans quoi elle allait se tuer dans ma cellule. Moi, usant des secrets de mon art, je lui donnai un breuvage assoupissant dont l'effet, comme je me l'étais proposé, a été de produire en elle les apparences de la mort. Cependant j'écris à Roméo de revenir ici dans cette fatale nuit, pour m'aider à la retirer de son tombeau emprunté : c'était le terme où la force du breuvage devait cesser. Mais celui qui portait ma lettre, le frère Jean, retenu par un accident, me l'a rendue hier au soir : alors tout seul, à l'heure marquée pour son réveil, je suis venu dans l'intention de la tirer du tombeau de sa famille, et de la tenir cachée dans ma cellule jusqu'à ce que j'eusse une occasion favorable d'envoyer instruire Roméo. Mais à mon arrivée ici, qui a précédé de quelques momens celui où elle s'est réveillée, j'y ai trouvé le noble Pâris couché avant le temps, et le fidèle Roméo mort. Elle s'éveille; je la presse de sortir, et de supporter avec patience cette œuvre du ciel; mais en cet instant un bruit est venu m'effrayer et m'écarter du tombeau : elle, livrée au désespoir, n'a pas voulu me suivre, et, selon toute apparence, elle a elle-même attenté à ses jours. C'est là tout ce

que je sais : sa nourrice est instruite de son mariage. Si dans tout ceci il est arrivé quelque malheur par ma faute, que ma vieille existence soit, quelques heures plus tôt que le terme qui m'était accordé, sacrifiée à la rigueur des lois les plus sévères.

LE PRINCE.

Nous t'avons toujours connu pour un saint homme. Où est le domestique de Roméo? Qu'a-t-il à nous apprendre sur cet événement?

BALTAZAR.

Je portai à mon maître la nouvelle de la mort de Juliette. Aussitôt il partit de Mantoue en poste pour venir à ce lieu même, à ce monument. Là, il m'ordonna de remettre de bonne heure cette lettre à son père, et, entrant sous cette voûte, me menaça de la mort si je ne m'en allais pas et ne le laissais seul.

LE PRINCE.

Donne-moi la lettre, je veux la lire. Où est le page du comte, qui est venu chercher la garde? (*Au page.*) — Toi, qu'a fait ton maître en ce lieu?

LE PAGE.

Il y est venu avec des fleurs pour les jeter sur le tombeau de la signora, et il m'a ordonné de me tenir à l'écart : je lui ai obéi. Dans ce moment, un homme avec un flambeau est venu pour ouvrir le monument; et bientôt après mon maître a fondu sur lui l'épée à la main : alors j'ai couru avertir la garde.

LE PRINCE.

Cette lettre confirme le récit du religieux : elle

contient le récit de leurs amours ; les nouvelles qu'il a reçues de la mort de Juliette : et Roméo mande ici qu'il a acheté du poison d'un pauvre apothicaire, et qu'il est venu à ce monument pour y mourir et reposer auprès de Juliette. — Où sont ces deux ennemis, Capulet, Montaigu ? — Voyez quelle verge s'est étendue sur vos haines. Le ciel a trouvé le moyen de détruire votre bonheur par l'amour ; et moi, pour avoir fermé les yeux sur vos querelles, j'ai perdu deux parens. Nous sommes tous punis.

CAPULET.

O mon frère Montaigu, donne-moi ta main ; ce sera le douaire de ma fille : je ne peux rien te demander de plus.

MONTAIGU.

Et moi je puis te donner davantage. Je ferai élever la statue de Juliette en or pur, et tant que Vérone subsistera sous son nom, nulle statue n'approchera du prix de celle de la tendre et fidèle Juliette.

CAPULET.

Roméo, aussi riche que son épouse, reposera près d'elle : chétives expiations de nos inimitiés !

LE PRINCE.

L'aurore de ce jour apporte avec elle une sombre paix, et de douleur le soleil a caché son visage. Sortez de ce lieu, et allez vous entretenir de ces tristes aventures. Quelques-uns auront leur pardon, quelques-uns aussi seront punis, car il n'y eut jamais une histoire plus douloureuse que celle de Juliette et de son Roméo.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

ROMÉO ET JULIETTE.

---

(1) SAMSON. *Gregory, on my word, we'll not carry coals.*
GREGORY. *No, for then we should be colliers.*
SAMSON. *I mean an we be in choler we will draw.*
GREGORY. *Ay while you live, draw your neck out of the collar.*

Carry coals (porter du charbon), était du temps de Shakspeare une expression proverbiale en anglais pour dire *supporter des injures.* Samson, jouant sur les deux sens de cette expression, répond : *Non, car nous serions des charbonniers.* Il a fallu changer cette réplique de Samson pour qu'elle se rapportât à l'expression *avaler des pilules*, la seule qui en français puisse rendre le *carry coals* de Shakspeare. On a été de même obligé à quelques légères altérations dans les deux répliques suivantes, dont la plaisanterie porte sur la consonnance des mots *choler* (colère) et *collar* (collier, collier de fer). La même liberté, et de plus grandes encore, seront souvent indispensables dans le cours de cette pièce, pour donner un sens quelconque à cette suite de jeux de mots, de calembourgs, de quolibets, dont se compose, durant les deux premiers actes, la conversation de presque tous les personnages, et aussi pour éviter ou adoucir quelques plaisanteries trop grossières. Letourneur a pris le parti de retrancher beaucoup de choses, et surtout les calembourgs qui, reposant presque toujours sur certaines formes de prononciation particulières à la langue anglaise, lui ont paru ne pouvoir supporter le passage dans un autre idiome. C'est en effet

un travail ingrat autant que rebutant de chercher dans la partie burlesque de notre langue de quoi travestir convenablement des bouffonneries où l'esprit ne peut découvrir d'autre mérite que celui qu'elles empruntent de ce grotesque attirail, et où l'on est à chaque instant tenté de demander pardon au lecteur de la peine qu'on prend pour lui transmettre ces puérilités : mais c'est Shakspeare qu'il s'agit de faire connaître, ou du moins le goût de ce temps d'où est sorti Shakspeare.

(2) *The weakest goes to the wall* (le plus faible se met au mur). Il a fallu changer un peu le sens de la phrase pour qu'elle se prêtât à la suite de la plaisanterie. Samson répond que les femmes étant *the weakest vessels* (les vases les moins solides), sont toujours *thrust to the wall* (jetées contre le mur, au coin du mur).

(3) *Or their maidenheads; take it in what sense thou wilt.*
GREG. *They must take it in sense, that feel it.*
SAMS. *Me they shall feel, while I am able to stand.*

(4) Mordre son pouce était du temps de Shakspeare une des insultes les plus en usage pour commencer une querelle.

(5) Il faut que cette phrase de Grégoire se rapporte à Tybalt qu'il aperçoit apparemment de loin, car Benvolio est parent des Montaigu.

(6) *Mis-tempered weapons*, ce qui signifie à la fois armes d'un mauvais caractère, et armes forgées dans une mauvaise intention, *forgée à mal.*

(7) *Villafranca*, que Shakspeare appelle *Freetown*, était, selon la nouvelle originale, une propriété des Capulet.

(8) BENVOLIO. *In love?*
ROMÉO. *Out....*
BENVOLIO. *Of love.*
ROMÉO. *Out of her favour*, etc.

Out of love signifie ici *par amour*. Benvolio, selon l'usage des jeunes gens de cette pièce de ne parler presque jamais sérieusement, veut tourner en plaisanterie la réponse de Roméo, en lui faisant dire qu'il est *amoureux par amour*. Cela ne pouvait se rendre.

(9) *Such is love's transgression. Transgresion* me paraît ici signifier évidemment *passage*, *transmission* de l'un à l'autre.

(10) Depuis cet endroit jusqu'à cette réplique de Benvolio : *A cette ancienne fête*, etc., passé dans la traduction de Letourneur.

(11) *By my maidenhead.*

(12) *And yet to my* TEEN *be it spoken I have but four.* TEEN est un vieux mot qui signifie *chagrin* et se prononce à peu près comme *ten* (dix). Il a fallu, pour conserver le jeu de mots, employer le quolibet de madame Jourdain.

(13) .... *A fortnight and odd days.*

(Une quinzaine et quelques jours hors du compte.) *Odd* signifie tout ce qui ne rentre pas dans une unité, une mesure, une règle commune. Il signifie aussi *impair :* la nourrice le prend dans ce sens et répond : *Even or odd* (pair ou impair).

(14) Tout ce qui suit, jusqu'à la réplique de la signora Capulet, *Répondez-moi en un mot*, etc., est passé dans la traduction de Letourneur. De toutes ces métaphores sur Pâris comparé à un livre, la seule qui ait paru impossible à rendre est celle où la signora Capulet, l'appelant *unbound lover*, en fait à la fois un *amant sans liens* et un *amant sans reliure*. Ce n'est pas que les termes de l'art du relieur n'eussent pu fournir un équivalent à cet *amant sans reliure*, mais il aurait fallu l'aller chercher trop loin, et ce n'est pas la recherche qu'il pouvait être bon d'augmenter ici.

(15) Il paraît qu'autrefois il arrivait souvent qu'on vînt à des

fêtes sans y être invité : alors on paraissait en masque, et précédé d'une espèce de héraut également déguisé, et qui prononçait en forme d'excuse un compliment préparé. Apparemment que du temps de Shakspeare la mode de ces complimens commençait à passer.

(16) Chaque troupe de masques était précédée d'un homme portant une torche qui entrait dans l'assemblée, mais ne se mêlait point à la fête.

(17) Il y a ici abondance et complication de jeux de mots entre *sore* (cruel) et *soar* (prendre l'essor), *bound* (enchaîné) et *bound* (bond). On en a indiqué ce qui a été possible. Letourneur a passé depuis ces mots, *amoureux comme vous l'êtes*, jusqu'à ceux-ci de Mercutio, *si l'amour*, etc.

(18) Avant de connaître l'usage des tapis, on couvrait de joncs le sol des appartemens ; de là, *joncher*. Depuis ces mots de Benvolio, *allons*, *frappons et entrons*, jusqu'à ceux-ci de Roméo, *il n'est pas raisonnable d'y aller*, passé dans Letourneur.

(19) *The game was never so fair and I am done.*
MERCUT. *Tut, dun's the mouse, the constable's word,*
If thou art dun, we'll draw thee from the mire, etc.

Il y a ici entre *done* et *dun* un jeu de mots intraduisible. *Dun's the mouse* (la souris est grise) serait, selon les commentateurs, un proverbe équivalent à notre proverbe, *à la nuit, tous chats sont gris*. Mais ils se trouvent hors d'état d'expliquer suffisamment l'allusion contenue dans ces mots, *the constable's word*. En adoptant dans la traduction leur version sur le *dun's the mouse*, je serais plutôt tenté d'y voir un jeu de mots employé par quelque constable dans une occasion où, ayant à se saisir d'un malfaiteur, il aura employé, pour avertir ses gens sans alarmer celui qu'il cherchait, ces mots insignifians, *dun's the mouse* (la souris est grise), pour ceux-ci, *done's the mouse* (la souris est prise, c'en est fait de la souris). Quoi qu'il en soit, cette explication n'est pas plus mauvaise qu'aucune de celles

qu'ont données les commentateurs. *Dun out from the mire* était une ancienne chanson. On a substitué à cette allusion, qu'il était impossible de rendre, un jeu de mots sur les deux sens du mot *gris* qui n'est point dans Shakspeare, à charge de revanche.

(20) *We burn day light*, expression proverbiale commune à l'anglais et au français.

(21) Depuis ces mots, *et moi aussi*, jusqu'à ceux-ci, *oh! je vois que la reine Mab*, etc., passé dans la traduction de Letourneur.

(22) *She is the fairies' midwife ;*
ce qui ne signifie point *la sage-femme des fées*, mais *la sage-femme entre les fées*. On ne voit nulle part que l'emploi de la reine Mab, la fée des songes, fût d'accoucher les fées; mais c'était elle qui enlevait à leur mère, au moment de leur naissance, les enfans nés pendant la nuit, pour y substituer un enfant étranger.

(23) *Sweet meats*, espèce de confitures parfumées, connues sous le nom de *kissing comfits*, et dont les femmes faisaient alors un grand usage.

(24) *Healths five fathoms deep*, santés profondes de cinq brasses.

(25) *This is the hag, when maids lie on their backs,*
That presses them, and learn them first to bear,
Making them women of good carriage.

La phrase était impossible à rendre exactement.

(26) *'Tis a foul thing. A foul thing*, signifie une chose *malpropre* et une chose *fâcheuse*, *coupable*, etc. Letourneur a passé tout ce dialogue entre les domestiques.

(27) Les massepains étaient alors d'énormes gâteaux, dont nos *macarons*, dit l'un des commentateurs de Shakspeare, ne sont qu'un *diminutif dégénéré*.

(28) *You will set a cock-a-hoop !* un coq sur un cerceau.

(29) *By the book.* Depuis ces mots, *oh ! s'il en est ainsi*, jusqu'à ceux-ci, *avec méthode*, passé dans la traduction de Letourneur.

(30) *Adam Cupid.* Adam Bell était le nom d'un archer fameux auquel on a dû supposer que Shakspeare voulait faire allusion. C'est ce qui a engagé les critiques à adopter cette leçon à la place d'*Abraham Cupid* que portent les premières éditions.

(31) Allusion à un vers d'une ancienne ballade :

The blinded boy that shoots so trim,

(l'enfant aveugle qui tire si proprement). La ballade a pour titre : *King Cophetua and the beggar maid*, et se trouve dans le recueil intitulé : *Relics of ancient english poetry*, rassemblé par le docteur Percy.

(32) *By her fine foot, straight leg, and quivering thigh*
And the demesnes that there adjacent lie.

(33) *This cannot anger him : 'twould anger him*
To raise a spirit in his mistress' circle
Of some strange nature, letting it there stand
Till she had laid it, and conjur'd it down ;
That were some spite : my invocation
Is fair and honest, and, in his mistress name
I conjure only but to raise up him.

Il a été indispensable d'abréger de beaucoup cette plaisanterie de Mercutio.

(34) *To be consorted with the humorous night.*

Les commentateurs ont voulu expliquer *humorous* par *humide ;* mais le sens naturel du mot et la suite de la phrase indiquent clairement qu'*humorous* signifie ici *d'une humeur assortie à la sienne.*

(35) Il a fallu passer ces cinq vers :

Now will he sit under a medlar trée
And wish his mistress were that kind of fruit
As maids call medlars, when they laugh alone.
O Romeo that she were, ah that she were
An open et cetera, *thou a poprin pear.*

Ces deux derniers vers, dont les commentateurs ne sont pas trop parvenus à saisir le sens, leur ont cependant paru d'une telle indécence qu'ils n'ont osé les insérer dans le texte, et les ont rejetés dans une note où ils nous apprennent que l'*et cetera* est l'indication d'une obscénité encore plus grossière, l'usage du temps de Shakspeare étant, lorsque quelque expression prononcée sur la scène paraissait trop indécente pour l'impression, de la suppléer par un *et cetera*.

(36) Depuis ces mots, *deux des plus brillantes*, etc., jusqu'à celui-ci, *flambeau*, passé dans la traduction de Letourneur.

(37) Depuis ces mots, *ce n'est*. jusqu'à ceux-ci, *d'un homme*, passé dans la traduction de Letourneur.

(38) *Ma sainte* était à cette époque le nom que les amans donnaient le plus habituellement à leur maîtresse.

(39) *From forth day's path way, and Titan's fiery wheels.* On a suivi la leçon des anciennes éditions, adoptée par M. Malone. M. Steevens a préféré celle des éditions modernes,

From forth day's path way, made by Titan's wheels;

parce que *from forth* signifiant *hors*, on peut s'écarter *hors du chemin*, et non pas *hors des roues;* mais de pareilles irrégularités ne sont pas rares dans Shakspeare; et la version la plus vraisemblable est toujours, comme on l'a déjà remarqué, celle qui présente l'image la plus complète et la plus suivie dans tous ses détails et ses conséquences. Ainsi la nuit représentée comme

un ivrogne, doit ici, selon toute apparence, chercher à s'écarter des roues du char qui la poursuit.

(40) On trouve dans de vieux contes un Tybalt, roi des chats.

(41) *A gentleman of the very first house, — of the first and second cause.* Il y avait des livres où étaient traitées les règles du point d'honneur et les diverses causes de querelle; et, selon que ces causes étaient plus ou moins immédiates, on les appelait la première, la seconde, la troisième cause, etc.

(42) *A very good whore.*

(43) *O their* bons, *their* bons;

Et dans l'ancienne édition *their bones*, *their bones*. Il est clair que Mercutio veut jouer sur le mot *bones* (os), et sur le mot français *bon*, continuellement employé par ceux qui prétendaient aux belles manières. Ce jeu de mots a été impossible à rendre.

(44) *Without his roe, like a dried herring.*

(45) Roméo. *Pardon, good Mercutio, my business was great; and in such case as mine, a man may strain courtesy.*

Mercutio. *That's as much as to say — such a case as yours constrains a man to bow in the hams.*

Roméo. *Meaning to courtesy.*

Mercutio. *Thou hast most kindly hit it.*

Roméo. *A most courteous exposition.*

Mercutio. *Nay, I am the very pink of courtesy.*

Roméo. *Pink for flower.*

Mercutio. *Right.*

Roméo. *Why, then is my pump well flowered.*

Mercutio. *Well said: follow me this jest now, till thou hast worn thy pump; that, when the single sole of it is worn, the jest may remain, after the wearing, solely singular.*

Roméo. *O single soled jest, solely singular for the singleness!*

MERCUTIO. *Come between us, good Benvolio; my wits fail.*

ROMÉO. *Switch and spurs, switch and spurs, or I'll cry a match.*

MERCUTIO. *Nay, if thy wits run the wild goose chace, I have done; for thou hast most of the wild goose in one of the wits, than I am sure, I have in my whole five : was I with you there for the goose?*

ROMÉO. *Thou wast never with me for any thing, when thou wast not there for the goose.*

MERCUTIO. *I will bite thee by the ear for that jest.*

ROMÉO. *Nay, good goose, bite not.*

MERCUTIO. *Thy wit is a very bitter sweeting; it is a most sharp sauce.*

ROMÉO. *And it is not well served in to a sweet goose?*

MERCUTIO. *O, here's a wit of cheverel, that stretches from an inch narrow to an ell broad!*

ROMÉO. *I stretch it out for that word — broad : which added to the goose, proves thee far and wide a broad goose.*

Letourneur a passé tout ce dialogue. Il a fallu, en traduisant, se contenter de l'à peu près, la liberté de quelques-unes des plaisanteries, et la puérile recherche de jeux de mots qui fait le sel de presque toutes, les rendant impossibles à traduire exactement.

La première de ces plaisanteries porte sur le mot *courtesy*, qui signifie *révérence* et *politesse*.

Pour entendre la seconde, il faut savoir que les danseurs portaient des souliers brodés en fleurs, ou attachés avec des rubans noués en forme de fleurs.

La chasse *de l'oie sauvage* fait allusion à une espèce de course de chevaux qu'on nommait ainsi, et qui consistait à attacher deux chevaux ensemble avec une longe : celui qui gagnait les devans obligeait l'autre à le suivre partout où il lui plaisait; et lorsque l'un des deux coureurs avait mis son compagnon dans l'impossibilité de le suivre, il était regardé comme vainqueur.

(46) *That runs lolling up and down to hide his bauble in a hole.*

Benvolio. *Stop there, stop there.*

Mercutio. *Thou desirest me to stop in my tale against the hair.*

Benvolio. *Thou would'st else have made thy tale large.*

Mercutio. *O, thou art deceived, I would have made it short; for I was come to the whole depth of my tale : and meant indeed, to occupy the argument no longer.*

(47) *A shirt, and a smock* (une chemise de femme et une chemise d'homme).

(48) *God ye good den, fair gentlewoman.*

Nurse. *Is it good den?*

Mercutio. *It is no less I tell you; for the bawdy hand of the dial, is now upon the prick of noon.*

Good den s'employait quelquefois pour *good even* (bonsoir.)

(49) *So ho!* cri des chasseurs quand ils ont fait lever le lièvre. Depuis ces mots *une créature*, jusqu'à ceux-ci, *avant d'être fini*, passé dans la traduction de Letourneur.

(50) *Lady, lady, lady.* Refrain d'une vieille chanson.

(51) *Je proteste* était, à ce qu'il paraît, une des locutions françaises les plus indispensables à un homme du bel air.

(52) *True as steel* (franc comme l'acier).

(53) Le romarin était un emblème de fidélité; mais l'*R* s'appelait la lettre de chien, parce qu'ils paraissent la prononcer lorsqu'ils commencent à montrer les dents; et la nourrice, qui ne sait pas lire, croit que Roméo veut se moquer d'elle en lui disant que son nom commence par un R.

(54) *In the warm time the people for the most part be more unruly.*

T. Smith, *Common wealth of England.*

(55) Benv. *The fee simple of my life.*

Mercutio. *The fee simple, oh simple!*

Ce jeu de mots a été impossible à rendre. Il est clair que tout

ceci est une des facéties ordinaires de Mercutio. Benvolio est l'homme sage de la pièce.

(56) *A grave man* (un homme grave, et un homme bon pour le tombeau).

(57) *I am fortune's fool.*

(58) Letourneur a fort élagué ce monologue.

(59) Juliette joue ici sur le mot *I*, qui signifiait alors également *moi*, et *oui : I* pour *yes*. Passé dans la traduction de Letourneur.

(60) *O break my heart, — poor bankrupt, break at once.*

Break signifie se briser, cesser ses paiemens, faire banqueroute : *bancarotta.*

(61) Depuis ces mots, *jamais dragon*, etc., jusqu'à ceux-ci, *belle couverture*, passé dans la traduction de Letourneur.

(62) *Modern lamentations* (douleurs d'usage).

(63) *Flies may do this, when I from this most fly.*
They are free men, but I am banished.

Le jeu de mot du premier de ces deux vers est entre *fly* (mouche) et *fly* (fuir). Celui du second entre *free men* (hommes libres) et *freaming* (grondant, bourdonnant), qui se prononcent à peu près de la même manière. Il a été impossible de rendre celui-ci, même par un équivalent.

(64) *What says*
My conceal'd lady to our cancell'd love?

(65) *These times of woe afford to time no woo.*

(66) *Some say the lark makes sweet division*
This doth not so, for she divideth us.

Depuis ces mots, *on prétend*, etc., jusqu'à ceux-ci, *le jour*, passé dans la traduction de Letourneur.

(67) Depuis ces mots, *lorsque le soleil est couché*, etc., jusqu'à ceux-ci, *de la tempête*, passé dans la traduction de Letourneur.

(68) Depuis ces mots, *toi*, *va m'arrêter*, jusqu'à ceux-ci, *avec moi*, passé dans la traduction de Letourneur.

(69) On attribuait à la mandragore, entre autres propriétés singulières, celle de pousser, lorsqu'on l'arrachait, des cris qui faisaient perdre la raison à ceux qui les entendaient. On prétendait qu'elle croissait sur la fosse des hommes mis à mort pour quelque crime, et qu'elle était le produit de la corruption de leur corps : aussi la regardait-on comme douée de vie.

(70) *A mouse hunt* (un chasseur de souris). Depuis ces mots, *oui*, *vous avez été*, etc., jusqu'à ceux-ci, *je te fagoterai*, passé dans la traduction de Letourneur.

(71) SERVANT. *I have a head, sir, that will find out logs*
And never trouble Peter for the master.

CAPULET. *'Mass, and well said; a merry whereson! ha!*
Thou shalt be logger-head.

Logs et *logger-head* (bûches, têtes de bois). Il a fallu trouver un équivalent.

(72) *You take your penny-worths now.*

(73) Il paraîtrait que l'usage était alors que le marié allât chercher sa fiancée dans son lit, si elle n'avait pas le soin de le prévenir par sa diligence.

(74) *Flower as she was, deflowered by him.*

(75) Tout ce dialogue de Pierre et des musiciens est passé dans Letourneur.

(76) *Heart's ease*, air d'une ballade.

(77) *My heart is full of woe*, refrain d'une autre ballade.

(78) PETER. *No money on my faith; but the gleek : I will give you the minstrel.*

1. MUS. *Then I will give you the serving creature.*

PETER. *Then will I lay the serving creature's dagger on your pate. I will carry no crotchets : I'll* re *you, I'll* fa *you; do you note me.*

1. MUS. *An you* re *us, and* fa *us, you note us.*

2. MUS. *Pray you, put up your dagger, and put out your wit.*

PETER. *Then have at you with my wit; I will dry-beat you with an iron wit, and put up my iron dagger.*

Presque toutes les plaisanteries de ce dialogue portent sur des allusions et des manières de parler tellement hors d'usage, que les commentateurs sont fort embarrassés à en rendre raison. Il a fallu chercher des équivalens.

(79) *Rebec, rebecquin*, nom d'un ancien instrument à trois cordes.

(80) *We see wherein these woes do lie but the true ground of all these piteous woes we cannot, etc. Ground* (lieu, endroit), *et ground* (fondement).

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

FEB 18 1926